Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Sinclair Lewis

BABBITT

Babbitt

1922

Traduit de l'américain par Maurice Rémon

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Les tours de Zénith se dressaient au-dessus de la brume matinale, tours austères d'acier, de ciment et de pierre, hardies comme des rocs et délicates comme des baguettes d'argent. Ce n'étaient ni des citadelles, ni des églises, mais franchement, magnifiquement, des édifices pour bureaux.

Le brouillard prenait en pitié les bâtisses lépreuses des générations précédentes, l'hôtel des postes au toit mansardé, les minarets en briques rouges de vieilles maisons pataudes, les fabriques aux fenêtres rares et noires de suie, les échoppes en bois couleur de boue. La ville était pleine de ces constructions baroques, mais les tours nettes les chassaient du centre des affaires et, sur les collines plus éloignées, brillaient des maisons neuves, foyers, semblait-il, faits pour le rire et la tranquillité.

Sur un pont passa, rapide et silencieuse, une limousine au long capot brillant. Les occupants, en tenue de soirée, revenaient de la répétition de nuit de la pièce d'un petit théâtre, divertissement artistique égayé par beaucoup de champagne. Au-dessous du pont s'incurvait une ligne de chemin de fer, dédale de lumières vertes et rouges. Le rapide de New York se précipita avec fracas, et vingt rais d'acier poli bondirent dans la clarté.

Dans l'un des gratte-ciel, on coupait les communications de la Presse Associée. Les opérateurs du télégraphe relevaient d'un air las leurs visières de celluloïd après une nuit de conversations avec Paris et Pékin. Les balayeuses se répandaient dans le bâtiment en bâillant et en traînant leurs savates bruyantes. La brume de l'aube se dissipait. Des hommes, leur déjeuner dans une boîte, se dirigeaient en longues files vers d'énormes fabriques neuves – feuilles de verre et briques creuses – et des boutiques étincelantes où cinq mille employés travaillent sous le

même toit à répandre les honnêtes marchandises qui seront vendues sur les rives de l'Euphrate et à travers le veldt. Les sifflets saluaient cette aube d'avril en un chœur aussi joyeux qu'elle, chant du travail dans une ville bâtie, semblait-il, pour des géants.

Il n'y avait pourtant rien du géant dans l'homme qui commençait à s'éveiller sur la véranda d'une maison de style colonial hollandais, dans le quartier de Zénith connu sous le nom de « Hauteurs Fleuries ».

Il s'appelait George F. Babbitt, il avait, en ce mois d'avril 1920, quarante-six ans, et ne faisait rien de spécial, ni du beurre, ni des chaussures, ni des vers, mais était habile à vendre des maisons à un prix plus élevé que les gens ne pouvaient y mettre.

Sa tête, qu'il avait grosse, était rose, ses cheveux bruns, fins et secs. Sa figure gardait dans le sommeil quelque chose d'enfantin, en dépit de ses rides et des marques rouges laissées par ses lunettes de chaque côté de son nez. Il n'était pas gras mais extrêmement bien nourri ; ses joues étaient rebondies, et sur la couverture kaki reposait avec abandon une main potelée, légèrement bouffie. Il avait un air de prospérité, d'homme tout ce qu'il y a de plus marié et de moins romanesque, aussi peu romanesque que cette véranda qui donnait sur un ormeau de taille moyenne, deux petites pelouses, une allée cimentée et un garage en tôle ondulée. Pourtant Babbitt rêvait encore à la fée enfant, rêve plus romanesque que des pagodes écarlates au bord d'une mer d'argent.

Depuis des années, cette fée enfant l'avait hanté. Là où les autres ne voyaient que Georgie Babbitt, elle discernait un beau jeune homme. Elle l'attendait dans l'ombre, au-delà de bosquets mystérieux. Quand il réussissait enfin à se glisser hors de la maison encombrée, il volait vers elle. Sa femme, ses amis, avec de grands cris, cherchaient à le suivre, mais il leur échappait, la fée voltigeait à ses côtés et ils s'étendaient ensemble sur une

pente ombragée. Elle était si mince, si blanche, si ardente ! Elle criait qu'il était gai et vaillant, qu'elle l'attendrait, qu'ils partiraient sur un navire...

Fracas du camion du laitier.

Babbitt geignit, se retourna et s'efforça de retrouver son rêve. Il ne voyait plus maintenant que la figure de la fée, par-delà les eaux brumeuses... Le chauffeur du calorifère claqua la porte du sous-sol, un chien aboya dans la cour voisine. Comme Babbitt sombrait avec volupté dans un flot tiède, le porteur de journaux passa en sifflant et le rouleau serré de l'*Advocate Times* heurta la porte d'entrée. Babbitt, réveillé en sursaut, se sentit l'estomac barré. Quand il se détendit de nouveau, un bruit familier et irritant lui perça les oreilles, quelqu'un tournait la manivelle d'une Ford : snap-ah-ah, snap-ah-ah. Fervent automobiliste lui-même, Babbitt mettait en marche avec le chauffeur invisible, attendait avec lui un temps interminable que le moteur ronflât, avec lui s'exaspérait quand le bruit faiblissait et que recommençait l'infernal, l'obstiné « snap-ah-ah », cette cadence ronde et plate, cette cadence de matin glacé, affolante et acharnée. Ce ne fut que quand la voix du moteur s'élevant lui révéla que la Ford se mettait en mouvement, qu'il fut soulagé de cette tension haletante. Il jeta un coup d'œil sur son arbre favori, branchages d'orme se détachant sur un ciel doré, et s'efforça de trouver le sommeil, comme on cherche une drogue. Lui, qui avait été un enfant plein de confiance dans la vie, ne s'intéressait plus beaucoup aux aventures possibles mais improbables de chaque journée nouvelle.

Et il échappa à la réalité jusqu'à ce que son réveil sonnât, à sept heures vingt.

C'était le meilleur de tous les réveils que prônait et répandait la publicité, doté de tous les perfectionnements modernes, y compris un carillon, une sonnerie intermittente et un cadran lumineux. Babbitt était fier d'être réveillé par une invention si

complète : au point de vue social cela vous posait presque autant un homme que de payer très cher des pneus câblés.

Il reconnut en boudant qu'il n'y avait plus à reculer, mais il resta couché, maudissant la besogne fastidieuse des affaires immobilières, détestant sa famille et se détestant lui-même pour ce sentiment. La veille au soir, il avait joué au poker chez Vergil Gunch jusqu'à minuit, et, après les séances de ce genre, il était irritable jusqu'à son petit déjeuner. Peut-être aussi cela venait-il de l'effroyable bière domestique de cette période de prohibition et des cigares que ce breuvage l'avait entraîné à fumer, peut-être était-ce l'effet du ressentiment éprouvé en retombant, de ce milieu viril et affranchi, dans le cercle restreint des épouses et des sténographes où on l'exhortait à ne pas tant fumer.

De la chambre à coucher contiguë à la véranda lui arriva, odieux et enjoué, le « Il est temps de se lever, mon petit Georgie » de sa femme, avec le bruit crissant et énervant d'une brosse dure sur les cheveux.

Il grogna, tira de sous la couverture kaki ses jambes enveloppées d'un pyjama bleu fané, s'assit sur le bord du lit, passa ses doigts dans ses mèches en désordre, tout en tâtonnant machinalement de ses pieds gras pour trouver ses pantoufles. Il jeta un regard de regret à la couverture, qui évoquait toujours pour lui une idée de liberté et d'héroïsme : il l'avait achetée en vue d'une partie de « camping » qu'il n'avait jamais faite. Elle symbolisait une somptueuse flânerie, d'abondants jurons et des chemises de flanelle viriles.

Il sauta sur ses pieds, en gémissant sous la douleur lancinante qu'il sentait derrière les yeux et, tout en attendant son retour brûlant, il jeta dans la cour un regard encore brouillé de sommeil. Elle l'enchanta comme toujours : c'était bien la cour d'un homme d'affaires prospères de Zénith, c'est-à-dire une perfection qui faisait de lui également un homme parfait. Il considéra le garage en tôle ondulée. Pour la trois cent soixante-cinquième fois depuis un an il se fit cette réflexion : « Pas à la

hauteur, cette baraque en zinc : il faut que je me construise un garage en planches et charpente. Mais, par Dieu, c'est la seule chose qui ne soit pas au point. » Cet examen le fit songer à un garage public pour son lotissement de Glen Oriole. Il cessa de souffler, de s'agiter et mit les poings sur ses hanches. Les traits de son visage pétulant, encore gonflé de sommeil, se durcirent. Il eut soudain un air capable de bureaucrate, celui d'un homme fait pour concevoir, diriger, exécuter.

L'intensité de sa pensée le fit descendre dans la salle de bains à travers le vestibule sec, propre, qui semblait ne jamais servir.

La maison n'était pas grande mais avait pourtant, comme toutes celles des « Hauteurs Fleuries », une salle de bains princière en porcelaine, carreaux vernis et métal luisant comme de l'argent. Le séchoir à serviettes était une barre de verre enchâssée dans du nickel. La baignoire eût été assez longue pour un soldat prussien de la Garde, et au-dessus s'étalait tout un attirail sensationnel : porte-brosse à dents et porte-blaireau, bol à savon et bol à éponge, armoire à médicaments, le tout si étincelant, si ingénieux, qu'on eût dit une installation d'appareils électriques. Mais le Babbitt qui faisait son dieu des inventions modernes n'était pas content : l'air de la salle était imprégné de l'odeur d'une pâte dentifrice barbare. « Encore un coup de Verona ! Au lieu de s'en tenir au Lilidol, comme je ne cesse de le lui demander, elle est allée chercher je ne sais quelle maudite drogue qui infecte et vous soulève le cœur. »

Le tapis de bain était tout plissé et le sol mouillé. (De temps à autre, sa fille Verona avait la fantaisie de prendre son bain le matin.) Il glissa sur le tapis et se cogna dans la baignoire. « Nom de Dieu... ! » cria-t-il. Et saisissant furieusement son tube de savon, furieusement il fit mousser la crème en frappant d'un geste belliqueux avec le blaireau onctueux, furieusement il racla ses joues rebondies avec un rasoir de sûreté. Il s'écorchait : la lame était émoussée. Il dit : « Nom de D... de nom de D... ! »

Il chercha dans l'armoire à remèdes un paquet de lames neuves, se disant, comme il faisait invariablement : « Ça reviendrait moins cher d'acheter un appareil pour repasser les lames soi-même », et quand il l'eut découvert, derrière la boîte ronde de bicarbonate de soude, il fut en colère contre sa femme qui l'avait mis là et très content de lui pour n'avoir pas dit « Nom de D... ». Mais il le lança aussitôt après quand, de ses doigts mouillés et pleins de savon, il essaya d'ôter l'odieuse petite enveloppe de papier végétal qui collait à la lame neuve.

Ensuite ce fut le problème maintes fois abordé, jamais résolu, de savoir que faire de la vieille lame, qui aurait pu constituer un danger pour les doigts de sa dernière fille. Comme d'habitude, il la jeta sur le haut de l'armoire aux remèdes en se disant qu'il faudrait un jour enlever les cinquante ou soixante lames qu'il y avait entassées provisoirement. Il acheva de se raser avec une mauvaise humeur qu'accroissaient encore son mal de tête grandissant et le vide de son estomac. La chose faite, sa face ronde bien lisse et ruisselante, les yeux piqués par l'eau de savon, il chercha une serviette. Celles de la famille étaient mouillées, toutes, mouillées et visqueuses, il le constata en les tâtant en aveugle : la sienne, celle de sa femme, de Verona, de Ted et de Tinka, ainsi que l'unique serviette à bain, à l'énorme chiffre brodé. Alors George F. Babbitt fit une chose épouvantable : il s'essuya la figure avec la serviette de l'invité ! C'était un linge de fantaisie, orné de pensées, toujours accroché là pour indiquer que les Babbitt appartenaient à la meilleure société des « Hauteurs Fleuries ». Personne ne s'en était jamais servi, aucun invité n'en avait eu l'audace : ils prenaient en cachette un coin de la première serviette ordinaire venue.

Il rageait : « Parbleu, ils emploient toutes les serviettes, ces animaux, tous tant qu'ils sont, ils les mouillent, les trempent et n'en sortent jamais une sèche pour moi... Naturellement, c'est moi le bouc !... Alors, comme il m'en faut une, je... Je suis le seul, dans cette sacrée maison, à avoir le moindre égard, la moindre prévenance pour autrui et à songer que d'autres peu-

vent avoir envie de se servir après moi de cette maudite salle de bains et à penser… »

Et il lançait toutes ces horreurs humides dans la baignoire, heureux de cette vengeance en entendant le bruit mou et sinistre qu'elles faisaient en y tombant. Au milieu de cette opération, sa femme entra et dit avec sérénité :

« Oh ! Georgie, mon chéri, que faites-vous ? Vous allez laver les serviettes ? Voyons, ce n'est pas votre affaire. Oh ! Georgie, vous ne vous êtes pas servi de la serviette des invités, j'espère ? »

L'histoire ne dit pas s'il fut capable de répondre.

Pour la première fois depuis des semaines, sa femme attira assez son attention pour qu'il la regardât.

Myra, madame George F. Babbitt, avait atteint une maturité définitive. Sa chair était plissée, depuis les coins de sa bouche jusqu'à la pointe de son menton et à son cou épais, gonflé de graisse. Mais ce qui marquait le mieux qu'elle redescendait la pente, c'est qu'elle n'avait plus rien de caché pour son mari et ne souffrait plus de cet état de choses. Elle était en jupon et en corset, un corset trop rempli, et ne s'inquiétait pas de se laisser voir ainsi. Elle avait pris une si morne habitude de la vie conjugale que, devenue matrone, elle n'avait pas plus de sexe qu'une nonne anémique. C'était une femme bonne, affectueuse, attentive, mais personne, sauf peut-être sa fille Tinka, alors âgée de dix ans, ne faisait aucune attention à elle ou ne se rendait bien compte qu'elle était vivante.

Après une discussion assez approfondie sur les serviettes, à tous les points de vue domestiques et sociaux, elle plaignit Babbitt d'avoir un mal de tête dû à l'alcool, et il retrouva assez de force pour chercher un gilet de dessous B. V. D. qui, par malveillance, il le fit remarquer, avait été caché parmi ses pyjamas propres.

Il se montra assez aimable dans la conférence sur le costume brun.

« Qu'en pensez-vous, Myra ? – Il tâtait le vêtement posé sur une chaise dans leur chambre à coucher, pendant qu'elle allait et venait, ajustant et tapotant mystérieusement son jupon, sans paraître, à ses yeux prévenus à lui, avancer dans sa toilette – Que faut-il faire ? Mettre le complet brun un autre jour ?

– Ma foi, il vous va très bien.

– Je le sais, mais il a besoin d'être repassé.

– C'est vrai… oui, peut-être.

– Il s'accommoderait fort d'un repassage.

– Oui, cela ne lui ferait peut-être pas de mal.

– Mais, sapristi, le veston n'en a pas besoin. Ce serait absurde… faire repasser tout le costume quand la pièce principale n'en a nul besoin.

– C'est bien vrai.

– Mais pour le pantalon ce serait tout à fait nécessaire. Regardez-le… ces plis, ces poches… sûr que cela lui ferait du bien.

– Évidemment. Oh ! Georgie, pourquoi ne mettriez-vous pas le veston brun avec ce pantalon bleu dont nous nous demandions ce qu'on pourrait bien en faire ?

– Grand Dieu ! M'avez-vous jamais vu mettre le veston d'un complet et le pantalon d'un autre ? Pour qui me prenez-vous ? Pour un comptable dans la mouise ?

– Eh bien, pourquoi ne pas mettre aujourd'hui votre costume gris foncé et entrer chez le tailleur pour lui laisser le pantalon brun ?

– Dame, il en a certainement besoin… Allons, où diable est-il, ce costume gris ? Ah ! oui, le voilà. »

Il fut capable d'achever sa toilette avec une résolution et un calme relatifs. Le premier ornement qu'il revêtit fut le gilet de dessous sans manches dans lequel il avait l'air d'un jeune garçon, portant avec sérieux une tunique en étoffe de coton dans un cortège civique. Il ne mettait jamais ce B. V. D. sans remercier le Dieu du progrès de ne pas porter des sous-vêtements collants, longs, à la vieille mode, comme son beau-père et associé Henry Thompson. Le second embellissement consista à se peigner les cheveux en arrière. Cela lui faisait un front énorme, se bombant à deux pouces plus loin que l'alignement primitif des cheveux. Mais ce qui produisait l'effet le plus étonnant, c'étaient ses lunettes.

Les lunettes ont chacune leur caractère : l'écaille prétentieuse, l'humble pince-nez du maître d'école, les verres cerclés d'argent tordu du vieux villageois. Celles de Babbitt se composaient d'énormes verres ronds, sans monture, mais de première qualité, et de branches faites d'un mince fil d'or. Quand il les chaussait, il était l'homme d'affaires moderne, celui qui donne des ordres à des employés, qui conduit son auto, joue au golf à l'occasion et est un expert en matière de vente. Sa tête paraissait soudain non plus enfantine mais importante, on remarquait son nez lourd et aplati, sa bouche droite, à la lèvre supérieure longue et épaisse, son menton trop charnu mais vigoureux ; avec respect on le contemplait revêtant le reste de son uniforme de grave citoyen.

Le complet gris, bien coupé, bien fait, manquait complètement d'originalité : c'était le costume type. Un liséré blanc à l'ouverture en V du gilet faisait songer à l'homme de loi et au savant. Ses bottines noires, à lacets, étaient de bonnes, d'honnêtes bottines, du modèle ordinaire, étonnamment dénuées d'intérêt. Il n'y avait de fantaisie que dans sa cravate de tricot rouge. En faisant toutes sortes de commentaires sur la question à madame

Babbitt – qui, obligée à des acrobaties pour attacher sa blouse à sa jupe avec une épingle de sûreté, n'en entendit pas un mot – il choisit entre l'écharpe rouge et une autre, genre tapisserie, avec des harpes brunes sans cordes au milieu de palmes, et il y enfonça une épingle à tête de serpent avec des yeux en opale.

Un événement capital fut de faire passer le contenu de ses poches du costume brun au gris. Il ne traitait pas ces objets à la légère : ils avaient une importance immuable, comme le baseball ou le parti républicain. Ils comprenaient un stylo et un crayon en argent, – qui manquait toujours d'une réserve de mines neuves – : tous deux se plaçaient dans la poche en haut du gilet, à droite. Sans eux, il se serait senti tout nu. À sa chaîne de montre pendaient un canif en or, un coupe-cigares en argent, sept clefs – il avait oublié l'usage de deux d'entre elles – et accessoirement une bonne montre. Attenant à la chaîne, une grosse dent d'élan jaunâtre témoignait qu'il était membre de l'« Ordre fraternel et protecteur des Élans ». Plus significatif que tout était son carnet de poche à feuilles détachables, ce carnet moderne et pratique qui contenait des adresses de gens qu'il avait oubliés, les reçus prudemment gardés de mandats-poste, arrivés à destination depuis des mois, des timbres qui n'avaient plus de gomme, des coupures de vers de T. Cholmondeley Frink, et des éditoriaux de journaux qui fournissaient Babbitt d'opinions et de grands mots, des notes pour ne pas oublier de faire certaines choses qu'il n'avait pas l'intention de faire, et une curieuse inscription : D. S. S. D. M. Y. P. D. F.

Mais il n'avait pas d'étui à cigarettes. Personne ne lui en avait jamais offert un, aussi n'en avait-il pas l'habitude et considérait-il comme des gens efféminés ceux qui s'en servaient.

Pour finir, il mit à sa boutonnière le bouton du club des « Boosters[1] ». Avec la concision du grand art, ce bouton ne portait que deux mots : « Boosters-Pep[2]. » Cela donnait à Babbitt un sentiment de loyauté, d'importance. Cela l'associait à de braves garçons, à des hommes qui étaient agréables et bons et qui occupaient une place dans le monde des affaires. C'était sa Croix de Victoria, son ruban de la Légion d'honneur, sa clef de *Phi Beta Kappa*[3].

Aux détails délicats de la toilette s'ajoutaient d'autres ennuis complexes.

« Je me sens un peu lourd ce matin, dit-il. Je crois que j'ai trop dîné hier soir. Vous ne devriez pas nous servir de ces beignets de banane.

– Mais c'est vous qui m'en avez demandé.

– Je le sais bien, seulement… je vais vous dire : quand on a dépassé quarante ans, il faut surveiller ses digestions. Il y a quantité de gens qui ne se soignent pas comme il le faudrait. À quarante ans, je vous assure, un homme, s'il n'est pas un imbécile, est son propre docteur. On ne fait pas assez attention à ces questions de régime. Je crois… bien entendu, on a besoin d'un repas copieux après une journée de travail, mais ce serait une bonne chose pour nous deux de déjeuner plus légèrement.

– Mais, Georgie, ici, moi, je fais toujours un repas léger.

---

[1] Ceux qui se poussent, se soutiennent dans la vie, qui cherchent à faire valoir les choses ou les gens.

[2] Abréviation de *pepper* (poivre). Au figuré, énergie.

[3] Titre de nombreuses sociétés d'étudiants.

– Ce qui veut dire que je mange comme un goinfre parce que je déjeune en ville ? Ah ! oui, parlons-en ! Vous seriez contente si vous aviez à avaler les ragoûts que le nouveau chef nous sert au Club Athlétique. Mais, pour sûr, je ne suis pas dans mon assiette, ce matin... C'est drôle, j'ai une douleur là, du côté gauche... mais non, ça ne peut pas être l'appendicite, n'est-ce pas ? Hier soir, en allant chez Verg Gunch, j'ai senti aussi une douleur dans l'estomac... juste là, une sorte d'élancement aigu. Je... Pourquoi ne nous servez-vous pas davantage de prunes au premier déjeuner ? Bien entendu, je mange une pomme tous les soirs : « Chaque jour une pomme – conserve son homme. » Mais tout de même, vous devriez nous donner plus de prunes, au lieu de toutes ces chatteries.

– La dernière fois qu'on en a servi, vous n'en avez pas mangé.

– C'est que ça ne me disait rien, je suppose..., mais en réalité je crois que j'en ai mangé. En tout cas... je vous assure qu'il est de la première importance de... je le disais encore à Verg Gunch hier soir : la plupart des gens ne surveillent pas assez leurs digestions.

– Aurons-nous les Gunch à dîner la semaine prochaine ?

– Bien sûr, voyons.

– Alors, écoutez, George, je vous demande de mettre ce soir-là votre joli smoking.

– Oh ! flûte ! Les autres ne voudront pas s'habiller.

– Mais si, ils voudront. Rappelez-vous le jour où vous ne vous étiez pas habillé pour le souper de Littlefield, et où tout le monde l'était... Comme vous étiez gêné !

– Gêné ? Diable non, je ne l'étais pas. Tout le monde sait que je peux m'offrir un « Tux[4] » aussi cher que n'importe qui, et je serais embêté de ne pas le mettre quelquefois. Tout de même, c'est une sacrée corvée. Ça va bien pour une femme qui reste tout le temps chez elle, mais quand un pauvre bougre a travaillé comme un cheval toute la journée, il n'a guère envie de se décarcasser pour se mettre en grand tralala en l'honneur d'un tas de gens qu'il a vus le même jour en petite tenue.

– Mais vous aimez vous montrer en smoking. L'autre soir, vous avez reconnu que j'avais bien fait d'insister pour que vous le mettiez, que vous vous sentiez plus à l'aise. Et puis, Georgie, j'aimerais tant que vous ne disiez pas « Tux »... C'est un smoking.

– Qu'est-ce que ça peut bien fiche ?

– C'est ce que disent tous les gens bien. Supposez que Lucile Mac Kelvey vous entende dire un « Tux » !

– Voilà qui me serait égal ! Je me fiche bien de Lucile Mac Kelvey. Son mari et son père peuvent être millionnaires, mais ils sont tous communs comme le pain d'orge. Vous voulez probablement soigner votre haute position sociale ? Eh bien, je vais vous dire une bonne chose : votre vénéré paternel Henry T... n'appelle même pas ça un « Tux », il dit, lui, « une jaquette écourtée pour un derrière de singe », et vous ne lui en feriez pas enfiler un, à moins de l'endormir au chloroforme.

– Voyons, George, pas de grossièretés !

– Je ne veux pas en dire, mais, bon Dieu, voilà que vous faites autant d'histoires que Verona. Depuis qu'elle a quitté le collège, elle est devenue impossible à vivre... elle ne sait pas ce

---

[4] Abréviation usuelle dans le Middle-West pour *Tuxedo*, mot américain pour *smoking*.

qu'elle veut... mais moi je m'en doute bien ! Tout ce qu'elle demande, c'est d'épouser un millionnaire, d'aller habiter l'Europe, de consulter à tout propos son pasteur, et en même temps de rester ici à Zénith, pour y être une sorte d'agitateur socialiste, patronner des œuvres de charité et jouer je ne sais quel sacré rôle. Dieu de Dieu ! et Ted ne vaut pas mieux : il veut aller au collège et en même temps il ne veut pas. Un seul des trois qui sache ce qu'il veut, c'est Tinka. Je n'arrive pas à comprendre comment j'ai jamais pu avoir un couple d'enfants hésitants comme Rone et Ted. Je ne suis sans doute pas un Rockefeller ni un James J. Shakespeare, mais je sais ce que je veux en tout cas et je ne cesse pas de turbiner au bureau et de... Savez-vous le bouquet ? Autant que je puis le démêler, la nouvelle marotte de Ted c'est de se faire acteur de cinéma... Je lui ai pourtant dit cent fois que s'il veut aller au collège, faire son droit et être sérieux, je lui mettrai le pied à l'étrier dans les affaires... Et Verona est toute pareille, elle ne sait pas ce qu'elle veut. Allons, vous venez ? Pas encore prête ? La bonne a sonné le déjeuner depuis trois minutes. »

Avant de suivre sa femme, Babbitt s'arrêta devant la fenêtre de leur chambre qui donnait à l'ouest. Ce quartier des « Hauteurs Fleuries » était élevé, et, bien que le centre de la ville fût à trois milles de là – Zénith comptait maintenant de trois à quatre cent mille habitants – il voyait le sommet de la seconde Tour Nationale, édifice de trente-cinq étages en pierre de taille de l'Indiana.

Ses murs se dressaient, brillants, sur le ciel d'avril, jusqu'à une corniche toute simple, comme une ligne de feu éblouissant. Il y avait dans cette tour de la probité, de la décision ; elle portait sa force légèrement, comme un soldat de haute taille. Tandis que Babbitt la contemplait, son visage perdit son expression de nervosité, il releva le menton, d'un air de respect. Il prononça uniquement ces mots : « Quelle vue délicieuse ! » mais le rythme de la cité le soulevait, l'affection qu'il lui portait était ravivée. Il considérait la tour comme la flèche d'un temple élevé à

la religion des affaires, cette foi passionnée, exaltée, qui dépasse le commun des mortels, et en descendant déjeuner, il sifflait le refrain : « Oh ! parbleu, par Dieu, par Jingo… » comme si c'eût été un hymne grave et mélancolique.

CHAPITRE II

Débarrassée des éclats de voix de Babbitt et des petits grognements par lesquels sa femme exprimait la sympathie qu'elle avait trop d'expérience pour ressentir, mais beaucoup trop aussi pour ne pas montrer, leur chambre à coucher retomba instantanément dans l'impersonnalité.

Donnant sur la véranda, elle leur servait à l'un et à l'autre de cabinet de toilette et, par les nuits très froides, Babbitt renonçait voluptueusement au devoir de se montrer viril et se couchait dans le lit intérieur, pour avoir les pieds au chaud et se rire des bourrasques de janvier.

La chambre présentait un ensemble de couleurs sobre et agréable, d'après un des meilleurs modèles du décorateur qui « faisait les intérieurs » pour la plupart des spéculateurs en maisons de Zénith. Les murs étaient gris, les boiseries blanches, le tapis d'un bleu franc : l'ameublement ressemblait beaucoup à de l'acajou, le bureau avec un grand miroir, la table à coiffer de madame Babbitt, avec des objets de toilette en argent presque massif, les deux lits jumeaux, entre eux une petite table supportant la lampe électrique type pour lire au lit, un verre d'eau, et un livre de chevet type avec illustrations en couleur. Quel ouvrage était-ce ? impossible de le dire, car personne ne l'avait jamais ouvert. Les matelas étaient fermes sans être durs, des matelas bien modernes, qui avaient coûté très cher ; les radiateurs à eau chaude avaient une surface calculée avec une précision toute scientifique pour la contenance cubique de la pièce. Les fenêtres, larges, s'ouvraient facilement, grâce au système le plus perfectionné de cordes et de crochets, et les jalousies hollandaises à rouleaux étaient garanties incassables. C'était un chef-d'œuvre de chambre à coucher, provenant des « Riantes maisons modernes pour fortunes moyennes ». Seulement elle

n'avait rien à voir avec les Babbitt ni avec personne d'autre. Si quelqu'un y avait jamais vécu et aimé, lu à minuit des histoires palpitantes, y était resté étendu les dimanches matin dans une magnifique indolence, il n'en restait pas trace. Elle avait l'air d'une très bonne chambre dans un très bon hôtel. On s'attendait à voir une femme de chambre entrer et la préparer pour des gens qui y resteraient juste une nuit, en sortiraient sans tourner la tête et n'y penseraient plus jamais.

Une maison sur deux à « Hauteurs Fleuries » avait une chambre à coucher identique à celle-là.

Celle de Babbitt avait cinq ans d'existence. Tout y était aussi savamment combiné, aussi réussi que cette pièce. Elle était du meilleur goût, avait les meilleurs tapis d'un prix raisonnable, une architecture simple et louable, et le confort dernier cri. Partout l'électricité remplaçait les bougies et les cheminées malpropres. Dans la plinthe de la chambre à coucher, trois prises de courant se dissimulaient sous de petites plaques de cuivre. Dans les vestibules se trouvaient des prises pour le nettoyage par le vide, et le salon en avait pour la lampe du piano et pour le ventilateur. La belle salle à manger, avec son admirable buffet en chêne, son armoire aux portes garnies de vitraux, ses murs couverts d'un enduit crème, son modeste panneau représentant un saumon expirant sur un tas d'huîtres, avait des prises pour le filtre et le grilloir électrique.

En somme, il ne manquait qu'une chose à la maison des Babbitt : c'était d'être un foyer.

Souvent, le matin, Babbitt arrivait au petit déjeuner plein d'entrain, en humeur de rire. Mais ce jour-là, sans qu'on sût pourquoi, tout allait mal. En traversant gravement le palier du premier étage, il jeta un coup d'œil dans la chambre de Verona et gronda : « À quoi bon donner à sa famille une maison de premier ordre si elle ne l'apprécie pas, quand, tout en se consacrant aux affaires, on s'occupe du moindre détail ? »

Il alla à ses enfants : Verona, une brune de vingt-deux ans, courtaude, sortant juste de chez Bryn Mawr[5], très préoccupée des questions de devoir, de sexualité, de religion, et de la coupe large du costume de sport gris qu'elle avait sur elle ; Ted – Théodore Roosevelt Babbitt, un garçon de dix-sept ans, très décoratif ; Tinka – Catherine, encore bébé à dix ans, – aux cheveux d'un rouge flamboyant, et dont la peau transparente révélait un excès de sucreries et d'« ice-cream sodas ». Babbitt, en entrant, ne laissa rien paraître de sa vague irritation : il avait horreur de jouer le tyran domestique et ses grogneries étaient aussi insignifiantes que fréquentes. Il cria à Tinka : « Eh bien, Chatonette ! » C'était le seul petit nom qu'il eût dans son vocabulaire avec le « chérie » et le « hon[6] » dont il saluait sa femme, et il le lançait tous les matins à Tinka.

Il avala une tasse de café dans l'espoir de pacifier à la fois son estomac et son âme. Son estomac cessa de se faire sentir, comme s'il ne lui appartenait pas, mais Verona se mit à être assommante avec ses scrupules de conscience, et brusquement Babbitt retrouva les doutes sur la vie, la famille et les affaires qui l'avaient déchiré au moment où la svelte fée de ses rêves avait disparu.

Verona avait été six mois employée aux écritures dans les bureaux des « Cuirs Gruensberg and Co », avec espoir de devenir secrétaire de M. Gruensberg et ainsi, comme le formulait son père, « de tirer profit de son éducation si coûteuse, jusqu'au jour où elle serait prête à se marier ».

Mais voici que Verona disait :

---

[5] Collège de jeunes filles réputé, aux environs de Philadelphie.

[6] Abréviation de « honey » (miel), terme d'affection.

« Père, j'ai parlé à une camarade de classe qui travaille pour l'« Association Charitable »... Oh ! papa, on voit là, à la distribution de lait, les bébés les plus adorables, et je trouve que je devrais faire quelque chose dans ce genre-là, quelque chose qui en vaille la peine.

– Qu'entends-tu par « qui en vaille la peine » ? Si tu arrives à être secrétaire de Gruensberg, – ça se pourrait, si tu t'entraînais à la sténographie au lieu de filer tous les soirs au concert ou à des parlotes, – tu trouveras, j'imagine, que trente-cinq ou quarante dollars par semaine en valent la peine.

– Je sais bien, mais... oh ! je voudrais tant... coopérer... je voudrais travailler dans une de ces « Institutions de bienfaisance ». Je me demande si je ne pourrais pas décider un grand magasin à me laisser organiser un comptoir avec un joli salon de repos, tendu de perse et meublé de sièges de jonc, etc., etc. Ou encore, je pourrais...

– Écoute-moi bien. La première chose qu'il faut que tu comprennes, c'est que tout ce micmac d'œuvres de secours, de bienfaisance et de récréation, ce n'est pas autre chose en ce bas monde que la porte ouverte au socialisme. Plus tôt un homme apprendra qu'on ne va pas le dorloter, qu'il n'a pas à compter sur de la boustifaille à l'œil et sur des classes gratuites et des friandises pour ses gosses, mais qu'il devra gagner tout cela, eh bien, plus tôt il se mettra au travail et produira, produira, produira. Voilà ce dont le pays a besoin et non pas de toutes ces blagues qui ne font qu'affaiblir la volonté de l'ouvrier et donner à ses gosses toutes sortes d'idées au-dessus de leur condition. Et toi... si tu voulais t'appliquer aux affaires au lieu de perdre ton temps à des tas de bêtises... tout ton temps ! Quand j'étais jeune, j'ai décidé ce que je voulais faire et je m'y suis cramponné dur et ferme, et voilà pourquoi je suis arrivé là où je suis aujourd'hui. En outre... Myra ! Pourquoi laissez-vous la bonne couper les toasts en jolis petits copeaux comme ça... impossibles à prendre... et presque froids, en tout cas ? »

Ted Babbitt, junior à la grande École supérieure du quartier Est, avait fait entendre des sortes de petits hoquets pour interrompre. Il lança brusquement là-dessus :

« Dis donc, Rone, est-ce que tu… »

Verona se tourna vivement vers lui :

« Ted, aurais-tu l'obligeance de ne pas nous arrêter quand nous parlons de choses sérieuses ?

– Oh ! flûte, dit gravement Ted. Depuis qu'on a commis l'erreur de te laisser quitter le collège Ammonia, tu nous barbes avec tes conversations absurdes sur les faut-il ou ne faut-il pas… Est-ce que tu vas… Je voudrais la voiture ce soir.

– Ah ! vraiment ? grogna Babbitt ; j'en aurai peut-être besoin, moi. »

Verona protesta :

« Ah ! tu la voudrais, jeune gigolo, mais je vais la prendre. »

Tinka gémit :

« Oh ! papa, tu avais dit que tu nous conduirais peut-être à Rosedale ! »

Et madame Babbitt :

« Attention, Tinka, tu mets ta manche dans le beurre. »

Ils se jetaient des regards furieux et Verona hurla.

« Ted, tu es absolument dégoûtant avec l'auto !

– Et toi pas, naturellement, pas du tout ! – Ted savait prendre un ton d'une douceur exaspérante. – Tu veux la chiper en sortant de table pour la laisser toute la soirée devant une porte, pendant qu'avec des filles de ton acabit vous jaboterez lit-

térature ou discuterez sur les poseurs que vous allez épouser… pourvu qu'ils vous demandent.

– Enfin, papa ne devrait jamais te laisser prendre l'auto. Avec ces horribles fils Jones vous conduisez comme des fous. On n'a pas idée de prendre le virage de la place Chautauqua à quarante milles à l'heure.

– Où as-tu pris ça ? Toi, tu as une si sacrée peur de l'auto que tu mets le frein pour monter les côtes.

– Pas vrai ! Et toi… toi qui prétends toujours te connaître si bien en moteurs, Eunice Littlefield m'a dit que tu soutenais que c'est la batterie qui alimente le carburateur.

– Mais toi, ma bonne fille, tu ne distingues pas un carburateur d'un différentiel. »

Ted avait ses raisons pour faire le malin avec elle : il était né mécanicien, il savait tripoter et réparer un moteur.

« Assez là-dessus ! » lança machinalement Babbitt en allumant le premier cigare, si délicieux, de la journée et en dégustant la liqueur réjouissante des gros titres de l'*Advocate Times.*

Ted entra en pourparlers :

« Voyons, Rone, sérieusement, je ne veux pas te prendre la vieille bagnole, mais j'ai promis à deux ou trois filles de ma classe de les conduire à la répétition du chœur de l'école et, par Dieu, je n'y tiens pas, mais un gentleman doit respecter ses engagements.

– Ah ! non, ma parole… tes engagements… à l'École supérieure !

– Oh ! ce que tu es difficile depuis que tu as été à ce collège de poules huppées ! Tu me permettras de te dire qu'il n'y a pas dans tout l'État une école particulière qui ait un lot de garçons aussi épatants que ceux que nous avons cette année en *Gamma*

Digamma. Il y en a deux dont les pères sont millionnaires. Sais-tu quoi ? Eh bien, je devrais avoir ma voiture à moi, comme un tas de types. »

Babbitt s'en leva presque :

« Une voiture à toi ? Tu ne voudrais pas aussi un yacht, et une maison avec parc ? Après celle-là il n'y a qu'à tirer l'échelle ! Un garçon incapable de passer son examen de latin, comme le ferait n'importe qui, et il espère que je vais lui offrir une auto, avec un chauffeur, probablement, et peut-être bien un avion, pour le récompenser de la peine qu'il se donne pour aller au cinéma avec Eunice Littlefield ! Eh bien, quand tu me verras faire ça… »

Un peu plus tard, après beaucoup de diplomatie, Ted amena Verona à avouer qu'elle allait tout simplement ce soir-là à l'Arsenal, à l'exposition canine et féline. Elle n'aurait donc, suivant les instructions de Ted, qu'à laisser l'auto devant chez le confiseur, en face de l'Arsenal, où il la prendrait. Il y eut de parfaites combinaisons au sujet de la clef à laisser et du réservoir à tenir plein, et passionnément, en dévots du Grand Dieu Moteur, ils chantèrent la pièce mise à la chambre à air de rechange et le cric perdu.

Cette trêve finie, Ted déclara que les amies de sa sœur étaient « un tas de pies-grièches, de bluffeuses au caquet prétentieux ».

« Ses amies à lui, dit-elle, singeaient ridiculement les sportives et n'étaient que d'affreuses petites ignorantes qui glapissaient. » Et encore ceci : « C'est dégoûtant de fumer tant de cigarettes et cet accoutrement que tu as ce matin est trop grotesque ; sérieusement, c'est à vous lever le cœur. »

Ted se dandina jusqu'au miroir biseauté du buffet, y contempla ses charmes et sourit avec complaisance. Son costume, dernière création de « Old Eli Togs », était étroitement collant,

et le pantalon étriqué s'arrêtait en haut de ses éblouissantes bottines brunes, veston serré à la taille, étoffe à carreaux et, dans le dos, une ceinture qui ne tenait rien. Comme cravate, une énorme écharpe de soie noire. Ses cheveux blonds relevés en arrière, sans raie, étaient collés et unis comme de la glace. Pour aller à son école, il ajoutait à cela une casquette avec une visière longue comme un fer de bêche. Le plus superbe de tout était son gilet, pour lequel il avait économisé, supplié, combiné, un véritable gilet de fantaisie, en peau de faon à pois rouges, aux pointes étonnamment longues. À leur extrémité inférieure, il portait un insigne de son école, un de sa classe et une « épingle de fraternité ».

Mais tout cela importait peu. Il était souple, preste et vigoureux ; ses yeux, qu'il croyait cyniques, étaient pleins d'une ardeur candide. Mais il n'était pas trop bien élevé. Avec un geste de la main à la pauvre courtaude de Verona, il dit d'une voix traînante :

« Oui, je crois que nous sommes un peu ridicules et dégueulasses et que notre nouvelle cravate fait tache.

– Pour sûr ! aboya Babbitt, et pendant que tu t'admires, laisse-moi te dire que tu ajouterais à ta beauté virile si tu essuyais ce jaune d'œuf sur tes lèvres. »

Verona ricana, momentanément victorieuse dans la plus grande des Grandes Guerres, qui est celle de la famille. Ted lui jeta un regard désespéré puis cria à Tinka :

« Pour l'amour de Dieu, ne verse pas tout le sucrier sur tes grains de blé ! »

Verona et Ted partis et Tinka remontée au premier, Babbitt dit à sa femme :

« Jolie famille, ma foi ! Je ne prétends pas être un agneau bêlant et il peut arriver que je sois parfois un peu hargneux au déjeuner, mais la façon dont ils ne cessent de s'asticoter... je ne

peux plus supporter ça. Ma parole, j'ai envie de me sauver quelque part où je puisse avoir un peu la paix. Je crois vraiment que, quand un homme a passé sa vie à essayer de donner à ses gosses une éducation convenable et de leur mettre des atouts en main, il est assez décourageant de les entendre tout le temps grincer des dents, comme une bande de hyènes, et ne jamais, jamais… Tiens, curieux : on dit là, dans le journal… se taire un seul mom… Vous avez vu le journal de ce matin ?

– Non, mon ami. »

En vingt-trois ans de vie conjugale, madame Babbitt avait vu le journal avant son mari juste soixante-sept fois.

« Quantité de nouvelles. Terrible tornade dans le Sud, mais par chance, pas de malheurs. Mais ça, écoutez, ça c'est épatant ! C'est le commencement de la fin pour ces gaillards-là. L'Assemblée de New York a voté des textes qui devraient mettre les socialistes complètement hors la loi. Et puis : à New York, grève des garçons d'ascenseurs, des tas de collégiens les remplacent. À la bonne heure ! À Birmingham, meeting monstre pour demander la déportation de ce Mick, cet agitateur, le fameux de Valera. Par Dieu, c'est rudement bien fait ! Tous ces révolutionnaires sont payés par les Allemands, bien sûr. Et nous n'avons rien à voir avec les Irlandais ou avec aucun gouvernement étranger : nous n'avons qu'à nous tenir strictement en dehors. Encore un bruit venant de Russie et qui paraît authentique : la mort de Lénine. Tant mieux ! Je ne comprends pas pourquoi nous n'allons pas tout simplement là-bas pour flanquer dehors à coups de pied ces salauds de bolchevistes.

– Bien sûr ! dit madame Babbitt.

– Et on raconte ici qu'on a installé un maire qui était en salopette… et un pasteur encore. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

– Hum ! ma foi… »

Il chercha une attitude, mais ni comme républicain, ni comme presbytérien ou comme Élan, ni comme agent immobilier, il n'avait de théorie toute prête sur les maires-pasteurs ; aussi, après un grognement, poursuivit-il sa lecture. Elle prit un air de sympathie et n'entendit pas un mot. Plus tard, elle lirait les articles de tête, les échos mondains et les annonces des grands magasins.

« Écoutez-moi un peu ça : voilà Charley Mac Kelvey qui jette plus que jamais de la poudre aux yeux par ses réceptions. Voici ce que raconte sur celle d'hier soir la rédactrice intarissable :

« Jamais la Société, par une grande, une très grande S, n'est plus flattée que quand elle est invitée à une joyeuse fête comme celle d'hier dans la demeure si distinguée et si hospitalière de monsieur et madame Charles L. Mac Kelvey. S'élevant au milieu de vastes pelouses et d'un beau paysage, l'un des plus magnifiques parmi ceux qui couronnent Royal Ridge, mais plaisante et intime, malgré ses puissants murs de pierre et la taille de ses salons, fameux pour leur décoration, leur maison s'ouvrait hier soir pour un bal en l'honneur de Miss J. Sneeth de Washington, en ce moment invitée de madame Mac Kelvey. Le grand hall est de proportions si magnifiques qu'il faisait une parfaite salle de bal, dont le parquet étincelant de bois précieux réfléchissait un charmant spectacle. Mais les attraits de la danse eux-mêmes pâlissaient devant les séduisantes occasions de tête-à-tête qui invitaient les âmes à s'abandonner, dans la longue bibliothèque, devant la cheminée moyenâgeuse, ou dans le salon aux moelleux et profonds fauteuils, aux lampes voilées, faites pour les chuchotements à deux de jolis riens, ou même dans le billard, où l'on pouvait prendre une queue et montrer son talent à un autre jeu que ceux auxquels président Cupidon et Terpsichore. »

Il y en avait encore beaucoup, beaucoup plus, dans le meilleur style journalistique de miss Eleonora Pearl Bates, rédac-

trice fameuse des mondanités de l'*Advocate Times*. Mais Babbitt ne put y tenir, il grogna, il froissa le journal, il protesta :

« On ne fait pas mieux. Je suis prêt à accorder tout le crédit du monde à Charley Mac Kelvey. Quand nous étions au collège ensemble, il était aussi à court d'argent que n'importe lequel d'entre nous et il a gagné un bon million de dollars dans les adjudications, sans être plus malhonnête ou acheter plus de conseils municipaux qu'il n'était nécessaire. Et il a une belle maison, quoiqu'elle n'ait pas de « puissants murs de pierre » et ne vaille pas les quatre-vingt-dix mille qu'elle lui a coûtés. Mais qu'on en arrive à parler de Charley Mac Kelvey et de toute sa bande de buveurs comme d'une brillante réunion de... de... de... Vanderbilt, ça, ah ! non, ça me porte sur les nerfs.

– J'aimerais pourtant bien voir leur intérieur, risqua timidement madame Babbitt : ce doit être ravissant. Je n'y suis jamais entrée.

– Moi si, des tas de fois, pour voir Charley, à propos d'affaires, le soir. Ce n'est pas si extraordinaire. Je ne voudrais pas y aller dîner avec toute cette clique de gens extravagants. Et je parierais que j'ai plus d'argent que beaucoup de ces farceurs prétentieux qui dépensent tout ce qu'ils ont en vêtements de soirée et qui n'ont pas à eux un caleçon convenable. Tiens ? Qu'est-ce que vous dites de ceci ? »

Madame Babbitt resta étrangement indifférente aux avis de la colonne « Immeubles et constructions » de l'*Advocate Times*.

> Rue Ashtabula 496. – J. K. Dawson à
> Thomas Mullally. Avril 17, 15,7 X 112,2.
> Hypoth. $ 4.000.......................... Nom

Ce matin-là, d'ailleurs, Babbitt était trop troublé pour entretenir sa femme de machines en gage, d'enregistrement d'hypothèques et d'entreprises en adjudication. Il se leva.

Quand il la regarda, ses sourcils semblèrent se hérisser. Brusquement :

« Oui, peut-être bien… c'est un peu dommage de ne pas rester en relation avec des gens comme les Mac Kelvey. Nous pourrions essayer de les inviter à dîner un soir. Mais non, tonnerre, ne perdons pas un temps précieux à nous occuper d'eux. Notre petit groupe passe de bien meilleurs moments que tous ces richards. Comparez un peu un véritable être humain comme vous à ces poupées névrosées comme Lucile Mac Kelvey… rien que des propos guindés, et habillée… comme une châsse. Vous êtes une brave et digne femme, non ! »

Il corrigea cette manifestation de tendresse par une plainte.

« Dites-moi, ne laissez pas Tinka continuer à s'empoisonner avec toutes ces sucreries. Au nom du Ciel, tâchez de l'empêcher de s'abîmer l'estomac. Je vous l'assure, la plupart des gens ne se rendent pas compte à quel point il est important d'avoir de bonnes digestions et des habitudes régulières. Je rentrerai sans doute vers l'heure ordinaire. »

Il l'embrassa… ou presque : il posa des lèvres inertes sur une joue indifférente. Puis il courut au garage en murmurant : « Bon Dieu, quelle famille ! Voilà que Myra va m'en vouloir parce que nous ne pouvons pas suivre le train de ces millionnaires. Sacrebleu ! j'aurais envie quelquefois d'envoyer tout promener… et les embêtements du bureau sont encore pires. Mon humeur s'en ressent, malgré moi… je n'y peux rien… je suis si fatigué ! »

CHAPITRE III

Pour George F. Babbitt, comme pour la plupart des gens à leur aise de Zénith, son automobile représentait à la fois la poésie et le drame, l'amour et l'héroïsme. Le bureau était son navire de pirate, mais son auto la périlleuse descente à terre.

Parmi les redoutables crises de chaque jour, aucune n'était aussi tragique que la mise en marche de la machine. Le moteur était lent à démarrer par les matins froids, il fallait écouter son long et inquiétant bourdonnement ; quelquefois il fallait verser de l'éther dans les purgeurs des cylindres, et c'était si passionnant qu'à déjeuner il racontait l'opération, goutte à goutte, et calculait de tête combien chacune lui avait coûté.

Ce matin-là, comme il était au noir, il était préparé à trouver que quelque chose ne marchait pas et il fut désappointé quand le mélange explosa aussitôt avec force et que la voiture n'effleura même pas le jambage de la porte, déjà éraflé et écorché tant de fois par les ailes, quand il sortait en marche arrière. Il en était confondu. Il lança à Sam Doppelbrau un bonjour plus cordial qu'il n'en avait l'intention.

La maison coloniale blanche et verte de Babbitt faisait partie d'un groupe de trois sur Chatham Road. À sa gauche était l'habitation de M. Samuel Doppelbrau, secrétaire d'une excellente maison d'installation pour salles de bains. C'était un bâtiment confortable, sans aucune prétention à l'architecture : une grande boîte en bois avec une tour trapue, un large porche, le tout couleur jaune d'œuf. Babbitt blâmait monsieur et madame Doppelbrau, qu'il considérait comme des « bohèmes ». On entendait chez eux jusqu'à plus de minuit de la musique et des rires bruyants ; on chuchotait, dans le voisinage, à propos du whisky de contrebande et de courses folles en automobile. Ils

fournissaient à Babbitt matière à discussion pour des soirées entières, où il déclarait énergiquement : « Je ne suis pas collet monté et je ne dis rien quand je vois un gaillard s'enfiler un verre de temps à autre, mais quand on en arrive à essayer délibérément de ne pas se faire pincer tout en faisant continuellement la bombe, comme les Doppelbrau, alors, ça, je n'en suis plus. »

De l'autre côté de chez Babbitt habitait Howard Littlefield, docteur en philosophie ; sa maison était résolument moderne, le bas en briques d'un rouge foncé avec fenêtres en ogives et à vitraux, le haut en stuc clair, avec un toit en tuiles rouges. Littlefield était le grand savant du quartier, une autorité en toutes choses, excepté les bébés, la cuisine et les moteurs ; bachelier ès arts du collège Bladgett et docteur en philosophie et sciences économiques de Yale. Chef du personnel et directeur de la publicité de la Compagnie des transports en commun de Zénith, il était capable, après quelques heures de préparation, de se présenter devant le conseil municipal ou l'assemblée législative de l'État, et de prouver péremptoirement, avec chiffres à l'appui, en s'appuyant sur des précédents de Pologne ou de Nouvelle-Zélande, que la Compagnie des tramways adorait le public et choyait ses employés ; que toutes ses actions étaient entre les mains de veuves et d'orphelins, et que, quoi qu'elle désirât faire, cela profiterait aux propriétaires en augmentant la valeur des immeubles et serait avantageux pour les pauvres en faisant baisser les loyers. Toutes les relations de Littlefield se tournaient vers lui quand elles voulaient savoir la date du siège de Saragosse, la définition du mot « sabotage », l'avenir du mark allemand, la traduction de *hinc illœ lacrymœ*, ou le nombre des sous-produits du goudron. Il effarait Babbitt en lui avouant qu'il restait souvent jusqu'à minuit à lire les chiffres et notes des rapports officiels ou à parcourir – pour s'amuser des fautes de l'auteur – les plus récents volumes de chimie, d'archéologie ou d'ichtyologie.

Mais le grand mérite de Littlefield, c'était son exemple intellectuel. Malgré son extraordinaire érudition, il était aussi strict presbytérien et aussi ferme républicain que George F. Babbitt. Il confirmait les hommes d'affaires dans leur foi. Alors qu'ils savaient, uniquement par un instinct passionné, que leur système, leurs procédés industriels étaient excellents, le docteur Howard Littlefield le leur prouvait par l'histoire, la science économique et les aveux de radicaux convertis.

Babbitt éprouvait une grande et honorable fierté à être le voisin d'un tel savant et à voir l'intimité de Ted et d'Eunice Littlefield. À seize ans, Eunice ne s'intéressait à aucune statistique, sauf à celles qui concernaient l'âge et les cachets des « stars » de cinéma, mais, comme le constatait Babbitt, d'un mot définitif : « C'était la fille de son père. »

La différence qui sépare un homme léger comme Sam Doppelbrau d'une vraiment belle nature comme Littlefield se révélait dans leur extérieur. Doppelbrau était d'une jeunesse troublante pour un homme de quarante-huit ans. Il portait son melon rejeté en arrière et sa face rouge était plissée par un rire niais. Littlefield, lui, paraissait vieux pour un homme de quarante-deux ans : grand, large, épais, il avait des lunettes d'or enchâssées dans sa longue figure, ses cheveux formaient une masse mouvante grise et noire, il soufflait en parlant d'une voix grondante, son insigne de « Phi Beta Gamma » brillait sur un gilet noir tout taché et il sentait la vieille pipe. Il avait, avec un air funèbre, quelque chose d'un archidiacre, et, pour le courtier en immeubles et l'entrepreneur de salles de bains, il s'y mêlait une odeur de sainteté.

Ce matin-là, il se tenait devant sa maison, examinant le gazon qui poussait entre le trottoir et la large chaussée en ciment. Babbitt arrêta son auto et se pencha pour crier : « Bonjour ! » Littlefield s'approcha et posa un pied sur le marchepied de la voiture.

« Belle matinée ! dit Babbitt, en allumant – trop tôt – son second cigare de la journée.

– Oui, très belle ! dit Littlefield.

– Le printemps va venir vite, maintenant.

– Oui, c'est déjà le vrai printemps.

– Les nuits sont encore froides, pourtant. J'ai dû prendre deux couvertures pour dormir sur ma véranda hier soir.

– Oui, il n'a pas fait très chaud la nuit dernière.

– Mais je ne crois pas que nous ayons encore de vrais froids.

– Non, mais pourtant il y a eu de la neige hier à Tiflis, dans le Montana, et vous vous rappelez cette tempête glaciale qu'ils ont eue dans l'Ouest il y a trois jours : trente pouces de neige à Greeley, dans le Colorado, et il y a deux ans nous avons eu une rafale de neige ici même, à Zénith, le 23 avril.

– C'est vrai. Dites-moi, mon cher, que pensez-vous du candidat républicain ? Qui va-t-on nommer président ? Ne croyez-vous pas qu'il serait temps d'avoir un véritable gouvernement d'affaires ?

– À mon avis, ce qu'il faut avant tout au pays, c'est une bonne direction des affaires, purement commerciale. Ce dont nous avons besoin, appuya Littlefield, c'est d'une administration commerciale.

– Je suis heureux de vous l'entendre dire, ma foi, oui, très heureux. Je ne savais pas ce que vous en penseriez, vous, l'homme des associations, des collèges, etc., et je suis bien content que vous ayez la même opinion que moi. Ce qu'il faut au pays, dans les circonstances actuelles, ce n'est ni un président homme de culture, ni toutes ces simagrées au sujet des affaires étrangères, mais une bonne, une saine administration commer-

ciale et économique, qui nous donnera le moyen de faire d'heureuses transformations.

– Oui. On ne se rend généralement pas compte que, même en Chine, les hommes d'études cèdent maintenant la place à des esprits plus pratiques, et vous voyez naturellement ce que cela signifie.

– Oh ! vraiment ? Eh bien ! eh bien ! respira fortement Babbitt, qui se sentait bien plus calme et bien plus heureux de savoir comment les choses allaient dans le monde. Allons, je suis bien aise de m'être arrêté à bavarder une seconde avec vous. Maintenant il faut que je descende à mon bureau pour « avoir » quelques clients. Sur ce, à bientôt, mon cher. Je vous reverrai ce soir. Au revoir ! »

Ils avaient bien travaillé, ces braves citoyens. Vingt ans plus tôt, la colline sur laquelle s'éparpillaient les maisons des « Hauteurs Fleuries » avec leurs toits brillants, leurs gazons impeccables et leur confort stupéfiant, n'était qu'une vaste solitude plantée d'ormes, de chênes et d'érables de belle venue. Dans certaines rues restaient encore quelques lots de terrain boisé vacant et une parcelle d'un ancien verger. Il faisait beau ce jour-là : les branches de pommiers s'éclairaient de feuilles nouvelles, semblables à des flammes vertes. Dans un ravin tremblotait la première blancheur des fleurs de cerisier, et les rouges-gorges chantaient à tue-tête.

Babbitt humait l'odeur de la terre, riait en entendant les oiseaux, comme il aurait fait devant des poussins ou à un film comique. On reconnaissait à le voir le parfait patron allant à son bureau : un homme bien nourri, sur la tête un joli chapeau brun en feutre mou, avec des lunettes sans monture, fumant un gros cigare en conduisant une bonne voiture dans une allée de demi-banlieue. Mais il portait en lui, comme un don, un amour authentique pour son entourage, sa ville, son clan. L'hiver fini, la saison était venue des constructions, cette moisson palpable, son triomphe. La dépression ressentie à l'aube disparut : il était

plein d'entrain quand il s'arrêta dans Smith Street pour déposer son pantalon brun et faire le plein d'essence.

Les rites familiers accrurent son impression de bien-être : la vue de la grande pompe rouge, le garage en terre et briques creuses, la vitrine remplie des accessoires les plus séduisants : enveloppes éblouissantes, bougies d'allumage en porcelaine immaculée, chaînes de pneumatiques en or ou en argent. Il fut flatté de l'empressement amical avec lequel Sylvestre Moon, le plus sale et le plus adroit des mécaniciens, s'avança pour le servir. « Bonjour, monsieur Babbitt », lui dit Moon, et il eut conscience d'être un personnage important, dont tous les garagistes bien achalandés retenaient le nom, et non pas un de ces chauffards qui circulent dans des tacots de quatre sous.

Il admira l'ingéniosité du cadran automatique qui marquait gallon par gallon, il admira l'à-propos de l'enseigne : « Évitez la panne d'essence ! Remplissez à temps. Essence : aujourd'hui 31 *cents* », il admira le glouglou rythmé du liquide coulant dans le réservoir et la régularité mécanique avec laquelle Moon tournait la manivelle.

« Combien en prenez-vous aujourd'hui ? » demanda Moon d'un ton où s'alliaient l'indépendance du grand spécialiste, la familiarité d'un propos amical et le respect dû à un homme qui tenait dans la société la place d'un George F. Babbitt.

– Faites le plein.

– Qui soutenez-vous comme candidat républicain, monsieur Babbitt ?

– Il est trop tôt pour établir des pronostics. Après tout il y a encore un bon mois et demi, non, trois quarts, – ça doit faire près de trois semaines – enfin plus de six semaines en tout avant la Convention républicaine, et je trouve qu'on doit ouvrir l'œil et considérer les candidats, les examiner sur toutes les coutures, les peser, et puis alors, décider avec soin.

– Très juste ! monsieur Babbitt.

– Mais je vais vous dire une chose – et mon point de vue là-dessus est ce qu'il était il y a quatre ans, et il y a huit ans, et ce sera encore le mien dans quatre, et dans huit ans d'ici. – C'est ce que je dis à tout le monde et ça ne saurait être trop compris de tous : ce qu'il nous faut d'abord et avant tout et toujours, c'est une bonne, une saine administration d'affaires.

– Parbleu, voilà qui est bien dit.

– Qu'est-ce que vous pensez de mes pneus de devant ?

– Très bons, très bons ! Il n'y aurait pas grand-chose à faire pour les garages si tout le monde soignait sa voiture comme vous.

– Oh ! je fais de mon mieux ! »

Il régla sa note en disant, comme de juste : « Gardez la monnaie », et partit très content de lui et dans un véritable ravissement. Ce fut avec les façons d'un bon Samaritain qu'il cria à un homme à l'air respectable qui attendait un tramway : « Je vous emmène ? » Et comme l'autre montait, il ajouta : « Vous allez directement en ville ? Quand je vois quelqu'un attendre son tram, je me fais toujours un devoir de lui offrir une place... À moins, bien entendu, qu'il n'ait l'air d'un rôdeur.

– Je souhaiterais qu'il y eût plus de gens aussi généreux que vous avec leur voiture, crut devoir dire la victime de sa bienveillance.

– Oh ! non, ce n'est pas une question de générosité, ou guère. Mais je pense toujours – je le disais encore l'autre soir à mon fils – que c'est le devoir de chacun de partager avec ses voisins les bonnes choses de ce monde, et ça me porte sur les nerfs de voir un gaillard qui se redresse et qui s'en va sonnant de la trompette uniquement parce qu'il est charitable. »

Sa victime parut incapable de trouver la réponse appropriée. Babbitt poursuivit :

« Fichu service que celui que nous donne la Compagnie sur ces lignes de trams ! Quelle absurdité de ne mettre ceux de Portland Road en marche que toutes les sept minutes ! On a rudement froid les matins d'hiver à attendre au coin d'une rue, quand le vent vous mord les jambes.

– Bien sûr ! La Compagnie des tramways se moque pas mal de la commodité des voyageurs. On devrait faire quelque chose. »

Babbitt fut inquiet.

« Pourtant il ne faut naturellement pas taper tout le temps sur la Compagnie des transports, sans se rendre compte des difficultés qu'elle a à résoudre, comme ces toqués qui voudraient la régie municipale. La façon dont les employés exigent des salaires élevés est tout simplement criminelle, et, bien entendu, c'est sur nous que ça retombe, sur vous et moi, qui avons à payer sept *cents* notre place. En somme, le service est remarquablement organisé sur toutes les lignes, si on considère...

– Mon Dieu... (Un air gêné.)

– Rudement belle matinée ! déclara Babbitt. Le printemps arrive à grands pas.

– Oui, nous voilà vraiment au printemps. »

La victime n'avait aucune personnalité, aucune finesse, et Babbitt tomba dans un profond silence, s'absorbant dans le jeu de « gratter » les tramways : un brusque élan, une poursuite, une ruée nerveuse entre l'énorme flanc jaune du tram et la rangée irrégulière des voitures arrêtées, et on le dépasse comme un bolide, juste au moment où il s'arrête : un sport remarquable et hardi.

Et pendant tout ce temps-là il se rendait compte du charme de Zénith. Durant des semaines il n’avait rien remarqué que des clients et les agaçants écriteaux « À louer » de ses concurrents. Aujourd’hui, saisi d’un malaise mystérieux, il passait avec une égale rapidité de la fureur à la joie, et la lumière du printemps était si délicieuse qu’il levait la tête et voyait.

Il admirait chaque quartier le long du chemin familier qui le menait à son bureau : les « bungalows », les buissons, les routes sinueuses et capricieuses des « Hauteurs Fleuries » ; les boutiques à un seul étage de Smith Street, une grande glace encadrée de briques jaunes toutes neuves, des épiceries, des blanchisseries et des pharmacies pour fournir aux besoins les plus urgents des ménagères du côté Est ; les jardins du marché dans le « Val Hollandais », avec leurs baraques rapiécées à l’aide de tôle ondulée et leurs portes volées. Des palissades couvertes de déesses cramoisies de neuf pieds de haut, faisant de la réclame pour des films, du tabac et de la poudre de talc ; les vieux logis de la Neuvième rue S.-E., semblables à de vieux dandys en linge malpropre ; des châteaux de bois transformés en pensions de famille avec des trottoirs boueux et des clôtures rouillées, flanquées de garages improvisés, des maisons de logements à bon marché et des boutiques de fruits tenues par d’aimables Athéniens aux cheveux luisants.

Entourées d’une ceinture de voies ferrées, des fabriques avec des réservoirs haut perchés et de gigantesques cheminées, – des fabriques produisant du lait condensé, des boîtes de carton, des appareils d’éclairage et des automobiles. Puis le centre des affaires, le trafic intense, précipité, les tramways bondés qui se vident, et de hauts porches de marbre ou de granit poli.

C’était grand, et Babbitt respectait la grandeur en toute chose, montagnes, joyaux, muscles, richesses ou paroles. Il était, en cette heure enchantée du printemps, l’amant lyrique et presque désintéressé de Zénith. Il songeait aux faubourgs industriels *extra-muros*, à la rivière Chaloosa et à ses rives si étran-

gement rongées, aux collines de Tonawanda, au nord, toutes tachetées de vergers, aux grasses prairies d'élevage, aux vastes granges et aux riches troupeaux. En déposant son voyageur, il cria :

« Bon Dieu, je me sens d'attaque, ce matin ! »

Non moins régulier que le drame de la mise en marche de l'auto, était celui qui consistait pour Babbitt à la garer avant d'entrer dans son bureau. En tournant de l'Avenue Oberlin pour entrer dans la Troisième rue N.-E., il guetta un espace libre dans la file des voitures déjà alignées. Il eut l'agacement de rater juste une place où se glissa un rival. Devant lui, un autre s'éloigna du trottoir et Babbitt ralentit, en faisant signe de la main aux chauffeurs qui se pressaient derrière lui, en s'agitant pour faire avancer une vieille femme, et en évitant un camion qui fonçait sur lui. Heurtant de ses roues de devant le pare-chocs en acier de la voiture qui le précédait, il s'arrêta, cramponné fiévreusement à son volant, se glissa à reculons dans l'espace vacant, et, avec dix-huit pouces de jeu, manœuvra pour se redresser le long du trottoir. Ce fut un exploit viril, exécuté avec maîtrise. Avec satisfaction, il cala une roue d'avant avec un coin en acier cadenassé, à l'épreuve des voleurs, et traversa la rue pour pénétrer dans son agence immobilière, au rez-de-chaussée du « Building Reeves ».

Le Building Reeves était aussi peu exposé au feu qu'un roc et aussi pratique qu'une machine à écrire : quatorze étages en briques jaunes comprimées, aux lignes nettes, droites, sans ornements. Il était occupé par des bureaux d'avocats, de docteurs, de représentants de machines, de meules à émeri, de clôtures en fil de fer, de produits de mines. Leurs enseignes en lettres d'or brillaient aux fenêtres. L'entrée était trop moderne pour se parer de colonnes brillantes : elle était sobre, nette, austère. Sur la Troisième rue se trouvaient un bureau de l'Union télégraphique de l'Ouest, la confiserie « Au Delft bleu », la papeterie Shotwell et la Compagnie immobilière Babbitt-Thompson.

Babbitt aurait pu pénétrer dans son bureau directement de la rue, comme ses clients, mais il éprouvait la satisfaction de celui qui est chez soi à passer par le corridor et à entrer par une porte intérieure. Car ainsi il était salué par les « habitants du village ».

Les petites gens inconnus que l'on rencontrait dans les corridors du Building Reeves – grooms d'ascenseurs, portier, mécaniciens, surveillant, et le boiteux d'allure équivoque qui tenait le comptoir de journaux et cigares, – n'étaient en aucune façon des citadins. C'étaient des campagnards, habitant une vallée resserrée, qui s'intéressaient uniquement les uns aux autres et au Building. La grand-route, c'était le vestibule d'entrée avec son dallage de pierre, son sévère plafond de marbre et les vitrines intérieures des boutiques. L'endroit le plus animé de cette route, c'était le salon de coiffure, mais c'était aussi une des choses qui gênaient Babbitt. Personnellement il patronnait le salon de coiffure pompéien de l'hôtel Thornleigh et, chaque fois qu'il passait devant celui du Reeves, – dix fois, cent fois par jour, – il sentait qu'il faisait une infidélité à son village.

Maintenant, tel un hobereau accueilli par les saluts respectueux des villageois, il s'avançait vers son bureau, paisible et digne, et les dissonances du matin étaient oubliées.

Immédiatement elles se firent entendre de nouveau.

Stanley Graff, l'agent pour l'extérieur, parlait au téléphone sur un ton qui manquait péniblement de cette fermeté qui mate les clients :

« Dites-moi... heu... je crois avoir juste la maison qui vous conviendrait... la maison Percival, à Linton... Ah ! vous l'avez vue ? Eh bien, votre impression ?... Hein ?... Ah !... Incertaine... oui, je comprends. »

Tout en pénétrant dans son cabinet personnel, simple réduit, séparé du reste par une cloison à mi-hauteur en chêne et

verre dépoli, il songeait combien il était difficile de trouver des employés qui eussent autant de confiance que lui dans la réussite d'une vente.

Le personnel comprenait neuf personnes sans compter Babbitt et son beau-père et associé Henry Thompson, qui venait rarement au bureau. C'étaient Stanley Graff, déjà nommé, un homme assez jeune, adonné aux cigarettes et parieur enragé dans les poules ; le vieux Mat Penniman, grande utilité, encaisseur de loyers et agent d'assurances, grisonnant, cassé, silencieux, personnage mystérieux, passant pour avoir été un fameux courtier en immeubles ayant un cabinet à lui dans le superbe Brooklyn ; Chester Kirby Laylock, vendeur sur place au lotissement Glen Oriole, homme plein d'enthousiasme, à la moustache soyeuse, doté d'une nombreuse famille ; mademoiselle Thérèse Mac Goun, rapide et assez jolie sténographe ; mademoiselle Wilberta Bannigan, grosse, lente et laborieuse comptable et archiviste, et quatre démarcheurs libres, ne touchant que des commissions sur les affaires qu'ils apportaient.

En jetant les yeux de sa cage personnelle dans la grande salle, Babbitt se lamentait en dedans :

« Mac Goun est une bonne sténographe, vive et active, mais Stan Graff et tous ces oiseaux-là… »

La saveur du matin de printemps était étouffée par l'air vicié du bureau.

Dans son état normal il l'admirait, ce bureau, heureux et surpris d'avoir créé cette chose certainement adorable ; son aspect propre et neuf, son air d'activité l'encourageaient. Mais aujourd'hui tout lui paraissait insipide : le carrelage, semblable à celui d'une salle de bains, le plafond métallique d'un ton ocre, les plans fanés accrochés sur les murs de plâtre dur, les chaises en chêne clair verni, les pupitres à écrire et boîtes à fiches en acier, peintes en brun verdâtre. C'était un caveau, une chapelle de fer où la flânerie et le rire eussent été des péchés mortels.

Il n'avait même pas satisfaction avec son nouveau réfrigérateur. Et c'était le meilleur que l'on pût se procurer, récent, scientifique et bien compris. Il avait coûté très cher – ce qui en soi était un mérite. Il contenait un récipient à glace en fibre non conductrice, une cruche à eau en porcelaine – garantie hygiénique –, un robinet sanitaire étanche et ne pouvant s'encrasser, et était décoré en deux tons d'or. Il regarda l'appareil à travers l'implacable étendue du carrelage et s'assura qu'aucun locataire du Building Reeves n'en avait un plus coûteux, mais il ne pouvait retrouver ce sentiment de supériorité sociale qu'il lui avait donné. Il grogna de façon inattendue :

« J'aurais envie de ficher le camp dans les bois, à l'instant, et d'y tirer ma flemme toute la journée... et de retourner ce soir chez Gunch, de jouer au poker, de jurer tout à mon aise et de boire cent mille bouteilles de bière. »

Il soupira, parcourut son courrier, appela « Mselgoun », autrement dit mademoiselle Mac Goun, et se mit à dicter :

Voici quel fut son texte pour la première lettre :

« Omar Gribble, adressez à son bureau, mademoiselle Mac Goun. En possession de votre lettre du vingt, je dirai en réponse écoutez, Gribble, j'ai bien peur que si nous continuons à hésitailler comme ça nous ne manquions la vente Allen, j'ai eu un entretien avec Allen avant-hier et je suis allé droit au fait et je crois pouvoir vous assurer... heu, heu, non, changez ça : tout ce que je sais indique qu'il est bien disposé, il veut conclure l'affaire, je me suis renseigné sur sa situation financière qui est excellente... cette phrase paraît un peu entortillée. Mademoiselle Mac Goun, faites-en deux si nécessaire, mettez à la ligne.

« Il est tout disposé à payer la taxe spéciale au prorata et je suis frappé, absolument certain, qu'il n'y aura aucune difficulté à lui payer la police d'assurance, ainsi donc, au nom du Ciel ne perdons pas un moment... non, modifiez : ainsi mettons-nous-y et abordons... non, ça suffit. Vous pourrez enchaîner ces phrases

un peu mieux en les tapant, mademoiselle Mac Goun... sincèrement, etc. »

Et voici le texte qui lui fut présenté ce même après-midi, tapé à la machine par mademoiselle Mac Goun :

Société immobilière Babbit-Thompson.
À chacun sa maison.
Bldg. Reeves, Avenue Oberlin et 3e Rue, N. E.
Zénith.

À M. Omar Gribble,
576 Building de l'Amérique du Nord
Zénith.

Cher monsieur Gribble,

J'ai en main votre honorée du 20 courant. Je dois dire que j'ai grand-peur, si nous continuons à tergiverser de la sorte, que nous ne manquions la vente Allen, et ce sera bien naturel. J'ai eu avant-hier un entretien avec Allen et suis allé droit au fait. Tout ce que je sais me prouve qu'il a l'intention de conclure l'affaire. J'ai également pris des informations sur sa situation financière : elle est excellente.

Il est parfaitement disposé à payer au prorata la taxe spéciale et il ne sera pas difficile de lui faire régler la police d'assurance.

Donc, en avant !

Sincèrement vôtre.

Quand il la lut et la signa de son écriture correcte et coulante d'homme d'affaires, Babbitt réfléchit : « Voilà une bonne lettre, énergique et claire comme eau de roche. Mais pourquoi diable... je n'ai jamais dit à Mac Goun de faire un troisième paragraphe là ! J'aimerais assez qu'elle renonçât à vouloir corriger ce que je lui dicte. Mais il y a une chose que je ne peux com-

prendre : pourquoi Stan Graff ou Chet Laylock ne peuvent-ils pas écrire une lettre comme celle-là ? une lettre qui porte, qui frappe ? »

Le texte le plus important qu'il dicta ce matin-là fut la circulaire bi-hebdomadaire qui devait être autographiée et adressée à un millier de clients en perspective. Elle imitait soigneusement les meilleurs modèles littéraires du moment, la publicité sous forme de causerie cœur à cœur, les lettres qui enlèvent la vente, les discours sur le développement de la volonté, et les publications techniques qui passent la main dans le dos du client, tout ce que répand abondamment la nouvelle école des poètes du commerce. Il avait péniblement rédigé un premier brouillon et il le débitait maintenant, comme un artiste délicat et absorbé :

Dites-moi, cher ami !

Je voudrais savoir si je peux vous faire une énorme faveur ? Sérieusement, aucun bourrage de crâne. Vous songez, je le sais, à vous procurer une maison, pas simplement un endroit où accrocher votre vieux chapeau, non, un nid d'amour pour la femme et les gosses, et peut-être aussi pour la voiturette, de l'autre côté du petit jardin. Dites-moi, avez-vous jamais songé que nous sommes là pour vous éviter les ennuis ? Voilà comment nous sommes, et on ne nous paie pas pour avoir une si belle âme. Et maintenant regardez bien :

Asseyez-vous à votre beau bureau d'acajou et envoyez-nous un mot pour nous dire exactement ce qu'il vous faut ; si nous pouvons le trouver, nous volerons chez vous avec la bonne nouvelle, sinon, nous ne vous ennuierons pas. Pour gagner du temps, remplissez tout simplement le bulletin inclus. Sur demande nous enverrons aussi des notices sur les propriétés dont nous disposons à Hauteurs Fleuries, Bosquet d'Argent, Linton, Bellevue, et tous les quartiers de l'Est.

Tout à votre service.

P.-S. – *Une simple indication sur les trouvailles que nous pensons vous offrir – véritables occasions qui se présentent aujourd'hui même :*

Bosquet d'Argent. – *Coquet bungalow californien, 4 pièces, garage, beaux ombrages, voisinage élégant, ligne de tram à proximité. 3.700 dollars. Comptant 780 dollars, facilités pour le reste ; conditions Babbitt-Thompson. Moins cher qu'une location.*

Dorchester. – *Un chopin ! Maison artistique pour deux familles, boiseries de chêne partout, parquets, délicieux fourneau à gaz, vastes porches, genre colonial, chauffé contre tous les froids, garage. Véritable occasion : 11.250 dollars.*

Les dictées finies, qui l'obligeaient à rester assis et à réfléchir au lieu de se donner du mouvement, d'être bruyant, de faire vraiment quelque chose, Babbitt se renversa dans son fauteuil à pivot qu'il fit claquer et considéra béatement mademoiselle Mac Goun. Il voyait en elle une femme à cheveux noirs ondulés sur un visage réservé. Une aspiration, qui se confondait avec un sentiment d'isolement, l'amollit. Tandis qu'elle attendait, en tapant sur le bureau la longue pointe d'un crayon, il l'identifia à moitié avec la fée de ses rêves. Il imaginait leurs yeux à tous deux se croisant dans une rencontre terrifiante, il se voyait touchant ses lèvres avec un respect épouvanté et... Elle disait d'une voix chantante :

« Encore autre chose, monsieur Babbitt ? »

Il répliqua, grognon :

« Non, c'est tout, je crois », et lui tourna le dos, lourdement.

Ses pensées avaient eu beau errer, elles n'avaient jamais été plus loin que cette fois. Il se répétait souvent : « N'oublions jamais ce que disait le vieux Jake Offutt : une tête sage ne fait ja-

mais la cour à personne à son bureau ou dans sa maison. Ça fait des histoires. » C'est vrai, mais…

Pendant vingt-trois ans de vie conjugale il avait été mal à son aise en regardant toutes les chevilles fines ou les jolies épaules : il les avait adorées en imagination, mais pas une fois il n'avait risqué de se compromettre. Maintenant, en calculant ce qu'il en coûterait de coller des papiers neufs dans la maison des Styles, il était de nouveau agité, mécontent de tout et de rien, honteux de l'être… Sa fée lui manquait.

CHAPITRE IV

C'était un matin de création artistique. Un quart d'heure après que Babbitt eut composé son éblouissante circulaire, Chester Kirby Laylock, le vendeur en résidence à Glen Oriole, vint rendre compte d'une vente et soumettre la rédaction d'une annonce. Babbitt n'appréciait pas beaucoup Laylock qui chantait dans les chœurs et s'amusait chez lui à des jeux comme le Pharaon et le Chien de pique. Il avait une voix de ténor, des cheveux châtains ondulés, et une moustache qui ressemblait à une brosse en poils de chameau. Babbitt trouvait très excusable pour un père de famille de dire : « Avez-vous vu ce nouveau portrait de mon gosse ? Fameux petit gaillard, hein ? » mais les confidences familiales de Laylock étaient aussi intarissables que celles d'une femme.

« Dites-moi, monsieur Babbitt, je crois avoir trouvé pour le Glen une annonce qui est un peu là. Pourquoi ne pas essayer de la poésie ? Sans blague, ça ferait un effet épatant. Écoutez :

« *Dans les plaisirs, dans les palaces,*
« *n'importe où vous irez,*
« *procurez-vous la petite fiancée,*
« *nous vous fournirons la maison.* »

« Vous voyez ça ? Quelque chose comme « Foyer, doux foyer... » Vous ne...

– Oui, oui, que diable, oui, bien sûr, je saisis. Mais... Oh ! je crois qu'il vaudrait mieux quelque chose de plus relevé, de plus énergique comme : « Nous guidons, les autres suivent », ou bien : « À tout hasard, pourquoi pas maintenant ? » Bien entendu, je crois à l'efficacité de la poésie, de l'humour et de toutes ces balivernes, quand on en use à propos, mais dans le lotisse-

ment restreint et de premier ordre comme le Glen, il vaut mieux nous en tenir aux procédés les plus dignes, vous sentez ce que je veux dire ? Eh bien, je crois que c'est tout pour ce matin, Chet. »

Par une tragique conséquence, habituelle dans le monde des arts, l'enthousiasme printanier de Chet Laylock n'eut pour effet que de stimuler le talent de l'artisan plus âgé. George F. Babbitt. Il grommela en s'adressant à Stanley Graff : « Cette voix bronzée de Chet me porte sur les nerfs », mais tout de même il était inspiré et d'un trait il écrivit :

« Respectez-vous ceux que vous aimez ?

Quand les derniers rites de la triste séparation ont été accomplis, êtes-vous sûr d'avoir fait tout ce que vous pouviez pour les chers disparus ? Non, vous ne l'avez pas fait, à moins qu'ils ne reposent dans le magnifique cimetière de

Linden Lane,

l'unique champ de repos à Zénith, ou dans le voisinage, qui soit à la hauteur, où des massifs délicieusement plantés dominent, au sommet de pentes parsemées de pâquerettes, les riantes plaines de Dorchester.

Seuls représentants :
Société immobilière Babbitt-Thompson,
Building Reeves. »

Il se frotta les mains.

« Voilà, j'imagine, qui montrera à Chan Mott, avec son vieux cimetière de Wildwood plein de mauvaises herbes, ce que c'est que le négoce moderne ! »

Il envoya Mat Penniman au bureau du greffier municipal pour avoir les noms des propriétaires qui arboraient sur leurs maisons des écriteaux « à louer » d'autres agents ; il parla à un individu qui voulait trouver une boutique pour y organiser la vente des poules ; il parcourut la liste des baux qui allaient arri-

ver à expiration ; il dépêcha Thomas Bywaters, un conducteur de tramway qui, à ses heures de loisir, s'occupait d'immeubles, chez des clients possibles, dans de petites rues borgnes qui ne méritaient pas la stratégie de Stanley Graff. Mais il avait dépensé son énergie créatrice et confiante, et ces détails routiniers l'ennuyaient. Il eut encore une minute d'héroïsme en découvrant une nouvelle façon de cesser de fumer.

Il renonçait à fumer au moins une fois par mois. Il faisait la chose à fond, en brave citoyen qu'il était : il reconnaissait les inconvénients du tabac, prenait des résolutions courageuses, traçait des plans pour combattre son vice, diminuait sa ration de cigares et exposait à tous ceux qu'il rencontrait les charmes de la vertu. En somme, il faisait tout, excepté cesser de fumer.

Deux mois auparavant, en dressant une liste, en marquant l'heure précise de chaque cigare, et en augmentant avec bonheur les intervalles, il était arrivé à ne plus en fumer que trois par jour. Puis il avait perdu son petit papier.

La semaine précédente, il avait inventé un autre système : il laissait son porte-cigares et sa boîte de cigarettes dans un tiroir, qui ne servait pas, du classeur de la correspondance, dans le bureau commun.

« Naturellement j'aurai honte d'aller y fouiller toute la journée et de me rendre ridicule aux yeux de mes employés. »

Tel était son raisonnement. Au bout de trois jours, il avait pris l'habitude de se lever, d'aller au classeur, d'y prendre un cigare et de l'allumer, sans même s'en rendre compte.

Ce matin-là, il eut la révélation que c'était trop facile d'ouvrir le classeur. Le fermer à clef, voilà ce qu'il fallait ! Sous le coup de l'inspiration, il courut mettre sous clef cigares et cigarettes, et jusqu'à sa boîte d'allumettes : et il enferma dans un bureau la clef du tiroir. Mais sa passion torturante lui inspira un tel besoin de tabac, qu'il la reprit immédiatement, alla, avec une

dignité imposante, au classeur, en sortit un cigare et une allumette – mais une seule : « Si le cigare s'éteint, eh bien, par Dieu, il restera éteint ! » Un peu plus tard, quand le cigare eut besoin d'être rallumé, il alla chercher une autre allumette, et quand un acheteur et un vendeur vinrent le trouver pour conclure une affaire, à onze heures et demie, il dut, bien entendu, leur offrir des havanes. Sa conscience protesta bien : « Comment, tu fumes avec eux ? » mais il la rabroua : « Oh ! silence. Pour le moment je suis en affaire. Bientôt, ça va de soi... » Mais ce bientôt-là ne vint pas ; pourtant sa conviction d'avoir dompté la fâcheuse habitude le rendit fier et heureux. Quand il appela Paul Riesling au téléphone, il se sentait, dans sa splendeur morale, une ardeur inaccoutumée.

Il aimait Paul Riesling plus que personne au monde, en dehors de lui-même et de sa fille Tinka. Ils avaient été camarades de classe, partageant la même chambre à l'Université, et il pensait toujours à Paul Riesling, si svelte et si brun, à la raie de cheveux impeccable, avec son pince-nez, sa parole hésitante, son humeur chagrine et sa passion pour la musique, comme à un frère cadet qu'il fallait choyer et protéger. Paul, après avoir pris ses grades, était entré dans l'affaire de son père : il était maintenant petit fabricant et marchand en gros de carton goudronné pour toitures. Mais Babbitt croyait dur comme fer et proclamait intarissablement au monde des Braves Gens, que Paul aurait pu être un violoniste, un peintre ou un écrivain distingué.

« Écoutez, les lettres que ce garçon-là m'écrivait pendant son voyage aux montagnes Rocheuses du Canada vous font voir l'endroit exactement comme si vous y étiez. Croyez-moi, il aurait rudement pu faire la pige à n'importe lequel de nos auteurs à succès. »

Pourtant voici tout ce qu'ils se dirent au téléphone :

« Sud 343. Non, non, non ! J'ai dit Sud, Sud 343. Dites, mademoiselle, que diable y a-t-il qui ne marche pas ? Vous ne pouvez donc pas me donner le Sud 343 ? Mais naturellement

qu'on répondra. Ah... Allô ! 343 ? Je voudrais parler à M. Riesling... ici M. Babbitt... C'est toi, Paul ?

– Oui.

– C'est George qui te parle.

– Oui.

– Ça va, vieux frère ?

– Pas trop mal... Et toi ?

– Très bien, Paulibus. Quoi de neuf ?

– Pas grand-chose.

– Qu'est-ce que tu as fait ces temps-ci ?

– Rien de particulier. Qu'est-ce que tu voulais, Georgie ?

– Si on déjeunait ensemble aujourd'hui ?

– Ça m'irait tout à fait. Au cercle ?

– Oui. Je t'y retrouve à midi et demi.

– Bon : midi et demi. À tout à l'heure, Georgie. »

La matinée de Babbitt n'était pas strictement réglée. Une foule de détails agaçants s'entremêlaient à la correspondance et à la rédaction des annonces : visites d'employés pleins d'espoir qui cherchaient obstinément cinq pièces meublées avec salle de bains, pour soixante dollars par mois, instructions à Mat Penniman d'avoir à tirer de l'argent de locataires qui n'en avaient pas.

Les qualités de Babbitt comme courtier en immeubles – comme serviteur du public dans la tâche de procurer des logements aux familles et des boutiques aux fournisseurs de denrées alimentaires – étaient l'activité et la persévérance. Il avait l'honnêteté conventionnelle, tenait à jour ses listes d'acheteurs

et de vendeurs, s'y connaissait en baux et engagements, et avait une excellente mémoire des chiffres. Ses épaules étaient assez larges, sa voix assez profonde, le charme de sa cordialité assez grand pour le classer dans la caste dirigeante des Braves Gens. Pourtant l'importance qu'il pouvait avoir pour le genre humain était peut-être atténuée par la parfaite ignorance, où il se complaisait, de toutes les architectures, en dehors de celle des maisons bâties par des spéculateurs, de tous les dessins de jardins, en dehors des allées circulaires, des pelouses et des six massifs traditionnels. Il avait la conviction imperturbable que l'unique but des affaires immobilières était de faire gagner de l'argent à George F. Babbitt. Sans doute c'était une bonne réclame, aux déjeuners du Club des Boosters, et à toutes les sortes de banquets annuels auxquels étaient invités les Braves Gens, de parler avec force de « Service public » désintéressé, de l'obligation pour un courtier de conserver inviolée la confiance de ses clients, et d'une certaine chose nommée Morale, dont la nature était mal définie mais telle que, si on la possédait, on était un agent immobilier de premier ordre, tandis que, si on en manquait, on n'était qu'un flibustier, un filou, un courtier marron. Ces qualités inspiraient confiance et vous mettaient à même de traiter de plus grosses affaires. Mais elles n'impliquaient pas que vous dussiez manquer de sens pratique et refuser de vendre une maison deux fois son prix, si un acheteur était assez idiot pour ne pas vous obliger à baisser vos prétentions.

Dans ces orgies de droiture commerciale, Babbitt parlait bien et souvent « de la fonction de l'agent immobilier comme de celle d'un voyant qui pressent le futur développement d'une ville, d'un ingénieur prophétique qui prépare la voie aux changements inévitables », ce qui voulait dire qu'un courtier peut gagner de l'argent en devinant dans quelle direction s'agrandira une ville. C'est ce qu'il appelait « la Vision ».

Dans une allocution au club des Boosters, il avait déclaré :

« C'est à la fois le devoir et le privilège de l'agent immobilier de tout connaître de sa ville et de ses environs. Si un chirurgien situe en spécialiste chaque veine et chaque cellule mystérieuse du corps humain, si un ingénieur suit dans toutes ses phases l'électricité, ou s'intéresse au moindre boulon d'un grand pont dont l'arche enjambe majestueusement un fleuve puissant, le courtier en immeubles doit posséder pouce par pouce sa ville, ses avantages et ses défauts. »

Il avait beau savoir, pouce par pouce, le prix courant de certains quartiers de Zénith, il ignorait si les forces de police étaient excessives ou insuffisantes et si elles s'entendaient sous main avec les joueurs et les prostituées. Il était au courant des procédés pour protéger les bâtiments contre l'incendie, et du rapport des taux d'assurances avec ces moyens, mais il ne savait pas combien il y avait de pompiers, comment ils étaient entraînés et payés, ou si leurs appareils étaient suffisants. Il célébrait éloquemment les avantages de construire des écoles à proximité des maisons à louer, mais il ne savait pas – et il ne se doutait pas qu'il eût valu la peine de le savoir – si les salles d'écoles étaient convenablement chauffées, éclairées, ventilées, meublées, il ne savait pas comment étaient choisis les maîtres. Et il avait beau répéter : « Une des choses dont peut se vanter Zénith, c'est que nous payons nos professeurs comme il convient », c'était uniquement parce qu'il avait lu cette formule dans l'*Advocate Times.* Pour sa part, il n'aurait pu indiquer le salaire moyen des professeurs, à Zénith ou n'importe où.

Il avait entendu dire que dans la prison du comté et dans celle de la ville, on ne vivait pas dans des conditions « très scientifiques » ; avec indignation contre ces critiques adressées à Zénith, il avait parcouru un rapport où Seneca Doane, l'avocat radical, bien connu pour son pessimisme, affirmait que jeter des jeunes gens des deux sexes dans une geôle encombrée d'individus atteints de syphilis, de delirium tremens et de folie, n'était pas le meilleur moyen de faire leur éducation. Il avait riposté à ce rapport en grognant : « Les gens qui voudraient

qu'une prison fût aussi luxueuse qu'un hôtel Thornleigh me rendent malade. Quand on n'aime pas la prison, on n'a qu'à se conduire de manière à ne pas s'y faire mettre. D'ailleurs ces réformateurs exagèrent toujours. » Ce fut le début – et la fin – de ses investigations sur les institutions de charité et de correction à Zénith. Quant aux « quartiers réservés », il s'exprimait brillamment à leur sujet : « Ce sont de ces choses avec lesquelles un homme comme il faut ne plaisante pas. D'ailleurs, c'est un fait, et je vais vous le dire en confidence : c'est une protection pour nos filles et pour les honnêtes femmes qu'il y ait un quartier où les enragés puissent faire leurs folies. Cela les éloigne de nos foyers. »

Quant à la situation industrielle, Babbitt y avait pourtant beaucoup réfléchi, et son opinion peut se résumer ainsi :

« Une bonne association ouvrière a du bon parce qu'elle empêche les syndicats radicaux qui détruiraient la propriété. Néanmoins personne ne devrait être forcé de s'affilier à une association. Tous les agitateurs travaillistes qui essaient de contraindre des individus à entrer dans une association devraient être pendus. En somme, soit dit entre nous, aucune association ne devrait être autorisée ; et comme c'est la meilleure manière de les combattre, tout homme d'affaires devrait appartenir à une association de patrons et à la Chambre de commerce. L'union fait la force. Aussi tout solitaire égoïste qui ne fait pas partie de la Chambre de commerce devrait être contraint à s'en mettre. »

Sur aucune question – en tant que l'expert dont l'avis décidait des familles à se transporter dans de nouveaux quartiers pour y habiter pendant des générations – Babbitt n'était d'une ingénuité plus magnifique qu'en matière d'hygiène. Il ne distinguait pas un moustique propageant la malaria d'une chauve-souris, il ne savait pas un mot de l'analyse à laquelle on doit soumettre une eau potable, et, sur les problèmes de canalisation et d'écoulement des eaux, il était aussi ignorant que loquace. Il

insistait souvent sur la perfection des salles de bains dans les maisons qu'il vendait, et aimait à expliquer pourquoi aucun Européen ne prenait jamais de bain. On lui avait dit, quand il avait vingt-deux ans, que tous les puisards étaient malsains, et il continuait à les dénoncer. Un client avait-il l'impertinence de vouloir lui faire vendre une maison en contenant un, Babbitt en parlait toujours avant d'accepter la mission.

Quand il entreprit le lotissement de Glen Oriole[7], quand il transforma à coups de pioches un terrain boisé et des prairies marécageuses en une plaine brûlée de soleil – où il n'y avait plus trace de vallons ni de loriots – hérissée de petits poteaux portant des noms de rues imaginaires, il y installa honnêtement un système complet d'égouts. Cela lui donna un sentiment de supériorité, cela lui permit de rire en dedans du lotissement de Martin Lumsen, Avonlea, qui avait un puisard, et cela lui fournit matière à la page entière de réclame dans laquelle il vantait la beauté, la commodité, le bon marché et la salubrité surérogatoire de Glen Oriole. Le seul inconvénient était que les égouts avaient un écoulement insuffisant, en sorte qu'il y demeurait des résidus peu agréables, tandis que le puisard d'Avonlea était une fosse septique de Waring.

Tout le projet de Glen Oriole révélait que Babbitt, tout en détestant les escrocs, n'était pas d'une honnêteté exagérée. Constructeurs et acheteurs aiment mieux que les courtiers n'entrent pas en rivalité avec eux en qualité de constructeurs et d'acheteurs, mais se bornent à défendre les intérêts de leurs clients. On supposait que la société Babbitt-Thompson n'était qu'un intermédiaire pour Glen Oriole, au service du véritable propriétaire, Jake Offutt, mais en fait Babbitt et Thompson possédaient 62 % du Glen, le président et acquéreur de la Compagnie des tramways de Zénith 28 % et Jake Offutt – politicien de

---

[7] Vallon des loriots.

bas étage, vieux farceur, toujours chiquant, qui se complaisait dans les sales intrigues, les combines, et trichait au poker – n'avait que 10 %, que Babbitt et les administrateurs des tramways lui avait donnés pour s'assurer les inspecteurs de l'hygiène et des incendies et un membre de la commission des transports.

Mais Babbitt était vertueux. Il soutenait, sans la pratiquer, la prohibition de l'alcool, il approuvait, sans leur obéir, les lois contre les excès de vitesse en auto, il payait ses dettes, versait pour les frais du culte, la Croix Rouge et la Y. M. C. A. (association chrétienne des jeunes gens), il se conformait aux usages de sa classe, ne trichait que quand c'était autorisé par un précédent, et ne s'abaissait jamais jusqu'à une fourberie... Pourtant, comme il l'expliquait à Paul Riesling :

« Évidemment, je ne prétends pas que toutes les annonces que je rédige sont littéralement vraies ou que je crois tout ce que je dis quand je fais du boniment à l'acheteur. Tu comprends, voici ce qui en est : tout d'abord il peut se faire que le propriétaire ait exagéré quand il m'a mis sa maison entre les mains, et ce n'est certainement pas à moi de prouver que c'est un menteur. Et puis la plupart des gens sont de si sacrés filous qu'ils s'attendent à ce qu'on les trompe un peu, en sorte que, si j'étais assez bête pour ne jamais les relancer, on croirait quand même que je mens. Pour tenir mon bout, il faut que j'embouche ma trompette, comme un avocat qui défend son client... C'est bien son devoir, n'est-ce pas, de mettre en lumière les bons côtés du pauvre diable ? Comment ! le juge lui-même blâmerait le défenseur qui ne le ferait pas, quand bien même ils auraient tous deux la certitude que le bonhomme est coupable. Mais même comme ça, je ne foule pas la vérité aux pieds comme Cecil Rountree ou Trayer, ou tous les autres agents immobiliers. En somme j'estime que quiconque cherche délibérément à tirer profit d'un mensonge mériterait une balle dans la tête ! »

La considération que Babbitt inspirait à ses clients se manifesta rarement mieux que dans la conférence qui eut lieu à onze heures et demie entre lui, Conrad Lyte et Archibald Purdy.

Conrad Lyte spéculait sur les propriétés, et c'était un spéculateur nerveux. Avant de risquer un coup, il consultait des banquiers, des hommes de loi, des architectes, des entrepreneurs, et tous ceux de leurs employés et sténographes qui se laissaient chambrer et consentaient à lui donner un avis. Il était hardi dans ses opérations, mais ne tenait à rien tant qu'à une complète sécurité dans ses placements, à ne pas avoir à s'occuper des détails et à toucher les trente ou quarante pour cent que, suivant toutes les autorités, un pionnier mérite pour ses risques et son initiative. C'était un petit homme trapu, avec un casque de cheveux gris bouclés et des vêtements qui, si bien coupés qu'ils fussent, faisaient des plis. Il avait sous les yeux des poches qui faisaient penser à l'empreinte laissée par un dollar d'argent qu'on y eût appuyé.

Lyte consultait toujours spécialement Babbitt et se fiait à sa circonspection minutieuse.

Six mois auparavant, Babbitt avait appris qu'un certain Archibald Purdy, épicier dans le quartier encore mal déterminé de Linton, parlait d'ouvrir aussi une boucherie à côté de sa boutique. En se renseignant sur les propriétaires de parcelles avoisinantes, Babbitt découvrit que Purdy possédait bien sa boutique actuelle mais non le terrain attenant qu'il lui fallait. Il engagea Conrad Lyte à acheter ce lot pour onze mille dollars, bien que l'évaluation basée sur le loyer possible ne donnât pas plus de neuf mille. Les loyers, déclara Babbitt, étaient trop bas, et, en attendant, ils pourraient amener Purdy à leur prix. (Ça, c'était de la « Vision ».) Il dut bousculer Lyte pour le décider à cet achat. Son premier soin, comme gérant de Lyte, fut d'augmenter le loyer de la baraque délabrée qui s'élevait sur le terrain en question. Le locataire grogna, l'injuria, mais paya.

Maintenant Purdy semblait décidé à acheter, mais son hésitation allait lui coûter dix mille dollars – boni payé à M. Conrad Lyte pour le récompenser de s'adresser à un courtier qui avait la « Vision », et qui s'entendait en points de discussion, en valeurs stratégiques, en clef de la situation, en sous-estimation et en psychologie des transactions.

Lyte exultait en arrivant à la conférence. Il était fou de Babbitt ce matin-là et il l'appela « vieux copain ». L'épicier Purdy, au long nez et à l'air solennel, avait moins de sympathie pour Babbitt et pour la « Vision », mais celui-ci le reçut à la porte de l'agence et le conduisit dans son bureau particulier en poussant d'affectueux petits cris : « Par ici, mon cher Purdy. » Il prit toute sa boîte de cigares dans le classeur à correspondance et força ses hôtes à en choisir. Il avança leurs chaises de deux pouces, les recula de trois, ce qui avait quelque chose d'hospitalier, puis se renversa dans son fauteuil et prit un air jovial et épanoui. Il n'en parla pas moins avec fermeté au timide épicier.

« Eh bien, ami Purdy, nous avons eu des offres bien tentantes de bouchers et autres commerçants pour ce terrain mitoyen de votre boutique, mais j'ai persuadé à notre ami Lyte qu'il fallait vous donner le pas sur les autres. J'ai dit à Lyte : « Ce serait une honte si quelqu'un venait ouvrir une maison d'alimentation générale, boucherie et épicerie, la porte à côté de Purdy, et ruinait ainsi sa bonne petite affaire. » Surtout – ici Babbitt se pencha en avant et sa voix se fit dure – ce serait un sale coup si un de ces mercantis, toujours prêts à empocher, venait s'installer là et, en vendant à perte, au-dessous des cours, jusqu'à ce qu'il se fût débarrassé de votre concurrence, vous acculait au départ. »

Purdy sortit ses mains osseuses de ses poches, les y remit après avoir tiré son pantalon sur ses genoux, balança sa lourde chaise de chêne, et fit effort pour paraître amusé en disant :

« Oui, ce sont de rudes concurrents. Mais vous ne vous rendez sans doute pas compte de l'action qu'exerce la personne du marchand dans un commerce de quartier. »

Le grand Babbitt sourit.

« C'est vrai. Eh bien, à votre aise, mon cher ! Nous voulions vous donner la préférence, mais alors, très bien...

– Voyons, gémit Purdy, je sais de façon certaine qu'un terrain, à peu près de la même taille, tout près de chez moi, s'est vendu moins de 8.500, il n'y a pas deux ans de ça, et vous autres vous m'en demandez vingt-quatre mille ! Je serais obligé d'hypothéquer... j'irais bien jusqu'à douze mille, mais... bon Dieu, monsieur Babbitt, vous me demandez deux fois ce que ça vaut ! Et encore vous menacez de me ruiner si je ne prends pas ce terrain.

– Purdy, votre ton ne me plaît pas, oh ! mais là, pas du tout. À supposer que Lyte et moi nous fussions assez dégoûtants pour vouloir ruiner quelqu'un, croyez-vous que nous ne sachions pas que c'est notre propre intérêt de voir tout le monde réussir à Zénith ? Mais tout ça est à côté de la question. Voici ce que nous allons faire : nous nous contenterons de vingt-trois mille, cinq mille comptant et le reste en hypothèques, et si vous voulez jeter par terre la vieille baraque et rebâtir, je crois que je pourrai décider Lyte à vous consentir un prêt foncier à un taux très raisonnable. Dieu du ciel, mon bon, nous serions ravis de vous obliger. Nous n'aimons pas plus que vous ces étrangers qui viennent faire le trust de l'épicerie. Mais vous ne pouvez pas raisonnablement espérer que nous allons sacrifier onze mille dollars ou davantage par esprit de bon voisinage, non, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous, Lyte ? Êtes-vous disposé à faire une concession ? »

En prenant chaleureusement le parti de Purdy, Babbitt persuada au bienveillant M. Lyte de réduire ses prétentions à vingt et un mille dollars. Au bon moment il sortit d'un tiroir

l'acte de vente, qu'il avait fait taper la semaine précédente par mademoiselle Mac Goun, et le mit dans la main de Purdy. Il secoua aimablement son stylo pour s'assurer qu'il fonctionnait bien, le tendit à Purdy et, avec un air d'approbation, le regarda signer.

La besogne du monde s'accomplissait. Lyte avait gagné quelque chose comme neuf mille dollars. Babbitt s'en était assuré quatre cent cinquante de commission, et Purdy, grâce au mécanisme délicat de la finance moderne, s'était procuré une boutique pour son commerce, et bientôt les heureux habitants de Linton pourraient se fournir de viande à des prix qui ne dépasseraient que de peu ceux de la ville.

Ç'avait été une belle lutte, mais, après, Babbitt retomba à plat. C'était le seul conflit vraiment amusant qu'il eût eu en perspective. Il n'y avait plus rien en vue que des détails pour des baux, des estimations, des hypothèques.

Il murmura :

« Ça me crispe de penser que c'est Lyte qui fait le gros bénéfice, ce vieux grigou, quand c'est moi qui ai eu toute la peine. Et puis... qu'est-ce que j'ai encore à faire aujourd'hui ?... Je prendrais volontiers un peu de bon temps... un tour en auto... quelque chose. »

Il tressauta, tout remonté à l'idée qu'il déjeunait avec Paul Riesling.

CHAPITRE V

Les préparatifs de Babbitt pour quitter son agence pendant l'heure et demie de son déjeuner étaient un peu moins laborieux que les plans d'une guerre générale européenne.

Il lançait fiévreusement à mademoiselle Mac Goun :

« À quelle heure déjeunez-vous ?... Bon ! mais assurez-vous que mademoiselle Bannigan sera ici pendant ce temps-là. Expliquez-lui que, si Wiedenfeldt vient, il faut lui dire que je suis en train de faire rédiger l'acte... et, à ce propos, rappelez-moi de dire demain à Penniman de le faire. Et puis si on vient demander une maison bon marché, n'oubliez pas qu'il faut fourrer à quelqu'un celle de Bangor Road. Si vous aviez besoin de moi, je serai au Club Athlétique... et, heu... heu... je serai ici vers deux heures. »

Il fit tomber la cendre de cigare de son gilet et mit une lettre, à laquelle il avait à faire une réponse difficile, sur la pile des besognes en train, pour ne pas manquer de s'en occuper dans l'après-midi... (Depuis trois jours, il posait à midi cette même lettre sur cette même pile.) Sur un bout de papier d'emballage jaune, il griffonna : « Voir les portes de la mais. à appart. », ce qui lui donna le sentiment agréable de s'être déjà acquitté de cette tâche.

Il s'aperçut qu'il fumait encore un cigare. Il le jeta en se grondant : « Nom de nom, je croyais que tu renonçais à cette sacrée fumée ! » Courageusement il remit la boîte de cigares dans le tiroir du classeur, le ferma à clef, cacha celle-ci dans un endroit où elle serait plus difficile à prendre, et ragea : « Je devrais bien me surveiller. J'ai besoin de plus d'exercice... à midi

j'irai au club à pied, tous les jours... c'est ce que je vais faire... au lieu de ne circuler qu'en auto. »

Cette résolution prise, il se sentit exemplaire. Et immédiatement il décida que, pour aujourd'hui, il était trop tard pour aller à pied. Cela ne lui demanda pas beaucoup plus de temps de mettre sa voiture en marche et de s'introduire dans le flot qu'il ne lui en aurait fallu pour faire les quelques centaines de pas qui le séparaient du club.

Tout en avançant, il regardait les édifices avec la sympathie que donne la familiarité.

Un étranger, tombant brusquement dans le centre des affaires à Zénith, n'aurait pu dire s'il était dans une ville de la Georgie, de l'Ohio ou du Maine, à Oklahoma ou à Manitoba. Mais pour Babbitt chaque parcelle de la cité avait sa personnalité émouvante. Comme toujours il remarqua que le Building de la Californie, de l'autre côté de la route, avait trois étages de moins, et était par conséquent moins beau que le sien, le Building Reeves. Comme toujours aussi, en passant devant le « Salon de cirage du Parthénon », échoppe à un étage qui, à côté de la masse de granit et de brique du « Californie », ressemblait à une cabine de bain au pied d'une falaise, il se dit : « Zut ! je devais faire cirer mes bottines cet après-midi : j'oublie toujours. » Devant le magasin de « Fournitures Simplex pour bureaux » et l'Agence de la « Caisse enregistreuse nationale » il désira un dictaphone, une machine à écrire pouvant additionner et multiplier, comme un poète envie un volume rare et un physicien du radium.

À la boutique de « Trousseaux pour hommes » de Nobby, il toucha de sa main gauche sa cravate et fut fier de penser qu'il pouvait s'en acheter de chères « et les payer comptant, encore, par Dieu ! » et aux « Cigares réunis », si pimpants dans leur pourpre et leur or, il se demanda : « Ai-je besoin de cigares ?... Idiot... j'oubliais complètement... je vais supprimer cette fumée absurde. » Il jeta un coup d'œil à sa banque, la « Banque natio-

nale des Mineurs et Éleveurs », et songea combien il était malin et raisonnable d'être le client d'un établissement en si beau marbre. Mais le grand moment pour lui, ce fut quand, dans le fracas du plein trafic, il fut arrêté au pied de la superbe Seconde Tour Nationale. Sa voiture s'alignait avec quatre autres, front d'acier frémissant comme un corps de cavalerie, pendant que défilaient devant elles limousines, énormes camions et motocyclettes trépidantes. À l'angle opposé retentissait le bruit des machines, posant des rivets sur le squelette ensoleillé d'un nouveau building. De cette tourmente surgit, le temps d'un éclair, une figure connue et un camarade Booster cria : « Comment va, George ? » Babbitt fit un signe amical de la main et repartit dans la masse quand l'agent leva la sienne. Il remarqua avec quelle rapidité reprenait son moteur, et se sentit supérieur, puissant, telle une navette d'acier poli qui vole dans une vaste machine.

Comme toujours, il ignora les deux pâtés de maisons suivants, délabrés et non encore arrachés à la saleté et à la pauvreté du Zénith de 1835. En passant devant la boutique de cinq et dix *cents*, devant la maison meublée Dakota, le Hall Concordia avec ses salons de diseurs de bonne aventure et de chiromanciens, il songea à ce qu'il gagnait, se sentit un peu fier, un peu soucieux aussi, et refit des comptes cent fois faits :

« Quatre cent cinquante ce matin sur la vente Lyte... mais l'impôt à payer. Voyons : je devrais me faire huit mille net cette année, sur lesquels je mettrais quinze cents de côté... non, pas si je construis un garage et... voyons : six cent quarante tout ronds le mois dernier... douze fois six cent quarante font... font... voyons... six fois douze, soixante-douze... sept mille deux cents... Oh ! flûte, en tout cas je me ferai huit mille... Eh bien, ma foi, ça n'est pas si mal. Il y a rudement peu de gens qui se fassent huit mille dollars par an... huit mille bonnes pièces d'un dollar... je parie qu'il n'y a pas cinq pour cent de tous les habitants des États-Unis qui se fassent plus que l'oncle George, par Dieu non. Tout en haut de la pyramide ! Mais... avec les dépenses que l'on

fait… une famille qui gaspille l’essence, toujours habillée comme autant de millionnaires… et puis ces quatre-vingts dollars par mois que j’envoie à ma mère… et toutes ces sténographes, et ces employés qui me grugent à chaque dollar d’affaires qu’ils peuvent réussir… »

L’effet de ces calculs budgétaires fut qu’il se sentit à la fois triomphalement riche et dangereusement pauvre, et au milieu de ces dissertations il arrêta sa voiture, entra dans une petite boutique de bimbeloterie pour y acheter le briquet électrique dont il avait envie depuis huit jours. Il rusa avec sa conscience en se montrant agité et bruyant, en criant au vendeur :

« Je crois que j’aurai vite rattrapé le prix en économies d’allumettes, hein ? »

C’était un joli objet, un cylindre nickelé avec une monture en pseudo-argent, qui se fixait à la paroi avant de l’auto. Ce n’était pas seulement, comme le proclamait le prospectus, « un élégant petit raffinement qui achevait de classer une voiture », mais une précieuse économie de temps. En évitant de s’arrêter pour frotter une allumette, il gagnerait facilement dix minutes en un mois ou deux.

En continuant sa route, il le regardait. « Assez gentil. Cela m’a toujours manqué, songeait-il. C’est ce qu’il faut à un fumeur. »

Alors il se souvint qu’il avait renoncé à fumer.

Il se lamenta : « Bon sang !… Oh ! enfin, j’allumerai bien encore un cigare de temps en temps… et puis, ce sera bien commode pour les autres. Je pourrai rattraper ça en passant la main dans le dos à quelqu’un qui voudra faire une vente. Ça fait d’ailleurs très bien là. C’est sûrement un petit truc très ingénieux : ça met la dernière main à une voiture, ça lui donne de la classe. Je… Eh, parbleu, j’ai le moyen de me payer ça si j’en ai

envie. Je ne vais pas être le seul de ma famille à ne jamais m'accorder une petite gâterie. »

Ainsi, muni de ce trésor, après de romanesques aventures sur la longueur de trois pâtés et demi de maisons, il arriva au club.

Le Club Athlétique de Zénith n'a rien d'athlétique et n'est pas à proprement parler un club, mais il représente Zénith à la perfection. On y trouve une salle de billard fréquentée et enfumée, il est représenté par des équipes de baseball et de football, et à la piscine et au gymnase un dixième des membres travaillent sporadiquement à maigrir. Mais la plupart de ses trois mille membres en usent comme d'un café où l'on vient déjeuner, jouer aux cartes, raconter des histoires, retrouver des clients et recevoir à dîner des oncles de province. C'est le plus important club de la ville et sa principale haine est le club conservateur de l'Union, que tout membre de l'Athlétique à l'esprit sain appelle « une sale boîte, pleine de snobs, triste, coûteuse – pas un garçon sympathique là-dedans – vous me paieriez que je ne m'en mettrais pas ». Les statistiques prouvent que pas un membre de l'Athlétique n'a jamais refusé de se faire élire à l'Union, sur ceux-là soixante-dix pour cent donnent leur démission de l'Athlétique et on les entend dire désormais dans la solennité soporifique de la grande salle de l'Union : « L'Athlétique serait un assez bon hôtel s'il était plus fermé. »

Le building de l'Athlétique a neuf étages, en briques jaunes, jardins et serres sur le toit, et en bas portique avec énormes colonnes en pierres de taille. La grande salle, avec ses piliers épais en pierre poreuse de Caen, sa voûte en ogive, son carrelage brun verni, qui fait penser à une croûte de pain bien cuit, est un mélange de crypte de cathédrale et de « rathskeller[8] ». Les

---

[8] En Allemagne, vastes brasseries installées dans les caves d'un hôtel de ville.

membres du club s'y précipitent comme s'ils venaient faire une emplette et n'avaient pas de temps à perdre. Ainsi y entra Babbitt, et au groupe debout devant l'étalage des cigares, il lança à pleine voix :

« Comment va, les amis, comment va ? Belle journée, hein, belle journée ? »

On lui répondit sur le même ton jovial : Vergil Gunch, négociant en charbons, Sidney Finkelstein, l'acheteur des confections pour dames dans le magasin de Parcher et Stein, et le professeur Joseph K. Pumphrey, directeur du Collège Commercial Riteway, qui enseignait la parole en public, l'anglais des affaires, la confection des scénarios et le droit commercial. Babbitt admirait bien ce savant et estimait Sidney Finkelstein comme « un acheteur de premier ordre qui savait aussi dépenser largement », mais ce fut vers Vergil Gunch qu'il se tourna avec enthousiasme. M. Gunch était président du Club des Boosters, club à déjeuners hebdomadaires, section locale d'une organisation nationale qui favorisait les bonnes affaires et les relations amicales entre « Négociants orthodoxes ». En outre, il n'était pas moins un dignitaire qu'un Estimé « Chevalier directeur » dans l'Ordre Bienfaisant et Protecteur des Élans, et le bruit courait qu'à la prochaine élection, il serait candidat au poste de Grand-Maître. C'était un homme réjoui, passionné d'éloquence et amateur d'art, il allait voir les acteurs fameux et les artistes de music-hall quand ils venaient à Zénith, leur offrait des cigares, les appelait par leur petit nom et – quelquefois – réussissait à les amener au déjeuner des Boosters pour donner aux camarades une représentation à l'œil. Gros et grand, il portait les cheveux en brosse, connaissait les dernières plaisanteries, mais jouait le poker très serré. C'était à sa soirée que Babbitt avait sucé le poison de son inquiétude de ce jour.

« Comment va ce vieux Bolchevik ? lui cria Gunch. Comment vous sentez-vous ce matin, après la soirée d'hier ?

– Oh ! mon vieux, ma pauvre tête ! Fameuse, votre réception, Verg ! Vous n'avez pas oublié, j'espère, comment j'ai gagné, pour finir, ce joli petit « pot » ?

Babbitt hurlait et il était à trois pieds de Gunch.

« Ça va bien pour cette fois, mais qu'est-ce que je vous passerai la prochaine. Géorgie ! Dites donc, vous avez remarqué dans le journal comment l'Assemblée de New York s'est prononcée contre les Rouges ?

– Vous parlez que je l'ai vu... Bonne chose, hein ? Beau temps aujourd'hui !

– Oui, une belle journée de printemps, mais les nuits sont encore froides.

– Je vous crois qu'elles le sont ! J'ai été obligé de me mettre deux couvertures pour dormir hier sur ma véranda. Dites-moi, Sid... – Babbitt se tournait vers Finkelstein l'acheteur – j'ai quelque chose à vous demander. Je viens de m'offrir un allume-cigares électrique pour ma voiture et...

– Bonne idée ! » dit Finkelstein, et le savant professeur Pumphrey lui-même, au visage boutonneux, vêtu d'une jaquette poivre et sel, remarqua avec son filet de voix : « C'est un accessoire très chic, qui donne du ton à une carrosserie.

– Oui, j'ai fini par me décider à en acheter un... ce qui se fait de mieux, m'a dit l'employé : je l'ai payé cinq dollars. Je me demande si je me suis fait rouler. Combien les vend-on chez vous, Sid ? »

Finkelstein affirma que le prix n'avait rien d'excessif pour un allumeur vraiment de premier ordre, bien nickelé et muni de contacts de bonne qualité.

« Je dis toujours – et croyez-moi, c'est basé sur une expérience commerciale assez longue – le meilleur est ce qui revient le moins cher à la longue. Naturellement, si on veut faire le Juif,

on peut trouver de petites saletés à bon compte, mais *à la longue* le meilleur marché c'est l'objet de premier ordre. Tenez, par exemple, l'autre jour, j'ai acheté pour ma vieille bagnole une capote neuve et quelques accessoires et j'ai payé le tout cent vingt-six dollars cinquante ; naturellement beaucoup de gens diraient que c'est trop... Seigneur, si mes vieux... ils habitent un village par là-bas et ils ne peuvent pas comprendre ce qui se passe dans la tête d'un citadin, et puis, naturellement, ils sont Juifs, et ils seraient renversés, ils en mourraient, s'ils savaient que leur Sid avait mis de côté cent vingt-six dollars. Mais je ne crois pas avoir été roulé, Georgie, pas du tout. La guimbarde a l'air tout battant neuf maintenant... Oh ! bien entendu, elle n'est pas tellement vieille : il n'y a pas trois ans que je l'ai, mais je lui fais faire un rude service : jamais moins de cent milles le dimanche et... Non, je ne crois vraiment pas qu'on vous ait estampé, George. À la longue, vous pouvez le dire, c'est le meilleur qui finit par coûter le moins cher, incontestablement.

– Parfaitement, dit Vergil Gunch, c'est mon avis aussi. Quand un garçon est emporté dans ce qu'on peut appeler la vie intensive, comme celle qu'on mène ici à Zénith, dans le tourbillon et l'activité mentale où s'agitent des paquets de nerfs comme les Boosters et ceux d'ici au C. A. Z. (Club Athlétique de Zénith), ma foi, il faut bien qu'il ménage son cerveau en se procurant toujours ce qu'il y a de mieux. »

Babbitt hochait la tête approbativement à chaque mot, et à la conclusion humoristique, du ton pour lequel Gunch était fameux, il fut enchanté.

« Pourtant, George, je ne sais pas trop si c'était dans vos moyens. J'ai entendu dire que le gouvernement a l'œil sur vos affaires depuis que vous avez volé pour le vendre le bout du parc d'Eathorne.

– Oh ! vous êtes un fameux blagueur, Verg. Mais, pour vous suivre sur le même ton, que dire du bruit qui court : vous

auriez volé les marches de marbre noir de l'hôtel des postes et les auriez vendues comme charbon de qualité supérieure. »

Et Babbitt, ravi, tapait dans le dos de Gunch, lui caressait le bras.

« Très bien ! mais ce que je voudrais savoir, c'est ceci : quel est le requin d'agent immobilier qui a acheté ce charbon pour ses maisons meublées ?

– Vous voilà, je pense, remisé pour un moment, George ! dit Finkelstein. Je vais vous raconter pourtant ce qu'on m'a rapporté : la femme de George est allée chez Parcher, au rayon des hommes, pour lui acheter des cols, et avant qu'elle ait donné son encolure, le vendeur lui présente des treize pouces. – « Comment savez-vous la taille ? » dit madame Babbitt. Et le vendeur : « Les hommes qui font acheter leurs cols par leur femme portent toujours du treize, madame. » Qu'en dites-vous ? Pas mauvais, hein ? Comment trouvez-vous ça ? Ça te ferme un peu le bec, hein, George ?

– Je... je... »

Babbitt cherchait une bonne riposte, mais il s'arrêta, les yeux fixés sur la porte : Paul Riesling entrait.

« Je vous reverrai tout à l'heure, les amis ! » cria Babbitt, et il traversa rapidement la salle. Il n'était plus dès lors, ni l'enfant maussade de la véranda, ni le tyran domestique à la table du déjeuner, ni l'astucieux manieur d'argent à la conférence Lyte-Purdy, ni le bon garçon expansif, le farceur endiablé du Club Athlétique. Il était le frère aîné de Paul Riesling, prompt à le défendre, l'admirant avec une affection fière et confiante, qui dépassait l'amour qu'il aurait eu pour une femme. Ils se serrèrent la main avec gravité, se sourirent avec autant d'émotion que s'ils ne s'étaient pas vus depuis trois ans – il y avait trois jours – et ils dirent :

« Comment va ce vieux brigand ?

– Très bien, je crois : comment vas-tu, pauvre avorton ?

– Très en forme, gros poussah défraîchi ! »

Ainsi rassuré sur leur profonde tendresse mutuelle, Babbitt grommela :

« Tu es un joli coco, toi : dix minutes de retard !

– Ma foi, riposta Riesling, tu as encore bien de la chance d'avoir occasion de déjeuner avec un gentleman. »

Ils ricanèrent et passèrent dans la salle Néronienne des lavabos, où une rangée d'hommes étaient penchés sur les cuvettes encastrées dans une prodigieuse table de marbre, et comme religieusement prosternés devant leur propre image que reflétait une énorme glace. Des voix épaisses, satisfaites, autoritaires, frappaient les parois de marbre revêtues jusqu'au plafond de carreaux blancs à bordure lavande, tandis que les seigneurs de la cité, barons des assurances et du droit, des engrais et des pneumatiques, promulguaient la loi pour Zénith, annonçaient que la journée était chaude, une journée de printemps indiscutable, que les salaires étaient trop élevés et le taux des hypothèques trop bas, que Babe Ruth, l'éminent joueur de baseball, était un chic type et que « ces deux farceurs du Théâtre du Vaudeville, cette semaine, étaient tordants ». Babbitt, dont la voix était ordinairement la plus assurée, la plus importante de toutes, gardait le silence. Devant l'air taciturne et légèrement sombre de Paul Riesling, il se sentait contraint et désirait rester calme, grave, réservé.

Le vestibule d'entrée du Club Athlétique était gothique, le lavabo Empire romain, la salle de café Mission espagnole et le cabinet de lecture Chippendale chinois, mais le joyau du club, c'était la salle à manger, chef-d'œuvre de Ferdinand Reitman, l'architecte le plus occupé de Zénith. De dimensions imposantes, elle était revêtue de boiseries jusqu'à mi-hauteur, avec des vitraux genre Tudor aux fenêtres, un plafond ogival, une ga-

lerie pour les musiciens – sans musiciens, – et des tapisseries supposées représenter l'octroi de la Grande Charte. Les poutres apparentes avaient été taillées à la main dans les ateliers de Jake Offutt, les gonds des portes étaient en fer forgé, les lambris garnis de patères en bois sculpté, et à une des extrémités de la pièce se dressait une cheminée en pierre héraldique, surmontée d'une hotte : la notice du club affirmait non seulement qu'elle était plus vaste qu'aucune de celles des châteaux européens, mais que son tirage était combiné de façon incomparablement plus scientifique. Elle était également beaucoup plus propre, puisqu'on n'y avait jamais fait de feu.

La moitié des tables, immenses, étaient prévues pour vingt ou trente convives. Babbitt prenait d'ordinaire place à celle qui était près de la porte, dans un groupe qui comprenait Gunch, Finkelstein, le professeur Pumphrey, Howard Littlefield, son voisin, T. Cholmondeley Frink, le poète et agent de publicité, et Orville Jones, dont la blanchisserie était, à bien des points de vue, la meilleure de Zénith. Ils formaient un club dans le club et s'appelaient entre eux plaisamment « Les Sans-façon ». Aujourd'hui, quand il passa devant leur table, ceux-ci l'appelèrent :

« Allons, venez vous asseoir… Vous êtes trop fiers, Paul et vous, pour déjeuner avec de pauvres diables ? Vous avez peur que quelqu'un vous fasse payer une bouteille de Bevo, George ? Il me semble que vous devenez bien poseurs et terriblement distants !

– Je vous crois, lança-t-il, nous ne pouvons pas nous perdre de réputation en nous laissant voir avec des grippe-sous comme vous ! »

Et il conduisit Paul à une des petites tables sous la galerie des musiciens. Il n'avait pas la conscience tranquille. À l'Athlétique, il était très mal vu de faire bande à part. Mais il voulait son ami pour lui tout seul.

Le matin même, il avait prôné les déjeuners légers, mais il commanda des côtelettes de mouton à l'anglaise, des radis, des petits pois, une croûte aux pommes, du fromage et du café à la crème, puis il ajouta, comme il faisait invariablement :

« Et puis, heu... vous pourriez me donner une portion de pommes frites à la française. »

Sitôt la côtelette arrivée, il la poivra et la sala vigoureusement, comme il faisait toujours pour sa viande, avant même d'y goûter.

Paul et lui reprirent le caractère printanier de la saison, les mérites de l'allume-cigares électrique et l'attitude adoptée par l'Assemblée de l'État de New York. Ce fut seulement quand Babbitt fut gavé, et un peu écœuré de gras de mouton, qu'il se lança :

« J'ai réussi ce matin avec Conrad Lyte, une gentille petite affaire qui me fait empocher cinq cents bons dollars tout ronds. Pas mal... pas mal. Et pourtant je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui. Un petit accès de fièvre de printemps, peut-être, ou le fait d'être resté trop tard chez Verg Gunch, ou encore la fatigue de tout l'hiver qui s'est accumulée... mais enfin je me suis senti la bouche pâteuse toute la journée. Bien entendu, je ne voudrais pas faire la bête comme ça devant les camarades, à la table des « Sans-façon », mais avec toi... As-tu jamais éprouvé ça, Paul ? J'ai quelque chose qui me pèse ; je n'ai pas trop mal réussi tout ce qu'il était de mon devoir de faire : j'ai nourri ma famille, acheté une maison et une six-cylindres, monté une bonne petite agence, je n'ai aucun vice particulier, sauf de fumer beaucoup – et à ce propos, je suis en train de supprimer ça. Je fréquente l'église, je joue assez au golf pour me maintenir en forme, et je n'ai de relations qu'avec de braves et honnêtes gens. Et avec tout ça, je ne me sens pas entièrement satisfait ! »

C'était dit d'un ton traînant, coupé des clameurs poussées aux tables voisines, par des agaceries machinales à la servante,

par des grognements et des sifflements quand le café vint l'étourdir et troubler sa digestion. Il doutait de lui, il s'excusait, et ce fut Paul qui, de sa petite voix, dissipa la brume.

« Bon Dieu, George, tu ne supposes pas que c'est une nouveauté pour moi de constater que nous autres arrivistes, qui croyons réussir brillamment, nous ne tirons pas grand-chose de nos efforts ? Tu as l'air d'attendre que je te condamne comme séditieux ! Tu sais ce qu'a été ma vie...

– Je sais, mon vieux.

– J'aurais dû être violoniste et je suis placier en papier goudronné pour toitures ! Quant à Zilla... Oh ! je ne veux pas geindre, mais tu sais aussi bien que moi ce qu'elle déplace d'air... Exemple caractéristique, hier soir : Nous allons au cinéma. Une foule énorme faisait la queue dans le vestibule ; elle se met à pousser pour passer au travers, avec son air de dire : « Monsieur, comment avez-vous l'audace ? » Sincèrement, quelquefois, quand je la regarde et que je la vois si maquillée, si parfumée, ne cherchant que des histoires et glapissant sans cesse : « Je vous dis que je suis une lady, que diable ! » ma foi, j'ai envie de la tuer. Donc, elle joue des coudes à travers la foule, moi derrière elle, bien sage et honteux, jusqu'à ce qu'elle arrive presque au cordon de velours, et sur le point d'être la première à passer. Mais il y avait là un petit homme rageur – il attendait probablement depuis une demi-heure et j'avais une espèce d'admiration pour ce pauvre diable, – il se tourna vers Zilla et lui dit avec une extrême politesse : « Madame, pourquoi voulez-vous passer avant moi ? » Et elle, tout simplement, – Dieu ! que j'étais malheureux ! – elle lui envoie un : « Vous n'êtes qu'un grossier personnage ! » et elle veut m'entraîner dans l'affaire et hurle : « Paul, cet individu m'a insultée ! » et le pauvre grotesque faisait mine de vouloir se battre.

« Je feignis de n'avoir rien entendu, – autant prétendre qu'on n'entend pas une fabrique de chaudières ! – et je m'efforçai de regarder d'un autre côté, – je pourrais te décrire

exactement le plafond de ce vestibule – et sans arrêt ; tous les gens qui étaient là, serrés comme des sardines, faisaient des réflexions sur nous, et Zilla continuait à parler du petit bonhomme, piaillant que « l'on ne devrait pas laisser entrer des gens de cet acabit dans un endroit qui est *supposé* réservé à des personnes comme il faut », et puis : « Paul, voulez-vous avoir l'obligeance d'appeler le gérant que je lui signale ce malotru ? » etc. Ouf ! Tu parles si j'ai été content quand j'ai pu me glisser dans la salle et me cacher dans l'obscurité !

« Après vingt-quatre ans d'histoires de ce genre, tu ne me demanderas pas de tomber à la renverse, l'écume à la bouche, quand tu insinues que cette délicieuse vie, si propre, si respectable et si morale n'est pas tout ce qu'elle passe pour être, hein ? Je ne peux même pas parler de ça, sauf avec toi, parce que tous les autres croiraient que je les envie. C'est peut-être vrai... maintenant je me fous de tout... Bon Dieu, je t'en fais avaler des lamentations, Georgie, mais c'est la première et la dernière fois.

– Quelle blague, Paul ! Tu ne t'es jamais ce qui s'appelle lamenté. Quelquefois... je ne cesse pas de claironner aux oreilles de Myra et des gosses quel prodigieux courtier je suis, et parfois pourtant une idée se glisse en moi, sournoise, que je ne suis pas tout à fait le Pierpont-Morgan pour lequel je me donne. Mais si jamais je réussis à te réchoupiller, mon vieux Paulski, j'imagine que saint Pierre pourrait bien finir par m'ouvrir sa porte.

– Peuh ! Tu es un vieux farceur, Georgie, tu vous démolis avec entrain, mais tu m'as certainement maintenu à flot.

– Pourquoi ne divorces-tu pas ?

– Pourquoi ? Si seulement je pouvais ! Si elle me fournissait un prétexte ! On ne la déciderait pas à prix d'or à me quitter. Elle tient trop à ses trois bons repas, agrémentés de quelques livres de chocolat à la noisette dans les intervalles. Si seulement elle m'était infidèle, comme on dit ! George, je ne veux pas être trop rosse : au temps du collège j'aurais pensé que

l'homme capable de dire ça méritait douze balles dans la tête au petit jour. Mais, sincèrement, je mourrais de joie si elle prenait tout de bon un amant. Ce serait trop de veine ! Oh ! naturellement, elle flirte avec le premier venu – tu sais comment elle manœuvre et rit... ce rire, cet affreux rire effronté... comment elle minaude : « Si vous continuez, mauvais sujet, vous aurez affaire à mon mari », et le gaillard m'examine et se dit : « Veux-tu bien te sauver, petit polisson, ou je te flanque une fessée ! » Et elle le laissera aller juste assez loin pour que ça devienne troublant pour elle, et alors elle jouera la vertu offensée et elle aura une minute délicieuse à gémir : « Je n'aurais jamais cru ça de vous ! » On parle dans les romans des *demi-vierges*...

– Des *quoi ?*

– ... Mais les femmes averties, impitoyables, corsetées, mariées depuis longtemps, comme Zilla, sont pires que toutes les petites filles aux cheveux ondulés qui se lancent hardiment dans le tourbillon de la vie, en gardant leur parapluie sous le bras. Mais tu sais comment est Zilla, comment elle vous harcèle, vous harcèle... vous harcèle, comment elle veut tout ce que je peux lui acheter, et quantité de choses que je ne peux lui donner, à quel point elle est déraisonnable, et quand je me fâche et essaie de tirer d'elle quelque chose, elle joue si bien la femme parfaite que moi-même j'y suis pincé et que je suis entortillé dans une avalanche de « Pourquoi avez-vous prétendu... » et de « Je n'ai pas voulu dire ça ». Je vais t'expliquer une chose, George : tu sais que j'ai des goûts assez simples, pour la nourriture au moins. Sans doute – tu t'en plains toujours – j'aime les bons cigares, pas ces « Flor de Tabagos » que tu fumes...

– Ils sont très bons maintenant. Celui-ci est un excellent « deux pour un dollar ». À propos, Paul, t'ai-je dit que j'ai décidé de cesser de fumer ?

– Oui... En même temps, quand je ne peux avoir ce que j'aime, je sais m'en passer. Ça m'est égal qu'on me serve un bifteck brûlé, suivi, comme dessert, d'une séduisante pêche con-

servée et d'un gâteau sec, mais je ne vais pas jusqu'à plaindre Zilla parce qu'elle a un si sale caractère que la cuisinière l'a lâchée et qu'elle-même est restée toute la journée, en déshabillé de dentelle défraîchi, trop occupée à lire les aventures d'un héros du Far West pour faire la moindre cuisine. Tu me parles toujours de moralité, c'est-à-dire, je suppose, de monogamie... tu as toujours été à mes yeux solide comme un roc, c'est vrai, mais tu es essentiellement un naïf. Tu...

– Où prends-tu cette naïveté, mon petit ? Laisse-moi te dire...

– Tu tiens à paraître sérieux et à faire savoir au monde entier que « c'est le devoir des hommes d'affaires chargés de responsabilités d'être d'une moralité stricte pour donner l'exemple »... en fait, tu es si rigoureux sur la question morale que je n'ose pas penser à quel point tu dois être foncièrement immoral par en dessous, mon vieux Georgie. Ça va bien, tu peux...

– Attends, attends un peu. Qu'est-ce que...

– ... parler morale tant que tu voudras, mais crois-moi, si ça n'avait pas été pour toi et, à l'occasion, une soirée de musique où j'accompagnais sur mon violon le violoncelle de Terrill O'Farrell, et puis encore trois ou quatre femmes charmantes qui me faisaient oublier cette sale blague qu'on appelle « la vie honorable », il y a des années que je me serais tué. Et les affaires ! Ah ! l'affaire des toitures ! Des toits pour vacheries ! Oh ! je ne prétends pas n'avoir pas pris plaisir au jeu, à l'emporter sur les associations ouvrières, à encaisser un gros chèque et à voir se développer ma maison. Mais à quoi bon ? Ma besogne, tu le sais, ne consiste pas à placer des toitures, mais principalement à empêcher mes concurrents d'en placer. C'est la même chose pour toi. Nous ne faisons que nous couper la gorge, les uns aux autres, et faire payer ça au public.

– Écoute, Paul, te voilà rudement près de tomber dans le socialisme.

– Oh ! oui, bien entendu, ce n'est pas tout à fait ce que je veux dire. Je sais, la concurrence... fait ressortir le meilleur... survivance du plus apte, oui, mais... Voilà ce que j'entends : prends tous ces gens que nous connaissons, ceux précisément qui sont en ce moment dans ce club, qui ont l'air parfaitement contents de leur vie domestique et de leurs affaires, qui exaltent Zénith et la Chambre de commerce et qui font de la réclame pour arriver à une population d'un million. Je parie que si on pouvait lire dans leur cerveau, on trouverait qu'un tiers d'entre eux sont à coup sûr satisfaits de leurs femmes et de leurs enfants, de leurs amis et de leurs bureaux ; un autre tiers est inquiet, mal à l'aise mais ne veut pas le reconnaître, et un tiers est malheureux et en a conscience. Ils ont horreur de cette bousculade forcenée, éperdue, leurs femmes les assomment, leur famille leur paraît stupide – en tout cas quand ils ont dépassé la quarantaine – et ils détestent les affaires, et ils iraient... Pourquoi supposes-tu qu'il y a tant de suicides mystérieux ? Que tant de citoyens bien assis se sont précipités dans la guerre ? Tu te figures que c'était toujours par patriotisme ?

– Qu'est-ce que tu espères ? grogna Babbitt. Tu crois que nous avons été mis au monde pour y avoir du bon temps, et – comment dit l'autre ? – « reposer sur des couches fleuries de bonheur » ? Tu estimes que l'homme n'est fait que pour être heureux ?

– Pourquoi pas ? Il est vrai que je n'ai jamais trouvé personne sachant au juste pourquoi diable l'homme est fait.

– Enfin nous savons – ce n'est pas seulement dans la Bible mais cela va de soi – qu'un homme qui ne serre pas sa ceinture et ne fait pas son devoir, si pénible que ce soit quelquefois, n'est que... ma foi, n'est qu'une femmelette, une poule mouillée, en somme. Comment défends-tu ton idée ? Arrivons aux cas précis.

Si une femme embête son mari, crois-tu sérieusement qu'il a le droit de la balancer et de filer, ou même de se suicider ?

– Grand Dieu, je ne sais pas quels sont les « *droits* » d'un homme et je ne connais pas le remède aux embêtements. Sinon, je serais le seul philosophe qui sût guérir de la vie. Ce que je sais bien, c'est qu'il y a dix fois plus de gens qui trouvent leur existence abominable, qu'il n'y en a qui le reconnaissent, et je crois que si nous faisions explosion, si nous l'avouions quelquefois, au lieu d'être dociles, patients et loyaux pendant soixante ans pour être ensuite dociles, patients... et morts pour toute l'éternité, peut-être bien que nous rendrions la vie plus agréable. »

Et ils se perdirent dans un dédale de considérations. Babbitt était prodigieusement tourmenté, Paul plus hardi, sans être bien sûr à quel propos il l'était. De temps à autre Babbitt tombait d'accord avec Paul sur un point qui contredisait toute sa défense du devoir et de la résignation chrétienne, et chaque fois il éprouvait un curieux sentiment de joie et d'insouciance. Il finit par dire :

« Écoute, mon vieux Paul, tu parles beaucoup d'envoyer tout promener et tu ne le fais jamais. Pourquoi ?

– Personne ne le fait : l'habitude est la plus forte. Mais... Georgie, j'ai songé à une petite noce – oh ! ne t'inquiète pas, ferme soutien de la monogamie – quelque chose de parfaitement convenable. Il semble bien décidé maintenant – ça n'empêche pas, bien entendu, Zilla de me tanner pour aller passer de jolies vacances bien coûteuses à New York et à Atlantic City, avec force lumières et cocktails de contrebande, plus un lot de gigolos pour danser avec elle – mais il est réglé que les Babbitt et les Riesling vont ensemble au lac Sunasquam, n'est-ce pas ? Pourquoi ne trouverions-nous pas, toi et moi, un prétexte, une affaire à New York par exemple, et nous partirions pour le Maine quatre ou cinq jours avant nos femmes, et là nous flânerions tout seuls, en fumant, en jurant tout à notre aise ?

– Magnifique, idée superbe ! » s'exclama Babbitt plein d'admiration.

Il y avait quatorze ans qu'il n'avait pris un jour de congé sans sa femme, et ni l'un ni l'autre ne croyait qu'ils pourraient avoir pareille audace. Bien des membres du Club Athlétique allaient faire du camping sans leur femme, c'étaient des gens qui s'adonnaient officiellement à la pêche et à la chasse, tandis que les sports consacrés et immuables de Babbitt et de Paul Riesling étaient le golf, l'auto et le bridge. Pour les pêcheurs, comme pour les joueurs de golf, changer leurs habitudes, c'eût été une infraction à la discipline librement consentie et qui eût choqué tous les citoyens bien pensants et de vie régulière.

Babbitt fit le fanfaron :

« Pourquoi ne pas nous avancer résolument et dire tout simplement : « Nous partons en avant », voilà tout ? Rien de répréhensible à cela. Tu diras tranquillement à Zilla...

– On ne dit rien à Zilla tranquillement. Comment, Georgie, elle est presque aussi à cheval sur la morale que toi, et si je lui disais la vérité, elle croirait que nous allons retrouver des demoiselles à New York. Myra elle-même... elle ne te rase jamais comme fait Zilla, mais elle s'inquiéterait. Elle te dirait : « Vous ne *voulez* pas que j'aille dans le Maine avec vous ? Je ne songerais jamais à y aller si vous ne le désiriez pas. » Et pour la ménager tu céderais. Ah ! diable, non ! Faisons une partie de quilles. »

Pendant la partie – c'est une variante plus moderne du bowling – Paul demeura silencieux. Quand ils descendirent l'escalier du club, Babbitt n'avait dépassé que de quarante minutes l'heure à laquelle il avait formellement affirmé à mademoiselle Mac Goun qu'il serait de retour. Paul soupira :

« Écoute, vieux, je n'aurais pas dû parler de Zilla comme je l'ai fait.

– Bah ! mon petit, ça soulage.

– Oui, je sais bien. Après avoir passé une heure à me moquer des conventions mondaines, je leur obéis assez pour avoir honte de chercher mon salut en étalant mes tourments imbéciles.

– Mon vieux Paul, tu as ce que j'appelle les nerfs en pelote. Je vais t'emmener, je vais régler cette affaire. J'aurai une vente importante à New York et... bien sûr, voyons – j'aurai besoin de tes avis au sujet du toit de la maison. Et la vente ratera et nous n'aurons rien d'autre à faire que de partir pour le Maine. Je... Paul, quand ça en arrive à ce point-là, je ne fais pas attention si tu te laisses aller ou pas. J'aime bien avoir la réputation de faire partie de la coterie, mais, si tu avais jamais besoin de moi, je lâcherais tout pour me tenir à côté de toi, toujours. Bien entendu, je sais quel homme tu es..., je ne veux pas dire que tu ferais jamais quelque chose qui puisse gâcher une belle situation... Tu sens ce que je veux dire ? Je suis une sorte de vieux bonhomme maladroit et j'ai besoin de ta main loyale et fine. Nous... Oh ! sacrebleu, je ne peux rester ici à bavarder toute la journée ! Au turbin ! À bientôt. Et ne te laisse pas embêter, Paulibus. Je te verrai prochainement. Au revoir ! »

CHAPITRE VI

Il oublia Paul Riesling pendant un après-midi plein de détails assez agréables. Revenu au bureau, qui semblait être resté inerte sans lui, il emmena dans sa voiture un « espoir » visiter une maison de quatre étages dans le quartier de Linton. L'admiration du client pour le nouvel allume-cigares poussa Babbitt à s'en servir ; trois fois il jeta des cigarettes à moitié fumées, en protestant : « Il faut que je renonce à fumer, tout de même ! »

Leur discussion approfondie de tous les détails de l'appareil les amena à parler de fers à repasser et de bouillottes électriques. Babbitt s'excusa d'être assez ridiculement en retard pour se servir encore d'une boule d'eau chaude, et il déclara qu'il allait immédiatement faire poser des fils dans sa véranda. Il avait une admiration profonde et poétique pour toutes les inventions mécaniques, sans y comprendre grand-chose. C'étaient pour lui les symboles de la vérité et de la beauté. À propos de toutes les nouvelles machines compliquées, – tisseuses métalliques, carburateurs à deux tubes, mitrailleuses, chalumeaux à oxyacétylène, – il apprenait une phrase bien précise en apparence et la répétait à satiété, avec l'impression délicieuse de se montrer un technicien compétent.

Le client fit chorus à sa vénération pour les machines, ils arrivèrent pleins d'enthousiasme à la propriété et se mirent à examiner le toit d'ardoise agglomérée, les portes en « kalamein », les parquets en lames de sept huitièmes de pouce sans clous apparents, commencèrent ces manœuvres diplomatiques, allant de la surprise offensée à l'empressement, pour se persuader de faire une chose qu'ils étaient déjà décidés à faire, et qui aboutirait un jour à une vente.

En revenant, Babbitt prit en passant son associé et beau-père Henry T. Thompson à sa fabrique de meubles de cuisine, et ils traversèrent le sud de Zénith, une région haute en couleur, bruyante, intéressante : fabriques neuves en briques creuses, avec de gigantesques fenêtres grillagées, vieilles usines à l'air revêche en briques rouges tachées de goudron, réservoirs haut perchés, camions rouges grands comme des locomotives et, sur une série de voies de chargement, des wagons de marchandises venus de loin, du New York Central et des vergers de pommiers du Great Northern, des plaines à blé du Southern Pacific et des plantations d'orangers.

Ils parlèrent au secrétaire de la Société des Fonderies de Zénith d'un intéressant projet artistique – une grille en fonte pour le cimetière de Linden Lane. Ils allèrent à la Société des automobiles Zeeco et s'entretinrent avec le directeur commercial, Noël Ryland, au sujet d'un escompte à faire à Thompson sur une de leurs voitures. Babbitt et Ryland étaient des camarades du club des « Boosters » et aucun des membres n'aurait admis d'acheter quoi que ce soit à un autre membre sans obtenir un rabais. Mais Henry Thompson grommela : « Oh ! qu'ils aillent au diable ! Je ne m'aplatirai devant personne pour mendier un escompte. » C'était une des différences qui séparaient Thompson, le Yankee vieux jeu, maigre, rude, traditionnel, type de l'homme d'affaires américain, tel qu'on le met sur la scène, et Babbitt, le négociant moderne, gros, affable, capable, à la page, perfectionné en tous points. Chaque fois que Thompson nasillait « Mettez votre John Hancock[9] sur cette ligne-là », Babbitt s'amusait autant de ce provincialisme archaïque que n'importe quel Anglais pur sang d'un Américain quelconque. Il avait conscience d'être un homme d'une éducation à la fois plus esthé-

---

[9] C'est-à-dire « signez ». Cette locution vient de ce que John Hancock est le premier Américain qui ait signé la déclaration d'indépendance.

tique et plus délicate que Thompson. Il avait pris ses grades au collège, il jouait au golf, fumait souvent des cigarettes au lieu de cigares, et, quand il allait à Chicago, prenait une chambre avec salle de bains. « La grande affaire, expliquait-il à Paul Riesling, c'est qu'il manque à ces vieux bonzes l'astuce qu'il faut avoir aujourd'hui. »

Ce progrès, en fait de civilisation, pouvait être poussé trop loin, Babbitt s'en aperçut. Noël Ryland, directeur commercial de la Zeeco, était un gradué frivole de Princetown, tandis que Babbitt était un produit pur, modèle de ce grand magasin qu'est l'Université de l'État. Ryland portait des guêtres, écrivait de longues lettres sur l'urbanisme et la musique chorale et, tout « Booster » qu'il était, avait dans sa poche, on le savait, de petits volumes de poésies en langue étrangère. Tout cela était exagéré. Henry Thompson, le Yankee vieux jeu, maigre, rude, traditionnel, Ryland le dernier mot de la légèreté ; entre eux, soutiens de l'État, défenseurs de l'Église évangélique, de la pureté domestique et du négoce honnête, étaient Babbitt et ses amis.

Pénétré de cette juste estime de soi-même – et avec la promesse d'un escompte sur l'auto de Thompson, – il rentra triomphant à son bureau.

Mais en traversant le corridor du Building Reeves, il soupira : « Pauvre vieux Paul ! Il faudra que... Oh ! zut pour Noël Ryland, zut pour Charley Mac Kelvey ! Uniquement parce qu'ils font plus d'argent que moi, ils se croient tellement supérieurs. Je ne voudrais pas qu'on me trouvât mort dans le vieux club de l'Union qui sent le renfermé. Je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui je n'ai guère envie de me remettre au travail. Enfin ! »

Il répondit à des appels téléphoniques, il lut le courrier de quatre heures, signa ses lettres du matin, parla à un locataire au sujet de réparations, lutta avec Stanley Graff.

Le jeune Graff, vendeur pour le dehors, insinuait sans cesse qu'il méritait de voir augmenter ses commissions et ce jour-là, il

se plaignit : « Je devrais bien, il me semble, toucher un boni, si je réussis la vente Heiler. Je me mets en chasse de tous les côtés et j'y travaille presque tous les soirs. »

Babbitt disait souvent à sa femme qu'il valait mieux « savoir gré à ses aides et les rendre heureux que de leur tomber sans cesse dessus et de les secouer... on tire d'eux un meilleur rendement comme ça ». Mais cette méconnaissance sans exemple de la situation le fâcha et il attaqua Graff :

« Écoutez, Stan, tirons la chose au clair. Vous vous figurez, je ne sais pourquoi, que c'est vous qui faites toutes les ventes. Où prenez-vous ça ? Où croyez-vous que vous en seriez si vous n'aviez pas nos capitaux derrière vous, nos listes de propriétés et toutes les chances d'affaires que nous vous signalons ? Vous n'avez qu'à profiter des tuyaux que nous vous donnons et à conclure le marché. Mais le portier serait capable de vendre ce qui est inscrit sur les registres de Babbitt-Thompson ! Vous êtes fiancé, dites-vous, mais vous êtes obligé de passer vos soirées à courir après les acheteurs. Et pourquoi donc pas, que diable ? Qu'est-ce que vous voudriez faire ? Rester assis près de votre fiancée, à lui tenir la main ? Permettez-moi de vous dire, Stan, que si la jeune fille vaut quelque chose, elle sera ravie de savoir que vous trimez pour gagner de l'argent et lui meubler un nid agréable au lieu de faire le joli cœur. Le garçon qui regimbe devant la besogne supplémentaire, qui veut passer ses soirées à lire de méchants romans ou à faire l'imbécile et à échanger un tas de sottises et de niaiseries avec une jeune fille, ce garçon-là n'est pas le gaillard énergique, actif, qui a de l'avenir – et *de la vision !* – dont nous avons besoin ici. Qu'en dites-vous ? Quel est votre idéal, en somme ? Voulez-vous gagner de l'argent, devenir un membre influent de la société, ou voulez-vous n'être qu'un inutile, sans initiative, sans nerf ? »

Graff ne fut pas aussi impressionné que d'habitude par la « Vision » et par l'idéal.

« Vous pouvez le dire, que je veux gagner de l’argent ! C’est bien pour ça que je demande ce boni. Sérieusement, monsieur Babbitt, je ne veux pas faire le malin, mais cette maison Heiler, c’est une horreur. Personne n’en voudra. Les planchers sont pourris et les murs pleins de crevasses.

– Justement ! Pour un vendeur qui aime son métier, ce sont les problèmes difficiles comme celui-là qui l’incitent à déployer tout son talent. En outre, Stan… en fait, Thompson et moi nous sommes opposés aux primes : c’est une question de principe. Nous vous aimons bien et nous voulons vous aider pour que vous puissiez vous marier, mais nous ne pouvons pas faire un passe-droit à vos camarades du bureau. Si nous nous mettons à vous donner des bonis, nous allons, vous le voyez bien, froisser Penniman et Laylock, commettre une injustice à leur égard. Le droit est le droit, faire des différences entre les employés est déloyal, et ça n’arrivera pas chez nous. Ne vous figurez pas, Stan, que si, pendant la guerre, on ne trouvait pas facilement des vendeurs, maintenant qu’il y a tant de chômeurs, il n’y a pas une quantité de garçons bien doués qui seraient heureux de se lancer dans le métier et d’avoir les mêmes facilités que vous, sans se conduire comme si Thompson et moi étions ses ennemis et sans vouloir ne travailler que moyennant un boni. Qu’en dites-vous, hein ? Qu’en dites-vous ?

– Oh !… ma foi… zut… bien entendu… » soupira Graff en sortant de côté, comme un crabe.

Babbitt n’attrapait pas souvent ses employés. Il aimait aimer les gens qui l’entouraient et était navré quand ceux-ci ne l’aimaient pas. C’était seulement quand on s’attaquait à sa bourse, cette chose sacrée, que sa crainte allait jusqu’à la fureur et alors, en homme à nobles principes et qui avait le goût de l’éloquence, il prenait plaisir à entendre ses phrases et goûtait la chaleur de sa propre vertu. Ce jour-là, il s’était laissé aller si passionnément au contentement de soi qu’il se demanda s’il avait été tout à fait juste :

« Après tout, Stan n'est plus un gamin... je n'aurais pas dû le secouer si rudement. Mais, que diable, il faut bien de temps à autre tancer vertement les gens dans leur propre intérêt. C'est un devoir désagréable, mais... Stan est-il fâché ? Qu'est-ce qu'il est en train de raconter à Mac Goun de l'autre côté ? »

Un vent de haine si glacé soufflait de la grande salle que tout l'agrément du retour chez lui, le soir, en fut gâté. Il était désemparé à l'idée de perdre cette approbation de ses subordonnés dont un patron est toujours esclave. D'ordinaire, il quittait le bureau avec mille recommandations importantes et enjouées : « Il y aurait, à n'en pas douter, une besogne très sérieuse le lendemain : mesdemoiselles Mac Goun et Bannigan feraient bien d'être là de bonne heure, et, au nom du Ciel, qu'on lui rappelle de téléphoner dès son arrivée à Conrad Lyte. » Ce soir-là, il partit avec une gaieté forcée, par laquelle il cherchait à s'excuser. Il était aussi gêné devant l'air morne de ses employés, les yeux fixés sur lui – mademoiselle Mac Goun redressant la tête au-dessus de sa machine à écrire, mademoiselle Bannigan regardant par-dessus son registre, Mat Penniman allongeant le cou à son pupitre dans son réduit sombre, Stanley Graff enfin impénétrable et morose – qu'un parvenu devant la dignité glaciale de son maître d'hôtel. Il tremblait à l'idée des rires qui allaient éclater derrière son dos, et, dans son effort pour simuler une bonne humeur naturelle, il balbutia d'une voix rauque quelques paroles amicales et se faufila pitoyablement à travers la porte.

Mais il oublia ses soucis quand, de Smith Street, il aperçut les charmes des « Hauteurs Fleuries », les toits de tuiles rouges ou d'ardoises vertes, les vérandas brillantes et les murs immaculés.

Il s'arrêta pour informer Howard Littlefield, son érudit voisin, que, malgré cette journée printanière, la soirée pourrait bien être froide. En entrant chez lui, il cria à sa femme : « Où êtes-vous ? » sans désir bien défini de le savoir. Il examina la

pelouse pour voir si l'homme du calorifère l'avait bien ratissée. Avec une certaine satisfaction, et après pas mal de discussions avec madame Babbitt, Ted et Howard Littlefield, il conclut que non. Il coupa deux touffes de mauvaises herbes avec les grands ciseaux à tailler de sa femme ; il déclara à Ted qu'il était absurde d'avoir un homme de journée : « Un grand garçon vigoureux comme toi devrait faire tout le travail du jardin », mais, en son for intérieur, il réfléchit qu'il n'était pas mauvais de faire savoir à tout le voisinage qu'il était assez à son aise pour que son fils ne fît aucune besogne dans la maison.

Il alla dans sa véranda faire ses exercices quotidiens : extension des bras latéralement pendant deux minutes, verticalement pendant deux autres, en marmottant : « Je devrais en faire davantage, pour garder ma ligne. » Ensuite, il alla voir s'il avait besoin de changer de col avant dîner. Comme d'habitude, il n'en était rien.

La servante, une forte femme, sonna le gong du dîner.

Le rosbif avec pommes rôties et haricots verts était excellent ce soir-là, et, après avoir rappelé comme il convenait le temps de la journée, son gain de cinq cents dollars, son déjeuner avec Paul Riesling et les mérites prouvés du nouvel allumeur de cigares, il se sentit porté à l'optimisme et dit :

« Je songerais volontiers à acheter une autre voiture. Je ne crois pas que ce soit avant l'année prochaine, pourtant ce ne serait pas impossible.

– Oh ! papa, cria Verona, si vous faites ça, pourquoi n'auriez-vous pas une conduite intérieure ? C'est ça qui serait chic ! Une voiture fermée est tellement plus confortable.

– Oh ! ça, je ne sais pas... j'aime assez une voiture découverte, on a plus d'air.

– Pensez-vous ! C’est parce que vous n’avez pas essayé une auto fermée. Achetons-en une. Ça vous a bien plus d’allure, dit Ted.

– Une voiture fermée, fit observer madame Babbitt, ménage bien plus les vêtements.

– On n’est pas toute décoiffée, ajouta Verona.

– C’est bien plus sportif ! lança Ted, et Tinka la plus jeune :

– Oh ! oui, une conduite intérieure. Le père de Marie-Hélène en a une. »

Et Ted conclut :

« Tout le monde a une voiture fermée maintenant sauf nous. »

Babbitt leur tint tête :

« Il me semble que vous n’avez pas trop à vous plaindre ! En tout cas, si j’ai une auto, ce n’est pas uniquement pour que vous autres, les enfants, vous vous donniez des airs de millionnaires. Moi j’aime la voiture découverte, on peut baisser la capote en été, le soir, et respirer l’air frais. Et puis... une voiture fermée, c’est plus cher.

– Oh ! là ! là ! si les Doppelbrau peuvent s’en payer une, j’imagine que c’est dans nos moyens, insinua Ted.

– Hum ! je gagne huit mille par an contre lui sept, mais je ne gaspille pas mon argent, je ne le lance pas par les fenêtres comme lui. Je ne crois pas, moi, à ce système de dépenser beaucoup pour jeter de la poudre aux yeux, et... »

Et ils partirent à fond avec ardeur dans toutes les questions de châssis, de puissance pour monter les côtes, de roues métalliques, d’acier chromé, de systèmes d’allumage, et de nuances pour la carrosserie. C’était bien plus que l’étude d’une transfor-

mation, c'était une aspiration à un rang plus élevé. Dans la ville de Zénith, en ce barbare XXe siècle, l'auto d'une famille indiquait de façon précise sa situation sociale. Tandis que Babbitt enfant aspirait à la Présidence, son fils Ted aspirait, lui, à une Packard six-cylindres et à une position bien établie dans l'aristocratie automobile.

Le prestige que Babbitt avait acquis aux yeux de sa famille, en parlant d'une nouvelle voiture, se dissipa quand ils se rendirent compte qu'il n'avait pas l'intention de l'acheter cette année-là. Ted se lamentait :

« Ah ! zut ! La vieille guimbarde a l'air d'être pleine de puces, et le vernis est tout écaillé.

– Père bavard et ingénu... », murmura distraitement madame Babbitt.

Babbitt, lui, se monta :

« Si tu es trop grand seigneur, si tu fais partie des gens chic et papati et patata, eh bien, tu n'as qu'à ne pas prendre la voiture ce soir. »

Ted s'expliqua :

« Je n'ai pas voulu dire... » et le dîner se poursuivit avec son agrément normal, jusqu'au moment inévitable où Babbitt protesta :

« Allons, venez, maintenant, venez, nous ne pouvons pas rester là toute la soirée. Laissons la bonne desservir. »

Il bouillait : « Quelle famille ! Je ne sais pas pourquoi nous nous chamaillons tous comme ça. J'aimerais bien m'en aller quelque part où je pourrais m'écouter penser... Paul... le Maine... Mettre un vieux pantalon, flâner, jurer. »

Il dit à sa femme avec précaution :

« J'ai été en correspondance avec un New-Yorkais : il voudrait me voir au sujet d'une transaction d'immeubles... mais ce ne sera peut-être que pour l'été. J'espère que ça ne se présentera pas juste quand nous serons prêts à partir pour le Maine avec les Riesling. Ce serait désolant de ne pouvoir faire la route jusque-là tous ensemble... Enfin, inutile de se tourmenter dès à présent. »

Verona se sauva immédiatement après le dîner, sans provoquer d'autre discussion qu'une phrase automatique de son père : « Pourquoi ne restes-tu jamais à la maison ? »

Dans le « living-room », sur un bout de divan, Ted se mit à ses devoirs : géométrie élémentaire, Cicéron, et les métaphores torturantes de Comus.

« Je ne comprends pas, protestait-il, pourquoi on nous donne à étudier toutes ces balivernes démodées de Milton et de Shakespeare ou de Wordsworth et de tous ces vieux refroidis. Oh ! j'accepterais bien de voir jouer une pièce de Shakespeare, s'il y avait une belle mise en scène et un tas d'à-côtés, mais rester là, assis, à lire ces choses-là, de sang-froid... Non, ces professeurs... pourquoi font-ils ça ? »

Madame Babbitt, en train de repriser des bas, médita :

« Oui, je me demande pourquoi... Bien sûr, je ne veux pas contrecarrer les professeurs et tous ces gens-là, mais je trouve qu'il y a dans Shakespeare des choses... non que je le lise beaucoup, mais quand j'étais jeune, mes camarades me montraient des passages qui n'étaient pas... vraiment pas convenables du tout. »

Babbit leva les yeux, d'un air agacé, de dessus les dessins humoristiques de *L'Avocat du soir*. C'étaient sa littérature et son art favori que ces échos illustrés, où l'on voit M. Mutt lancer un œuf pourri à la tête de M. Jeff et où Maman corrige les façons vulgaires de Papa avec un rouleau à pâtisserie. Le visage

grave comme celui d'un dévot, la bouche ouverte et la respiration haletante, il examinait longuement toutes ces images et pendant cette cérémonie, il détestait être interrompu. D'autre part, il sentait que, sur la question Shakespeare, il manquait d'autorité. Ni l'*Advocate Times*, ni *L'Avocat du soir*, ni le *Bulletin de la Chambre de commerce de Zénith*, n'avaient jamais publié un éditorial sur ce sujet, et, avant que l'un d'eux se fût prononcé, il lui paraissait difficile de se former une opinion personnelle. Mais, au risque de patauger en d'étranges fondrières, il ne pouvait se dispenser de prendre part à la discussion ainsi ouverte.

« Je vais te dire pourquoi il faut que tu étudies Shakespeare et les autres. C'est parce qu'on l'exige pour l'entrée dans un collège, et voilà la seule raison. Personnellement, je ne vois pas pourquoi ils le fourrent dans un programme d'école supérieure à la page, comme celle de cet État. Il serait bien plus utile d'apprendre l'anglais commercial et à rédiger une annonce ou des lettres qui puissent porter. Mais c'est comme ça, il n'y a rien à dire, pas à ergoter ou à discuter ! L'ennuyeux avec toi, Ted, c'est que tu as toujours envie de faire autre chose ! Si tu vas à l'école de droit – et tu y vas – moi je n'ai jamais eu le moyen de le faire, mais je veillerai à ce que toi tu l'aies – eh bien, tu auras besoin de tout l'anglais et de tout le latin que tu peux emmagasiner.

– Oh ! cette blague ! Je ne vois pas à quoi sert l'école de droit... ni même l'utilité de finir l'école supérieure. Je ne tiens pas spécialement à aller dans un collège à l'Université. Sérieusement, il y a des tas de types qui ont tous leurs grades et qui ne gagnent pas autant d'argent que d'autres qui se sont mis de bonne heure aux affaires. Le vieux Shimmy Peters qui enseigne le latin à la boîte, il est... je ne sais quoi de Columbia, il passe ses nuits à lire un tas de bouquins crasseux et il fait tout le temps des laïus sur « l'importance des langues », et le pauvre abruti ne se fait pas plus de dix-huit cents par an... il n'y a pas un commis voyageur qui voudrait travailler pour ce prix-là. Je sais bien ce

que j'aimerais faire. Je voudrais être aviateur, ou avoir un grand garage épatant, ou bien alors – un type m'en parlait hier – je voudrais être un de ces gens que la « Standard Oil Company » envoie en Chine : on habite une belle maison, on n'a rien à faire, on parcourt le monde, on voit des pagodes, l'Océan et tout le tremblement. Et puis aussi je pourrais suivre des cours par correspondance. Voilà la vérité ! Pas besoin de réciter des leçons à une vieille dame à mine glaciale qui essaie d'en jeter plein la vue au principal, et on peut étudier toutes les manières qu'on veut. Écoute un peu ça. J'ai coupé les prospectus de quelques cours très chic. »

Il tira de sa géométrie une cinquantaine d'annonces de ces « cours à domicile » qui sont l'apport à la science pédagogique de l'énergie et de la prévoyance du commerce américain. La première présentait le portrait d'un jeune homme au front lisse, à la mâchoire d'acier, aux chaussettes de soie et aux cheveux brillants comme du cuir verni. Debout, une main dans la poche de son pantalon, l'autre tendue, l'index menaçant, il charmait un auditoire d'hommes ventrus, chauves, à barbe grise, bref ayant toutes les apparences de la sagesse et de la prospérité. Au-dessus du portrait, un symbole de l'éducation propre à inspirer, pas une lampe ou un flambeau démodé, ni la chouette de Minerve, mais une rangée de dollars. Voici quel était le texte :

$. $. $. $. $. $. $. $. $.

Puissance et richesse par la parole publique.

Histoire racontée au Club.

Sur qui pensez-vous que je suis tombé l'autre soir au Restaurant de Luxe ? Eh bien, sur Freddy Durkee, qui était employé dans un bureau d'embarquements pour « morts ou vivants » où j'étais moi-même autrefois… « M. l'homme-souris » comme nous appelions en riant le cher bonhomme. À cette époque, il

était si timide qu'il était complètement médusé par le patron et n'était jamais récompensé pour le joli travail qu'il faisait. Lui au « De Luxe » ! Et quel dîner, il se commandait avec tous les raffinements depuis le céleri jusqu'aux noix ! Et au lieu de paraître embarrassé avec les garçons, comme quand nous déjeunions autrefois dans un petit bouchon de Old Lang Syne, il les faisait pivoter comme un millionnaire. Je l'interrogeai avec précaution sur ce qu'il faisait.

Freddy se mit à rire et me dit :

« Hein, vieux frère, tu te demandes, j'en suis sûr, ce qui m'est arrivé. Tu seras heureux de savoir que je suis maintenant sous-directeur dans notre vieille boîte et en plein sur la route qui mène à la fortune et à la domination. Je songe déjà avec confiance à une douze-cylindres, ma femme fait la pluie et le beau temps dans la meilleure société, et mes gosses reçoivent une éducation de premier ordre.

Ce que nous vous enseignons.

Comment haranguer votre loge.
Comment porter un toast.
Comment raconter une anecdote.
Comment demander à une jeune fille sa main.
Comment parler dans un banquet.
Comment convaincre un acheteur.
Comment s'assurer un riche vocabulaire.
Comment se créer une forte personnalité.
Comment devenir un penseur rationnel, puissant et original.
Comment être UN MAÎTRE !

Le Prof. W. F. Peet, auteur du *Cours abrégé de parole publique*, occupe sans conteste le premier rang en littérature pratique, psychologie et éloquence. Pourvu des grades de plusieurs de nos principales Universités, conférencier, voyageur, auteur de nombreux ouvrages, de poésies, etc., doué de la *Personnalité unique qui fait les grands-maîtres*, il est prêt à *Vous* livrer les secrets de sa Force écrasante, en quelques leçons faciles qui ne troubleront pas vos autres occupations.

Voici comment c'est arrivé. Je suis tombé sur l'annonce d'un cours qui prétendait enseigner à parler facilement, à être d'aplomb, à répondre aux plaintes, à exposer un projet à son patron, à obtenir un prêt d'une banque, à tenir un nombreux auditoire sous le charme au moyen de traits d'esprit, d'humour, d'anecdotes, d'inventions, etc. C'était l'œuvre du Maître Orateur, Professeur Waldo F. Peet. J'étais sceptique, mais j'ai écrit tout de même – juste une carte postale avec mon nom et mon adresse – pour avoir des leçons, à titre d'essai. On rend l'argent si vous n'êtes pas entièrement satisfait. On prend huit leçons, données dans un langage très simple que n'importe qui peut comprendre. Je les étudiai juste quelques heures par soirée, puis je m'essayai sur ma femme. Je m'aperçus bientôt que je pouvais tenir tête au Directeur et obtenir la juste rémunération de mon excellent travail. On commença à m'apprécier, à me faire avancer rapidement, et, dis-moi, vieux lapin, qu'est-ce que tu crois qu'on me paie maintenant ? 6.500 dollars par an ! Et tu sais, je peux tenir un nombreux public en mon pouvoir en parlant sur n'importe quel sujet. Comme ami, mon cher, je t'engage à demander la circulaire – cela n'oblige à rien – avec en prime gratuite une gravure artistique, à la

Société d'éducation par méthode abrégée.
Bureau W. A. Sandpit, Iowa.
Voulez-vous gagner 100 % *ou* 10 % ?

Babbitt, cette fois encore, manquait d'un criterium qui lui permît de parler avec autorité. Rien dans l'automobile ou dans la propriété foncière ne lui avait indiqué ce qu'un bon citoyen et un commerçant orthodoxe devait penser de la culture par correspondance. Il commença avec hésitation :

« Eh bien, ça a l'air assez sérieux. C'est certainement une belle chose que d'être capable de parler. J'ai quelquefois pensé que j'avais moi-même un certain talent dans ce genre, et je sais fichtre bien qu'une des raisons pour lesquelles un vieux bluffeur de raté comme Chan Mott peut faire quelque chose dans les immeubles, c'est tout simplement parce qu'il sait débiter des boniments, même quand il n'a rien à dire. Et il y a certainement quelque chose d'assez malin dans la façon dont on fait aujourd'hui tous ces cours sur des matières de toute sorte. Je vais te dire une chose, pourtant : inutile de gaspiller une quantité de bon argent pour ça, quand tu peux avoir des leçons de premier ordre sur l'éloquence, l'anglais et tout le reste dans ton école – qui est un des plus grands bâtiments scolaires de tout le pays.

– C'est bien vrai, dit posément madame Babbitt, tandis que Ted se lamentait :

– Oui, mais, papa, ils vous apprennent un tas de fariboles qui n'ont aucune utilité pratique – en dehors de l'enseignement manuel, de la machine à écrire, du basket-ball et de la danse – au lieu que, dans ces cours par correspondance, on peut acquérir une foule de connaissances qui peuvent vous servir. Tenez, écoutez-moi ça :

Êtes-vous capable de vous conduire en homme ?

« Quand vous vous promenez avec votre mère, votre sœur ou votre petite amie, si quelqu'un fait sur elle une remarque blessante ou prononce un mot déplacé, n'auriez-vous pas honte

si vous ne pouvez prendre sa défense ? Mais en êtes-vous capable ?

» Nous enseignons la boxe et l'art de se défendre, par correspondance. Nombreux sont nos élèves qui nous ont écrit qu'après quelques leçons, ils ont eu raison d'adversaires plus grands et plus lourds qu'eux. Notre méthode débute par des mouvements simples, exécutés devant une glace : extension des bras en avant, brasse comme dans la natation, etc. Avant de vous en douter, vous savez frapper scientifiquement, éviter, parer, faire des feintes, exactement comme si vous aviez un véritable adversaire en face de vous. »

« Oh ! bébé, j'n'aimerai p't'être pas ça ! chantonna Ted. Qu'on se le dise ! Bon Dieu, il y a un type que je connais à l'école, qui vous rase tout le temps à parler sans qu'on l'en prie, je voudrais l'attraper tout seul dans un coin...

– Absurde ! En voilà une idée ! fulmina Babbitt, c'est bien la chose la plus inutile dont j'aie jamais entendu parler.

– Enfin, supposez que je me promène avec maman ou avec Rone et que quelqu'un « fasse une remarque blessante ou prononce un mot déplacé »... qu'est-ce que je ferais ?

– Ma foi, tu battrais probablement le record des cent mètres !

– Non pas ! Je relèverais vivement l'individu mal embouché qui se permettrait un mot malsonnant sur ma sœur et je lui montrerais...

– Écoute, jeune Dempsey : que je t'attrape jamais à te battre et je te flanque une de ces tournées... et ça, sans avoir besoin de m'entraîner devant la glace, je t'en réponds.

– Voyons, Ted, mon chéri, dit madame Babbitt de son ton placide, ce n'est pas joli de parler de se battre comme ça.

– Ah ! Dieu tout-puissant, voilà une belle façon de juger… Mais supposez, maman, que je sois avec vous, et que quelqu'un fasse une remarque blessante…

– Personne ne fera d'observation offensante sur personne, affirma Babbitt, si on reste chez soi à étudier sa géométrie et à se mêler de ses affaires, au lieu de fréquenter des agences de paris, des pâtisseries avec fontaines de soda et des endroits où personne n'a rien à faire.

– Mais, bon Dieu de Dieu, papa, si on *insulte*…

– Eh bien, en ce cas, gazouilla madame Babbitt, je ne leur ferais pas l'honneur de m'en apercevoir. D'ailleurs, ça n'arrive jamais. On vous parle tout le temps de femmes qui sont suivies dans la rue et insultées, mais je n'en crois pas un mot, ou alors c'est de leur faute, c'est leur façon de regarder les gens. Je n'ai certainement jamais été insultée par…

– Enfin, voyons, mère, supposez que cela se présente un jour, *supposez-le* simplement… Est-ce que vous ne pouvez pas supposer, imaginer quelque chose ?

– Certainement si, je peux… quelle idée !

– Bien sûr, ta mère peut imaginer, peut supposer. Tu crois être le seul membre de la famille qui ait de l'imagination ? interrogea Babbitt. Mais à quoi bon toutes ces suppositions ? Ça ne mène jamais à rien. C'est absurde de supposer quand il y a tant de faits réels à prendre en considération…

– Écoutez, papa : supposez, je dis « supposez », tout simplement, que vous êtes dans votre bureau et qu'un de vos concurrents, un de ceux que vous détestez…

– Je ne déteste aucun courtier en immeubles.

– Mais supposez que vous en haïssiez un !

– Je me refuse à toute supposition de ce genre ! Il ne manque pas de gens dans ma profession assez bas pour haïr leurs concurrents, mais si tu étais un peu plus âgé et si tu t'entendais aux affaires, – au lieu de passer ton temps au cinéma et de courir partout avec une bande de petites écervelées qui ont des robes au genou et qui sont poudrées, peintes, fardées et Dieu sait quoi encore, comme des « girls » de music-hall, – alors tu saurais – et tu supposerais – que s'il y a une chose que je soutienne dans les milieux immobiliers de Zénith, c'est que nous ne devrions jamais parler les uns des autres que dans les termes les plus amicaux, et faire régner entre nous un esprit de fraternité, de coopération. Je ne peux donc pas supposer, il m'est impossible d'imaginer que je hais un agent immobilier, pas même cet ignoble filou, ce pied plat de Cecil Rountree.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais et de si et de car ! Mais si je devais cogner sur quelqu'un, je n'aurais pas besoin d'esquives ou de brasses de fantaisie devant une glace, ni d'aucune de ces fariboles et manigances. Suppose que tu ailles quelque part où un individu t'insulte. Est-ce que tu te figures que tu aurais envie de boxer et de sautiller autour de lui comme un maître à danser ? Tu te contenterais de l'abattre froidement – du moins j'espère que c'est ce que ferait mon fils – et puis tu t'essuierais les mains et tu irais à tes affaires : voilà tout ce qu'il y a à faire, et tu ne prendrais pas non plus des leçons de boxe par correspondance.

– Bon ! mais... oui... je voulais seulement vous montrer combien il y a de sortes de ces cours par correspondance au lieu de toutes ces calembredaines qu'ils nous enseignent à la Supérieure.

– Mais je croyais qu'on vous apprenait la boxe à la gymnastique ?

– Ça, c'est une autre histoire. On vous colle là, et un grand gaillard s'amuse à vous bourrer les côtes avant que vous ayez

chance d'apprendre quoi que ce soit. Ah ! bigre ! Très peu pour moi. Mais en tout cas... Écoutez encore quelques-unes de ces annonces. »

Elles étaient vraiment philanthropiques. L'une avait ce titre stimulant : « Argent ! Argent ! Argent ! » Une autre révélait ceci : « M. P. R., qui naguère ne gagnait que 18 dollars par semaine chez un coiffeur, nous écrit que, depuis qu'il a suivi notre cours, il se fait $ 5.000 par an comme médecin ostéo-vitaliste », et un troisième, que « Mademoiselle J. L., qui, encore récemment, faisait les paquets dans un magasin, gagne maintenant dix dollars net par jour, à enseigner notre méthode hindoue de respiration vibratoire et de contrôle mental ».

Ted avait collectionné cinquante ou soixante annonces tirées d'annuaires, de périodiques pour écoles du dimanche, de magazines et de journaux techniques. Un de ces bienfaiteurs suppliait : « Ne faites pas tapisserie, répandez-vous dans le monde et gagnez plus d'argent. Vous pouvez jouer de la guitare hawaïenne ou chanter en société. Grâce aux principes secrets d'une méthode nouvellement découverte pour l'enseignement de la musique, tout le monde – homme, femme ou enfant – peut, sans exercices fastidieux, sans entraînement spécial ni longues études, sans perte de temps, d'argent et de force, apprendre à jouer du banjo, du piano, du cornet à pistons, de la clarinette, du saxophone, du violon ou du tambour, et à chanter en déchiffrant à première vue. »

La suivante, sous forme de cet ardent appel : « On demande des détectives pour empreintes digitales. Appointements élevés », proclamait ceci : « Hommes et femmes énergiques, voici la *profession* que vous cherchiez. Il y a de *l'argent* à y gagner, *beaucoup* d'argent, et on y trouve ces rapides changements de décors, et cet intérêt qui transporte et entraîne, cette fascination que demande votre esprit actif et aventureux. Songez donc : être le personnage essentiel, le facteur déterminant dans la solution d'étranges mystères et de crimes déconcertants.

Cette merveilleuse profession vous met en contact, sur un pied d'égalité, avec des gens influents et vous amène souvent à voyager partout, parfois dans des pays lointains – tous frais payés ! *On n'exige aucune connaissance spéciale.* »

« Oh ! mon gosse ! cria Ted, je crois que ça, ça gagne le gros lot. C'est ça qui serait chic : voyager partout et pincer un criminel fameux !

– Oh ! moi, ça ne m'emballe pas : il y a rudement de chances d'attraper un mauvais coup. Pourtant, ce truc pour étudier la musique pourrait ne pas être mauvais. Il n'y a pas de raison pour que, si des gens compétents s'y appliquent – comme ils l'ont fait pour régler la production dans les fabriques – ils ne découvrent pas un procédé pour qu'on ne s'abrutisse plus dans tous ces exercices et ces études que l'on fait en musique. »

Babbitt était frappé par cette idée et son sentiment paternel était délicieusement flatté en constatant que tous deux, les hommes de la famille, ils se comprenaient.

Il écouta les prospectus d'écoles qui enseignaient par correspondance à écrire des nouvelles et à développer la mémoire, à devenir acteur de cinéma et à fortifier la volonté, qui apprenaient la banque et l'espagnol, la chiropodie et la photographie, le métier d'ingénieur électricien et l'art de décorer une fenêtre, l'élevage des poules et la chimie.

« Eh bien, eh bien… – Babbitt cherchait une expression à la hauteur de son admiration –… je suis tout estomaqué ! Je savais bien que ce système d'enseignement par correspondance était devenu un jeu très profitable, – la vente des immeubles en banlieue paraît un enfantillage à côté, – mais je ne me rendais pas compte que c'était devenu une véritable industrie. Ce doit être sur le même pied que l'épicerie et le cinéma. Je me suis toujours figuré qu'il viendrait quelqu'un ayant l'intelligence de ne pas laisser l'éducation à tous ces rats de bibliothèque, à ces théoriciens qui n'ont aucun sens pratique, et qu'il en ferait une grande

chose. Oui, je vois très bien comment une quantité de ces cours pourraient t'intéresser. Il faudra que je demande aux amis, à l'Athlétique, s'ils ont jamais essayé. Mais en même temps, tu sais, Ted, à quel point les gens qui font de la publicité – certains du moins – exagèrent. Je ne sais pas s'ils te feraient faire avec ces cours des progrès aussi rapides qu'ils le prétendent.

– Oh ! bien sûr, papa. »

Ted avait l'infinie et joyeuse assurance d'un garçon que ses aînés écoutent respectueusement. Babbitt s'appuyait sur lui avec une affection reconnaissante.

« Je comprends l'influence que ces cours pourraient avoir sur tout le travail de l'éducation. Naturellement je ne le reconnaîtrai jamais publiquement : pour un homme comme moi, un gradué de l'Université d'État, il n'est que juste et patriotique d'emboucher la trompette et de célébrer l'*Alma mater*, mais, en réalité, on perd une masse de temps, même à l'Université, à étudier la poésie et le français et une foule de questions qui n'ont jamais rapporté un *cent* à personne. Je ne sais pas, mais il se pourrait bien que ces cours par correspondance se révèlent comme une des inventions américaines les plus importantes.

« Le tort qu'ont quantité de gens est celui-ci : ils sont si affreusement terre à terre qu'ils ne voient pas le côté spirituel, intellectuel de la suprématie américaine. Ils croient que des inventions comme le téléphone, l'aéroplane et la télégraphie sans fil... non, celle-là est italienne, mais peu importe... ils croient que nous ne tenons qu'à ces progrès mécaniques ; au contraire un véritable penseur comprend que des mouvements spirituels et qui... heu... qui s'imposent, tels que le Rendement, l'Organisation rotarienne, la Prohibition et la Démocratie, composent notre plus solide et véritable richesse. Et il se peut que ce nouveau principe de l'instruction à domicile soit un autre... un autre facteur de notre prospérité. Je te le dis, Ted, il faut avoir la « Vision ».

– J’estime que ces cours par correspondance sont une chose terrible. »

Les deux philosophes restèrent bouche bée. C’était madame Babbitt qui avait lancé cette note discordante à travers leur harmonie spirituelle, et l’un de ses mérites était que, sauf quand elle donnait un dîner et devenait une maîtresse de maison déchaînée, elle s’occupait de son intérieur et n’ennuyait pas les hommes en pensant. Elle poursuivit avec fermeté :

« Je trouve affreuse cette façon d’entortiller ces pauvres garçons pour leur persuader qu’ils vont apprendre quelque chose, sans avoir personne près d’eux pour les aider et... Vous deux, vous vous assimilez les choses si vite, mais moi j’ai toujours été lente. Seulement, tout de même... »

Babbitt s’occupa d’elle :

« Erreur ! On acquiert tout autant en étudiant chez soi. Vous n’imaginez pas qu’un garçon apprend davantage parce qu’il fait parade de l’argent péniblement gagné par son père, qu’il s’assied sur des fauteuils Morris, dans un dortoir luxueux de Harvard, avec tableaux et panoplies, nappes et autres accessoires, non, n’est-ce pas ? Je vous l’affirme, moi qui suis un ancien étudiant, et je le sais. Il y a pourtant une objection que l’on pourrait faire. Je proteste sans hésiter contre tout effort pour faire passer une quantité de gens des boutiques de coiffeur ou des usines dans les professions libérales. Elles sont déjà trop encombrées : qu’est-ce que nous ferons pour les ouvriers si tous ces gaillards-là acquièrent de l’instruction ? »

Ted se renversait en arrière en fumant une excellente cigarette. Pour le moment, il respirait avec son père l’atmosphère des hautes spéculations, comme s’il eût été Paul Riesling ou même le docteur Howard Littlefield. Il suggéra :

« Eh bien, alors, que pensez-vous, papa ? Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée que je m’en aille en Chine ou dans

n'importe quel chic pays et que je fasse des études d'ingénieur ou d'autre chose, par correspondance ?

– Non, et je vais te dire pourquoi, mon garçon. J'ai découvert que c'est une rudement bonne chose de pouvoir dire qu'on est B. A. (bachelier ès arts). Un client qui ne sait pas qui vous êtes et vous croit tout juste un méchant commerçant, se met à dégoiser sur l'économie politique, la littérature ou les conditions de l'exportation ; alors vous glissez tout doucement quelque chose comme : « Quand j'étais à l'Université... Bien entendu, j'ai mon B. A. en sociologie et autres histoires du même genre... » Oh ! ça leur en bouche un fameux coin ! Mais ça n'aurait pas la moindre allure de dire : « J'ai pris le grade de « lécheur de timbres » à l'Université par correspondance de Bezuzus ». Tu comprends... Mon père à moi était un bon vieux brave homme, mais qui n'a jamais eu beaucoup de titres, et j'ai eu à travailler rudement dur pour me faire une place au collège. Mais ça en a valu la peine, ça m'a permis de frayer avec tout ce qu'il y a de mieux à Zénith, dans les clubs et partout ailleurs, et je ne voudrais pas te voir déchoir et sortir de la classe des gentlemen..., des gens qui ne sont pas de sang plus noble que le commun des mortels, mais qui ont tout de même du pouvoir et une personnalité. Ça me ferait de la peine, si tu faisais cela, mon petit.

– Je le sais, papa, soyez tranquille. Très bien : je ne flancherai pas. Oh ! bon Dieu, pchu ! J'oubliais complètement ces petites que je dois conduire à la répétition du chœur. Je peux mettre les gaz !

– Mais tu n'as pas fait tous tes devoirs.

– ... Les finirai demain matin à la première heure.

– Alors... »

Dix fois dans ces derniers temps, Babbitt avait fulminé : « Tu ne les feras pas demain matin à la première heure, tu vas les faire immédiatement. » Mais ce soir-là, il dit : « Alors, tu fe-

ras bien de te dépêcher », et son sourire avait ce rare, ce timide éclat qu'il réservait à Paul Riesling.

« Ted est un bon garçon, dit-il à madame Babbitt.

– Oh ! oui.

– Qu'est-ce que c'est que ces gamines qu'il va chercher ? Sont-elles gentilles, bien élevées ?

– Je ne sais pas. Ah ! mon Dieu, Ted ne me dit plus jamais rien. Je ne comprends pas ce qui se passe chez les enfants de cette génération. Moi j'étais habituée à tout dire à mes parents, mais il semble que les enfants d'aujourd'hui se dérobent à toute surveillance.

– J'espère que ce sont des jeunes filles comme il faut. Ted n'est plus un gosse et je ne voudrais pas le voir... hein... compromis et mêlé à toutes sortes d'histoires.

– George, je me demande si vous ne devriez pas le prendre à part et lui parler de... certaines choses. »

Elle baissa les yeux en rougissant.

« Je ne sais pas trop. À mon sens, Myra, il est absurde de mettre un tas d'idées dans la tête d'un garçon. Il pense bien assez de lui-même à toutes sortes de sottises. Mais je me demande... c'est un problème très délicat... je me demande quelle est là-dessus l'opinion de Littlefield ?

– Papa est naturellement du même avis que vous. Il dit que toute cette instruction est... il dit... que c'est inconvenant.

– Ah ! vraiment, il trouve cela ! Eh bien, vous me permettrez de vous dire que, quoi que pense Henry T. Thompson, – en matière de morale, j'entends, – car on ne fait pas mieux que ce vieux nigaud...

– Oh ! quelle façon de parler de papa !

– ... on ne fait pas mieux que lui quand il s'agit d'amorcer une affaire, mais je vous dirai que chaque fois qu'il émet une opinion sur des questions plus relevées, et par exemple sur l'éducation, moi je prends toujours le contre-pied. Vous ne me considérez peut-être pas comme un cerveau de premier ordre, mais, croyez-moi, comparé à Henry Thompson, je suis un vrai directeur de collège. Pardieu oui, monsieur, je vais prendre Ted à part et lui expliquer pourquoi j'ai eu une conduite exemplaire.

– Oh ! vous allez le faire ? Quand ?

– Quand ? Quand ? À quoi bon vouloir m'entraver par des quand, des pourquoi, des où et des comment ? Voilà le travers des femmes, voilà pourquoi elles ne font pas des chefs de haute valeur : elles n'ont pas le sens de la diplomatie. Quand l'occasion favorable se présentera pour que cela paraisse tout naturel, alors j'aurai avec lui un petit entretien amical et... et... Est-ce que c'est Tinka qu'on entend là-haut ? Elle devrait être endormie depuis longtemps. »

Il marchait à travers le living-room et s'arrêta dans l'« aerium », cette pièce toute vitrée, garnie de sièges d'osier et de hamacs, où ils flânaient les après-midi du dimanche. Dehors, seules les lumières de la maison Doppelbrau et la vague silhouette de l'orme favori de Babbitt rompaient la douceur de cette nuit d'avril.

« Bonne conversation avec le fils. J'ai secoué la mauvaise humeur que j'éprouvais ce matin... et mon inquiétude... Pourtant, par Dieu, j'irai passer quelques jours dans le Maine, tout seul avec Paul !... Cette sacrée Zilla ! Mais... Ted est en bonne voie... toute la famille d'ailleurs. Et les affaires marchent bien. Il n'y en a pas beaucoup, en somme, qui gagnent cinq cents dollars aussi aisément que moi ce matin. Quand nous nous chamaillons, c'est peut-être bien autant ma faute que la leur. Je ne devrais pas me mettre en rogne comme ça, mais... Je voudrais avoir été un pionnier comme mon grand-père... seulement je

n'aurais pas une maison comme celle-ci. Je… ah ! flûte, *je ne sais pas…* »

Et il pensa avec mélancolie à Paul Riesling, à leur jeunesse commune, aux femmes qu'ils avaient connues.

Quand Babbitt avait pris ses grades à l'Université d'État, – il y avait de cela vingt-quatre ans, – il voulait être avocat. Au collège, il avait de l'autorité dans les discussions, il se sentait orateur et se voyait déjà gouverneur de l'État. Tout en étudiant le droit, il travaillait dans les ventes d'immeubles. Il mettait de l'argent de côté, habitait dans une pension de famille et dînait d'un œuf poché et de hachis. Le joyeux Paul Riesling – qui irait certainement étudier le violon en Europe le mois… ou l'année prochaine – était son soutien, jusqu'au jour où ce Paul fut séduit par Zilla Colbeck, qui riait, dansait et attirait les hommes du bout de son petit doigt potelé, qu'elle remuait si joliment.

Les soirées de Babbitt, alors, furent solitaires et il ne trouva de réconfort qu'auprès de Myra Thompson, une petite cousine de Paul, une fille douce et aimable, qui montra son talent en tombant d'accord avec le jeune et ardent Babbitt sur ce point qu'à coup sûr il serait un jour gouverneur. Tandis que Zilla se moquait de lui comme d'un campagnard, Myra déclarait avec indignation qu'il était bien plus sérieux que les jeunes dandys nés dans la grande ville de Zénith, – une ancienne colonie qui, en 1897, avait cent cinq ans d'existence et deux cent mille habitants, reine et merveille de l'État et, aux yeux de George Babbitt, venu de Catawba, si vaste, si prodigieuse et si luxueuse qu'il était flatté de connaître une jeune fille qui avait l'honneur d'être née à Zénith.

D'amour, il n'était pas question entre eux. Il savait que s'il devait étudier le droit, il ne pourrait pas se marier avant des années, et Myra était, sans doute possible, une « jeune fille très bien » : on ne l'embrassait pas, on ne « pensait pas du tout à elle de cette façon-là », à moins d'avoir l'intention de l'épouser. Mais c'était une camarade sûre, toujours prête à patiner, à mar-

cher, toujours enchantée d'écouter ses dissertations sur les grandes choses qu'il allait faire, les malheureux pauvres qu'il défendrait contre les riches iniques, les discours qu'il prononcerait dans les banquets, les erreurs du peuple qu'il corrigerait.

Un soir qu'il était las et d'humeur douce, il s'aperçut qu'elle avait pleuré : elle n'avait pas été invitée à une soirée donnée par Zilla. Sans qu'ils s'en rendissent bien compte, elle posa sa tête sur l'épaule de George qui sécha ses larmes sous ses baisers, et elle la redressa pour dire avec confiance :

« Maintenant que nous voilà fiancés, nous marierons-nous bientôt, ou faudra-t-il attendre ? »

Fiancés ? C'était la première allusion à un mariage entre eux. Son affection pour cette petite brune, cette tendre créature, se glaça et il eut peur, mais il ne pouvait pas lui faire de peine, il ne pouvait pas tromper sa confiance. Il marmotta quelque chose sur la nécessité d'attendre et se sauva. Il marcha pendant une heure, s'efforçant de trouver un moyen de lui dire que c'était une erreur. Souvent, dans le mois qui suivit, il fut sur le point de le faire, mais il était agréable de tenir une jeune fille dans ses bras, et il pouvait de moins en moins l'offenser en lui déclarant brusquement qu'il ne l'aimait pas. Pour lui cela ne faisait aucun doute. La soirée qui précéda son mariage fut une agonie, et le matin de la cérémonie rempli d'un désir fou de fuite.

Elle fut pour lui ce qu'on appelle « une bonne femme ». Elle était fidèle, active et, à de rares moments, gaie. Elle passa d'un léger dégoût inspiré par leurs relations intimes à ce qui promettait de devenir une ardente affection, mais qui sombra dans une routine fastidieuse. Pourtant elle ne vivait que pour lui et pour leurs enfants, et elle fut aussi ennuyée, aussi désolée que lui-même quand il renonça au droit pour s'engager dans l'ornière de la vente de propriétés.

« Pauvre petite ! réfléchissait Babbitt, toujours debout dans l'aerium devenu sombre, elle n'a pas eu beaucoup plus de bon

temps que moi. Mais… j'aurais voulu pouvoir faire un essai dans le droit et dans la politique, pour voir de quoi j'étais capable. Enfin… j'ai peut-être gagné plus d'argent dans ma profession. »

Il retourna dans le living-room, mais avant de s'installer, il caressa les cheveux de sa femme, qui leva les yeux, heureuse et un peu surprise.

CHAPITRE VII

Il acheva gravement de lire la dernière livraison de l'*American Magazine,* tandis que sa femme, avec un soupir, mettait de côté ses raccommodages et considérait avec envie les modèles de lingerie dans une revue féminine. La pièce était très silencieuse.

Elle était conforme au meilleur style type des « Hauteurs Fleuries ». Les murs gris étaient divisés en faux panneaux par des bandes de moulures laquées blanc. De la précédente habitation des Babbitt provenaient deux fauteuils à bascule très sculptés, mais les autres étaient neufs, profonds et confortables, recouverts de velours bleu à raies dorées. En face de la cheminée, un divan de velours bleu, derrière lequel était une table en cerisier et une très grande lampe de piano avec un abat-jour de soie vieil or. (Deux maisons sur trois aux « Hauteurs Fleuries » avaient devant la cheminée un divan, une table en acajou, ou en imitation, et une lampe de piano avec un abat-jour en soie jaune ou rose.)

Sur la table étaient un tapis en fil d'or de fabrication chinoise, quatre magazines, une boîte à cigarettes en argent, et trois livres offerts en cadeaux, grandes et précieuses éditions de contes de fées, illustrés par des artistes anglais, et que n'avait encore lus aucun des Babbitt, sauf Tinka.

Dans un coin, près de la fenêtre, un grand gramophone dans son meuble spécial. (Huit maisons sur neuf des « Hauteurs Fleuries » en avaient un pareil.)

Parmi les cadres, accrochés bien au centre de chaque panneau gris, figuraient une simili-gravure de chasse anglaise en rouge et noir, une pâle épreuve de gravure galante avec un titre

français, dont la moralité avait toujours inspiré des doutes à Babbitt, et la photographie, coloriée à la main, d'une pièce coloniale avec tapis, jeune fille au rouet et chat à l'air doucereux devant une cheminée blanche. (Dix-neuf sur vingt des maisons des « Hauteurs Fleuries » avaient ou une gravure de chasse, ou une « *Madame à sa toilette* », la photographie coloriée d'une maison de la Nouvelle-Angleterre, une vue des montagnes Rocheuses, ou les quatre à la fois.)

C'était un salon aussi supérieur comme confort au « parloir » de l'enfance de Babbitt que son auto l'était au « buggy » de son père. S'il ne contenait rien d'intéressant on n'y trouvait non plus rien d'offensant : il était aussi net, aussi négatif qu'un bloc de glace artificielle. La froideur de la cheminée n'était atténuée ni par des cendres légères ni par des briques noircies de suie : les chenets en cuivre faisaient l'effet de modèles dans une boutique, marchandises désolées, inutiles, sans vie.

Contre le mur, un piano, avec une autre lampe, mais personne ne s'en servait, sauf Tinka. La rude vivacité du gramophone leur suffisait, leur collection de disques de jazz leur donnait l'illusion d'être riches et cultivés, et leur talent de musiciens se bornait à bien ajuster une aiguille de bambou. Les livres posés sur la table étaient immaculés et bien alignés, pas un coin de tapis relevé, nulle part une crosse de hockey, un livre d'images déchiré, une vieille casquette ou un chien qui mît du désordre.

Babbitt chez lui ne s'absorbait jamais dans une lecture. Il avait l'esprit assez tendu à son bureau : ici il croisait les jambes et s'agitait. Lisait-il une histoire intéressante, il citait à sa femme les meilleurs passages, c'est-à-dire les plus drôles ; le livre ne le captivait-il pas, il toussait, se grattait les chevilles ou l'oreille droite, mettait son pouce gauche dans l'entournure de son gilet, faisait sauter son argent dans sa poche, balançait le coupe-cigares et les clefs attachés au bout de sa chaîne de montre, bâillait, se frottait le nez et trouvait quelque chose à faire. Il montait mettre ses pantoufles – ses élégantes pantoufles

de phoque – de forme moyenâgeuse. Ou il allait chercher une pomme dans le baril qui était à côté du cabinet de débarras au sous-sol.

« Chaque jour une pomme – conserve son homme », expliquait-il à madame Babbitt, et c'était vraiment la première fois ce jour-là.

« Parfaitement !

– Une pomme, c'est le meilleur régulateur que nous ait donné la nature.

– Oui, c'est...

– Le malheur, avec les femmes, c'est qu'elles n'ont jamais la raison de s'astreindre à des habitudes régulières.

– Oh ! moi, je...

– Elles ne font que grignoter et manger entre les repas.

– George ! – Elle leva les yeux de dessus son livre. – Avez-vous fait un déjeuner léger comme vous le deviez ? Moi, oui. »

Cette attaque malicieuse, que rien ne provoquait, le stupéfia.

« Il n'a peut-être pas été aussi léger que... j'ai déjeuné avec Paul, ce n'était pas beaucoup le moment de se mettre au régime. Oh ! pas la peine de faire une grimace de chatte en colère ! Si je n'étais pas là pour ouvrir l'œil et surveiller notre table... je suis le seul de la famille qui comprenne que la farine d'avoine est le meilleur des petits déjeuners. Je... »

Elle pencha de nouveau la tête sur son livre, pendant qu'il coupait et avalait dévotement sa pomme, tout en discourant :

« Une chose que j'ai faite, c'est de supprimer le tabac... Nous nous sommes un peu attrapés avec Graff au bureau. Il a vraiment des prétentions exagérées... je veux bien me montrer

coulant, mais de temps à autre je suis obligé d'affirmer mon autorité, et j'ai saisi l'occasion. Je lui ai dit : « Stan... », enfin je lui ai dit ce qu'il fallait... Drôle de journée... on ne se sent pas d'aplomb. Ah ah ah ah ! »

De tous les bruits, celui qui donne le plus envie de dormir, le bâillement final. Madame Babbitt fit chorus et parut enchantée quand il lança :

« Si on allait se coucher, hein ? Je ne pense pas que Rone et Ted rentrent avant Dieu sait quelle heure. Oui, une drôle de journée... pas tellement chaude, mais tout de même... Ah ! bon Dieu, je voudrais... un de ces jours, je partirai pour un long tour en auto.

– Oui, ça nous ferait beaucoup de bien », fit-elle en bâillant.

Il détourna les yeux, conscient qu'il n'avait aucune envie d'emmener sa femme. En fermant les portes, en vérifiant les fenêtres, en mettant le régulateur du chauffage au point voulu pour que les soupapes d'aération s'ouvrent automatiquement le lendemain matin, il soupira légèrement ; il sentait peser sur lui un sentiment de solitude qui l'intriguait et l'inquiétait. Il était si distrait qu'il ne pouvait se rappeler quelles étaient les fermetures de fenêtres qu'il avait inspectées et que, dans l'obscurité, tâtonnant pour éviter de dangereuses chaises, il retourna les essayer toutes encore une fois. Ses pas retentissaient bruyamment sur l'escalier comme il remontait à la fin de ce jour, important et perfide, de révoltes dissimulées.

Avant le premier déjeuner, il en revenait toujours à son enfance villageoise et reculait devant les exigences complexes de la ville, obligation de se raser, de se baigner, de décider si la chemise en train pouvait encore aller un jour. Chaque fois qu'il restait chez lui le soir, il se couchait de bonne heure et, en homme économe, se mettait en avance pour ces ennuyeux petits devoirs. Son luxe était de se raser, commodément assis dans un

bain chaud. On aurait pu le voir ce soir-là, gras, potelé, la peau rose et lisse, à moitié chauve, ayant perdu la gravité que lui donnaient ses lunettes, accroupi dans l'eau qui lui montait jusqu'au cou, grattant ses joues enduites de mousse avec un rasoir de sûreté, tondeuse en miniature, et cherchant, d'un air digne et mélancolique, à rattraper sous l'eau un morceau de savon glissant et fugace.

La tiédeur caressante de l'eau l'entraînait à la rêverie. La lumière, tombant à l'intérieur de la baignoire, y traçait un réseau délicat de lignes brisées qui glissaient en étincelles vertes sur la porcelaine à mesure que frissonnait l'eau claire. Babbitt les contemplait paresseusement ; il remarquait que le long de ses jambes, dont la silhouette se détachait sur le fond lumineux de la baignoire, les ombres des bulles d'air accrochées aux poils ressemblaient à des touffes de mousse. Il frappait l'eau, et la lumière qui s'y réfléchissait chavirait, sautait, éclatait. Il était heureux comme un enfant, il jouait. Il rasa une large place sur un de ses gros mollets.

Le tuyau de vidange gouttait ; c'était un chant doux et vif, « drippety drop drip dribble, drippety drip drip drip », qui l'enchantait. Il considéra la solide baignoire, les magnifiques robinets de nickel, les murs revêtus de faïence, et se sentit puissant, en possession de cette splendeur.

Il se leva et dit d'un ton bourru à ses accessoires de bain : « Allons, venez. Assez badiné ! » Il blâma le perfide savon et défia la rude brosse à ongles avec un « Oh ! tu voudrais bien, n'est-ce pas... ? » Il se savonna, se rinça et se frotta sérieusement, et, découvrant un trou dans la serviette éponge, il y passa le doigt d'un air méditatif et se dirigea vers sa chambre avec l'allure d'un citoyen grave et inflexible.

Il avait un moment de somptueux abandon, une seconde dramatique, comme il en trouvait en conduisant son auto au milieu de la presse, quand, sortant un col propre, il s'apercevait

qu’il était effrangé au bord et le déchirait avec un bruit magnifique, ziiiing.

Le plus important de tout, c’était la préparation de son lit et de la véranda. On ne sait pas s’il tenait à sa véranda à cause de l’air frais qu’il y respirait, ou parce que c’était la chose à faire de dormir en plein air.

De même qu’il était un Élan, un Booster, un membre de la Chambre de commerce, de même que les ministres de l’Église presbytérienne déterminaient toutes ses croyances religieuses, et que les sénateurs qui dirigeaient le parti républicain décidaient, dans leurs petites pièces enfumées, à Washington, ce qu’il devait penser du désarmement, des tarifs douaniers et de l’Allemagne, de même c’était les grands annonciers nationaux qui réglaient toute sa vie extérieure, qui lui donnaient ce qu’il croyait être sa personnalité. Ces marchandises déclarées comme des denrées types, pâtes dentifrices, chaussettes, pneumatiques, appareils photographiques ou à chauffer l’eau instantanément, étaient pour lui des symboles et des preuves de l’excellence, signes de joie, de passion, de sagesse, et finissant par en tenir lieu.

Mais aucun de ces témoignages, prônés par la publicité, du succès social et financier n’était plus significatif qu’une véranda pour y coucher avec aerium au-dessous.

Les rites de la préparation du lit étaient compliqués et immuables. Il fallait border les couvertures au pied du lit – pourquoi la bonne ne l’avait-elle pas fait ? c’était un point à discuter avec madame Babbitt. La descente de lit était disposée de sorte que ses pieds nus pussent la rencontrer quand il se levait ; il montait le réveil, remplissait le cruchon d’eau chaude et le mettait exactement à deux pieds du bout du lit.

Sa détermination venait à bout de ces entreprises considérables ; elles étaient une par une annoncées à madame Babbitt, puis menées à bonne fin. Enfin son front se rassérénait et dans

son « Bonne nuit ! » vibrait une mâle vigueur. Mais il lui fallait encore du courage. Au moment où il sombrait dans le sommeil, juste à la minute exquise de la première détente, la voiture de Doppelbrau rentrait. Il tressautait, complètement réveillé, et se lamentait : « Pourquoi diable y a-t-il des gens qui ne peuvent jamais se coucher à une heure raisonnable ? » Il était si habitué à toutes les manœuvres pour rentrer sa propre voiture qu'il attendait chaque phase, comme un bourreau habile condamné à subir la torture.

L'auto dans l'allée montrait une gaieté insultante. La portière de la voiture s'ouvrait puis se refermait en claquant, ensuite la porte du garage glissait en grattant le seuil, puis c'était de nouveau le bruit de la portière. Le moteur repartait pour grimper dans le garage et faisait entendre quelques explosions avant d'être arrêté. Pour la dernière fois, ouverture et claquement de la portière. Alors le silence, un affreux silence rempli d'attente, pendant que M. Doppelbrau examinait tout à loisir l'état de ses pneus et fermait enfin la porte du garage. Instantanément commençait pour Babbitt le bienheureux oubli.

À la même heure, dans la ville de Zénith, Horace Updike faisait la cour à Lucile Mac Kelvey, dans son salon mauve de Royal Ridge, en rentrant d'une conférence faite par un éminent romancier anglais. Updike était le célibataire professionnel de Zénith : quarante-six ans, la taille fine, une voix efféminée, et du goût en matière de fleurs, de cretonnes et d'écharpes. Madame Mac Kelvey, les cheveux rouges, un teint de crème, était mécontente, exquise, sévère et honnête. Updike essaya sa première manœuvre, invariablement la même : il lui toucha le poignet.

« Ne faites pas l'imbécile ! dit-elle.

– Cela vous offense beaucoup ?

– Non, mais ça me déplaît. »

Il changea de méthode et se lança dans la conversation : il y avait une réputation. Il parlait convenablement de psychanalyse, du polo de Long Island et du vase Ming qu'il avait découvert à Vancouver. Elle promit de le retrouver à Deauville, l'été suivant.

« Pourtant, soupira-t-elle, ça devient terriblement banal : rien que des Américains et des baronnes anglaises défraîchies. »

À la même heure, à Zénith, un trafiquant de cocaïne et une prostituée buvaient des cocktails dans le bar de Healey Hanson, dans Front Street. La prohibition nationale étant en vigueur, et Zénith étant notoirement partisan de la loi, ils étaient forcés, pour rendre les cocktails inoffensifs, de les boire dans des tasses à thé. La demoiselle jeta sa tasse à la tête du fournisseur de drogue et celui-ci, tirant son revolver de la poche ménagée dans sa manche, la tua négligemment.

À la même heure, à Zénith, deux hommes se tenaient dans un laboratoire. Depuis trente-sept heures sans arrêt, ils travaillaient à un rapport exposant leurs recherches sur la synthèse du caoutchouc.

À cette même heure, à Zénith, avait lieu une conférence entre quatre chefs de syndicats pour décider si douze mille mineurs, qui travaillaient dans un rayon de cent milles autour de la ville, devaient se mettre en grève. L'un d'eux ressemblait à un épicier bourru et prospère, le second à un charpentier yankee, le troisième à un garçon de café, le quatrième à un acteur russe et juif. Ce dernier citait Kautsky, Gene Debs et Abraham Lincoln.

À la même heure, mourait un vétéran de la G. A. R.[10] Il était venu tout droit de la guerre civile dans une ferme qui, bien

---

[10] Grande armée de la République. Nom donné pendant la guerre civile (1861-1865) aux troupes du Nord.

qu'officiellement comprise dans les limites de Zénith, était primitive comme la forêt vierge. Il n'était jamais monté dans une auto, n'avait jamais vu une baignoire, jamais lu autre chose que la Bible et les brochures religieuses de Mac Guffey ; il croyait que la terre était plate, que les Anglais sont les dix tribus perdues d'Israël, et les États-Unis une démocratie.

À la même heure, la ville d'acier et de ciment que forme l'usine de la Société des Tracteurs Pullmore de Zénith faisait travailler ses équipes de nuit afin d'exécuter une commande pour l'armée polonaise. Elle bourdonnait comme un million d'abeilles et ses larges fenêtres étincelaient comme un volcan. Le long des hautes grilles de fer, la lueur des projecteurs balayait des cours couvertes de cendres, des aiguilles de voies ferrées et des patrouilles de gardes armés.

À la même heure, Mike Monday clôturait une réunion. M. Monday, l'évangéliste distingué, le plus connu en Amérique des pontifes protestants, avait été jadis boxeur. Satan ne s'était pas montré juste envers lui. Comme boxeur, il n'avait gagné que son nez cassé, son vocabulaire fameux et l'habitude de paraître sur la scène. Le service du Seigneur avait été plus profitable : il était sur le point de se retirer après fortune faite. Et il l'avait bien gagnée, car, pour citer sa dernière déclaration : « Le Révérend M. Monday, le prophète aux coups de poing, a prouvé qu'il est le plus grand vendeur de salut du monde et que, grâce à une organisation efficace, les frais généraux de la régénération spirituelle peuvent être réduits à un minimum sans précédent. Il a converti plus de deux cent mille âmes perdues et inestimables à un taux moyen inférieur à dix dollars pièce. »

Parmi les grandes villes du pays, seule Zénith avait hésité à soumettre ses vices à Mike Monday et à sa méthode éprouvée de correction. Les organisations les plus entreprenantes de la ville avaient été d'avis de l'inviter. M. George F. Babbitt l'avait un jour célébré dans une allocution au club des Boosters. Mais l'opposition venait de certains ministres épiscopaux et congré-

gationalistes, ces renégats que M. Monday appelait si finement : « Une gerbe d'exploiteurs de l'Évangile, qui n'ont dans les veines que de l'eau de vaisselle au lieu de sang, une bande de braillards, qui ont besoin d'avoir plus de poussière sur les genoux de leur pantalon et plus de poils sur leur vieille poitrine décharnée. » Cette opposition avait été vaincue le jour où le secrétaire de la Chambre de commerce avait déclaré à un comité de fabricants que, dans toutes les villes où il s'était montré, M. Monday avait détourné les esprits des ouvriers des questions de salaires et d'heures de travail vers des préoccupations plus hautes, et ainsi évité des grèves. On l'invita immédiatement.

On avait fait une souscription de quarante mille dollars, et élevé sur le terrain de la foire du comté un « Temple Mike Monday » pouvant contenir quinze mille personnes. C'est là que le prophète achevait en ce moment sa harangue :

« Il y a dans ce bourg un tas de brillants professeurs de collège et de gueux buveurs de thé qui prétendent que je suis un homme rude et sans-gêne et que mes connaissances historiques ne sont pas à la page. Oh ! il y a toute une clique de rongeurs de bouquins à favoris laineux, qui croient en savoir plus que le Dieu tout-puissant, et qui préfèrent la science et la critique dont sont barbouillés les Allemands à la parole divine simple et directe. Oh ! oui, il y a un joli lot de gigolos, de suceurs de citrons, à faces de lunes, d'écrivailleurs incrédules et bouffis de bière, qui n'aiment rien tant que décharger leur gueule ordurière et hurler que Mike Monday est un gros plein de soupe vulgaire. Ces petits animaux-là disent maintenant que je fais la parade pour l'Évangile, que je n'en tiens que pour le pognon. Eh bien, écoutez un peu, mes petits gars. Je vais leur offrir un moyen, à ces oiseaux-là. Ils n'ont qu'à se lever et à venir me dire en face que je ne suis qu'un bourreur de crâne, un menteur, un fumiste. Seulement s'ils le font, ah ! s'ils le font, ne vous épatez pas si un de ces sacrés farceurs encaisse de Mike un bon direct foudroyant, avec, pour compléter la tournée, tous les coups de pied de la Justice Divine Flamboyante. Eh bien, allez-y, les gars : qui

vient me le dire ? Qui vient me dire que Mike Monday est un bluffeur, un « *yahoo*[11] » ? Allons ? Je ne vois personne se lever… Ah ! vous voilà bien ! J'imagine qu'à présent les gens de cette ville vont cesser d'écouter tous ces boniments qu'on lance quand on est de l'autre côté de la barrière, je pense que vous allez renoncer à croire tous ces braillards qui bavent, qui cognent et qui débinent, et qui vomissent un athéisme dégoûtant, et tous tant que vous êtes, vous allez tous venir à nous, et avec toute l'ardeur, toute la vénération dont vous êtes capables, vous tiendrez bon pour Jésus-Christ, pour sa miséricorde et sa tendresse infinies. »

À cette même heure encore, Seneca Doane, l'avocat radical, et le docteur Kurt Yavitch, l'histologiste dont le mémoire sur la destruction des cellules épithéliales par le radium avait fait connaître le nom de Zénith à Munich, à Prague et à Rome, causaient dans la bibliothèque du premier.

« Zénith, disait Doane d'un air pensif, est une ville qui a une puissance gigantesque, des édifices gigantesques, des machines gigantesques, des moyens de transport gigantesques.

– J'ai horreur de votre ville. Elle a ramené à un modèle uniforme toute la beauté de la vie. C'est une grande gare de chemin de fer, où tout le monde prend son billet pour le meilleur cimetière », dit tranquillement le docteur Yavitch.

Doane se monta.

« Je consens à être pendu si c'est vrai ! Vous m'énervez avec vos perpétuelles lamentations sur « la standardisation ». Est-ce que vous vous figurez qu'aucune autre nation n'y est soumise ? Y en a-t-il une qui le soit davantage que l'Angleterre,

---

[11] Nom que donne Swift dans ses *Voyages de Gulliver* à une race d'ignobles brutes, soumis aux Houyhnhnms, les chevaux doués de raison.

où dans toutes les maisons qui en ont le moyen on prend les mêmes muffins et le même thé à la même heure, où tout général en retraite va exactement aux mêmes offices du soir, dans la même église de pierre grise à tour carrée, où tous les snobs qui jouent au golf en uniforme spécial répètent : « Vous avez raison » à tous les riches imbéciles du même acabit ? Et pourtant j'adore l'Angleterre. Quant à l'uniformité... regardez seulement les terrasses de café en France et la façon de faire l'amour en Italie.

– La création d'un type uniforme est excellente *en soi*. Quand j'achète une montre Ingersoll ou une automobile Ford, j'obtiens pour moins cher un meilleur instrument, je sais exactement ce que j'ai et cela me laisse plus de temps et d'énergie pour avoir de la personnalité. Et puis... je me rappelle avoir vu une fois à Londres un faubourg américain représenté dans une annonce de pâte dentifrice au verso de la couverture du *Saturday Evening Post*, une rue couverte de neige, bordée d'ormeaux, avec ces maisons nouvelles, géorgiennes certaines d'entre elles, ou avec des toits descendant très bas et ce genre de rues que l'on trouve ici à Zénith, à « Hauteurs Fleuries » par exemple : de l'espace, des arbres, des pelouses... et ça m'a donné le mal du pays. Il n'y a pas de ville au monde qui ait des maisons aussi charmantes. Je me moque bien qu'elles soient toutes sur le même modèle ! C'est un modèle délicieux.

« Non, ce que je combats à Zénith, c'est cette façon de penser uniforme et, bien entendu, les traditions de la concurrence. Les véritables traîtres de la pièce, ce sont les propres, les braves et industrieux pères de famille qui ont recours à tous les procédés connus de fourberie et de cruauté pour assurer le bien-être de leurs petits. Le pire de l'affaire avec ces gens-là, c'est qu'ils sont si bons et, dans leur métier au moins, si intelligents. On ne peut pas les haïr vraiment et pourtant leurs esprits « standardisés » sont l'ennemi.

« Et puis cet arrivisme... J'ai, en dessous, l'idée qu'il vaut mieux vivre à Zénith qu'à Manchester ou à Glasgow, à Lyon, à Berlin ou à Turin...

– Ce n'est pas vrai, et j'ai travaillé dans la plupart de ces villes, murmura le docteur Yavitch.

– Enfin, c'est affaire de goût. Personnellement je préfère une ville dont l'avenir soit si inconnu que cela stimule mon imagination. Mais ce que je veux avant tout...

– Vous êtes un libéral juste milieu, dit le docteur Yavitch, et vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous voulez. Moi, qui suis un révolutionnaire, je sais exactement ce que je veux... et pour le moment c'est quelque chose à boire. »

À cette même heure, à Zénith, Jake Offutt, le politicien, était en conférence avec Henry T. Thompson. Offutt disait :

« La chose à faire, c'est de persuader à votre imbécile de gendre, Babbitt, de remettre ça à plus tard. C'est un de nos gaillards patriotes. Quand il met la main sur un morceau de terrain pour la bande, il s'arrange pour que nous ayons l'air de mourir d'amour pour le cher peuple, et j'aime bien acheter de l'honorabilité... à un prix raisonnable. Je me demande combien de temps nous pourrons tenir le coup, Hank ? Tout va bien tant que les bons petits garçons, comme George Babbitt, et tous les gentils et estimables chefs d'industrie nous prennent pour des patriotes à tous crins. Il y a de jolis fruits à cueillir ici pour un honnête politicien, Hank : toute une ville qui travaille pour nous fournir de cigares, de poulets rôtis et de Martini bien sec, et qui se rallie autour de notre bannière avec indignation, oh ! une indignation furieuse, dès qu'un braillard comme ce Seneca Doane montre son nez. Ma parole, Hank, un brave bonhomme comme moi rougirait de ne pas traire des vaches à lait comme celles-là, quand elles viennent vous le demander en beuglant. Mais la bande des Transports en commun ne peut pas voler en grand comme autrefois. Je me demande quand... Hank, je voudrais

bien que nous trouvions un moyen de flanquer ce coquin de Seneca Doane hors de la ville. C'est lui ou nous... »

À la même heure, à Zénith, les neuf dixièmes des gens ordinaires dormaient, énorme masse plongée dans l'ombre. Dans un taudis, de l'autre côté de la voie de chemin de fer, un jeune homme, qui depuis six mois cherchait en vain du travail, ouvrit la conduite de gaz et se tua avec sa femme.

À la même heure, le poète Lloyd Mallam, propriétaire de la librairie « Aux Livres d'Hafiz », achevait un rondeau pour montrer à quel point la vie était agréable au milieu des luttes de la Florence du Moyen Âge, et à quel point elle était triste dans une ville comme Zénith.

Et à cette même heure, George F. Babbitt se retournait pesamment dans son lit, – le dernier tour signifiant qu'il en avait assez de se donner tout ce mal pour s'endormir et qu'il s'y mettait sérieusement.

Instantanément il fut plongé dans le rêve magique. Il était quelque part, au milieu de gens inconnus qui se moquaient de lui. Il se sauvait, courait dans les allées d'un jardin nocturne, et, à la grille, trouvait la fée enfant qui l'attendait. Sa chère main, si calme, lui caressait la joue. Il était vaillant, et sage et très aimé ; les bras de la fée étaient d'ivoire tiède, et par delà de dangereuses landes brillait la mer splendide.

CHAPITRE VIII

Les grands événements du printemps furent, pour Babbitt, l'acquisition secrète d'options sur des propriétés sises à Linton, pour certains administrateurs des Transports en commun, avant que ne fût annoncé publiquement le prolongement de la ligne de tramways de l'avenue Linton, et ensuite un dîner qui, comme il le disait avec joie à sa femme, ne fut pas seulement « un véritable pas en avant dans le monde, mais une réception de grande classe, avec quelques-unes des intelligences les plus vives, et un bouquet des petites femmes les plus brillantes de la ville ». Ce fut un événement si absorbant qu'il en oublia presque son désir de filer dans le Maine avec Paul Riesling.

Bien que né au village de Catawba, Babbitt s'était élevé à ce rang social où des maîtres de maison peuvent recevoir jusqu'à quatre personnes à dîner sans le combiner plus d'un ou deux jours à l'avance. Mais un repas de douze couverts, avec table fleurie et tous les cristaux taillés dehors, cela stupéfiait même les Babbitt.

Pendant quinze jours ils étudièrent et discutèrent la liste des invités.

Babbitt s'émerveillait :

« Bien sûr, nous sommes nous-mêmes à la hauteur, mais pourtant, songez que nous recevons un poète fameux comme Chum Frink, un garçon qui, rien qu'en écrivant un poème et quelques réclames par jour, se fait cinquante mille dollars par an !

– Oui, et Howard Littlefield, dit madame Babbitt. Figurez-vous – Eunice me l'a dit l'autre soir – qu'il parle trois langues.

– Bah ! ça, ce n'est rien. Moi aussi je parle l'américain, la langue du baseball et celle du poker.

– Je ne trouve pas malin de plaisanter sur un pareil sujet. Pensez donc comme ce doit être merveilleux de parler trois langues, et si utile et si... Je ne vois pas pourquoi avec des gens comme ceux-là nous invitons les Orville Jones.

– Eh bien, mais Orville est un gaillard en train d'arriver joliment bien.

– Je sais, oui, mais tout de même... une blanchisserie !

– Ça n'est pas de la même classe que la poésie ou les affaires immobilières, soit, mais malgré cela, Orvy est rudement malin. L'avez-vous jamais mis sur le chapitre du jardinage ? Ce type-là peut vous dire les noms de toutes les espèces d'arbres, et, pour certains, leurs noms grecs et latins aussi. De plus nous devons un dîner aux Jones, et enfin, que diable, il nous faut du menu fretin pour écouter quand des artistes de la valeur de Frink et de Littlefield tiennent le crachoir.

– Justement, mon chéri, je voulais vous parler de ça : comme maître de maison, vous devriez, il me semble, rester au second plan et écouter, pour laisser vos invités placer un mot de temps à autre.

– Ah ! vraiment, il vous semble... ah ! oui, parbleu, je parle tout le temps ! Et je ne suis qu'un homme d'affaires... bien sûr. Je ne suis ni docteur en philosophie, comme Littlefield, ni poète, et je n'ai rien à dire, moi ! Eh bien, permettez-moi de vous l'apprendre, l'autre jour précisément, votre sacré Chum Frink vient me trouver au club pour savoir ce que je pense de l'émission des obligations de l'école de Springfield. Et qui l'a renseigné ? Moi ! Ah ! je vous assure que je le lui ai dit ! Pauvre de moi ! Ah ! oui, j'ai dit ce que j'en pensais. Il est venu me le demander et je l'ai complimenté en détail. Vous pouvez me croire, et il était rudement content de m'écouter et de... Mon de-

voir de maître de maison ! Je le connais, j'imagine, mon devoir de maître de maison, et vous me permettrez de vous dire... »

Finalement les Orville Jones furent invités.

Le matin de ce dîner, madame Babbitt était comme un crin.

« Écoutez, George, il faut me promettre de rentrer de bonne heure ce soir. Vous avez à vous habiller, ne l'oubliez pas.

– Heu... heu... Je vois dans l'*Advocate* que l'assemblée générale presbytérienne a voté qu'elle ne s'associerait plus au mouvement international des églises, et que...

– George, avez-vous entendu ce que je vous ai dit ? Il faudra rentrer ce soir à temps pour vous habiller.

– M'habiller ? Mais je le suis, bon Dieu, habillé. Vous figurez-vous que je m'en vais au bureau en B. V. D. ?

– Pas de paroles inconvenantes devant les enfants, s'il vous plaît ! Vous aurez à mettre votre smoking...

– Mon « Tux », vous voulez dire, sans doute ? De tous les sacrés embêtements les plus absurdes qu'on ait jamais inventés... »

Trois minutes plus tard, quand Babbitt eut gémi : « Enfin je ne sais pas si je m'habillerai ou non » sur un ton qui indiquait qu'il le ferait, la discussion passa à autre chose.

« Et puis, George, vous n'oublierez pas de passer en rentrant chez Vecchia pour y prendre la glace. Leur voiture de livraison est démolie et je ne me fie pas pour l'envoyer à...

– Ça va bien ! Vous m'avez déjà expliqué ça avant le déjeuner.

– C'est qu'il ne s'agit pas d'oublier. J'aurai bien assez à faire toute la journée à mettre au courant l'extra qui viendra servir le dîner.

– C’est de la folie, d’ailleurs, de prendre une femme extra pour ça ; Mathilde aurait très bien pu...

– ... et j’aurai à aller acheter les fleurs, à les arranger, à mettre mon couvert, à commander des amandes salées, à jeter un coup d’œil aux poulets et à m’occuper du dîner des enfants en haut, à... Je ne peux compter que sur vous pour aller chercher la glace chez Vecchia...

– Boooon ! Oui, j’irai la chercher, là !

– Vous n’aurez qu’à entrer dans la boutique et à dire que vous venez pour la glace que madame Babbitt a commandée hier par téléphone : elle sera toute prête. »

À dix heures et demie elle lui téléphona au bureau de ne pas oublier la glace chez Vecchia.

Il fut alors brusquement frappé d’une idée : les dîners des « Hauteurs Fleuries » valaient-ils la peine odieuse qu’ils donnaient ? Mais il eut un remords de ce sacrilège, qu’il chassa en achetant les ingrédients pour les cocktails.

Voici comment on se procure de l’alcool sous le règne d’une prohibition rigoureuse :

Il quitta les rues à angles droits du centre moderne des affaires et gagna les ruelles enchevêtrées de la vieille ville, pleines de boutiques et de masures lépreuses, pénétra dans le « Berceau », jadis un joli verger, maintenant un amas de maisons meublées, de bicoques sordides et de mauvais lieux. De délicieux frissons lui couraient le long de l’épine dorsale, et il regardait tous les agents de police avec un air d’extrême innocence, en homme qui aime la Loi et admire la Force et qui souhaiterait avoir le temps de jouer avec elles. Il arrêta sa voiture à bonne distance du débit de Healey Hanson, poursuivi par cette idée :

« Ma foi, si quelqu’un me voit, on pensera que je viens ici pour affaires. »

Il pénétra dans une salle qui ressemblait étrangement aux débits d'avant la prohibition, avec son long comptoir graisseux et sa sciure de bois sur le plancher, sa glace toute rayée et sa table de bois blanc, à laquelle un vieux bonhomme dégoûtant était assis devant un verre de quelque chose qui ressemblait à du whisky ; debout, devant le comptoir, deux hommes buvaient quelque chose qui avait l'apparence de bière, et donnaient l'impression de former une foule, comme toujours deux hommes dans un bar. Le tenancier, un grand Suédois pâle, un diamant à sa cravate lilas, considéra Babbitt qui s'avançait résolument et murmurait :

« Je voudrais... heu... c'est un ami de Hanson qui m'envoie... je voudrais du gin. »

L'autre lui jeta de haut un regard d'évêque outragé.

« Vous vous êtes trompé de porte, je crois, mon ami. Nous ne vendons ici que des boissons hygiéniques. »

Et il essuya le comptoir avec un torchon auquel un petit coup de nettoyage n'aurait pas fait de mal non plus, tout en regardant par-dessus son coude qui se mouvait machinalement.

Le vieux rêveur assis à table implora le tenancier.

« Dis, Oscar, écoute. »

Oscar n'écoutait pas.

« Oh ! dis, Oscar, écoute, veux-tu ? Écoute, dis. »

La voix éraillée et endormie du questionneur, l'agréable relent de bière donnèrent des tiraillements d'estomac à Babbitt. Le garçon se dirigea d'un air sombre vers la foule des deux hommes. Babbitt le suivit avec autant de précautions qu'un chat et murmura d'un ton enjôleur :

« Dites-moi, Oscar, je voudrais parler à M. Hanson.

– Pourquoi voulez-vous le voir ?

– J'ai un mot à lui dire. Voici ma carte. »

C'était une magnifique carte, gravée du noir le plus noir et du rouge le plus vif, indiquant que M. George F. Babbitt s'occupait de « Propriétés, Assurances, Loyers ». Le garçon la prit comme si elle pesait dix livres et la lut comme si elle contenait cent mots. Et sans rien perdre de sa dignité épiscopale, il grommela :

« Je vais voir s'il est par là. »

De l'arrière-boutique il ramena un extrêmement vieux jeune homme, à l'air tranquille et aux yeux vifs, en chemise de soie écrue, gilet à carreaux ouvert et pantalon d'un brun chaud, M. Healey Hanson. Celui-ci se borna à dire : « Oui », mais ses yeux implacables et méprisants fouillaient l'âme de Babbitt et il ne semblait nullement impressionné par le complet neuf gris foncé que son possesseur – il l'avait déclaré à toutes ses connaissances du Club Athlétique – avait payé cent vingt-cinq dollars.

« Enchanté de vous voir, monsieur Hanson. Dites-moi... heu... je suis George Babbitt, de la Société des immeubles Babbitt-Thompson. Je suis un grand ami de Jake Offutt.

– Et alors ?...

– Dites-moi... hum... je reçois quelques amis et Jake m'a dit que vous pourriez me procurer un peu de gin. »

Et inquiet, obséquieux en voyant l'expression de plus en plus fermée de Hanson :

« Informez-vous de moi par téléphone auprès de Jake, si vous voulez. »

Hanson répondit par un mouvement de tête qui indiquait l'entrée de l'arrière-boutique et s'éloigna d'un autre côté. Bab-

bitt se glissa, d'une allure mélodramatique, dans une pièce qui contenait quatre tables rondes, onze chaises, le calendrier-réclame d'une brasserie, et une odeur spéciale. Il attendit. Trois fois il vit passer Healey Hanson, chantonnant, les mains dans ses poches, semblant ignorer sa présence.

À ce moment, Babbitt avait modifié son énergique engagement du matin : « Je le paierai sept dollars le quart, pas un *cent* de plus », en celui-ci : « J'irai bien jusqu'à dix ». Quand Hanson entra bientôt d'un air las, il lui demanda : « Pourrez-vous arranger ça ? » L'autre grogna, d'un ton furieux : « Une minute, pour l'amour de Dieu, une minute ! » De plus en plus humble, Babbitt continua à attendre et enfin Hanson reparut comme par hasard, un quart de gin – on dit simplement par euphémisme « un quart » – dans ses longues mains blanches et dédaigneuses.

– Douze pièces, aboya-t-il.

– Dites-moi, heu, voyons, patron, Jake pensait que vous pourriez me fournir ça dans les huit à neuf la bouteille.

– Non, douze. Ça, c'est du vrai, passé en fraude du Canada. Ce n'est pas de ces alcools neutres parfumés avec une goutte de genièvre, affirma vertueusement l'honnête marchand. Douze pièces, si vous en voulez. Vous comprenez bien que je fais ça uniquement par amitié pour Jake.

– Bien sûr, bien sûr, je comprends ! – Et Babbitt, reconnaissant, tendit douze dollars. Il se sentait honoré au contact de cette grandeur d'âme, tandis que Hanson, en bâillant, fourrait les billets, sans les compter, dans son gilet éblouissant, et s'éloignait en se pavanant.

Il eut de petits frémissements de joie à cacher la bouteille de gin d'abord sous son manteau, puis dans le tiroir de son bureau. Tout l'après-midi, il rit en dedans et se félicita à l'idée « qu'il allait pouvoir ce soir en jeter plein la vue aux cama-

rades ». Il était en fait si enthousiasmé qu'il n'était pas à un quart de mille de chez lui quand il se souvint qu'il avait à faire une commission dont lui avait parlé sa femme : « aller chercher une glace chez Vecchia ». « Oh ! sacré nom de... » et il retourna sur ses pas.

Vecchia n'était pas un fournisseur, c'était Le Fournisseur de Zénith. La plupart des soirées se donnaient dans la salle de bal blanc et or de Vecchia ; à tous les thés de la bonne société, les invités reconnaissaient les cinq espèces de sandwiches et les sept de gâteaux de Vecchia, et tous les dîners vraiment élégants se terminaient, comme sur un accord parfait, par la glace Napolitaine de Vecchia, sous l'une des trois formes traditionnelles : melon, ovale, ou pyramide.

Le magasin de Vecchia avait des boiseries bleu pâle avec des guirlandes de roses blanches, des serveuses en tabliers tuyautés, et des tablettes de verre chargées de meringues, offrant tous les raffinements que permet le blanc d'œuf. Babbitt se sentait lourd et gêné au milieu de tant d'élégances, et, pendant qu'il attendait la glace, il constata, avec des brûlures à la nuque, qu'une cliente lui faisait de l'œil. Il rentra chez lui d'humeur irritable. Le premier mot qu'il entendit fut celui que lui lança sa femme, très agitée :

« George, avez-vous pensé à prendre la glace chez Vecchia ?

– La voilà ! Est-ce que j'oublie jamais quelque chose ?

– Oui, souvent.

– Eh bien, maintenant il est rudement rare que cela m'arrive, et je suis fatigué d'avoir été dans ce thé « extra-select » de Vecchia, où j'ai dû, en attendant, regarder une masse de jeunes femmes à moitié nues, toutes peintes et maquillées comme si elles avaient soixante ans, en train de manger un tas de saletés qui leur détraquent l'estomac.

– Oh ! ça, c'est trop mal à vous. J'ai déjà remarqué que vous détestez regarder les jolies femmes. »

Avec agacement Babbitt se rendit compte que sa femme était trop occupée pour être touchée de cette indignation morale avec laquelle les mâles gouvernent le monde, et il monta docilement s'habiller. Il eut en passant l'impression d'une salle à manger magnifique, remplie de cristal taillé, de bougies, de bois vernis, de dentelles, d'argenterie et de roses. Le cœur gonflé de l'anxiété qui convient à la grave entreprise de donner un dîner, il résista à la tentation de porter pour la quatrième fois sa chemise d'habit plissée, en prit une toute fraîche, noua sa cravate noire et frotta avec un mouchoir ses escarpins vernis. Il regarda avec plaisir ses boutons en argent et grenat, massa un peu ses chevilles, transformées, par des chaussettes de soie, de jambes vigoureuses en membres élégants de ce qu'on appelle un « clubman ». Debout devant sa glace, il examina son smoking bien coupé, son superbe pantalon à triple ganse, et murmura dans un élan de béatitude lyrique : « Par Dieu, je ne marque pas trop mal, en tout cas je n'ai plus l'air de Catawba. Si les rustauds de là-bas me voyaient fringué comme ça, ils en feraient une maladie. »

Il descendit noblement pour préparer les cocktails. En cassant la glace, en pressant des oranges, en rassemblant quantité de bouteilles, de verres et de cuillères sur l'évier de l'office, il se sentait aussi plein de son importance que le tenancier du bar chez Healey Hanson. Madame Babbitt, il est vrai, déclarait qu'il était dans les jambes de tout le monde, Mathilde et la servante extra le bousculaient, le frôlaient du coude, criaient : « La porte, s'il vous plaît ! » en passant avec des plateaux, mais en ce moment solennel, elles ne comptaient pas pour lui.

En dehors de sa nouvelle bouteille de gin, sa cave se composait d'une demi-bouteille de whisky de Bourbon, d'un quart de vermouth italien et d'une centaine de gouttes de bitter à l'orange. Il ne possédait pas de shaker à cocktails. Cet instru-

ment était une preuve de dissipation, le symbole d'un buveur, et Babbitt détestait encore plus l'idée d'être tenu pour un buveur qu'il n'aimait boire. Il faisait des mélanges en versant d'une ancienne saucière dans un pot sans anse, et il opérait avec une dignité pleine de noblesse, tenant haut ses alambics sous la puissante lampe Mazda, la figure brûlante, son devant de chemise d'un blanc éblouissant, l'évier de cuivre bien astiqué brillant comme de l'or rouge.

Il goûta la liqueur sacrée.

« Hé, par Dieu, c'est bien près d'être un bon vieux cocktail d'autrefois. Une sorte de Bronx, qui ressemble un peu à un Manhattan. Hummmm ! Hep, Myra, une larme, avant que les invités n'arrivent ! »

Tourniquant dans la salle à manger, déplaçant chaque verre d'un quart de pouce, puis se reculant avec un air de résolution implacable, sa robe de dîner, grise avec dentelles d'argent, protégée par un tablier, madame Babbitt le regarda et le rabroua :

« Bien sûr que non ! »

Mais il prit un air détaché, plaisant : « Je crois que mon vieil ami en prendra un peu. »

Ce cocktail le remplit d'un entrain débordant derrière lequel s'éveillaient des désirs dévastateurs : se ruer en auto à cent vingt à l'heure, embrasser des femmes, chanter, lancer des mots d'esprit. Il chercha à reprendre sa dignité perdue en annonçant à Mathilde :

« Je vais mettre ces cocktails dans le réfrigérateur. Attention à ne pas en renverser !

– Oui, Monsieur.

– Bien sûr, n'est-ce pas ? Ne mettez rien sur la tablette du haut.

– Oui…

– Alors, faites… »

La tête lui tournait. Sa voix était grêle et comme lointaine… Whee !… Avec un sérieux impressionnant, il commanda : « Alors, attention, n'est-ce pas ? » et il se glissa, pour y chercher un abri, dans le living-room. Il se demanda s'il pourrait persuader à une bande d'endormis comme Myra et les Littlefield d'aller quelque part après le dîner pour faire un peu la fête et, peut-être, dénicher encore de quoi prendre un verre. Il s'aperçut qu'il avait pour le libertinage un don qu'on avait négligé.

Quand les invités furent arrivés, y compris l'inévitable couple de retardataires, que les autres attendirent avec une amabilité hostile, un grand vide incolore avait remplacé dans la tête de Babbitt le tourbillon pourpré, et il dut faire effort pour trouver les paroles d'accueil chaleureuses qui convenaient à un hôte des Hauteurs Fleuries.

Les invités étaient Howard Littlefield, le docteur en philosophie qui fournissait de la publicité et des comptes encourageants à la Société des transports en commun ; Vergil Gunch, le marchand de charbon, aussi influent chez les Élans qu'au club des Boosters ; Eddie Swanson, l'agent des automobiles Javelin, qui habitait de l'autre côté de la rue ; Orville Jones, propriétaire de la blanchisserie « Blanc de lys » qui s'annonçait à bon droit comme « la plus grande, la plus achalandée, la plus imbattable usine de nettoyage de Zénith ». Mais, bien entendu, le plus éminent de tous était T. Cholmondeley Frink, qui n'était pas seulement l'auteur des *Pœmulations*, qui, reproduits chaque jour dans soixante-sept journaux de premier ordre, lui assuraient le plus grand nombre de lecteurs qu'eût aucun poète au monde, mais aussi un conférencier optimiste et le créateur des « Annonces qui rapportent ». Malgré la profonde philosophie et la haute moralité de ses vers, on y trouvait de l'humour, et un enfant de douze ans les comprenait aisément ; et ce qui leur ajoutait encore quelque chose de plaisant, c'est qu'ils étaient impri-

més non comme des vers, mais comme de la prose. D'une côte de l'Océan à l'autre, M. Frink était connu sous le nom de « Chum ».

Avec eux étaient leurs six épouses – y en avait-il plus ou moins ? c'était difficile à dire au début de la soirée, car à première vue elles se ressemblaient toutes, et toutes disaient : « Oh ! n'est-ce pas délicieux ? » sur le même ton de gaieté bien décidée. Les hommes, à les juger par l'extérieur, étaient moins pareils : Littlefield, l'intellectuel cultivé, grand, avec une tête de cheval ; Chum Frink, un petit bout d'homme aux cheveux souples, en dos de rat, annonçant sa profession de poète par le cordon de soie qui tenait son lorgnon ; Vergil Gunch, large, avec des cheveux noirs tout raides, coiffés en brosse ; Eddie Swanson, chauve, quoique jeune, et vantard, qui manifestait son goût pour l'élégance par un gilet de soie noire brochée à boutons de cristal ; Orville Jones, personnage à l'air posé, aux cheveux hérissés, peu impressionnant, avec une moustache en brosse à dents, couleur de chanvre. Pourtant ils étaient tous si bien nourris, si propres, ils criaient tous « B'soir, Georgie » avec une telle vigueur, qu'ils avaient l'air d'être cousins, et le plus étrange était ceci : plus il y avait de temps qu'on connaissait les femmes, moins elles semblaient pareilles, et plus on étudiait les hommes, plus ils apparaissaient taillés sur le même patron.

L'absorption des cocktails fut un rite aussi canonique que leur confection. Les invités attendaient, avec un peu de malaise et d'espoir, s'accordant pour constater d'un ton contraint qu'il avait fait assez chaud, bien que le fond de l'air fût frais, mais Babbitt ne parlait toujours pas de boissons. Ils commençaient à perdre courage. Mais quand le dernier couple – les Swanson – fut arrivé, Babbitt lança : « Eh bien, mes amis, pensez-vous que vous auriez le courage de violer un peu la loi ? »

Les yeux se tournèrent vers Chum Frink, le roi reconnu de la parole. Celui-ci tira sur son cordon de lorgnon comme sur la

corde d'une cloche, s'éclaircit la voix et prononça ces mots coutumiers :

« Je vais vous dire, George. Je respecte la loi, mais on prétend que Verg Gunch est un rebelle décidé, et comme il est plus fort que moi, je ne peux pas imaginer ce que je ferais s'il essayait de m'entraîner dans le crime. »

Gunch riait aux éclats :

« Eh bien, je vais faire une tentative... » mais Frink leva la main et poursuivit : « Si donc vous insistez, Verg et vous, Georgie, je ferai stationner ma voiture du côté interdit de la rue, parce que c'est, j'en suis certain, le méfait auquel vous faites allusion. »

Ce fut un éclat de rire général. Madame Jones déclara :

« M. Frink est vraiment tordant : il a un air si innocent ! »

Babbitt cria :

« Comment avez-vous deviné ça, Chum ? Eh bien, attendez un instant, le temps que j'aille chercher les clefs de vos voitures ! »

Au milieu d'un pétillement de gaieté, il rapporta la promesse éblouissante, le grand plateau couvert de verres avec les cocktails d'un jaune trouble dans la cruche de cristal, au centre. Les hommes s'esclaffaient : « Oh ! bon Dieu, regardez-moi ça ! – Ça vous met du baume dans le cœur ! – Oh ! donnez-m'en un peu ! » Mais Chum Frink, grand voyageur, et qui avait connu des déceptions, fut traversé par l'idée que ce breuvage pourrait bien n'être que du jus de fruits avec un peu d'alcool neutre. Il parut inquiet quand Babbitt, distributeur d'aumônes humides, l'air extatique, lui tendit un verre, mais dès qu'il l'eut goûté, il s'exclama :

« Oh ! mon ami, laissez-moi y rêver ; ça ne peut être vrai, mais ne me réveillez pas ! Permettez-moi de sommeiller ! »

Deux heures plus tôt, Frink avait achevé pour un journal de petits couplets qui débutaient ainsi :

« Assis à l'écart, triste et pensif, je me grattais la tête en soupirant et je grognais : « Il y a encore des imbéciles, hélas, qui voudraient revoir le temps des distilleries de gin, ces antres qui font d'un sage un fou, l'ancien et affreux "saloon" à l'odeur forte ! » Leur poison ne me manquera pas tant que je pourrai jouir du printemps joyeux, qui me laisse, au frais matin, la tête aussi claire que celle d'un nouveau-né ! »

Babbitt buvait avec les autres, sa dépression momentanée avait disparu : il sentait que c'étaient les meilleurs garçons du monde, il aurait voulu leur donner mille cocktails.

« Croyez-vous pouvoir en supporter encore un ? » criait-il.

Les femmes refusaient, avec de petits rires, mais les maris, d'un ton large, joyeux, étudié :

« Mon Dieu, pour ne pas vous contrarier, Georgie…

– Il vous revient un petit dividende, disait Babbitt à chacun d'eux qui entonnait : « Pressez l'orange, Georgie, pressez-la bien ! »

Quand la cruche fut désespérément vide, ils restèrent debout à parler de la prohibition. Plantés en arrière sur les talons, les mains dans les poches de pantalon, ils exposaient leurs vues avec la profondeur bruyante du mâle bien portant qui répète une banalité usée jusqu'à la corde sur une question dont il ne connaît pas le premier mot.

« Je vais vous dire ma façon de voir, pérorait Vergil Gunch, et elle s'appuie sur des autorités, parce que j'ai parlé à quantité de docteurs et de gens compétents en la matière. Eh bien, la voici : c'est une bonne chose d'être débarrassé des « saloons », mais on devrait autoriser la bière et les vins légers.

– Ce qu’on reconnaît, en général, fit observer Howard Littlefield, c’est qu’il est dangereux d’empiéter sur la liberté individuelle. Ainsi prenez cet exemple : le roi de… Bavière… je crois que c’était de Bavière… oui, c’est bien ça… en 1862, au mois de mars 62, lança une proclamation contre le pâturage du bétail sur le domaine public. Les paysans avaient supporté sans la moindre plainte les augmentations d’impôts, mais là-dessus ils se révoltèrent… ou c’était peut-être en Saxe… Mais cela montre bien le danger qu’il y a à restreindre la liberté individuelle.

– Parfaitement, dit Orville Jones, personne n’a le droit de limiter les droits de l’individu.

– Tout de même, continua Gunch, n’oublions pas que la prohibition est une rudement bonne chose pour la classe ouvrière. Elle les empêche de gâcher leur argent et d’amoindrir leur force de production.

– C’est vrai, insista Howard Littlefield, mais la difficulté est dans la façon d’exercer la contrainte. Le Congrès n’a pas bien vu le vrai système. Si j’avais réglé cette question-là, j’aurais combiné les choses de telle sorte que le buveur lui-même pût acquérir une autorisation, et alors nous aurions pu veiller sur l’ouvrier prodigue, l’empêcher de boire… sans empiéter pour cela sur les droits, sur la liberté personnelle des gens comme nous. »

Ils hochèrent la tête en se regardant avec admiration et déclarèrent :

« Parfaitement, ç’aurait été un coup de maître.

– Ce qui me tourmente, soupira Eddie Swanson, c’est qu’un tas de ces gaillards-là vont se mettre à la coco. »

Ils secouèrent plus violemment leur tête et grognèrent :

« C’est vrai, il y a là un danger. »

Chum Frink lança :

« Oh ! dites donc, on m'a donné l'autre jour une nouvelle recette épatante pour faire sa bière chez soi. Vous prenez... »

Gunch l'interrompit :

« De la bière, la belle affaire ! Ce qu'il faut fabriquer, c'est du cidre. »

Jones insistait.

« J'ai une recette qui fait merveille... »

Swanson suppliait :

« Oh ! dites, laissez-moi vous raconter l'histoire... »

Mais Frink continuait résolument :

« Vous prenez des cosses de pois et versez six gallons d'eau par boisseau, puis vous faites bouillir le mélange jusqu'à ce que... »

Madame Babbitt se tourna vers ses hôtes avec une amabilité émouvante et prononça gaiement :

« Le dîner est servi. »

Il y eut une longue et amicale discussion entre les hommes pour savoir qui passerait le premier, et, en traversant le vestibule qui séparait le salon de la salle à manger, Vergil Gunch les fit rire en lançant d'une voix de tonnerre :

« Si je ne suis pas à côté de Myra Babbitt et ne peux pas lui tenir la main sous la table, je n'en suis plus, je rentre chez moi. »

Dans la salle à manger, ils restaient debout, embarrassés, pendant que madame Babbitt se démenait :

« Voyons un peu... je voulais avoir, pour inscrire les noms, de jolies cartes peintes à la main, mais... Oh ! voyons... Monsieur Frink, mettez-vous ici... »

Le dîner était dans le style parfait des revues d'art féminines, c'est-à-dire que la salade était servie dans des pommes creusées et que chaque plat – sauf l'invincible poulet rôti – ressemblait à autre chose que ce qu'il était.

Les hommes d'ordinaire trouvaient la conversation difficile avec les femmes : le flirt était un art inconnu à « Hauteurs Fleuries », et il n'y avait guère de points de contact entre le domaine du bureau et celui du ménage. Mais grâce à l'inspiration des cocktails on bavardait avec animation. Chacun des hommes avait encore nombre de choses importantes à dire sur la prohibition, et maintenant que chacun avait en sa voisine une auditrice complaisante, il s'en donnait :

« J'ai trouvé un endroit où je peux me procurer tout ce que je veux comme boisson pour huit dollars le quart...

– Avez-vous lu l'histoire de cet individu qui a donné mille dollars pour dix caisses d'« Œil Rouge », qui, finalement, n'était que de l'eau ? À ce qu'il semble, il était arrêté à un coin de rue quand un type l'a abordé...

– On prétend qu'à Détroit, on fait passer en fraude des chargements complets de liqueurs...

– Ce que je répète toujours, et ce dont quantité de gens ne se rendent pas compte au sujet de la prohibition...

– Et alors on vous vend tous ces affreux poisons, alcool de bois et autres du même genre...

– Naturellement, j'y crois, en principe, mais je ne suis pas disposé à me laisser imposer par personne ce que je dois faire ou penser. Un Américain n'acceptera jamais ça. »

Mais ils trouvèrent tous qu'il n'était pas de bon goût de la part d'Orville Jones – d'autant qu'il n'était pas considéré comme une des lumières de cette réunion – de dire : « En somme, toute la question de la prohibition aboutit à ceci : ce

n’est pas la dépense initiale qui compte, il s’agit de ne pas être sec. »

Ce n’est que quand on eut épuisé ce sujet inévitable, que la conversation devint générale.

On disait souvent de Vergil Gunch, et avec admiration :

« Parbleu, ce garçon-là se tirerait d’affaire, eût-il commis un meurtre ! Comment ! Il peut lancer une histoire bien raide devant des dames, elles riront de tout leur cœur, mais moi, diable, que je me permette une anecdote le moindrement corsée, tout le monde me tombe dessus. »

Ainsi, en ce moment, Gunch faisait la joie de tout le monde en criant à madame Eddie Swanson, la plus jeune des femmes présentes :

« Louetta, j’ai réussi à chiper la clef de votre porte dans la poche d’Eddie : que diriez-vous si nous filions tous les deux de l’autre côté de la rue, à un moment où on ne nous regarderait pas ? – Et avec une œillade irrésistible : – J’ai quelque chose d’excessivement important à vous dire. »

Les femmes se tordaient, et Babbitt voulut se montrer à la hauteur :

« Dites donc, mes amis, si j’osais, je vous montrerais un livre que j’ai emprunté au docteur Patten.

– Voyons, George, quelle idée ! protesta madame Babbitt.

– C’est un livre... spécial n’est pas assez dire. C’est une sorte de mémoire d’anthropologie sur... sur les mœurs dans les mers du Sud, et qu’est-ce qu’il en dit ! L’ouvrage n’est pas dans le commerce... Je vous le prêterai, Verg.

– À moi d’abord, implora Eddie Swanson. Ce doit être épicé ! »

Orville Jones annonça :

« Écoutez, j'en ai entendu une bonne, l'autre jour, sur deux Suédois et leurs femmes… »

Et avec un fort accent juif, il raconta hardiment la « bien bonne », en adoucissant légèrement la fin. Gunch renchérit par une autre. Mais l'effet des cocktails s'atténuait, les causeurs retombaient avec circonspection dans la réalité.

Chum Frink avait récemment fait une tournée de conférences dans les petites villes, et il ricanait :

« Ah ! que c'est bon de rentrer dans les pays civilisés ! Ah ! j'en ai vu de ces milieux campagnards ! Je veux dire… bien entendu, tous ces gens-là sont les meilleurs du monde, mais, Dieu de Dieu, que ces villages sur la grand-route sont en retard, et vous ne pouvez guère savoir, vous autres, ce que cela représente d'être ici avec un groupe de gens dans le train.

– Je vous crois, fit Orville Jones, exultant. Ce sont les meilleures gens de la terre que ces habitants des petites villes, mais quelle conversation, oh ! là ! là ! maman ! Ils ne savent parler que du temps qu'il fait et de la nouvelle Ford, par Hécube !

– Très exact ! opina Eddie Swanson ; ils parlent tous de la même chose.

– Ah ! grand Dieu, oui ! Ils ne font que répéter les mêmes phrases à satiété, appuya Vergil Gunch.

– Oui, c'est vraiment remarquable, dit Howard Littlefield. Ils semblent dépourvus de toute faculté de considérer les choses objectivement. Ils reprennent indéfiniment les mêmes propos sur les Ford et sur la température.

– Pourtant là-dessus on ne peut leur en vouloir, dit Chum Frink. Ils n'ont aucun stimulant intellectuel, comparable à celui que vous trouvez à la ville.

– Absolument vrai, ma foi, dit Babbitt. Je ne veux pas vous donner de la vanité, à vous autres, éminents personnages, mais je dois dire que ça vous met bien d'aplomb d'avoir à sa table un poète et Howard, l'homme qui a répandu la lumière dans la science économique. Mais ces lourdauds de petites villes, qui ne peuvent causer qu'entre eux, rien d'étonnant qu'ils manquent à tel point de culture et qu'ils aient la parole si gauche et le cerveau si bouché.

– Et puis, ajouta Orville Jones, considérez nos autres avantages, le cinéma, par exemple. Ces élégants de Yapville se croient très avancés s'ils ont un changement d'affiche par semaine, tandis qu'ici, en ville, n'importe quel soir, vous avez le choix entre douze programmes.

– Bien sûr, dit Eddie Swanson, sans parler de ce que nous gagnons à nous frotter tous les jours à des esprits actifs de premier ordre ; ça nous fournit une nourriture corsée.

– D'autre part, dit Babbitt, il n'y a aucune raison pour trouver des excuses trop faciles à ces bourgs encroûtés. C'est la faute d'un garçon s'il n'a pas assez d'initiative pour quitter son village et venir à la ville comme nous... comme je l'ai fait. Et je vous le dis en confidence, puisque nous sommes entre amis, ils sont jaloux en diable des citadins. Chaque fois que je retourne à Catawba, il faut que j'aille faire des excuses à tous ceux avec qui j'ai été élevé parce que j'ai plus ou moins bien réussi, et eux pas. Parlez-leur sur un ton naturel, comme nous le faisons ici, montrez de la finesse, et ce qu'on peut appeler des idées larges, ils se figurent que vous les méprisez. Ainsi voilà mon demi-frère, Martin – il gère le petit magasin universel que tenait mon père... – eh bien, je parie qu'il ne sait même pas qu'il existe un vêtement comme le Tux... le smoking. S'il entrait ici en ce moment, il nous prendrait pour une bande de... de... Ah ! bon Dieu, je le jure, il ne saurait que penser. Oui, messieurs, ils sont jaloux.

– Parfaitement ! acquiesça Chum Frink. Mais ce qui me frappe, c'est leur manque de culture, leur indifférence devant le Beau, si vous me permettez ce langage pédant. J'aime à faire une conférence sur un sujet élevé, à lire quelques-uns de mes meilleurs poèmes, pas la camelote des journaux, mais ceux que je publie dans les revues. Mais quand j'arrive dans les pays perdus, rien ne fait autant d'effet qu'un tas de vieilles histoires rabâchées, de l'argot, des fadaises, telles que si l'un de nous s'avisait d'en faire autant, on lui ferait prendre la porte si vite que la tête lui en tournerait. »

Vergil Gunch résuma le débat :

« Le fait est que nous avons une rude veine de vivre dans un milieu de citadins qui comprennent aussi bien les questions d'art que la lutte dans les affaires. Nous serions bigrement embêtés si, fixés dans quelque village, sur la grand-route, nous essayions de façonner les vieux fossiles au genre de vie que nous menons ici. Mais, par Dieu, il y a ceci à dire en leur faveur : il n'y a pas une petite ville américaine qui ne travaille à accroître sa population et à se moderniser. Et du diable si bon nombre d'entre elles n'y arrivent pas. Quelqu'un se met à débiner un hameau, dans un chemin de traverse, vous dit qu'il y était en 1900 et qu'il consistait en une rue boueuse, une seule, et neuf cents mollusques humains. Eh bien, vous y allez en 1920, vous trouvez du pavé, un joli petit hôtel, un magasin de premier ordre pour la toilette féminine – en somme la perfection. Il ne faut pas considérer ce que sont ces petites villes, il faut voir ce qu'elles aspirent à devenir : elles ont toutes une ambition qui, à la longue, fera d'elles les séjours les plus délicieux de la terre ; elles veulent toutes ressembler à Zénith. »

Si intimes qu'ils fussent avec T. Cholmondeley Frink, comme voisin et emprunteur de tondeuse à gazon ou de clef anglaise, ils savaient qu'il était aussi un poète fameux et un agent de publicité distingué, que sous son aisance se dissimulaient d'accablants mystères littéraires qu'ils ne pouvaient pénétrer.

Mais ce soir-là, sous l'influence du gin qui l'entraînait aux confidences, il les admit dans le sanctuaire :

« Je suis aux prises avec un problème littéraire qui m'ennuie à mort. Je compose une série de réclames pour la voiture Zeeco, et je veux que chacune d'elles soit un véritable petit bijou, qu'elle ait du style. Ma théorie, c'est qu'il faut atteindre la perfection ou ne pas s'en mêler, et cette publicité-là, c'est l'œuvre la plus difficile à laquelle je me sois jamais attaqué. Vous pourriez croire qu'il est plus malaisé de faire mes poèmes, tous ces lieux communs sur le cœur, les joies du foyer, le bonheur... mais ce sont jeux d'enfants à côté. Là, pas moyen de se tromper : on sait exactement quels sentiments doit éprouver toute personne dans le mouvement, si elle joue la règle, et on s'en tient à ceux-là. Mais la poésie de l'industrie... voilà un genre où il s'agit d'explorer de nouveaux territoires. Savez-vous quel est le véritable génie américain ? C'est un garçon dont vous ne savez pas le nom, ni moi non plus, mais on devrait conserver ses œuvres pour que les générations futures puissent juger de la pensée et de l'originalité actuelle de l'Amérique. C'est celui qui fait la publicité pour le « Tabac du Prince Albert ». Écoutez-moi ça :

« C'est P. A. qui bourre de tant de joie nos pipes favorites. Écoutez, je parie que vous avez souvent prêté l'oreille à ces cascades d'éloquence, où l'on vous parle de sauter de cinq à cinquante milles à l'heure, rien qu'en effleurant l'accélérateur. Évidemment, ce n'est déjà pas mal... Mais – entre nous – vous ferez mieux d'adopter une méthode efficace pour contrôler à quelle vitesse vous passerez d'un plaisir vulgaire à l'enivrement du *nec plus ultra*, quand vous serez installé derrière une bonne pipe tout ardente de ce roi des copains qu'est le Prince Albert.

« Le Prince Albert est un type toujours à la hauteur, qui a un joyeux goût de revenez-y régulier, délicieusement frais et parfumé. C'est un fait, jamais en fumant vous n'avez goûté pareille volupté !

« Courez à votre pipe, à toute allure, comme quand vous tombez sur une aubaine. Bourrée de Prince Albert, vous dégusterez votre favorite avec ravissement, jusqu'au dernier grain. *Et vous savez ce que cela veut dire !* »

« Eh bien ça, s'écria le courtier en automobiles, Eddie Swanson, c'est ce que j'appelle de la littérature ! Ce bonhomme du Prince Albert – pourtant, quand le diable y serait, il ne peut pas y en avoir qu'un pour écrire toutes ces réclames : il doit y avoir toute une équipe d'écrivains de grande classe qui collaborent – mais en tout cas, celui-là, il n'écrit pas pour de pauvres diables à cheveux longs, il écrit pour les Vrais Gaillards, il écrit pour moi, et je lui tire mon chapeau ! Il n'y a qu'une chose : je me demande si ça fait vendre ? Naturellement, comme tous ces poètes, ce garçon du Prince Albert laisse trotter sa plume. C'est très joli à lire, mais ça ne dit rien. Je n'irais jamais acheter du tabac du Prince Albert après avoir lu ça, parce que ça ne m'apprend rien sur la marchandise. Autant en emporte le vent. »

Frink le dévisagea :

« Mais vous êtes piqué ! Est-ce que c'est du style que j'ai à vous vendre ? En tout cas, voilà le genre de chose que je voudrais faire pour la Zeeco. Mais je n'y arrive pas. Alors, j'ai décidé de m'en tenir strictement à la poésie, et j'ai essayé d'attraper le ton relevé dans une réclame pour la Zeeco. Comment trouvez-vous ceci :

« La longue route blanche appelle, appelle... Franchissez les collines et partez bien loin, vous tous, hommes et femmes qui avez du sang dans les veines, et sur les lèvres la vieille chanson des aventuriers. Au diable le pénible labeur et nargue des soucis ! Vitesse, enivrante vitesse... c'est plus qu'un moment de détente, c'est la Vie pour vous et pour moi. C'est cette grande vérité, si neuve, que les créateurs de la voiture Zeeco ont en vue,

tout autant que le prix et le style. Rapide comme l'antilope, souple comme le vol d'une hirondelle, elle a en même temps la puissance d'un éléphant qui charge. Elle a de la classe dans ses moindres lignes. Écoutez-moi bien, mon ami : vous ne connaîtrez jamais le noble art de dévorer l'espace tant que vous n'aurez pas goûté de *ce qui donne à la vie toute sa saveur : la Zeeco.*

« Oui, murmura Frink pensif, c'est d'une assez jolie couleur, si j'ose dire, mais ça n'a pas l'originalité de ces « cascades d'éloquence ».

Toute l'assistance poussa un soupir de sympathie et d'admiration.

CHAPITRE IX

Babbitt aimait bien ses amis, il était ravi de l'importance que lui conférait son rôle de maître de maison, de crier : « Bien sûr que vous allez reprendre du poulet, voyons ! » et il goûtait fort le génie de T. Cholmondeley Frink, mais les cocktails avaient cessé d'agir sur lui, et plus il mangeait, moins il avait d'entrain. Et puis l'atmosphère cordiale du dîner fut gâtée par les pointes que se lançaient les Swanson.

À « Hauteurs Fleuries » et dans les autres quartiers riches de Zénith, et surtout parmi les « jeunes mariées », beaucoup de femmes n'avaient rien à faire. Elles n'avaient guère de domestiques, sans doute, mais grâce aux fourneaux à gaz, aux grilloirs électriques, aux machines à laver la vaisselle, aux aspirateurs, aux cuisines revêtues de faïence, leurs maisons étaient faciles à tenir, et une bonne partie de leur nourriture venait de chez le pâtissier ou le confiseur. Elles n'avaient qu'un ou deux enfants, ou pas du tout. Malgré le mythe que la Grande Guerre avait rendu le travail respectable pour tous, leurs maris trouvaient mauvais « qu'elles perdissent leur temps et prissent un tas d'idées folles » en s'occupant pour rien d'œuvres sociales et, encore plus, qu'en gagnant de l'argent elles fissent croire qu'elles n'étaient pas suffisamment entretenues. Elles travaillaient peut-être deux heures par jour, et le reste du temps mangeaient des bonbons, allaient au cinéma ou couraient les magasins, se réunissaient pour bavarder ou jouer aux cartes, lisaient des magazines, songeaient timidement à des amants qui ne se montraient jamais et vivaient dans une agitation incessante à laquelle elles cherchaient un apaisement en asticotant leurs maris – qui le leur rendaient.

Les Swanson étaient le parfait modèle d'un de ces ménages en bisbille perpétuelle.

Pendant tout le dîner, Eddie Swanson avait critiqué la robe de sa femme, qu'il trouvait trop courte, trop décolletée, d'une transparence indécente, et beaucoup trop chère. Il prenait Babbit à témoin :

« Sérieusement, George, qu'est-ce que vous pensez de ce bout de chiffon que porte Louetta ? Vous ne trouvez pas que ça passe les bornes ?

– Quelle mouche vous pique, Eddie ? C'est ce que j'appelle une petite robe très chic.

– Mais oui, monsieur Swanson, protesta madame Babbitt. Elle est ravissante.

– Là, vous voyez, mon cher, riposta Louetta, furieuse. Vous vous y connaissez si bien en toilettes de femmes ! »

Les invités, eux, sans rien dire, lorgnaient ses épaules.

« Ça va bien, dit Swanson, je m'y connais assez pour savoir que c'est de l'argent perdu, et je suis las de voir que vous ne portez pas les robes dont vous avez une armoire pleine. Je vous ai déjà dit mon opinion là-dessus et vous savez fort bien que vous n'en avez tenu aucun compte. C'est la croix et la bannière pour obtenir quelque chose de vous… »

Cela continua longtemps sur ce ton, et tout le monde écoutait, sauf Babbitt. Tout ce qui l'entourait se perdait dans un brouillard, excepté son estomac qui se faisait cruellement sentir. « J'ai trop mangé, je n'aurais pas dû reprendre de cette machine-là », grognait-il, tout en continuant à engloutir une tranche gélatineuse de glace avec des gaufrettes à la noix de coco, aussi écœurantes que de la mousse de savon. Il se sentait bourré à éclater, sa gorge le brûlait, son cerveau se liquéfiait, et ce n'est qu'à grand-peine qu'il continuait à sourire et à parler fort, comme il convenait à un maître de maison des « Hauteurs Fleuries ».

Sans la présence de ses invités, il se serait enfui, il aurait été marcher pour activer la digestion, mais dans la brume qui emplissait la pièce, ils n'en finissaient pas de parler, de parler, pendant qu'il était au supplice. « Sacré imbécile d'avoir tant mangé... Pas une bouchée de plus ! » et il s'apercevait qu'il buvait encore inconsciemment la glace fondue dans son assiette. Ses amis ne lui en imposaient plus : il ne fut pas transporté d'admiration en entendant Howard Littlefield tirer du fond de son savoir ce renseignement que le symbole chimique du caoutchouc est $C^{10}H^{16}$ qui se transforme en « isoprene » ou $_2C^5Hg$. Brusquement, Babbitt non seulement s'ennuya, mais en eut conscience. Ce fut une volupté de sortir de table, de se lever de sa chaise pour aller s'étendre sur un divan dans le living-room.

Les autres, à en juger par leurs propos à bâtons rompus, sans conviction, leur air d'étouffer lentement, semblaient souffrir autant que lui du fardeau de la vie mondaine et de l'excès de la bonne chère. Tous acceptèrent avec soulagement la proposition de faire un bridge.

Babbitt se remettait, les sensations de brûlure s'atténuaient : il gagna au bridge. Il redevint capable de supporter la cordialité inexorable de Vergil Gunch. Mais il se représentait ce que serait la flânerie avec Paul Riesling, au bord du lac, dans le Maine. C'était aussi accablant, aussi pénible pour l'imagination que le mal du pays. Il n'avait jamais été dans le Maine et pourtant, il voyait les montagnes voilées de brume, le lac paisible au crépuscule. « Ce Paul, à lui tout seul, vaut tous ces poseurs sans cervelle », grommelait-il en dedans, puis : « Je voudrais bien me débarrasser de... de tout ».

Même Louetta Swanson ne lui disait rien.

Elle était jolie et souple. Babbitt n'était pas connaisseur en femmes, sauf en ce qui concernait leur goût en matière de maisons meublées à louer. Il les divisait en « vraies femmes du monde », en « ouvrières », en « vieux machins » et en « poules ». Leur charme le laissait rêveur, mais il était d'avis

que toutes – sauf celles de sa famille – étaient « étranges » et « mystérieuses ». Pourtant son instinct l'avait averti que Louetta Swanson était accessible. Ses yeux, ses lèvres étaient humides. Dans son visage triangulaire, au front large et au menton pointu, la bouche était mince mais énergique et avide, et entre ses sourcils se creusaient deux plis qui révélaient la passion. Elle avait la trentaine peut-être, ou un peu moins. On n'avait jamais rien dit sur elle, mais tous les hommes en lui parlant prenaient naturellement et immédiatement le ton du flirt, et les femmes l'observaient sans rien dire.

Entre les parties de cartes, Babbitt, assis sur le divan, lui parlait avec la galanterie obligatoire, cette galanterie bruyante des « Hauteurs Fleuries » qui n'est pas le flirt, qui le fuit plutôt avec épouvante.

« Vous avez l'air, ce soir, d'une fontaine à soda neuve, Louetta.

– Vraiment ?

– Ce vieil Eddie n'était pas à la bonne.

– Non. J'en ai par-dessus la tête.

– Eh bien, quand vous en aurez vraiment assez, vous pourrez vous sauver avec l'oncle George.

– Si je m'évadais... oh ! alors...

– Vous a-t-on jamais dit que vous avez des mains ravissantes ? »

Elle les regarda et tira dessus la dentelle de ses manches, mais ne fit pas autrement attention à lui. Elle était perdue dans de muettes rêveries.

Babbitt était trop langoureux ce soir-là pour continuer à jouer son rôle de séducteur – strictement respectueux de la morale. Il retourna vers les tables de bridge. Il ne fut pas très tenté

quand madame Frink, une petite femme agitée, proposa de faire « un peu de spiritisme et de tables tournantes... Vous savez, Chum sait évoquer les esprits... sincèrement, il m'en fait peur ».

Les femmes, dans cette réunion, étaient restées toute la soirée au second plan, mais alors, en tant que sexe adonné aux choses de l'esprit pendant que les hommes sont enfoncés dans la matière, elles prirent l'initiative et crièrent : « Oh ! oui, essayons ! » Dans la demi-obscurité que l'on avait faite, les hommes se montraient graves ou plaisantaient, mais les épouses frémissaient, ravies, en s'asseyant autour de la table. Elles riaient : « Maintenant, soyez sages, ou je vous dénonce », disaient-elles, quand on leur prenait la main pour faire la chaîne.

Babbitt tressaillit et reprit un peu goût à la vie quand la main de Louetta se referma, calme et ferme, sur la sienne.

Tous se penchaient, attentifs. Ils frissonnèrent quand quelqu'un respira profondément. Dans la vague lueur qui venait du vestibule, ils avaient l'air irréels, ils se sentaient désincarnés. Madame Gunch poussa un petit cri, et ils tressautèrent avec des plaisanteries forcées, mais sur un sifflement de Frink ils retombèrent dans une attente anxieuse. Soudain, chose à ne pas croire, ils entendirent un coup. Ils regardèrent les mains de Frink, à demi visibles, et les aperçurent immobiles. Ils s'agitèrent, tout en prétendant ne pas être émus.

Frink demanda gravement :

« Y a-t-il quelqu'un là ? » – Un coup. – « Un coup signifiera-t-il oui ? » – Un coup. – « Et ce sera deux pour non ? » – Un coup. – Maintenant, mesdames et messieurs, faut-il demander à notre guide de nous mettre en communication avec un grand esprit du passé ? murmura Frink.

– Oh ! parlons à Dante ! s'écria madame Orville Jones, nous l'avons étudié à notre cercle de lecture. Vous savez qui c'était, Orvy ?

– Bien sûr que je le sais : un poète italien. Où croyez-vous que j'aie été élevé ? riposta son mari offensé.

– Évidemment, dit Babbitt, c'est celui qui guide les touristes Cook dans les Enfers. Je n'ai jamais mis le nez dans ses poèmes, mais on nous a parlé de lui à l'U.

– Suivez monsieur Dannnte ! entonna Eddie Swanson.

– Vous devriez l'obtenir aisément, monsieur Frink, dit Louetta Swanson, puisque vous êtes confrères en poésie.

– Confrères ? Où avez-vous pris ça ? protesta Vergil Gunch. Je veux bien croire que Dante a été très brillant pour un homme du vieux temps – non que je l'aie lu, bien entendu – mais, pour en venir aux faits précis, il ne tiendrait pas le coup une minute s'il fallait qu'il se mette à la littérature pratique et qu'il compose chaque jour, comme Chum, un poème pour le syndicat des journaux.

– Parfaitement, appuya Eddie Swanson, ces vieux bonzes pouvaient prendre leur temps. Par Judas, moi aussi je pourrais faire des vers si j'avais un an devant moi et s'il s'agissait d'écrire sur de vieilles histoires, comme l'a fait Dante.

– Silence, maintenant, demanda Frink, je vais l'appeler… Ô yeux rieurs, émergez des abîmes et amenez-nous ici l'esprit de Dante, que nous, mortels, puissions écouter ses paroles de sagesse.

– Vous avez oublié de leur donner l'adresse : 1658, avenue Brimstone, Hauteurs de feu, aux Enfers ! » ricana Gunch, mais les autres sentirent que c'était irrespectueux. Et en outre « c'était probablement Chum qui tapait les coups, mais pour-

tant, s'il y avait par hasard quelque chose là-dedans, ce serait amusant de parler à un vieux bonhomme de l'ancien temps... »

Un coup. L'esprit de Dante était dans le salon de George F. Babbitt.

Il était, semblait-il, tout prêt à répondre à leurs questions, et « enchanté de les rencontrer ce soir ».

Frink épelait les réponses en énumérant les lettres de l'alphabet, jusqu'à ce que l'esprit-médium frappât à celle qui convenait.

Littlefield demanda, sur un ton docte :

« Vous plaisez-vous au Paradis, Messire ?

– Nous sommes très heureux dans les sphères supérieures, signor. Enchanté de voir que vous étudiez cette grande vérité du spiritisme. »

Telle fut la réponse de Dante.

Tout le cercle se remua avec craquements anxieux de corsets et de plastrons de chemises : « Tout de même si... s'il y avait quelque chose de vrai ?... »

Babbitt avait une préoccupation d'un autre genre. « Si Chum Frink était vraiment un médium ! Pour un écrivain, il avait toujours paru être un type très convenable : il faisait partie de l'église presbytérienne de Chatham Road, fréquentait les déjeuners des Boosters, aimait les cigares, l'auto et les histoires lestes. Mais si, secrètement... après tout on ne peut jamais dire avec ces sacrés intellectuels... et être franchement un spirite, ce serait presque aussi grave que d'être socialiste ! »

Personne ne pouvait être sérieux longtemps en compagnie de Vergil Gunch.

« Demandez à Dante comment s'entendent Jack Shakespeare et ce vieux Virgile – le type qu'on a nommé d'après moi – et s'ils n'aimeraient pas faire du cinéma », lança-t-il, et immédiatement ce fut une gaieté générale. Madame Jones gloussait et Eddie Swanson demandait si Dante n'attrapait pas froid, la tête couverte de ses seuls lauriers.

Dante, enchanté, répondit très poliment.

Mais Babbitt – sa mauvaise humeur chagrine le tourmentait encore – se mit à méditer lourdement dans l'obscurité. « Je ne trouve pas... nous sommes tous si stupides et nous nous croyons très malins. Il y aurait... un homme comme Dante !... Je voudrais avoir lu certaines de ses œuvres... je ne le ferai sans doute pas maintenant. »

Il avait, sans s'expliquer pourquoi, l'impression d'une montagne de scories sur laquelle se détachait, en silhouette sur des nuages menaçants, une figure grave et solitaire. Il était consterné de se sentir un mépris soudain pour ses amis les plus sûrs. Il serra la main de Louetta et trouva du réconfort dans cette chaleur humaine. Puis ressaisi par l'habitude, ce vétéran, il se secoua : « Que diable ai-je donc, ce soir ? »

Il caressa la main de Louetta pour indiquer qu'il n'avait eu aucune intention déplacée en la serrant, et demanda à Frink :

« Dites donc, tâchez d'obtenir de Dante qu'il nous récite un peu de ses poésies. Parlez-lui, dites-lui : « *Buena giorna, Señor, comment ça va, wie geht's ? Un petit poème, Señor ?* »

On redonna la lumière : les femmes étaient assises sur le bord de leur siège, dans cette attitude hésitante et résolue par laquelle une femme indique qu'aussitôt que celui qui parle aura fini, elle va proposer à son mari : « Je crois, mon chéri, qu'il serait peut-être temps de prendre congé. »

Pour une fois, Babbitt ne s'épuisa pas en violents efforts pour retenir ses invités. Il avait le désir de réfléchir à quelque

chose… Mais leurs recherches psychiques les avaient remis en train… (« Pourquoi ne rentraient-ils pas chez eux, bon sang, pourquoi ? ») Si frappé qu'il fût par la profondeur de l'affirmation, il n'éprouva qu'un demi-enthousiasme quand Howard Littlefield proféra : « Les États-Unis sont la seule nation où le gouvernement est un Idéal Moral et pas uniquement une organisation sociale ». (« C'est vrai, c'est vrai, mais… ils ne retourneront donc jamais chez eux ? ») Il était ravi d'ordinaire d'avoir des vues sur « l'intérieur » du monde prodigieux de l'automobile, mais, ce soir-là, il écouta à peine la révélation d'Eddie Swanson : « Si vous voulez une auto d'une classe supérieure à la Javelin, la Zeeco est une fameuse acquisition. Il y a deux semaines environ – et remarquez-le bien, c'était une épreuve sincère, loyale – on a pris une Zeeco, une voiture de tourisme en série, et on a grimpé avec au sommet du Tonawanda, et quelqu'un m'a dit… (« La Zeeco, une bonne bagnole, mais… est-ce qu'ils ont l'intention de passer la nuit ici ? »)

Ils s'en allaient tout de bon avec un brouhaha de « Nous avons passé une soirée délicieuse ».

Babbitt était celui qui montrait l'amitié la plus agressive ; pourtant, au milieu de ses démonstrations empressées, il se disait : « J'en suis venu à bout, mais, un bon moment, j'ai cru que je n'y tiendrais pas. » Et il se préparait à goûter le plaisir le plus délicat du maître de maison : se moquer de ses invités dans la détente de minuit. Quand la porte fut fermée, il bâilla voluptueusement, bombant la poitrine et effaçant les épaules en regardant cyniquement sa femme.

Elle était rayonnante :

« Oh ! ç'a été parfait, n'est-ce pas ? Ils se sont amusés tout le temps, vous ne croyez pas ? »

Il ne put pas donner suite à son projet, tourner ses amis en ridicule : c'eût été railler un enfant bienheureux. Il mentit avec conviction :

« Je crois bien ! La plus jolie réunion de cette année, et de beaucoup.

– Et comme le dîner était bon ! Sincèrement, le poulet rôti m'a paru délicieux.

– S'il l'était ! Digne d'une reine. Je n'avais rien mangé de pareil depuis une éternité.

– N'est-ce pas que Mathilde l'avait merveilleusement réussi ? Et la soupe ?

– On ne fait pas mieux. Le potage était le meilleur que j'aie mangé depuis la naissance d'Hécube. »

Mais sa voix défaillait. Ils se tenaient dans le vestibule, sous la lampe électrique, enfermée dans sa boîte carrée encadrée de nickel. Elle le regarda.

« Mais... George, vous n'avez pas l'air... il semble que vous n'ayez pas été vraiment content de cette soirée.

– Mais si, absolument... bien sûr que si.

– George, qu'est-ce qu'il y a ?

– Oh ! je suis un peu fatigué, évidemment. J'ai travaillé assez dur au bureau. J'ai besoin d'aller me reposer un peu.

– Eh bien, mon chéri, nous partirons pour le Maine dans quelques semaines.

– Oui... – Puis il y alla carrément, sans réticence. – Myra, je crois que cela me ferait du bien d'aller là-bas de bonne heure.

– Mais il y a cette personne que vous devez aller voir à New York pour affaire.

– Qui ça ? Oh ! oui, cet individu... oh ! il n'en est plus question. Mais je voudrais arriver tôt dans le Maine, faire un peu de pêche, prendre une belle truite, ma foi. »

Un rire faux, nerveux.

« Eh bien, qu'est-ce qui vous en empêche ? Verona et Mathilde peuvent faire marcher la maison à elles deux, et nous, nous pouvons partir n'importe quand, si vous trouvez que ce n'est pas trop de frais.

– Mais c'est que... je me suis senti drôle ces temps derniers, j'ai pensé que ce serait peut-être une bonne chose que je m'en aille un peu tout seul, pour me remettre d'aplomb.

– George ! Vous ne *voulez* pas que je vous accompagne ? »

Elle prenait la chose trop misérablement au sérieux pour faire du drame, ou s'offenser, pour être autre chose que triste, sans défense, et rougir comme un coquelicot.

« Mais si, bien entendu. Je voulais simplement dire... »

Et se souvenant que Paul Riesling avait prédit cela, il était aussi désespéré qu'elle.

« Je veux dire que c'est parfois une bonne chose pour un vieux ronchonneur comme moi de s'en aller pour purger sa bile. – Il s'efforça de prendre un ton paternel. – Alors quand vous arriverez dans le Maine avec les gosses, – je pourrais, il me semble, partir juste quelques jours avant vous, – je serai tout disposé à faire la fête, vous comprenez ? »

Il l'amadouait en l'étourdissant de belles paroles sonores, avec des sourires enjôleurs, comme un prédicateur populaire qui bénit une assemblée le jour de Pâques, comme un conférencier humoristique qui fait bonne mesure d'éloquence, comme tous les hommes qui usent d'artifices.

Elle le contemplait fixement ; toute la joie de sa réception s'était évanouie.

« Est-ce que je vous ennuie quand nous allons en vacances ? Je n'ajoute donc rien à votre plaisir ? »

Il éclata. Brusquement, il eut une crise terrible, il ne fut plus qu'un enfant gémissant :

« Si, si, si ! Bon Dieu, si ! Mais vous ne pouvez donc pas comprendre que je suis complètement démoli ? Je suis à bout ! Il faut que je me soigne ! Je vous dis qu'il le faut... J'en ai plein le dos de tout et de tout le monde ! Il faut que je... »

C'est elle maintenant qui se fait raisonnable, protectrice :

« Mais naturellement, vous partirez tout seul... Pourquoi ne pas demander à Paul de vous accompagner, et pêcher tous les deux, et passer ensemble un bon moment ? »

Elle lui caressait l'épaule, se dressant pour l'atteindre, tandis qu'il tremblait de détresse et qu'à cette minute, il n'avait plus seulement pour elle une affection routinière, mais se raccrochait à l'énergie de sa femme.

Elle cria gaiement :

« Et maintenant grimpez vite vous fourrer au dodo. Nous allons arranger ça. Je fermerai les portes. Allons, filez. »

Pendant des minutes, des heures, pendant une morne éternité, il resta étendu sans dormir, frissonnant, épouvanté, comprenant qu'il venait de conquérir sa liberté et se demandant ce qu'il pourrait faire d'un bien si nouveau et si embarrassant.

CHAPITRE X

Il n'y avait pas à Zénith une maison à appartements où l'on eût pratiqué la compression plus résolument que dans celle des « Armoiries de Revelstoke » qu'habitaient Paul et Zilla Riesling. En glissant les lits dans des alcôves on transformait les chambres à coucher en salons. Les cuisines étaient des armoires, contenant un fourneau électrique, un évier en cuivre, une glacière en verre et, par intermittences, une bonne balkanique. Tout dans cette maison était extrêmement moderne, extrêmement réduit, sauf les garages.

Les Babbitt faisaient une visite aux Riesling. C'était une aventure risquée que de venir les voir, intéressante, mais parfois déconcertante. Zilla était une blonde active, à la voix stridente, épanouie, bien en chair. Quand elle consentait à être de bonne humeur, sa gaieté nerveuse était amusante. Ses commentaires sur les gens étaient pleins de verve satirique et démasquaient l'hypocrisie. « Comme c'est ça ! » disait-on d'un air penaud. Elle dansait avec frénésie et allait dans le monde pour s'amuser, mais au milieu d'une réunion, elle était prise d'indignation. C'était son état habituel : la vie n'était qu'une machination contre elle, et elle s'en plaignait avec fureur.

Elle était, ce soir-là, en veine d'amabilité. Elle se contenta d'insinuer qu'Orville Jones portait un toupet, que madame T. Cholmondeley Frink, quand elle chantait, rappelait une Ford grimpant une côte, et que l'honorable Otis Deeble, maire de Zénith et candidat au Congrès, était un imbécile boursouflé, ce qui était la pure vérité. Les Babbitt et les Riesling étaient assis dans le petit salon de l'appartement, sur le bord de chaises recouvertes de soie, mais dures comme des pierres, devant une fausse cheminée, près d'un pianola tout neuf sous sa housse lamée d'or. Soudain, madame Riesling s'écria :

« Allons ! un peu d'entrain. Prenez votre violon, Paul, que j'essaie de faire danser Georgie convenablement. »

Les Babbitt, eux, avaient des idées plus sérieuses en tête : ils combinaient la petite fugue dans le Maine. Mais quand madame Babbitt demanda avec son bon sourire : « Est-ce que Paul est aussi fatigué que Georgie de son travail de l'hiver ? » Zilla se souvint d'un outrage qu'elle avait subi, et quand Zilla Riesling avait un de ces souvenirs, la terre s'arrêtait de tourner jusqu'à ce qu'on eût manifesté à ce sujet.

« S'il est fatigué ? Non, il perd la tête, simplement, voilà tout. Vous croyez Paul très raisonnable, eh oui, et il aime bien se faire passer pour un agneau, mais il est entêté comme une mule. Ah ! si vous étiez obligés de vivre avec lui, vous verriez comme il est facile ! Il fait semblant d'être doux pour pouvoir n'en faire qu'à sa tête. Et moi je passe pour un terrible tyran, mais si je ne le secouais pas de temps à autre, si je ne mettais pas quelque chose en train, nous moisirions dans notre coin. Il ne veut jamais aller nulle part et... Tenez, l'autre soir, la voiture ne marchait pas – et c'était bien sa faute : il aurait dû la mener chez le mécanicien pour faire recharger les accumulateurs – et il ne voulait pas aller au cinéma en tram. Il y est venu tout de même, mais il y avait un de ces receveurs insolents, et Paul n'a rien voulu faire.

« J'étais debout sur la plate-forme, attendant qu'on me laisse entrer dans l'intérieur, et ce conducteur, cette brute, me crie : « Allons, vous, grouillez-vous ! » Jamais de ma vie personne ne m'a parlé sur ce ton-là. J'étais si étonnée que je me retourne vers lui et je lui dis – je pensais qu'il devait y avoir une erreur, – et je lui dis très aimablement : « C'est à moi que vous parlez ? » Et il continue et hurle : « Oui, c'est à vous ! Vous empêchez « la voiture de partir. » J'ai vu que c'était un de ces sales individus mal élevés avec lesquels on n'obtient rien par la douceur ; alors j'ai changé de ton, je l'ai regardé bien en face et je lui ai dit : « Je vous... demande... pardon, je n'en fais rien, ce sont

ces gens devant moi qui ne bougent pas, et, qui plus est, vous me permettrez de vous dire, jeune homme, que vous êtes un ignoble insolent, un malotru mal embouché, que vous n'avez rien d'un homme bien élevé. Je ne manquerai pas de vous signaler et nous verrons, ai-je dit, si une femme comme il faut doit se laisser insulter par le premier voyou venu qui a bu, parce qu'il porte un uniforme malpropre, et je vous serai obligée de garder pour vous vos injures dégoûtantes. »

« Et là-dessus, j'ai attendu que Paul montre s'il était au moins une moitié d'homme et prenne ma défense, mais il restait impassible, feignant de n'avoir rien entendu. Aussi lui ai-je dit : « Eh bien, si... »

– Oh ! la ferme, Zill, la ferme ! grogna Paul. Nous savons tous que je ne suis qu'une poule mouillée et vous une sensitive, n'en parlons plus.

– Ne plus en parler ?... – La figure de Zilla se contractait comme celle de la Méduse, sa voix perçante déchirait le tympan comme une lame. Elle était toute gonflée de la joie d'avoir raison et mauvais caractère. Elle partait en guerre, et, comme tous ceux qui le font, elle exultait de trouver l'occasion d'être méchante au nom de la vertu. – Ne plus en parler ? Si l'on savait de combien de choses je ne parle plus...

– Oh ! vous n'avez pas fini de m'attraper ?

– Oh ! oui, ce serait du joli, si je ne vous secouais pas ! Vous resteriez au lit jusqu'à midi et vous joueriez du violon comme un imbécile jusqu'à minuit. Vous êtes né paresseux, mollasse et lâche, Paul Riesling...

– Ne dites pas cela, voyons, Zilla, vous n'en pensez pas un mot, protesta madame Babbitt.

– Si, je le dirai, et je le pense comme je le dis.

– Oh ! quelle idée, Zilla ! – Madame Babbitt, très maternelle, se donnait des airs. Elle n'était pas plus âgée que Zilla, mais elle le paraissait à première vue. Elle était placide, mûre et bouffie, tandis que Zilla, à quarante-cinq ans, était si maquillée, si serrée dans son corset qu'on se doutait bien qu'elle était plus vieille qu'elle n'en avait l'air. – On n'a pas idée de parler sur ce ton à ce pauvre Paul !

– Pauvre Paul est bien le mot ! Nous serions pauvres tous les deux, dans un asile d'indigents, si je ne le réveillais pas.

– Voyons, Zilla, Georgie et moi nous parlions justement de ce que Paul avait toute l'année travaillé très dur, et nous pensions comme ce serait bien si les deux amis pouvaient s'échapper un peu tout seuls. J'ai obtenu de George qu'il parte pour le Maine avant nous tous et qu'il se repose avant notre arrivée, et ce serait charmant, il me semble, si Paul pouvait s'arranger pour l'accompagner. »

En entendant présenter ainsi son projet d'évasion, Paul perdit son impassibilité, il se frotta fébrilement les mains.

Zilla était aux abois :

« Ah ! vous avez de la chance ! Vous pouvez laisser partir George sans le surveiller. Ce bon gros George ! Il ne jette jamais un regard sur une autre femme ! Il lui manque l'étincelle.

– Par Dieu non, je ne l'ai pas ! »

Babbitt défendait avec ardeur son inestimable immoralité quand Paul l'interrompit, et Paul avait l'air menaçant. Il se leva brusquement et dit à Zilla tout doucement :

« Vous voulez dire, je suppose, que j'ai quantité de petites amies ?

– Parfaitement.

– Eh bien, alors, ma chère, puisque vous voulez le savoir, je n'ai pas été un moment, dans ces dix dernières années, sans trouver quelque gentille femme pour me consoler, et tant que vous persisterez à être aussi aimable, je continuerai, moi, à vous tromper. Ce n'est pas si difficile : vous êtes si bornée. »

Zilla se mit à pousser des cris, des hurlements : on ne pouvait distinguer les mots dans son débordement d'invectives.

Alors le doux George F. Babbitt se transforma. Si Paul était menaçant, si Zilla était une furie à la chevelure entremêlée de serpents, si les émotions modérées qui convenaient aux « Armoiries de Revelstoke » avaient dégénéré en haines crues, c'était lui, Babbitt, qui était le plus formidable. Il bondit sur ses pieds. Il paraissait très grand quand il prit Zilla par l'épaule. Les ménagements habituels au courtier avaient disparu, et sa voix était cruelle :

« J'en ai assez de toutes ces sacrées absurdités ! Voilà vingt-cinq ans que je vous connais, Zill, et je ne vous ai jamais vue manquer une occasion de faire retomber vos désappointements sur Paul. Vous n'êtes pas méchante, vous êtes pire : folle. Et je vous déclare que Paul est le meilleur garçon que Dieu ait jamais fait. Pas une personne sensée qui ne soit lasse et écœurée de vous voir profiter de ce que vous êtes une femme pour lancer toutes les basses insinuations que vous pouvez inventer. Qui êtes-vous, Dieu de Dieu, pour qu'un homme comme Paul ait à vous demander la *permission* de m'accompagner ? Vous vous conduisez comme si vous étiez un composé de la reine Victoria et de Cléopâtre. Insensée que vous êtes, vous ne voyez donc pas comme on se moque de vous, comme on ricane ? »

Zilla sanglotait :

« Jamais… non, jamais… personne ne m'a parlé comme ça !

– Non, mais c’est comme ça qu’on parle derrière votre dos... toujours. On dit que vous n’êtes qu’une vieille acariâtre... vieille, grand Dieu ! »

Cette lâche attaque la brisa. Elle avait les yeux hagards, elle pleurait. Babbitt, lui, rayonnait, farouche. Il se sentait l’exécuteur tout-puissant, sous le regard épouvanté de Paul et de madame Babbitt : il était le maître de la situation.

Torturée, Zilla implorait :

« Oh ! on ne dit pas cela.

– Certainement si.

– J’ai été mauvaise... je suis désespérée... je me tuerai, je ferai n’importe quoi... Oh... je... que voulez-vous de moi ? »

Elle s’abaissait complètement et elle y trouvait une satisfaction. Pour qui a le goût des scènes, il n’y a pas de plus grande jouissance qu’une humilité profonde, mélodramatique, égoïste.

« Je veux que vous laissiez Paul venir avec moi dans le Maine.

– Comment pourrais-je l’empêcher d’y aller ? Vous venez de dire que je suis une imbécile, que personne ne fait attention à moi.

– Oh ! vous sauriez très bien, très bien le retenir. Ce qu’il faut, c’est renoncer à prétendre que de la minute où vous l’aurez perdu de vue, il se mettra à courir après un cotillon. En somme, c’est de là que partent tous les embêtements du pauvre garçon. Vous devriez être plus raisonnable...

– Oh ! je le serai, sincèrement, George, je le serai. J’ai mal agi, je le sais. Oh ! pardonnez-moi tous, pardonnez-moi. »

Elle était contente… Babbitt aussi. Il avait condamné avec force, il pardonna généreusement, et en se retirant avec sa femme, il lui donna d'abondantes explications.

« Ç'a été un peu honteux de bousculer Zilla à ce point, mais c'était la seule manière d'en venir à bout. Bon Dieu, je l'ai eue tout de bon : elle rampait à mes pieds. »

Elle répondit avec calme :

« Oui, vous avez été atroce. Vous jouiez votre rôle avec complaisance, ravi de votre magnifique personnage.

– Ah ! parbleu, c'était sûr ! Je devais bien m'attendre à vous avoir contre moi, à vous voir prendre le parti des femmes.

– Oui. Pauvre Zilla, elle est si malheureuse. Cela retombe sur Paul. Elle n'a rien à faire dans ce petit appartement, et elle rêvasse trop. Et puis elle était si jolie, si brillante, et elle souffre de vieillir. Oh ! vous avez été aussi odieux que possible… je ne suis pas du tout fière de vous… ni de Paul, faisant étalage de ses honteuses aventures. »

Il s'entêta dans un silence boudeur : tout au long du chemin jusque chez eux, il garda sa mauvaise humeur, son air de dignité outragée. À la porte, il la quitta, hautain, content de soi, et traversa la pelouse à grands pas.

Il eut une révélation dans un éclair : « Diable, je me demande si elle a raison… en partie au moins ? » Le surmenage avait dû mettre sa sensibilité à vif : ce fut un des rares moments de sa vie où il mit en doute sa constante supériorité. Il s'aperçut que la nuit d'été sentait l'herbe mouillée. Enfin : « Oh ! tant pis, ça y est ! Nous allons faire notre petite fugue. Et puis, pour Paul, je ferais n'importe quoi. »

Ils achetaient leur attirail pour le Maine chez Ijams frères, magasins de fournitures pour le sport, avec l'aide de Willis

Ijams, leur camarade du club des Boosters. Babbitt, complètement fou, dansait et sonnait de la trompette. Il murmurait à Paul : « Dis donc, c'est déjà pas mal, hein ? d'acheter notre matériel, hein ? Et ce bon vieux Willis Ijams qui descend pour s'occuper de nous lui-même ! Hein ! si ces gens qui sont en train de se procurer leur équipement pour les Lacs du Nord savaient que nous allons tout simplement dans le Maine, ils en feraient une maladie, tu ne crois pas ?... Voyons, frère Ijams... Willis, je veux dire, vous en avez une veine ! Nous sommes deux bonnes poires ! Laissez-moi faire : je vais acheter toute la boutique. »

Il jetait des regards de convoitise sur les cannes à pêche et les magnifiques bottes de caoutchouc montant jusqu'aux hanches, sur les tentes, à fenêtres garnies de celluloïd, sur les chaises pliantes et les glacières. Il voulait tout de bon emporter de tout cela. C'était Paul, qui avait toujours été vaguement son protégé, qui devait calmer ses désirs fous.

Mais Paul lui-même s'enthousiasma quand Willis Ijams, marchand qui ne manquait ni de poésie ni de diplomatie, discuta mouches :

« Vous savez naturellement, mes amis, dit-il, que la grande lutte est entre les mouches sèches et les mouches humides. Pour ma part, je suis pour les sèches. C'est plus sportif.

– Évidemment, beaucoup plus sportif, tonna Babbitt, qui n'entendait pas grand-chose aux mouches, sèches ou humides.

– Maintenant, si vous m'en croyez, Georgie, vous prendrez surtout de ces « crépuscules pâles », « joncs argentés » et « fourmis rouges ». Oh ! mon cher, ça, c'est une mouche, cette fourmi rouge !

– Je vous crois, voilà ce que c'est, une mouche ! dit joyeusement Babbitt.

– Oui, monsieur, cette fourmi rouge, dit Ijams, est une vraie, une brave et loyale mouche.

– Oh ! je me doute qu'un M. Truite ne fera pas le malin quand je laisserai tomber sur l'eau une de ces fourmis rouges, affirma Babbitt, tout en faisant de son poignet solide, un vigoureux simulacre de lancement de ligne.

– Oui, et le saumon prisonnier y mordra aussi, dit Ijams, qui n'avait jamais vu de saumon enfermé dans un lac.

– Saumon ! Truite ! Hein, Paul, vois-tu l'oncle George en pantalon kaki, en train de les sortir de l'eau, un beau matin, sur les sept heures ? Voui ! »

Ils étaient dans le rapide de New York, en route, chose incroyable, pour le Maine, et sans leur famille, chose non moins incroyable. Ils étaient libres, entre hommes, dans le compartiment des fumeurs du Pullman.

Derrière les vitres du wagon, s'étendait un rideau de ténèbres, pointillé d'or par de rares et mystérieuses lumières. Babbitt, dans le balancement et le fracas autoritaire du train, se sentait nettement emporté, emporté. Il se pencha vers Paul et lui murmura :

« C'est rudement bon de filer, hein ? »

La petite pièce, aux murs d'acier de ton ocre, était surtout pleine de la sorte de gens qu'il classait dans la catégorie des « meilleurs types qu'on puisse rencontrer », des « vrais bons garçons ». Ils étaient quatre sur la longue banquette : un gros homme à large face, à l'air malin, un autre à la figure en lame de couteau, avec un chapeau de velours vert, un tout, tout jeune homme, qui fumait dans un porte-cigarette en imitation d'ambre, et Babbitt. En face d'eux, dans deux fauteuils en cuir mobiles, étaient Paul et un personnage démodé, mince, à l'expression rusée, la bouche encadrée de rides. Ils lisaient tous des journaux ou des feuilles de publicité, et attendaient les plaisirs de la conversation. Ce fut le tout jeune homme, à son premier voyage en Pullman, qui ouvrit le feu.

« Bon Dieu, dit-il d'un air fier, j'en ai fait une bombe à Zénith. Quand on connaît le truc, il y a moyen de faire la nouba tout autant qu'à New York.

– Peuh ! je parie que vous avez fait une noce à tout casser. J'ai bien vu que vous étiez un fameux fêtard, quand vous êtes monté dans le train », dit le gros homme, en pouffant de rire.

Les autres, enchantés, posèrent leurs journaux.

« Eh bien, ça n'a pas mal marché. Je crois que j'ai vu dans l'*Arbor* des choses que vous n'avez jamais vues.

– Oh ! j'en suis persuadé. Je parie que vous avez vidé la coupe des plaisirs comme un vrai petit luron ! »

Là-dessus, le jouvenceau ayant servi à les mettre en rapport, ils le laissèrent tomber et se lancèrent dans une véritable conversation. Seul, Paul, assis à l'écart et lisant le feuilleton d'un journal, n'y prit pas part, et tous les autres, sauf Babbitt, le considérèrent comme un snob, un original, dénué d'intelligence.

Ce qu'a dit chacun d'eux, on n'a jamais pu le déterminer, et peu importe, puisqu'ils avaient tous les mêmes idées et les exprimaient avec la même assurance massive et hardie. Si ce n'était pas Babbitt qui prononçait une certaine sentence, du moins applaudissait-il avec enthousiasme le magistrat qui la formulait.

« À propos, déclarait le premier, on vend décidément de quoi boire à Zénith, et partout d'ailleurs, j'imagine. Je ne sais pas ce que vous pensez de la prohibition, moi ce qui me frappe, c'est que c'est un grand bienfait pour le pauvre bougre qui n'a aucune volonté, mais pour des gens comme nous, c'est une atteinte à la liberté individuelle.

– Très juste, affirmait le second : le Congrès n'a pas le droit d'empiéter sur la liberté de chacun. »

Un voyageur entra, venant d'un autre compartiment, mais, comme tous les sièges étaient occupés, il resta debout le temps de fumer sa cigarette. C'était un intrus : il n'appartenait pas aux vieilles familles du compartiment des fumeurs. On le regarda froidement, et, après un effort pour paraître à son aise en examinant son menton dans la glace, il y renonça et sortit sans avoir ouvert la bouche.

« Je viens de faire un tour dans le Sud, dit un des membres du « comité ». Les affaires n'y sont pas très bonnes.

– Ah ! vraiment ? Pas très bonnes, hein ?

– Non, elles m'ont paru être au-dessous de la normale.

– Au-dessous de la normale, hein ?

– Oui, je ne peux pas dire autrement. »

Tout le comité hocha gravement la tête et conclut :

« Oui, en somme, ils n'ont pas de quoi faire les malins.

– D'ailleurs, les affaires ne sont pas ce qu'elles devraient être dans l'Ouest non plus, pas à beaucoup près.

– C'est un fait, et les hôtels s'en aperçoivent certainement. Et ça, c'est une bonne chose : ces hôtels qui faisaient payer cinq dollars par jour... oui, et même six ou sept, pour une mauvaise chambre, seront trop heureux d'en trouver quatre, et de vous assurer peut-être un peu de service.

– C'est un fait. À propos d'hôtels, l'autre jour, je suis descendu pour la première fois au Saint-Francis, à San Francisco : c'est certainement une maison de premier ordre.

– Vous avez raison, camarade. Le Saint-Francis est un établissement épatant, tout à fait A. I.[12]

– C'est un fait. Je suis d'accord avec vous : une maison de premier rang.

– Mais, dites-moi, quelqu'un de vous a-t-il jamais été au Rippleton, à Chicago ? Je ne veux pas débiner, et je comprends qu'on surfasse les prix chaque fois qu'on peut, mais, parole, de toutes les sales boîtes qui se donnent pour des hôtels de première classe, c'est ce qu'il y a de pire. Mais je les *aurai*, ces gaillards-là, un de ces jours, et je le leur ai dit. Vous savez comme je suis, – ou vous ne le savez peut-être pas, – mais je suis habitué au plus grand confort, et je consens parfaitement à payer un prix raisonnable. J'arrivais à Chicago un peu tard l'autre nuit, et le Rippleton est tout près de la gare, je n'y avais jamais été, mais je dis à un chauffeur de taxi – je suis d'avis de toujours prendre un taxi quand on arrive tard : ça coûte peut-être un peu plus cher, mais, parbleu, ça en vaut la peine, quand vous avez à vous lever de bonne heure, le lendemain matin, pour aller vendre votre camelote, – je lui dis donc : « Conduisez-moi au « Rippleton. »

« Bon, nous y arrivons. Je m'amène au bureau et je dis à l'employé : « Dites-moi, mon garçon, avez-vous « une bonne chambre avec bain pour le Cousin Bill ? » Ah ! mes amis ! on aurait cru que je lui avais vendu de la saleté ou que je lui demandais de travailler le jour du Yom Kippur. Il me regarde avec des yeux ronds et jappe : « Je ne sais pas, l'ami, je vais voir », et il disparaît derrière le tableau où ils ont la liste des chambres. Il a dû, j'imagine, téléphoner à l'Association de Crédit ou à la Ligue de Sécurité Américaine, pour savoir si on pouvait me recevoir – en tout cas, il en aurait eu le temps – ou peut-être s'est-il sim-

---

[12] Initiales qui désignent, sur les répertoires de navigation, les vaisseaux de première classe.

plement endormi. Enfin, il reparaît, me considère comme si ça lui faisait mal et lâche : « Je crois que je peux vous donner une chambre avec salle de bains. – Très gentil à vous, désolé de vous déranger : et combien ça me coûtera-t-il ? lui dis-je, la bouche en cœur. – Vous paierez ça sept dollars par jour, l'ami », me répondit-il.

« Ma foi, il était tard, et puis ça passait dans mes frais de voyage. Bon Dieu, si j'avais dû payer de ma poche, au lieu de la maison, j'aurais battu les rues toute la nuit, vous pouvez m'en croire, avant de laisser une taverne quelconque m'estamper de sept bons gros dollars tout ronds ! Donc j'accepte. Alors l'employé réveille un charmant garçon – un jeune enfant qui n'avait pas plus de soixante-dix-neuf ans – il avait combattu à la bataille de Gettysburg et ne savait pas qu'elle était finie, et il m'a pris, j'imagine, pour un des Confédérés, à la façon dont il me regardait – et donc ce Rip van Winkle me conduisit à quelque chose – j'ai découvert plus tard qu'ils appelaient ça une chambre, mais j'ai cru d'abord qu'il y avait erreur – j'ai pensé qu'ils me mettaient dans le tronc de l'Armée du Salut ! À sept dollars par jour, Dieu de Dieu !

– Oui, j'ai entendu dire que le Rippleton était assez vieillot. Quand je vais à Chicago, je descends toujours au Blackstone ou au La Salle… maisons de premier ordre.

– Dites-moi, quelqu'un de vous est-il jamais allé au Birchdale, à Terre Haute ? Comment est-ce ?

– Oh ! le Birchdale, hôtel de première classe. »

(Un quart d'heure de délibération sur l'état des hôtels à South Bend, Flint, Dayton, Tulsa, Wichita, Fort Worth, Winona, Erie, Fargo et Moose Jaw.)

« À propos de prix, dit l'homme au chapeau de velours, en maniant la dent d'élan accrochée à sa lourde chaîne de montre, je voudrais savoir où ils se procurent ces tissus pour vêtements

qu'ils ont maintenant. Regardez ce costume que j'ai sur moi – et il pinçait la jambe de son pantalon. – Il y a quatre ans, je l'ai payé quarante-deux dollars cinquante, et c'était bien ce que ça valait. Eh bien, l'autre jour, en rentrant chez moi, je vais dans un magasin et demande à voir un complet, et le commis me présente un laissé-pour-compte que, ma parole, je n'aurais pas voulu mettre sur le dos d'un domestique. Par pure curiosité, je lui demande : « Combien ce rossignol ? – Rossignol, dit-il, qu'est-ce que vous entendez par là ? C'est de la belle marchandise, pure laine... » Tu parles ! C'était de la bonne laine végétale, oui, provenance directe de la plantation ! – « Pure laine, répète-t-il, et on nous paie ça soixante-sept quatre-vingt-dix. – Ah ! oui, vraiment, oui... mais pas moi », dis-je, et je sors tout droit. Pensez-vous ! J'ai dit à ma femme : « Eh bien, tant que vous aurez la force de mettre encore quelques pièces au pantalon de papa, nous nous passerons d'acheter des vêtements. »

– Très juste, camarade. Ainsi voilà les cols, par exemple...

– Hein ! attendez ! protesta le gros homme. Qu'est-ce qu'ils ont, les cols ? J'en vends, moi. Vous rendez-vous compte que le prix de la main-d'œuvre pour les cols est de deux cent sept pour cent au-dessus... »

Ils reconnurent que, si leur vieil ami le gros homme vendait des cols, le prix de cet article était exactement ce qu'il devait être, mais tous les autres vêtements étaient d'un prix effroyablement exagéré. Maintenant ils s'admiraient et s'aimaient mutuellement. Ils examinèrent à fond la science des affaires, et furent d'avis que le but à atteindre, quand on fabrique une charrue ou une brique, est de la vendre. Pour eux, le héros de roman n'était plus le chevalier, le poète errant, le cow-boy, l'aviateur, ni le jeune et vaillant procureur, mais le grand commerçant, qui, sur son bureau, recouvert d'une glace, avait l'*Analyse des Problèmes du négoce*, dont le titre de noblesse était « Bon homme d'affaires », et qui, en compagnie de ses jeunes samouraïs, se consacrait à la tâche mondiale de *vendre*, non pas de vendre un

article spécial à quelqu'un en particulier, mais purement de *vendre*.

À les entendre « parler boutique », Paul Riesling se rapprocha d'eux. Ce n'était pas uniquement un violoniste et un mari intéressant par ses malheurs, c'était aussi un habile vendeur de toitures goudronnées. Il écouta les aperçus du gros homme sur la « valeur des orgues mécaniques et des prospectus comme méthode pour racoler des clients sur la voie publique », et il présenta lui-même une ou deux idées excellentes au sujet de l'emploi des timbres de deux *cents* sur les circulaires. Mais alors il viola la loi sacro-sainte du clan des Bons-Garçons : il devint poseur.

Ils arrivaient à une ville. Dans un faubourg, ils passaient devant une aciérie tout embrasée de flammes écarlates et orangées, qui léchaient les cheminées cadavériques, les murs revêtus de fer et les sinistres convertisseurs Bessemer.

« Mon Dieu, dit Paul, regardez ça : c'est magnifique.

– Je vous crois, que c'est magnifique, l'ami. C'est la fabrique d'acier Shelling-Horton, et on m'a dit que le vieux John Shelling, en faisant des munitions pendant la guerre, s'est fait trois bons millions de dollars. »

L'homme au chapeau de velours prononçait ces mots avec respect.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua Paul, je remarquais de quelle façon merveilleuse la lumière fait surgir des ténèbres cette cour pittoresque, toute jonchée de débris. »

On le regarda avec stupeur, et Babbitt lança :

« Ce Paul a certainement l'œil pour les endroits pittoresques, les coins originaux et toutes ces histoires-là. Il aurait fait un écrivain, ou quelque chose dans ce genre-là, s'il ne s'était pas mis dans les toitures. »

Paul eut l'air ennuyé. (Babbitt se demandait parfois si Paul goûtait beaucoup sa manière de le faire valoir.) L'homme au chapeau de velours grogna :

« Pour ma part, je trouve que l'usine de Shelling-Horton est très sale et mal tenue : c'est un affreux désordre. Mais s'il vous plaît d'appeler ça pittoresque, aucune loi ne l'interdit, j'imagine. »

Paul se replongea, d'un air boudeur, dans son journal et la conversation tomba tout naturellement sur les trains.

« À quelle heure arrivons-nous à Pittsburg ? demanda Babbitt.

– À Pittsburg ? Je crois que c'est à... non, c'était l'horaire de l'an dernier... Attendez un instant... voyons... j'ai justement là un indicateur.

– Je me demande si nous sommes à l'heure ?

– Oui, nous devons sûrement y être à peu près.

– Non, nous n'y sommes pas ; nous avions sept minutes de retard à la dernière station.

– Vraiment ? Exactement ? Eh bien, ma foi, je croyais que nous étions à l'heure.

– Non, nous avons sept minutes de retard environ.

– Eh oui, c'est vrai... sept minutes de retard. »

Le garçon entra – un nègre en veste blanche à boutons de cuivre.

« Combien de retard, George ? grommela le gros homme.

– Ma foi, je ne sais pas, Monsieur. Je crois que nous sommes à peu près à l'heure », dit-il, tout en pliant les serviettes

et en les accrochant lestement aux patères au-dessus des cuvettes.

Le comité le considérait, l'air sombre, et dès qu'il fut parti, il gémirent :

« Je ne sais pas ce qu'ont maintenant ces nègres : on n'obtient jamais qu'ils vous répondent poliment.

– C'est un fait. Ils se mettent à n'avoir plus le moindre respect pour nous. Le noir d'autrefois était un bon vieux type, il savait se tenir à sa place, mais ces jeunes seigneurs-là ne veulent pas être garçons de restaurant ou éplucheurs de coton... oh ! non, il faut qu'ils soient avocats, professeurs, ou Dieu sait quoi ! Je vous l'assure, ça devient un problème sérieux. Nous devrions nous entendre pour remettre les noirs, oui, oui, à leur place, et les jaunes aussi. D'ailleurs, je n'ai pas l'ombre d'un préjugé de race. Je suis le premier à me réjouir quand je vois réussir un nègre – pourvu qu'il se tienne à son rang et n'essaie pas d'usurper l'autorité légitime et les capacités en affaires du blanc.

– Voilà l'idée juste ! Une autre chose à faire – dit l'homme au chapeau de velours, qui s'appelait Koplinsky – c'est de fermer le pays à tous ces maudits étrangers. Grâce au Ciel, nous limitons l'immigration. Il faut apprendre à ces Dagos[13] et à ces Huns que c'est ici un pays d'hommes blancs et qu'on n'y a pas besoin d'eux. Quand nous aurons assimilé les étrangers que nous avons ici actuellement, que nous leur aurons appris les principes de l'américanisme et que nous aurons fait d'eux des gens supportables, alors peut-être en laisserons-nous entrer encore quelques-uns.

---

[13] Terme d'argot qui désigne aux États-Unis tous les étrangers d'origine espagnole, portugaise ou italienne.

– Parbleu oui, c'est un fait ! » déclarèrent-ils, et ils abordèrent des sujets moins graves.

Ils passèrent rapidement en revue les prix des automobiles, le coût des pneumatiques au mille, les stocks d'essence, la pêche, et les prévisions de la récolte en blé dans le Dakota.

Mais le gros homme supportait avec impatience cette perte de temps. C'était un vétéran du voyage, affranchi de toute illusion. Il avait déjà affirmé qu'il était un « vieux de la vieille ». Il se pencha en avant, rassembla leur attention par son expression malicieuse, et murmura :

« Oh ! les amis, assez de cérémonies, que diable ! venons-en aux histoires. »

La gaieté et l'intimité devinrent très grandes.

Paul et le jouvenceau disparurent. Les autres s'étalèrent sur la longue banquette, déboutonnèrent leur gilet, posèrent leurs pieds sur les chaises, rapprochèrent d'eux les crachoirs de cuivre, et déroulèrent le store vert de la fenêtre, pour s'abriter contre l'impression désagréable de la nuit. Après chaque éclat de rire, ils criaient :

« Dites, connaissez-vous celle du... »

Babbitt était exubérant, il se sentait un homme.

Quand le train s'arrêta quelque temps à une importante station, les quatre hommes firent les cent pas sur le quai, sous la vaste toiture enfumée, qui ressemblait à un ciel d'orage, sous les passerelles, au milieu de paniers de canards et de quartiers de bœuf, dans le mystère d'une ville inconnue. Ils marchaient de front, comme de vieux amis, très satisfaits. Quand retentit le « En voiture ! » prolongé – comme un appel dans la montagne, au crépuscule – ils remontèrent dans leur fumoir, et jusqu'à deux heures du matin continuèrent à débiter des histoires comiques, pleurant de rire et les yeux piqués par la fumée des ci-

gares. En se séparant, ils se serrèrent la main, avec des : « Ç’a été une merveilleuse séance. Désolé que ce soit si vite fini. Ravi de vous avoir rencontré. »

Babbitt, étendu sans dormir dans sa chaude couchette close du Pullman, était secoué par le souvenir du Limerick[14] cité par le gros homme, sur la dame qui rêvait de plaisirs défendus. Il releva le store ; un bras passé entre sa tête et le mince oreiller, il regardait défiler les silhouettes des arbres et les réverbères des villages, semblables à des points d’exclamation. Il était parfaitement heureux.

---

[14] Petite pièce plaisante de cinq vers, dont 1, 2 et 5 riment, ainsi que 3 et 4.

CHAPITRE XI

Ils avaient quatre heures à passer à New York entre deux trains. Babbitt désirait par-dessus tout voir l'Hôtel Pennsylvania, construit depuis sa première visite. Il levait les yeux dessus en murmurant :

« Deux mille deux cents chambres et autant de salles de bains ! Ça, ça bat tous les records. Seigneur, leurs recettes doivent être... voyons, supposons que le prix des chambres soit de quatre à huit dollars par jour, et il doit y en avoir jusqu'à dix et même... quatre fois deux mille deux cents... ou disons six fois... enfin, en tout cas, avec les restaurants et tout le reste, ça doit se chiffrer entre huit et quinze mille dollars par jour. Tous les jours ! Je n'aurais jamais cru voir chose pareille ! Quelle ville ! Bien entendu, l'habitant moyen de Zénith a plus d'initiative personnelle que ces bluffeurs d'ici, mais il faut s'incliner devant New York. Oui, c'est l'as des villes... à certains points de vue. Eh bien, mon vieux Paulski, nous avons vu, je crois, tout ce qui en vaut la peine. Comment allons-nous tuer le reste du temps ? Cinéma ? »

Mais Paul avait envie de voir un transatlantique.

« J'ai toujours désiré aller en Europe, et, tonnerre, j'irai un jour, avant de claquer ! » dit-il en soupirant.

D'un débarcadère situé sur la rivière Nord, ils regardaient l'arrière de l'*Aquitania*, ses cheminées et ses antennes pour la sans-fil, qui se dressaient au-dessus du bassin où elle était amarrée.

« Par Dieu, dit Babbitt, ce ne serait pas si mal d'aller jusqu'au Vieux Continent et de jeter un coup d'œil à toutes ces ruines et au pays où est né Shakespeare. Et puis, pense donc :

pouvoir se commander un verre chaque fois qu'on en a envie ! Entrer tranquillement dans un bar et crier bien haut : « Un cocktail, et au diable la police ! » Pas mal du tout. Qu'est-ce que tu voudrais voir par là-bas, Paulibus ? »

Paul ne répondit pas. Babbitt se retourna. Paul, debout, les poings serrés, la tête baissée, regardait le paquebot avec une sorte de terreur. Son corps mince, qui se détachait sur les planches inondées de soleil de l'embarcadère, était d'une maigreur enfantine.

Babbitt répéta :

« Qu'est-ce que tu irais chercher de l'autre côté, Paul ? »

Avec un regard farouche au vapeur, la poitrine haletante, Paul murmura : « Oh ! mon Dieu ! » Et, tandis que Babbitt l'observait avec anxiété, il lança : « Viens, ne restons pas là... »

Et il descendit en toute hâte de l'embarcadère, sans un coup d'œil en arrière.

« C'est drôle, se disait Babbitt, après tout l'enfant n'a pas tenu à voir les transatlantiques. J'avais cru que ça l'intéresserait. »

Il exultait déjà et faisait de sages calculs sur la puissance en chevaux-vapeur de la locomotive, tandis que leur train grimpait la pente de la montagne du Maine ; arrivé au sommet, il regarda au-dessous de lui la route qui brillait à travers les pins ; il poussa une exclamation : « Bon Dieu ! » en découvrant que la gare de Katadumcook, terminus de la ligne, était constituée par un vieux wagon de marchandises, mais la minute de soulagement passionné fut celle où, assis sur un petit embarcadère du lac Sunasquam, ils attendaient le bateau de l'hôtel. Un train de bois avait traversé le lac : entre les troncs d'arbres et la rive l'eau était transparente, légère, brillante de goujons. Un guide, en chapeau de feutre noir, avec des mouches à truites sur le ruban, et une chemise de flanelle d'un bleu particulièrement audacieux,

assis sur un tronc, taillait un morceau de bois, sans rien dire. Un chien, un bon chien de campagne, noir et gris, un chien riche de loisir et de méditation, se grattait, grognait et dormait. L'éclatante lumière du soleil inondait l'eau éblouissante, le bord des rameaux jaunes ou dorés, les bouleaux argentés et les fougères des tropiques, et, de l'autre côté du lac, flambait sur les puissantes épaules des montagnes. Sur toute chose régnait une paix bénie.

Sans parler, ils restaient assis au bord de l'embarcadère, balançant leurs jambes au-dessus de l'eau. L'immense douceur de cet endroit pénétrait Babbitt, et il murmura :

« Je voudrais rester ici, toute ma vie, à tailler du bois, assis là. Ne plus jamais entendre une machine à écrire... ou Stan Graff faisant ses embarras au téléphone... Ou Rone et Ted se chamaillant. Rester assis là, simplement... Ah ! grand Dieu ! »

Il mit la main sur l'épaule de Paul.

« Qu'en penses-tu, vieux sommeillant ?

– Oh ! c'est divinement bon, Georgie : cela donne une impression d'éternité. »

Pour une fois, Babbitt le comprit.

Leur bateau suivit la rive sinueuse : au bout du lac, au pied d'une montagne, ils aperçurent la petite maison centrale où l'on dînait, et, disposés autour en croissant, les pavillons, en poutres trapues, où étaient les chambres à coucher. Ils débarquèrent et subirent l'inspection critique des habitués, déjà à l'hôtel depuis une semaine. Une fois dans leur habitation, à vaste cheminée de pierre, ils se hâtèrent de revêtir, comme disait Babbitt, « des nippes à la hauteur ». Ils reparurent, Paul en vieux costume gris et chemise blanche souple, Babbitt en chemise kaki avec veste et pantalon de même teinte. Mais ce kaki était trop neuf, ses lunettes sans monture rappelaient un bureau de la Cité, et son visage n'était pas hâlé mais avait le rose d'un citadin. Il apportait

dans cet endroit une note discordante. Pourtant, avec une satisfaction infinie, il se donna une claque sur les jambes et lança :

« Voilà qui s'appelle rentrer à son foyer, hein ? »

Ils se tenaient sur l'appontement devant l'hôtel. Avec un clin d'œil à Paul, il tira de sa poche une corde de tabac à chiquer – vulgarité interdite dans la maison Babbitt. Il en coupa un morceau, rayonnant et balançant la tête, tout en le mastiquant avec effort.

« Hum ! hum ! Ce que ça a pu me manquer, une chique ! Tu en veux ? »

Ils se regardèrent avec une grimace d'intelligence. Paul prit la corde et y mordit. Ils restaient là, immobiles ; seules leurs mâchoires travaillaient. Ils crachaient gravement, l'un après l'autre, dans l'eau paisible. Ils s'étiraient voluptueusement, bras en l'air et dos creusé. D'au-delà des montagnes leur arriva le bruit haletant d'un train lointain. Une truite sauta hors de l'eau et retomba dans un cercle d'argent. Ils poussèrent ensemble un soupir.

Ils eurent une semaine à eux avant l'arrivée de leurs familles. Chaque soir, ils projetaient de se lever de bonne heure le lendemain, pour pêcher avant le petit déjeuner. Tous les matins, ils restaient au lit jusqu'à la cloche qui annonçait celui-ci, avec le sentiment agréable que leurs femmes n'étaient pas là pour les faire lever. Les matinées étaient froides : le feu leur paraissait bon pendant qu'ils s'habillaient.

Paul était d'une propreté désolante, mais Babbitt se complaisait dans une saleté reposante, ne se rasant que quand l'envie l'en prenait. Il collectionnait taches de graisse et écailles de poisson sur son pantalon kaki tout neuf.

Toute la matinée, ils pêchaient, sans grande conviction, ou parcouraient les étroits sentiers, pleins d'humidité, à travers des fougères luxuriantes et des mousses parsemées de clochettes

rouges. Ils dormaient tout l'après-midi, et jusqu'à minuit jouaient au poker avec les guides. Pour ceux-ci, le jeu était une affaire sérieuse : ils ne bavardaient pas, ils battaient les cartes graisseuses avec une dextérité terrible et menaçante pour les pingres, et Joe Paradise, roi des guides, était impitoyable pour les traînards qui ralentissaient le jeu, fût-ce pour se gratter.

À minuit, quand avec Paul ils pataugeaient dans l'herbe mouillée et trébuchaient sur des racines de pins pour regagner leur pavillon, Babbitt se réjouissait de n'avoir pas à expliquer à sa femme où il avait passé sa soirée.

Ils ne parlaient pas beaucoup. Ils avaient perdu la loquacité nerveuse et le dogmatisme du Club Athlétique de Zénith. Mais quand ils causaient, ils glissaient vite à l'intimité ingénue de leur temps de collège. Un jour, ils allèrent dans leur canoë jusqu'au ruisseau de Sunasquam, tout bordé de buissons d'un vert profond. Le soleil faisait rage sur les fourrés, mais à l'ombre régnait une paix endormante, et l'eau était dorée et onduleuse. Babbitt plongea la main dans la fraîcheur du courant et se mit à rêver :

« Nous n'avions jamais cru venir ensemble dans le Maine.

– Non. Nous n'avons jamais rien réalisé comme nous l'avions pensé. Je comptais habiter l'Allemagne avec la famille de mes grands-parents et travailler le violon...

– C'est vrai. Et tu te rappelles que je voulais devenir avocat et faire de la politique ? Je crois encore que j'aurais pu y faire mon chemin. J'ai la langue assez bien pendue – en tout cas, je retombe toujours sur mes pieds et je peux débiter mon petit laïus à peu près sur n'importe quoi – et c'est ce qu'il faut pour la politique. Par Dieu, si je n'ai pu aller à l'école de droit, Ted ira, lui. Enfin... tout a bien marché, en somme : Myra a été une excellente femme. Et Zilla a de bonnes intentions, Paulibus.

– Oui. Ici, j'imagine toutes sortes de moyens pour qu'elle ne s'ennuie pas. J'ai l'impression que notre vie va changer, maintenant que nous nous sommes bien reposés et que nous allons pouvoir repartir sur un nouveau pied.

– Je l'espère, vieux frère... – Puis timidement :

– Dis-moi... ç'a été rudement gentil de flâner comme ça, de jouer un peu, sans faire aucun mal, tous les deux, hein, vieux brigand ?

– Tu sais ce que ça signifie pour moi, Georgie : ça m'a sauvé la vie. »

La honte de leur émotion les écrasait : ils lâchèrent quelques jurons pour se prouver qu'ils n'étaient pas des femmelettes, puis dans un silence attendri, Babbitt sifflant pendant que Paul fredonnait, ils rentrèrent à l'hôtel.

C'était Paul qui avait paru surmené et Babbitt qui avait été le grand frère protecteur ; pourtant Paul retrouvait sa sérénité et son entrain, tandis que Babbitt devenait irritable. Sa lassitude accumulée ressortait un peu plus tous les jours. Il avait d'abord fait le fou pour Paul et cherché à l'amuser ; à la fin de la semaine, c'était Paul le garde-malade, et Babbitt acceptait ses soins avec la condescendance que l'on montre toujours à un patient infirmier.

La veille du jour où devaient arriver leurs familles, les dames pensionnaires de l'hôtel étaient très agitées.

« Oh ! comme c'est charmant ! Vous devez être bien heureux ! » et les convenances obligeaient les deux hommes à paraître ravis.

Mais ils montèrent se coucher de bonne heure et d'humeur maussade.

Dès qu'elle fut là, Myra déclara :

« Nous voulons, mes amis, que vous continuiez à vous amuser, à aller et venir exactement comme si nous n'étions pas ici. »

Le premier soir, Babbitt resta à jouer au poker avec les guides, et sa femme dit avec un enjouement tranquille :

« Ma parole, quel mauvais sujet vous faites ! »

Le second soir, elle grogna dans un demi-sommeil :

« Dieu du ciel, est-ce que vous allez rester dehors tous les soirs ? »

Le troisième soir, il ne joua pas.

Il se sentait maintenant fatigué jusqu'aux moelles.

« C'est drôle, gémissait-il, les vacances ne semblent pas m'avoir fait le moindre bien. Paul gambade comme un poulain, mais moi je suis plus détraqué, plus nerveux qu'en arrivant ici. »

Il avait trois semaines à rester dans le Maine. À la fin de la seconde, il commença à retrouver son calme, à prendre intérêt à la vie. Il projeta une excursion pour faire l'ascension du Sachem et camper une nuit à Box Car Pond. Il éprouvait une faiblesse étrange, mais était de bonne humeur, comme s'il avait débarrassé ses veines d'un poison actif et qu'il les eût remplies d'un sang pur.

Il cessa de se tourmenter de la passion de Ted pour une serveuse de bar – c'était sa septième aventure « tragique » de l'année –, il fit des concours de pêche avec lui, et lui enseigna avec fierté à lancer une mouche dans le silence de l'étang de Skowtuit qu'ombrageaient les pins.

Finalement, il soupira :

« Sapristi, je commence juste à jouir de mes vacances. Mais enfin je me sens beaucoup mieux. Et ça va être une année ma-

gnifique. Il pourrait se faire que le syndicat des agents immobiliers me nommât président à la place d'un faiseur vieux jeu comme Chan Mott. »

Pendant le voyage de retour, chaque fois qu'il alla dans le compartiment des fumeurs, il se reprocha d'abandonner sa femme, et fut furieux de penser qu'elle comptait bien qu'il s'en blâmerait, mais chaque fois, il surmontait cela en se disant :

« Oh ! ça va être une année magnifique, une année splendide. »

CHAPITRE XII

Tout le long du trajet, Babbitt avait l'assurance d'être un autre homme. Il avait retrouvé sa sérénité. Il n'allait plus se tourmenter pour les affaires. Il allait s'intéresser à plus de choses, au théâtre, à la politique, à la lecture. Et soudain, en finissant un cigare particulièrement fort, il résolut de cesser de fumer.

Il inventa un nouveau système, parfait, celui-là. Il n'achèterait plus de tabac, et serait obligé d'en emprunter : bien entendu, il aurait honte de le faire trop souvent. Dans un accès de volonté, il jeta son étui à cigares par la fenêtre du compartiment des fumeurs. Il retourna près de sa femme et se montra aimable avec elle, à propos de tout et de rien. Plein d'admiration pour sa propre vertu, il formula :

« C'est très simple : ce n'est qu'une affaire de résolution. »

Il se mit à lire dans un magazine un feuilleton sur un policier scientifique. Pendant vingt minutes, il éprouva le désir de fumer. Il rentrait la tête dans les épaules, comme une tortue dans sa carapace ; il avait l'air mal à l'aise, il sauta deux pages de son roman, sans s'en apercevoir. Cinq minutes plus tard, il se leva brusquement, chercha le garçon et lui dit :

« Dites-moi, George, avez-vous... heu... un... – l'autre attendait patiemment – avez-vous un indicateur ? »

Au premier arrêt, il descendit acheter un cigare. Puisque ce devait être le dernier jusqu'à Zénith, il le fuma jusqu'au bout.

Quatre jours après, il se souvint qu'il avait cessé de fumer, mais il était trop occupé à se remettre au courant de sa besogne pour s'arrêter à cette idée.

Le baseball, décida-t-il, serait une excellente marotte.

« Il n'y a pas de bon sens à s'abrutir de travail. J'irai voir les parties trois fois par semaine. D'ailleurs, il faut encourager notre équipe. »

Et il alla prodiguer les encouragements et contribuer à la gloire de Zénith en hurlant : « Altaboy ! » et « Honteux ! » Il observa scrupuleusement ce rite. Il mit un mouchoir autour de son col, il fut couvert de sueur, il ouvrit la bouche et fit une large grimace, il but de la limonade à même la bouteille. Il alla voir le jeu trois fois par semaine... pendant huit jours. Puis il transigea et se contenta de suivre les résultats sur les placards de l'*Advocate Times*. Il se tenait au plus épais de la foule suante, et quand un garçon, sur la haute plate-forme, afficha les exploits de Big Bill Bostwick, le serveur, Babbitt confia à des gens complètement inconnus : « Pas mal ! Bien travaillé ! » et se hâta de rentrer au bureau.

Il croyait sincèrement adorer le baseball. Il est vrai qu'il n'avait pas depuis vingt-cinq ans joué à ce jeu, si ce n'est tout doucement, en position d'« arrière », avec Ted, et juste pendant dix minutes. Mais c'était une tradition dans son milieu, et qui fournissait un exutoire aux instincts meurtriers et à l'esprit de parti que Babbitt appelait « patriotisme » et « amour des sports ».

En approchant de son bureau, il marchait de plus en plus vite, en marmottant :

« Je ferais bien de me hâter. »

Tout autour de lui, la ville se hâtait pour le plaisir de se hâter. Des hommes dans leur auto se hâtaient pour se dépasser les uns les autres dans la circulation hâtive. D'autres se hâtaient pour attraper des trains, alors qu'un autre suivait à une minute, et pour sauter à bas des wagons, pour galoper à travers la chaussée et se précipiter dans des maisons, se jeter hâtivement

dans des ascenseurs express. D'autres dans les restaurants se hâtaient d'avaler la nourriture que des cuisiniers s'étaient hâtés de cuire. D'autres, dans les boutiques de coiffeur, jetaient hâtivement : « Passez-moi vite le rasoir, je suis pressé. » D'autres se débarrassaient fiévreusement de visiteurs, dans des bureaux où s'étalaient ces inscriptions : « C'est aujourd'hui que j'ai le plus à faire » et « Le Seigneur a créé le monde en six jours, – vous pouvez expliquer tout ce que vous avez à dire en six minutes ». Des gens qui avaient gagné cinq mille dollars l'avant-dernière année et dix la dernière s'usaient les nerfs et se torturaient le cerveau afin d'en gagner vingt cette année-là. Et ceux qui étaient tombés d'épuisement aussitôt après avoir réalisé leurs vingt mille dollars, se hâtaient d'attraper des trains pour se ruer sur les vacances que leur avaient ordonnées des docteurs pressés.

Au milieu de tous ces gens, Babbitt rentrait en hâte à son bureau, pour s'y asseoir, sans grand-chose à faire, sinon de veiller à ce que ses employés eussent l'air de se hâter.

Tous les samedis après-midi, il se rendait en hâte à son club champêtre et se hâtait de faire neuf trous de golf pour se reposer de sa hâte de la semaine.

À Zénith, il était aussi nécessaire pour un homme arrivé de faire partie d'un de ces clubs que de porter un col de toile. Celui de Babbitt était le « Club Champêtre de Golf », agréable bâtiment à toit en bois gris, au large porche, situé sur une falaise toute parsemée de pâquerettes, au-dessus du lac Kennepoose. Il y en avait un autre, le « Club Champêtre Tonawanda » auquel appartenaient Charles Mac Kelvey, Horace Updike et autres gens riches qui déjeunaient non pas à l'Athlétique, mais au Club de l'Union. Babbitt expliquait volontiers :

« Rien ne me déciderait à m'inscrire au Tonawanda, quand bien même j'aurais cent quatre-vingts dollars à perdre pour le droit d'entrée. Chez nous, nous avons un noyau de vraiment braves gens, et la plus jolie collection de petites femmes de toute la ville, avec qui on peut blaguer tout aussi bien qu'avec des

hommes ; au Tonawanda, il n'y a que des gens qui singent ceux de la haute à New York, des buveurs de thé ! Beaucoup trop une coterie, en somme. Non, je ne voudrais pas me mettre du Tonawanda quand ils me… je ne m'en mettrais pas quand on me paierait. »

Quand il avait joué quatre ou cinq trous, il était un peu détendu, son cœur intoxiqué par le tabac battait plus normalement, et sa voix reprenait l'accent traînard des cent générations de paysans qu'il avait pour ancêtres.

Une fois par semaine au moins, monsieur et madame Babbitt avec Tinka allaient au cinéma. Leur favori était le Château, dont la salle contenait trois mille spectateurs et avait un orchestre de cinquante musiciens qui jouait des arrangements d'opéras et des suites décrivant « *Une journée à la ferme* » ou « *Le tocsin pour l'incendie* ». Dans la rotonde de pierre, décorée de pseudo-tapisseries moyenâgeuses et garnie de fauteuils de velours avec couronnes brodées, des perroquets étaient perchés sur des colonnes dorées.

Avec des exclamations comme « Eh bien, parbleu ! » et « Il faudrait aller loin pour trouver mieux ! » Babbitt exprimait son admiration pour le Château. Quand il regardait les milliers de têtes, plaine grise dans la demi-obscurité, quand il sentait les vêtements élégants, les bons parfums et le chewing-gum, il avait la même impression que quand, voyant une montagne pour la première fois, il s'était rendu compte de tout ce que cela représentait de terre et de rochers.

Il aimait trois sortes de films : de jolies filles en maillot de bain et jambes nues ; des agents de police et des cow-boys avec coups de revolver abondants, et de gros hommes comiques mangeant des spaghetti. Il se délectait, avec une profonde sentimentalité qui lui mouillait les yeux, quand, entre deux films, on projetait de petits chiens, de petits chats ou des bébés joufflus ; et il pleurait devant les lits de mort ou les vieilles mères héroïques, dans une chaumière hypothéquée. Madame Babbitt

préférait les films où de belles jeunes femmes en toilettes élégantes évoluaient dans des décors supposés représenter les salons des milliardaires de New York. Quant à Tinka, elle préférait – ou on croyait qu'elle préférait – ce que ses parents lui disaient d'admirer.

Toutes ces récréations – baseball, golf, cinéma, bridge, courses en auto, longues conversations avec Paul au Club Athlétique ou au « Bon Bœuf Rouge » et au « Vieux Restaurant Anglais » – étaient nécessaires à Babbitt, car il entrait dans une année d'activité comme il n'en avait jamais connu.

CHAPITRE XIII

Ce fut par hasard que Babbitt eut l'occasion de prendre la parole devant l'A. O. A. I.

L'A. O. A. I., comme la désignaient ses membres, avec ce goût maintenant universel pour les initiales auxquelles leur mystère donne de l'importance, c'était « l'Association Officielle des Agences Immobilières », la Société des courtiers et marchands de biens. Elle devait tenir son assemblée annuelle à Monarch, la principale ville rivale de Zénith dans l'État. Babbitt était délégué officiel avec Cecil Rountree, que Babbitt admirait pour sa maison de spéculateur intrigant, et détestait pour sa situation mondaine, car il était invité à toutes les réceptions élégantes de Royal Ridge. Rountree était président du Comité directeur.

Babbitt lui avait dit en grommelant :

« Je suis excédé de la façon dont tous ces docteurs, professeurs et prêcheurs se donnent des airs parce qu'ils sont des « professionnels ». Il faut à un bon « immobilier » plus de connaissances et de finesse que n'en a aucun d'eux.

– Vous avez bien raison. Mais dites donc, pourquoi n'écrivez-vous pas cela, suggéra Rountree, et ne le lisez-vous pas devant l'A. O. A. I. ?

– Ma foi, si ça devait vous aider à régler votre ordre du jour... Je vais vous dire, voici comment je considère la chose : tout d'abord nous devrions insister pour qu'on nous appelle « Immobiliers » et non pas « Marchands de biens ». Cela sonne mieux, comme le nom d'une véritable profession. Ensuite... Qu'est-ce qui distingue une profession d'un simple commerce, d'une affaire ou d'une occupation ? Ce que c'est ? Mais le fait

d'être un service public, et l'habileté, le talent acquis, et le savoir et, heu… tout ça, tandis que celui qui ne vise que la galette ne tient aucun compte du service à rendre au public, du savoir-faire acquis et ainsi de suite. Comme professionnel…

– Parbleu, oui, tout cela est excellent, absolument épatant ! Écrivez-nous cela », dit Rountree en s'éloignant rapidement.

Si accoutumé qu'il fût au travail littéraire des annonces et de la correspondance, Babbitt fut terrifié quand il s'assit le soir pour préparer un papier dont la lecture devait durer dix minutes.

Il ouvrit un cahier d'écolier tout neuf à 50 *cents* sur la table à ouvrage pliante de sa femme, dressée dans le living-room pour la circonstance. Toute la maisonnée avait été réduite au silence, Verona et Ted priés de disparaître et Tinka menacée :

« Si je t'entends proférer un son… si tu demandes une seule fois un verre d'eau… tu feras mieux de ne pas t'y risquer : c'est tout ce que j'ai à te dire. »

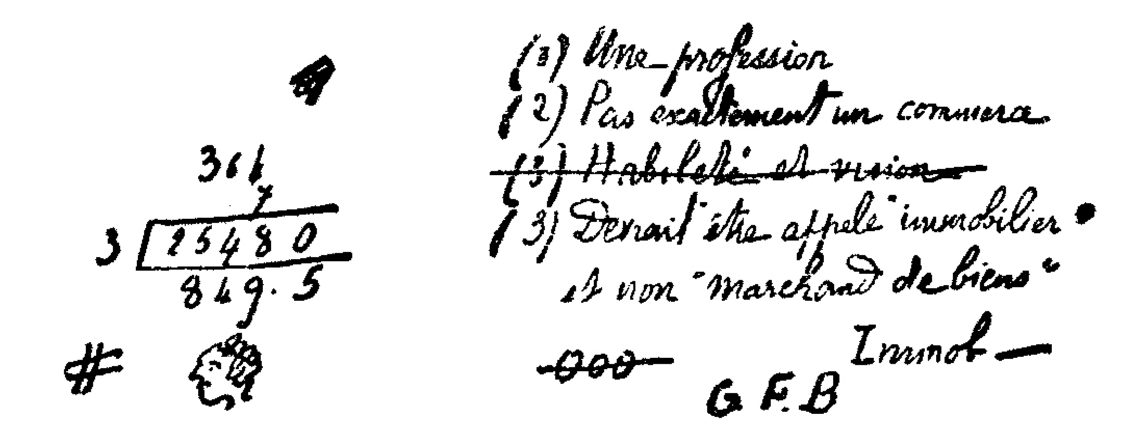
Madame Babbitt, assise près du piano cousait une chemise de nuit et contemplait avec respect Babbitt en train d'écrire sur son cahier, au balancement rythmique et accompagné de craquements de la table à ouvrage.

Quand il se leva, moite et courbatu, la gorge desséchée par la fumée des cigarettes, sa femme s'émerveilla :

« Je ne comprends pas comment on peut tirer tant de choses de sa tête.

– Oh ! c'est l'entraînement que l'imagination acquiert pour construire dans la vie moderne des affaires. »

Il avait écrit sept pages, dont voici la première :



Les six autres pages ressemblaient assez à la première.

Toute une semaine, il circula, l'air important. Le matin, en s'habillant, il pensait tout haut :

« Avez-vous jamais réfléchi, Myra, qu'avant qu'une ville puisse avoir des édifices, ou de la prospérité ou quoi que ce soit de ce genre, il a fallu un immobilier pour vendre les terrains ? Toute civilisation part de lui. Vous en êtes-vous jamais rendu compte ? »

Au Club Athlétique, il prenait des gens à part pour leur demander :

« Dites-moi, si vous aviez à lire un papier dans une grande réunion, débuteriez-vous par les anecdotes pour faire rire, ou les répandriez-vous tout du long ? »

Il pria Littlefield de lui fournir « une série de statistiques sur les ventes immobilières, quelque chose de sérieux et de frappant », et son ami le munit de quelque chose d'extrêmement sérieux et frappant.

Mais c'est à T. Cholmondeley Frink que Babbitt s'adressait le plus souvent. Il l'attrapait tous les jours au Club vers midi et

lui demandait – et Frink prenait l'air évasif d'un homme aux abois :

« Dites donc, Chum, – vous êtes un as sur ces questions de style, – comment écririez-vous cette phrase, vous voyez là, sur mon manuscrit... mon manuscrit... voyons, où diable est-ce ? Ah ! oui, voilà. Diriez-vous : « Nous ne devrions donc pas seulement penser » ou bien : « Nous ne devrions donc pas penser seulement »... Ou encore... »

Un soir que sa femme était sortie et qu'il n'avait personne à impressionner, Babbitt oublia les règles du style, de la composition et autres mystères et griffonna ce qu'il pensait tout de bon des affaires immobilières et de lui-même, et il trouva bientôt son exposé achevé. Quand il le lut à sa femme, elle en fut tout émue :

« Oh ! mon chéri, c'est magnifique, admirablement écrit, si clair, si intéressant et plein de si belles idées ! Mon Dieu, c'est... c'est tout simplement... magnifique !...

Le lendemain, il chambra Chum Frink dans un coin et lui dit triomphalement :

« Eh bien, vieux frère, je l'ai terminé hier soir ! Je viens de le pondre, mon laïus ! Je me figurais que vous autres, les écrivains, vous aviez une rude tâche à faire, mais, Seigneur Dieu, c'est enfantin. Vous vous la coulez douce, mes gaillards, vous le gagnez aisément, votre argent. Un jour, quand je serai mûr pour la retraite, je me mettrai à écrire et je vous montrerai, mes petits, comment ça se pratique. Je me disais toujours que je pourrais écrire des choses plus intéressantes, avec plus de mordant et d'originalité que tout ce qu'on voit imprimé ; eh bien, maintenant j'en suis parfaitement sûr. »

Il fit taper quatre exemplaires de son travail, en noir avec un éblouissant titre rouge, les fit recouvrir d'un fort papier manille bleu pâle, et en offrit un aimablement au vieil Ira Rungon,

directeur de l'*Advocate Times*, qui déclara que... oui, il était vraiment... oui... très heureux de l'avoir, et qu'il ne manquerait pas de le lire... dès qu'il en aurait le temps.

Madame Babbitt ne pouvait aller à Monarch : elle avait une séance de son club féminin. Son mari dit qu'il le regrettait infiniment.

En dehors des cinq délégués officiels à l'assemblée – Babbitt, Rountree, W. A. Rogers, Alvin Thayer et Elbert Wing – il y en avait une cinquantaine de non officiels, la plupart accompagnés de leur femme.

Ils se retrouvèrent à la gare de l'Union pour y prendre le train de minuit pour Monarch. Tous, sauf Cecil Rountree, si snob qu'il ne portait jamais d'insignes, étalaient un bouton de celluloïd de la taille d'un dollar avec cette inscription : « *Nous en tenons pour Zénith !* » Les délégués officiels étaient magnifiques avec leurs rubans argent et magenta. Le petit garçon de Martin Lumsen, Willy, portait une bannière ornée de glands, avec ces mots : « *Zénith, la cité chic, – la ville de l'entreprise et du goût – un million d'habitants en* 1935 ». Une fois arrivés, non pas en taxis, mais dans les automobiles de famille conduites par le fils aîné ou le cousin Fred, les délégués formèrent un cortège improvisé à travers la salle d'attente.

C'était une immense salle toute neuve, à pilastres de marbre, avec des fresques représentant l'exploration de la rivière Chaloosa par le père Émile Fauthoux en 1740. Les bancs étaient en acajou massif, le kiosque à journaux en marbre, avec une grille de bronze. À travers ce hall aux échos sonores, les délégués défilèrent derrière la bannière de Willy Lumsen, les hommes agitant leurs cigares, les femmes fières de leurs robes neuves et de leurs colliers, chantant tous, sur l'air de *Auld Lang Syne* (Le Temps jadis), l'hymne officiel de la ville, écrit par Çhum Frink :

Bon vieux Zénith,

notre parent et ami,
où que nous soyons,
chapeaux en l'air,
nous célébrerons avec allégresse
ta prospérité.

Warren Whitby, le courtier, qui avait le don des petits vers pour banquets et anniversaires, avait ajouté à l'hymne de Frink, un couplet spécial pour l'assemblée des « immobiliers ».

Oh ! nous voici
les citoyens de
Zénith, la cité chic.
Nous le déclarons :
dans les ventes d'immeubles
il n'y a pas si ardent que nous.

Babbitt eut un accès aigu de patriotisme local. Il sauta sur un banc et cria à la foule :

« Comment va Zénith ?

– Admirablement !

– Quelle est la première ville des U. S. A. ?

– Zeeeeeenith ! »

Les pauvres gens qui attendaient le train de minuit les regardaient avec stupeur mais sans envie – Italiennes enveloppées de châles, vieillards las, à souliers éculés, vagabonds ayant l'expérience de la route, en complets jadis élégants, maintenant fanés et chiffonnés.

Babbitt sentit qu'en qualité de délégué officiel, il devait garder plus de tenue. Avec Wing et Rogers, il marcha de long en large sur le quai, devant le Pullman qui les attendait. Des chariots à bagages automobiles et des porteurs à casquette rouge chargés de sacs passaient rapidement en donnant une agréable impression d'activité. Les lampes à arc brillaient et clignotaient au-dessus de leur tête. Le jaune éblouissant des wagons-lits lui-

sait de façon impressionnante. Babbitt, tendant le ventre, gronda, sur un ton modéré et impérieux :

« Il faudra veiller à ce que notre congrès fasse comprendre à l'assemblée législative qu'elle exagère dans cette question des taxes sur les transferts de propriétés. »

Wing proféra quelques grognements approbatifs et Babbitt se gonfla, le regard fier.

Le store d'un compartiment Pullman était levé et Babbitt jeta un regard sur un monde qui ne lui était pas familier. Il était occupé par Lucile Mac Kelvey, la jolie femme de l'entrepreneur millionnaire. Peut-être partait-elle pour l'Europe, se dit Babbitt en frémissant. Sur le siège à côté d'elle était une gerbe d'orchidées et un livre à couverture jaune, étranger sans doute. Tandis qu'il la contemplait, elle prit le volume, puis regarda par la fenêtre, d'un air ennuyé. Elle fixa les yeux sur lui et, bien qu'il l'eût déjà rencontrée, ne sembla pas le reconnaître. Elle baissa nonchalamment le store et il resta là, immobile, le cœur glacé par le sentiment de son peu d'importance.

Mais dans le train il retrouva sa fierté en rencontrant des délégués de Sparta, de Pioneer et autres petites villes, qui l'écoutèrent respectueusement quand, en imposant représentant de la méthode Zénith, il exposa des idées politiques et la valeur d'une bonne et solide administration d'affaires. Puis ils se mirent avec joie à « causer boutique », ce qui est le genre de conversation le plus séduisant.

« Comment ce Rountree va-t-il s'y prendre pour ce grand hôtel à appartements qu'il compte organiser ? Que va-t-il faire ? Lancer des actions pour réunir des fonds ? demanda un courtier de Sparta.

– Eh bien, je vais vous dire, répondit Babbitt ; si c'était moi...

– Alors, expliquait Elbert Wing de sa voix traînante, j'ai loué cette devanture de magasin pour une semaine et j'ai mis une grande enseigne : « À la Ville des jouets pour les tout-petits » et j'ai exposé quantité de maisons de poupées avec de jolis petits arbres, et puis en dessous cette inscription ; « Baby aime bien cette vallée des poupées, mais papa et maman préféreront nos magnifiques bungalows », et, vous savez, on en a certainement parlé et la première semaine nous avons bien vendu... »

Les wagons chantaient leur chanson « poum-poum-poum, poum-poum-poum », tandis que le train traversait la région des usines. Les flammes jaillissaient des fournaises et les marteaux-pilons retentissaient. Des lumières rouges, vertes, blanches éblouissaient au passage, et Babbitt était redevenu important et plein d'ardeur.

Il fit une chose qui fut pour lui une volupté : il fit repasser ses vêtements à la vapeur dans le train. Une demi-heure avant l'arrivée à Monarch, le matin, le garçon, s'approchant de sa couchette, lui murmura :

« Il y a un salon vacant, Monsieur, j'y ai mis votre complet. »

Enfilant son pardessus couleur de tan sur son pyjama, Babbitt, par le couloir à rideaux verts, se glissa pour la première fois, tout fier, dans un compartiment réservé. Le garçon montra qu'il savait Babbitt habitué au service d'un valet de chambre : il tint les extrémités du pantalon, pour que le vêtement si bien nettoyé ne se salît pas, il remplit la cuvette du cabinet de toilette particulier, et tendit la serviette.

Quel luxe d'avoir son cabinet de toilette personnel ! Si réjouissant que fût, le soir, un compartiment de fumeurs de Pullman, il était déprimant le matin, même pour un Babbitt, bondé de gros hommes en gilets de flanelle, avec des chemises chiffonnées accrochées à toutes les patères, la banquette de cuir cou-

verte d’affreux nécessaires de toilette, et l’air rendu nauséabond par l’odeur du savon et de la pâte dentifrice. Babbitt, d’ordinaire, n’attachait pas beaucoup d’importance à l’isolement, mais il s’y complaisait maintenant, il jouissait d’avoir un valet, et il ronronnait de plaisir en lui donnant un dollar et demi de pourboire.

Il espéra bien qu’on le remarquait quand, dans son costume remis à neuf, il descendit à Monarch suivi de son serviteur qui, plein de considération, portait sa valise.

Il devait partager une chambre à l’hôtel Sedgwick avec W. A. Rogers, le spécialiste de Zénith en ventes de fermes, si malin sous son air de paysan. Ensemble ils prirent un excellent petit déjeuner, avec des gaufres, et du café, non pas en de petites tasses, mais en de larges bols. Babbitt se montra expansif et expliqua à Rogers l’art d’écrire ; il donna un quart de dollar à un groom pour aller lui chercher un journal du matin, et envoya une carte postale à Tinka : « Papa voudrait bien t’avoir ici avec lui pour tout visiter. »

Les réunions du congrès se tenaient dans la salle de bal de l’« Allen House ». Un salon d’attente était transformé en bureau pour le président du comité directeur. C’était l’homme le plus occupé du monde, si occupé qu’il n’aboutissait à rien du tout. Il restait assis devant une table en marqueterie, dans une pièce jonchée de papiers froissés, et toute la journée, hommes d’affaires, solliciteurs, orateurs désireux de participer aux débats, venaient lui chuchoter quelque chose, sur quoi, prenant un air vague, il déclarait vivement : « Oui, oui, excellente idée, nous ferons cela », et oubliait instantanément le tout, puis allumait un cigare et ne s’en souvenait pas non plus, tandis que retentissait impitoyablement la sonnerie du téléphone, et qu’autour de lui, des gens ne cessaient de quémander : « Dites-moi, monsieur le Président… Dites-moi, monsieur le Président… » sans réussir à se faire entendre.

Dans une salle d'exposition, se voyaient les plans des nouveaux faubourgs de Sparta, des vues du nouveau Capitole à Galop de Vache, et de gros épis de blé avec cette étiquette : « Or de la Nature, provenant du Comité de Shelby, le jardin du pays de Dieu. »

Le véritable congrès consistait en conversations dans les chambres d'hôtel, ou par groupes, au milieu de la foule ornée d'insignes, dans les vestibules ; mais on tenait, pour la forme, des réunions publiques.

La première s'ouvrit par une allocution de bienvenue du maire de Monarch. Le pasteur de la Première Église Chrétienne de Monarch, gros homme dont le front s'ornait d'une énorme boucle de cheveux humides, informa Dieu que les trafiquants de propriétés immobilières étaient arrivés.

Le vénérable « immobilier » de Minnemagan, le major Carlton Tuk, lut un papier pour attaquer les sociétés coopératives. William A. Larkin, d'Eureka, donna des aperçus encourageants sur les « Perspectives du développement de la Construction » et rappela à ses auditeurs que le prix des glaces avait baissé de deux points.

Le congrès battait son plein.

Les délégués ne cessaient d'être invités à des fêtes. La Chambre de commerce leur offrit un banquet et l'Association des fabricants, dans l'après-midi, une réception à laquelle chaque dame eut en présent un chrysanthème et chaque homme un carnet en cuir portant cette inscription : « De Monarch, le grand marché des moteurs. »

Madame Crosby Knowlton, femme du constructeur des automobiles Fleetwing, ouvrit ses fameux jardins à l'italienne, et y servit le thé. Six cents marchands de biens en compagnie de leurs femmes parcoururent les allées que touchait déjà l'automne. Peut-être trois cents d'entre eux étaient-ils paisibles

et insignifiants, peut-être trois cents s'écrièrent-ils avec vigueur : « Voilà qui est joliment arrangé, hein ? » et cueillirent subrepticement les derniers asters pour les fourrer dans leur poche, et s'efforcèrent de s'approcher assez de madame Knowlton pour serrer son adorable main. Sans qu'on les en priât, les délégués de Zénith, à l'exception de Rountree, se groupèrent autour d'une nymphe de marbre et entonnèrent : « Oh ! nous voici – les citoyens de Zénith – la cité chic. »

Le hasard voulait que tous les délégués de Pioneer appartinssent à « l'Ordre fraternel et protecteur des Élans » et ils déployaient une énorme bannière où se lisaient les lettres B. P. O. E.[15] (Les meilleures gens du monde) ou : Vive Pioneer, Oh Eddie. Galop de Vache, capitale de l'État, n'était pas non plus à négliger. Le chef de sa délégation était un homme grand, rouge et tout rond, mais énergique. Il enleva son veston, lança par terre son vaste chapeau de feutre noir, releva ses manches, grimpa sur un cadran solaire, cracha et hurla :

« Nous ferons savoir au monde entier et à la bonne dame qui nous offre cette fête cet après-midi que la plus jolie ville de notre État est Galop de Vache. Vous pouvez, mes gaillards, parler de votre chic, mais vous me permettrez de vous chuchoter que c'est notre vieux Galop qui a la plus grande proportion de citoyens propriétaires de leur maison, et quand les gens sont propriétaires, ils ne soulèvent pas d'émeutes, ils font des enfants, au lieu de faire les cent coups. Vive Galop de Vache ! C'est la ville de la famille, la ville qui les mange tout vivants, ô Bosco ! Nous le dirons au monde entier ! »

Les invités se retirèrent, le jardin retomba dans son calme frissonnant. Mais madame Crosby Knowlton soupira en considérant un banc de marbre doré par cinq cents étés d'Amalfi. Sur

---

[15] Best people on earth.

la face d'un sphinx ailé qui le supportait, on avait, à la mine de plomb, dessiné une moustache. Les massifs de fleurs étaient parsemés de serviettes en papier chiffonnées, et sur le sable d'une allée gisaient, lambeaux d'une chair adorable, les pétales de la dernière rose. Des bouts de cigarettes flottaient sur le bassin des cyprins, où ils laissaient une traînée malpropre en se défaisant, et sous un siège de marbre se dissimulait, les morceaux soigneusement rapprochés, une tasse à thé brisée.

En rentrant à l'hôtel, Babbitt se disait : « Tout cet étalage de mondanités aurait ravi Myra. » Pour sa part, il appréciait moins cette garden-party que les excursions en auto organisées par la Chambre de commerce de Monarch. Il visitait infatigablement des réservoirs à eau, des stations de trolley suburbaines et des tanneries. Il dévorait les statistiques qu'on lui fournissait et disait, émerveillé, à son camarade W. A. Rogers :

« Bien entendu, cette ville n'est qu'un hameau, comparée à Zénith, elle n'a ni notre avenir, ni nos ressources naturelles, mais saviez-vous, – je ne m'en doutais pas avant aujourd'hui, – qu'ils ont produit l'année dernière sept cent soixante-trois millions de pieds de bois de charpente ? Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Il devenait nerveux à mesure qu'approchait le moment de faire sa communication à l'assemblée. Quand il fut debout à la tribune, devant les membres du congrès, il trembla et ne vit plus qu'une brume rougeâtre. Mais il prit la chose au sérieux, et, quand il eut achevé sa lecture, il leur parla les mains dans ses poches, la face ronde et luisante derrière ses lunettes, comme le réflecteur métallique d'un réverbère. On cria : « Voilà ce qu'il nous faut ! » et dans la discussion qui suivit on faisait allusion d'un air pénétré à « Notre frère et ami George F. Babbitt ». Il s'était en un quart d'heure transformé de petit délégué en personnage presque aussi connu que Cecil Rountree, ce diplomate du commerce. Après la séance, des délégués de n'importe où lui disaient : « Comment va, l'ami Babbitt ? » Seize personnages

complètement inconnus de lui l'appelèrent « George » et trois autres le prirent à part pour lui dire en confidence :

« Je suis bien heureux que vous ayez eu le courage de vous lever pour défendre la Profession comme il faut. Pour moi j'ai toujours soutenu que... »

Le lendemain, d'un air prodigieusement détaché, Babbitt demanda à la marchande de journaux de l'hôtel ceux de Zénith. Il n'y avait rien dans *La Presse,* mais dans l'*Advocate Times,* en troisième page... il resta saisi. On avait reproduit son portrait, avec un compte rendu d'une demi-colonne, sous ce titre : « Sensation au congrès annuel des marchands de biens. G. F. Babbitt, l'éminent Immobilier de Zénith, donne le ton dans une remarquable communication. »

Il murmura avec un accent pénétré :

« J'imagine que certaines personnes des « Hauteurs Fleuries » vont désormais tenir compte de ce vieux Georgie et faire un peu attention à lui. »

C'était la dernière séance. Les délégations faisaient valoir les titres de leurs villes respectives à être l'année suivante le siège du congrès. « Galop de Vache, la ville de premier ordre, qui possède le Collège Kremer et les Usines de tricot Upholz, est le centre reconnu de la culture et des entreprises élevées. » Ou bien : « Hambourg, l'importante petite ville, avec son Lotissement logique, où tout homme a le cœur sur la main, où toute femme est une hôtesse-née, vous ouvre toutes grandes ses portes hospitalières. »

Au milieu de ces invitations un peu timides, les portes dorées de la salle de bal, sur une sonnerie de trompettes, livrèrent passage à une parade de cirque, composée des courtiers de Zénith costumés en cow-boys, en cavaliers de la prairie, en jongleurs japonais. À leur tête, marchait le grand Warren Whitby, sous la peau d'ours et la tunique écarlate et or d'un tambour-

major. Derrière lui, en clown, battant de la caisse, prodigieusement heureux et bruyant, s'avançait Babbitt.

Warren Whitby sauta sur la plate-forme, fit des moulinets avec sa canne, et déclara :

« Mesdames et messieurs ! l'heure a sonné d'en venir au fait. Un Zénithien bon teint aime bien ses voisins, sans doute, mais nous nous sommes mis en tête de nous assurer ce prochain congrès, comme nous nous sommes emparés de l'affaire du lait condensé et de celle des boîtes en carton, et... »

J. Harry Barmhill, président du congrès, l'interrompit : « Nous vous sommes reconnaissants, cher monsieur, mais il faut maintenant laisser aux autres le temps de faire leurs offres. »

Une voix retentit, comme une sirène de navire dans le brouillard :

« À Eureka, nous promettons des promenades gratuites en automobile à travers le pays le plus ravissant... »

Accourant par la galerie latérale, frappant dans ses mains, un jeune homme maigre et chauve cria :

« Je suis de Sparta. Notre Chambre de commerce vient de me câbler qu'ils ont mis de côté huit mille dollars d'argent liquide pour la réception du congrès ! »

Un homme à l'extérieur d'ecclésiastique se dressa pour crier :

« La parole est à l'argent ! Mettons aux voix l'acceptation de l'offre de Sparta ! »

On la vota.

La commission des résolutions siégeait. On y déclara que, puisque Dieu tout-puissant, dans sa bonté miséricordieuse,

avait trouvé bon d'emporter l'année précédente trente-six immobiliers dans une sphère de plus haute activité, le sentiment du congrès ici réuni était de déplorer ces pertes, et que le secrétaire était chargé de faire figurer cette résolution sur le procès-verbal, et d'en envoyer, à titre de condoléances, une copie à chacune des familles douloureusement frappées.

Une seconde résolution autorisa le président de l'A. O. A. I. à dépenser quinze mille dollars en pots-de-vin pour obtenir de l'assemblée législative des taxes raisonnables. Cette résolution en disait long sur les menaces dirigées contre les affaires honnêtes, et la nécessité de débarrasser les zones du progrès des entraves que prétendaient y mettre des gens mal avisés et à courte vue.

La commission supérieure délibéra à son tour, et, avec une émotion frémissante, Babbitt apprit qu'il avait été nommé membre du Comité des Titres Torrens[16].

Il était radieux :

« J'avais bien dit que ce serait une année extraordinaire. Georgie, mon vieux, tu as devant toi de grandes perspectives. Tu es un orateur-né, un sympathique et... Zou ! »

Aucun divertissement précis n'avait été prévu pour la dernière soirée. Babbitt avait projeté de partir, mais dans l'après-midi les Jered Sassburger, de Pioneer, proposèrent à Babbitt et à W. A. Rogers de prendre le thé avec eux à l'auberge du Catalpa.

Les thés n'étaient pas chose inconnue pour Babbitt – sa femme et lui y participaient au moins deux fois par an – mais ils avaient un caractère assez exotique pour qu'il les prît au sérieux.

---

[16] La loi Torrens est celle qui autorise à délivrer des titres de propriété.

Il s'assit à une table recouverte d'une glace dans la « Salle Artistique » de l'auberge, que décoraient des lapins et des inscriptions sur écorce de bouleau, et où les serveuses portaient des coiffures hollandaises ; il mangea de médiocres sandwiches à la salade et se montra gai et entreprenant avec madame Sassburger qui avait la douceur et les grands yeux d'un mannequin. Ils s'étaient connus, Sassburger et lui, l'avant-veille ; aussi s'appelaient-ils Georgie et Sassy.

Ce dernier dit sur un ton de prière :

« Dites-moi, mes amis, avant de vous en aller, et puisque c'est la dernière occasion, *j'en ai,* là-haut dans ma chambre, et Miriam ici présente s'entend à faire les mélanges mieux que personne aux « Stadi Unidos », comme nous disons, nous autres Italiens. »

Avec de grands gestes d'enthousiasme, Babbitt et Rogers suivirent les Sassburger dans leur chambre. Madame Sassburger s'écria : « Oh ! quelle horreur ! » en s'apercevant qu'elle avait laissé sur le lit une chemise en crêpe de Chine lavande. Elle la fit disparaître dans un sac, tandis que Babbitt ricanait :

« Ne vous en faites pas pour nous, nous sommes de joyeux drilles ! »

Sassburger téléphona pour avoir de la glace et le groom qui l'apporta dit tout naturellement de lui-même : « Verres ballons ou à cocktails ? » Miriam fit le mélange dans un de ces affreux pots tout blancs qu'on ne trouve que dans les hôtels. La première tournée finie, elle prouva, en lançant un « Je crois que vous seriez de taille à en prendre un second... vous avez droit à un dividende », que, toute femme qu'elle était, elle n'ignorait rien des rites établis pour l'absorption des cocktails.

Une fois dehors, Babbitt suggéra à Rogers :

« Dites donc, W. A., vieux fêtard, il me vient une idée : si, au lieu de partir pour rejoindre nos épouses aimantes, nous

passions encore à Monarch cette belle soirée, et faisions une petite bombe ? Hein ? Ça m'irait assez.

– George, c'est la sagesse et la sagacité qui parlent par votre bouche. La femme d'El. Wing est partie pour Pittsburg. Voyons si nous ne pourrions pas l'entraîner avec nous. »

À sept heures et demie, ils étaient dans leur chambre avec Elbert Wing et deux autres délégués. En manches de chemise, le gilet ouvert, la figure rouge, la voix pâteuse, ils achevaient une bouteille de whisky de contrebande qui leur râpait le gosier et ils suppliaient le groom :

« Dis, mon fiston, peux-tu nous procurer encore de cette liqueur enchanteresse ? »

Ils fumaient de longs cigares, dont ils jetaient les cendres ou les bouts sur le tapis, et, avec de gros rires bruyants, racontaient des histoires : bref, des mâles dans un heureux état de nature.

Babbitt soupira :

« Je ne sais pas ce que vous en pensez, mes petits sacripants, mais pour ma part j'aime bien, pour changer, un petit coup de détente comme ça, une excursion par-dessus une ou deux montagnes, ou un voyage au pôle Nord en brandissant une aurore boréale. »

Le délégué de Sparta, un jeune homme grave, ardent, balbutia :

« Écoutez, je crois être un aussi bon mari que le commun des mortels, mais, bon Dieu, j'en ai soupé de rentrer à la maison tous les soirs et de n'avoir rien d'autre à aller voir que le cinéma. Voilà pourquoi je vais aux séances d'exercices de la garde nationale. Je suis sûr que j'ai la plus gentille petite femme de mon patelin, mais... Dites, savez-vous ce que je voulais faire quand j'étais gosse ? Le savez-vous ? Un grand chimiste... voilà ce que

je voulais être. Mais papa m'a envoyé sur les routes vendre de la batterie de cuisine, et voilà… je suis là-dedans, j'y suis *pour la vie*… pas la moindre chance de m'évader ! Oh ! qui diable a mis sur le tapis ce sujet de conversation funèbre ? Qu'est-ce que vous diriez de boire encore un petit verre ? Ça ne nous ferait aucun ma… a-al.

– Oui, assez de pleurnicheries, dit cordialement W. A. Rogers. Vous savez, les amis, que je suis le chantre de mon village ? Allons-y, tous en chœur.

« Dit le vieil Obadiah au jeune Obadiah,
Je suis sec, Obadiah, je suis sec.
Dit le jeune Obadiah au vieil Obadiah,
Moi aussi, Obadiah, moi aussi. »

Ils allèrent dîner au Grill-room Mauresque de l'hôtel Sedgwick. N'importe où, n'importe comment, ils avaient racolé deux autres camarades, un fabricant de papier tue-mouches et un dentiste. Ils buvaient tous du whisky dans des tasses à thé, ils étaient de bonne humeur, et ne s'écoutaient jamais les uns les autres, sauf quand W. A. Rogers « charriait » le garçon italien.

« Écoutez, Giuseppe, disait-il d'un air innocent, je voudrais une paire d'oreilles d'éléphants rôties.

– Je regrette, Monsieur, mais nous n'en avons pas.

– Hein ? Pas d'oreilles d'éléphants ? Qu'est-ce que vous en savez ? – et se tournant vers Babbitt : – Pedro prétend que toutes les oreilles d'éléphants ont été prises.

– Je veux que le diable m'emporte ! dit le représentant de Sparta, qui avait grand-peine à dissimuler son rire.

– En ce cas, Carlo, apportez-moi une bonne tranche de bifteck avec un ou deux boisseaux de frites à la française et des petits pois. Je suppose que, de retour dans leur chère Italie enso-

leillée, les Italiens tirent leurs petits pois frais d'une boîte de conserves ?

– Non, Monsieur, nous avons d'excellents petits pois en Italie.

– Ah ! vraiment. Vous entendez ça, Georgie ? En Italie, ils ont des pois frais dans leurs jardins. Par Dieu, on apprend tous les jours du nouveau, n'est-ce pas, Antonio ? Sûrement, on s'instruit en vieillissant, il suffit de vivre assez longtemps et de conserver sa vigueur. Très bien, Garibaldi, envoyez-moi ce bifteck sur le pont-promenade avec environ une rame de papier pleine de frites françaises, comprenez-vous, Michelovitch Angelino ? »

Là-dessus Elbert Wing fut plein d'admiration :

« Bon sang ! vous l'avez fait marcher, ce pauvre Dago, on peut le dire. Il n'y comprenait goutte. »

Dans le *Herald* de Monarch, Babbitt trouva une annonce qu'il lut tout haut, au milieu des applaudissements et des rires :

« THÉÂTRE DE LA VIEILLE COLONIE »

Venez tous bien vite voir les

WROLLICKING WRENS

la plus jolie collection de belles filles
en maillot de bain, dans une bouffonnerie.

Pete Menutti et ses « Oh ! Dieu, bébés ! »

« Voilà la bonne direction à prendre, Benny : les séduisantes poulettes des Wrollicking Wrens forment la troupe la plus caressante qui soit jamais venue en ville. En route ! Prenez vos billets et tournez vos mirettes vers le spectacle le plus épicé que vous ayez jamais vu. Vous tirerez 111 % de votre galette dans cette fête du rire. Les Calroza sisters sont pour sûr bonnes à

voir, et vous en donneront pour votre argent. Jack Silbersteen est un as et vous fera faire une pinte de bon sang. Vous taperez des pieds en l'honneur de Jackson et Wert et de leur danse gracieuse : ils sont imbattables. Provin et Adams chasseront vos idées noires par leur sketch désopilant *Hootch Moon*. Il y a de quoi faire, vous pouvez m'en croire ! »

« Ça me fait l'effet d'être un spectacle savoureux, dit Babbitt. Allons tous voir ça. »

Mais ils reculèrent tant qu'ils purent le moment du départ. Ils se sentaient en sécurité assis là, les jambes solidement croisées sous la table, mais ils n'étaient pas sûrs de leur équilibre. Ils redoutaient d'avoir à traverser tout ce parquet glissant du grill-room sous les yeux des autres dîneurs et des garçons trop empressés.

Quand ils s'y risquèrent, ils trouvèrent des tables sur leur chemin et cherchèrent à cacher leur embarras par une grosse jovialité au vestiaire. Quand la jeune préposée leur tendit leurs chapeaux, ils lui sourirent, espérant que, bon juge et pleine d'expérience, elle reconnaîtrait en eux des gentlemen. Ils se criaient les uns aux autres : « À qui ce vieux galurin ? » et « Choisissez-en un bon, George, je prendrai ce qui restera », et à la tenancière, ils bégayaient : « Venez donc avec nous, ma petite. La soirée s'annonce belle et pleine de fantaisie ! » Tous voulaient lui donner un pourboire, s'excitant mutuellement : « Non ! Attendez ! Voilà ! J'ai ce qu'il faut ! » À eux tous, ils lui remirent trois dollars.

Fumant magnifiquement des cigares, ils s'installèrent dans une loge de théâtre qui représentait cette farce, les pieds posés sur le rebord, pendant qu'un chœur de vingt respectables matrones, lasses et enduites de fard, balançaient leurs jambes et exécutaient les évolutions les plus élémentaires, et qu'un pitre juif faisait de sinistres plaisanteries sur ses coreligionnaires. Dans les entractes, ils retrouvèrent d'autres délégués solitaires. Une douzaine d'entre eux s'en allèrent en taxi à l'« Auberge des

Fleurs brillantes » où celles-ci étaient représentées par des guirlandes de papier poussiéreux dans une pièce basse et malodorante, qui rappelait une étable où l'on aurait sagement renoncé à mettre des animaux.

Là, on servait ouvertement du whisky dans des verres. Deux ou trois petits employés, espérant se faire prendre, leur jour de paie, pour des millionnaires, dansaient gauchement, dans l'étroit espace entre les tables, avec des demoiselles du téléphone et des manucures. Les professionnels tourbillonnaient de façon fantastique : un jeune homme, en habit noir graisseux, et une femme mince en robe de soie verte, dont les cheveux d'ambre se dressaient sur sa tête comme des flammes. Babbitt entreprit de danser avec elle. Il trébuchait à chaque pas, trop gros pour qu'elle pût le guider, incapable de suivre la mesure d'une musique sauvage, et il serait tombé, si elle ne l'avait soutenu avec une vigueur adroite et bienveillante. L'alcool de l'ère de la prohibition l'avait rendu aveugle et sourd, il ne voyait ni les tables ni les figures, mais il était subjugué par cette femme, à la jeunesse tiède et souple.

Quand elle l'eut énergiquement reconduit à son groupe, il se souvint, par une association d'idées inexplicable, que sa grand-mère maternelle était Écossaise, et la tête renversée en arrière, les yeux clos, la bouche grande ouverte, en extase, il chanta, lentement, avec ampleur, *Loch Lomond*.

Mais ce fut son dernier moment de douceur et de bonne camaraderie. Le représentant de Sparta lui dit qu'il chantait « comme un pochard » et, pendant dix minutes, Babbitt se chamailla avec lui en hurlant son indignation d'une voix mal assurée. Ils demandèrent à boire jusqu'à ce que le patron déclarât qu'on fermait. Tout ce temps-là, Babbitt éprouvait un désir brutal d'amusements moins innocents. Quand W. A. Rogers, de son ton traînard, lui dit : « … C'que tu dirais d'aller voir des poules ? » il accepta impétueusement. Avant de partir, trois d'entre eux prirent secrètement rendez-vous avec la danseuse

professionnelle qui répondit : « Oui, oui, bien sûr, mon chéri », à tout ce qu'ils demandaient, et qui eut soin de les oublier.

En traversant la banlieue de Monarch, en suivant des rues de petites maisons ouvrières en bois, cellules toutes pareilles, en passant avec bruit dans des quartiers de fabriques qui, dans cette nuit de soûlerie, paraissaient vastes et redoutables, en approchant des lanternes rouges, des pianos mécaniques assourdissants, et des grosses filles au sourire niais, Babbitt eut peur. Il voulut sauter à bas du taxi, mais tout son corps brûlait et il grommela : « Trop tard, maintenant, pour reculer ! » sentant d'ailleurs qu'il n'en avait aucune envie.

Il y eut en route un incident très comique. Un courtier de Minnemagan lança : « Monarch est une ville bien plus à la hauteur que Zénith. Vous autres grippe-sous à Zénith, vous n'avez pas d'endroits comme ça. » Babbitt était furieux : « Quel affreux mensonge ! On trouve tout ce qu'on veut à Zénith. Croyez-moi, nous avons plus de maisons closes, de tavernes et de boîtes de toute sorte que n'importe quelle ville. »

Il comprit qu'on se moquait de lui, voulut se battre, mais oublia tout dans l'essai amoureux le plus décevant qu'il eût fait depuis ses années de collège.

Quand, le matin, il rentra à Zénith, il avait à moitié satisfait ses velléités de révolte : il était tombé dans un mélange de contentement et de honte. Il se sentait irritable. Il ne sourit même pas quand W. A. Rogers se lamenta :

« Oh ! ma tête ! Sûrement, je subis ce matin la colère céleste. Écoutez, je sais ce qui est cause de tout. Quelqu'un m'a fourré de l'alcool dans mon verre hier soir. »

La famille de Babbitt ne fut jamais au courant de cette fugue, ni personne à Zénith, en dehors de Rogers et de Wing. Lui-même ne la reconnut jamais officiellement. Si elle eut des conséquences, on ne les a pas découvertes.

CHAPITRE XIV

Cet automne-là, un M. W. G. Harding, de Masion (Ohio) fut nommé Président des États-Unis, mais Zénith se passionna moins pour la campagne nationale que pour l'élection locale. Seneca Doane, tout avocat qu'il fût et gradué de l'Université, était candidat à la mairie de Zénith avec un programme travailliste alarmant. Pour le combattre, Démocrates et Républicains se mirent d'accord sur le nom de Lucas Prout, fabricant de matelas, bien connu pour ses idées parfaitement raisonnables. M. Prout était soutenu par les banques, la Chambre de commerce, tous les journaux bien pensants et George F. Babbitt.

Celui-ci était une autorité reconnue à « Hauteurs Fleuries », mais son quartier était sûr et il aspirait à des luttes plus violentes. La lecture de son papier au Congrès lui avait assuré un commencement de réputation comme orateur, aussi le « Comité Central Républicain Démocratique » l'envoya-t-il dans le septième arrondissement et à Zénith-Sud pour haranguer des réunions peu nombreuses d'ouvriers, d'employés et de femmes, embarrassées de leurs droits nouveaux. Il y acquit pendant des semaines une véritable célébrité. De temps à autre, un reporter assistait à l'une de ses réunions et les titres – bien que pas très gros – indiquaient que George F. Babbitt avait été acclamé par une foule enthousiaste, et, en homme d'affaires distingué, avait mis en évidence les mensonges de Doane. Une fois, dans les pages illustrées de l'*Advocate Times* du dimanche, figurait une photographie de Babbitt et d'une douzaine d'autres commerçants avec cette mention :

« Les maîtres de la Finance et du Commerce de Zénith qui patronnent Prout. »

Il méritait sa réputation. Il faisait une excellente campagne. Il avait la foi : il était certain que Lincoln, s'il eût encore vécu, aurait été l'agent électoral de M. W. G. Harding, à moins qu'il ne fût venu à Zénith combattre pour Lucas Prout. Il ne troublait pas ses auditeurs par d'absurdes subtilités : Prout représentait le travail honnête, Seneca Doane, la paresse qui réclame, et il fallait choisir. Avec ses épaules larges et sa voix sonore, c'était évidemment un brave type, et, chose si rare, il aimait vraiment ses semblables – et presque même jusqu'aux plus modestes ouvriers. Il voulait qu'ils fussent bien rémunérés, capables de payer des loyers élevés – à condition, bien entendu, de ne pas prétendre diminuer les revenus raisonnables des capitalistes. Ainsi, plein de nobles intentions, et monté à un diapason élevé par la découverte de ses dons oratoires, il devenait populaire parmi les électeurs et se déchaînait dans sa campagne, fameux non seulement dans les septième et huitième arrondissements, mais encore dans certaines parties du seizième.

Empilés dans son auto, ils se rendaient au « Turnverein Hall », dans Zénith-Sud, Babbitt, sa femme, Verona, Ted, ainsi que Paul et Zilla Riesling. Cette salle était au-dessus d'une boutique de confiseur, dans une rue qui retentissait du bruit des tramways et qui sentait l'oignon, le pétrole et le poisson frit. Une nouvelle harangue de Babbitt les remplit tous de satisfaction, y compris Babbitt.

« Je ne sais pas comment tu y résistes : parler dans trois réunions le même soir ! dit Paul. Je voudrais être aussi vigoureux que toi. »

Et Ted s'adressant à Verona :

« Ah ! il s'y entend, le vieux père, à mener tous ces gaillards-là par un petit chemin ! »

Des hommes en chemises de satinette noire, la figure fraîchement lavée, mais encore quelques traces de saleté sous les yeux, se tenaient sur le large escalier. Babbitt et les siens traver-

sèrent poliment leurs groupes et pénétrèrent dans la salle blanchie à la chaux, où, au fond, une estrade supportait un trône en peluche rouge et un autel peint en bleu, dont usaient la nuit les Grands Maîtres et Suprêmes Dignitaires d'innombrables loges. Cette salle était comble. Quand Babbitt se fraya un chemin à travers les rangs du public debout, il entendit le précieux hommage : « C'est lui ! » Le Président se précipita vers lui avec un émouvant : « L'orateur ? Tout est prêt, monsieur ! Heu... voyons... quel nom, monsieur ? »

Et, alors, Babbitt déversa des torrents d'éloquence :

« Mesdames et messieurs du seizième arrondissement, il y a un homme qui ne peut pas être parmi nous ce soir, un homme tel qu'il n'y a pas dans l'arène politique, un lutteur plus vaillant : je veux dire notre chef, l'honorable Lucas Prout, porte-étendard de la ville et du comté de Zénith. Puisqu'il n'est pas ici, j'espère que vous me permettrez, en ami et en voisin, fier de partager avec vous le privilège d'être un habitant de la grande ville de Zénith, de vous dire en toute candeur, honnêteté et sincérité, sous quel jour se présentent les conséquences de cette campagne, décisive aux yeux d'un simple homme d'affaires, – d'un homme qui, élevé dans la bienfaisante pauvreté et dans le travail manuel, n'a jamais oublié, même quand le sort l'a condamné à s'asseoir devant un bureau, ce que c'est, parbleu, que de se lever à cinq heures et demie pour être à l'usine, le panier du déjeuner dans la main calleuse, quand le sifflet retentit à sept heures, à moins que le patron ne vous gratte dix minutes en le faisant sonner plus tôt *(Rires.)* Pour en arriver aux conséquences essentielles de cette campagne, la grande erreur, formulée par Seneca Doane, qui n'y croit pas lui-même... »

Il y eut quelques ricanements, de la part de jeunes ouvriers cyniques, étrangers pour la plupart, Juifs, Suédois, Irlandais, Italiens ; mais les autres, plus âgés, les charpentiers et mécaniciens à cheveux blancs, voûtés par le labeur, l'acclamèrent, et

quand il amena sa petite histoire sur Lincoln, leurs yeux se mouillèrent…

L'air modeste, affairé, il sortit vivement de la salle, escorté de délicieux applaudissements, et partit à toute vitesse vers sa troisième réunion de la soirée.

« Ted, si tu conduisais, dit-il, je suis un peu à plat après ce discours. Eh bien, Paul, comment ça a-t-il marché ? Est-ce que je les ai eus ?

– Épatant, merveilleux ! Tu as eu un cran de tous les diables. »

Madame Babbitt était en adoration.

« Oh ! que c'était beau ! Si clair, si intéressant, et de si belles idées ! Quand je vous entends parler, je me rends compte que je n'appréciais pas jusqu'ici à leur valeur la profondeur de vos pensées, et ce cerveau, ce vocabulaire que vous avez. C'est magnifique, tout simplement. »

Verona, par contre, était agaçante.

« Papa, s'enquit-elle, comment savez-vous que la propriété collective de toutes les nécessités de la vie ne pourra jamais se réaliser ? »

Madame Babbitt protesta :

« Rone, vous pourriez comprendre, il me semble, que quand votre père est épuisé par un discours, ce n'est pas le moment de lui demander des explications sur des questions si compliquées. Quand il sera reposé, il se fera un plaisir, j'en suis sûre, de vous donner tous les éclaircissements. Maintenant tenons-nous tous tranquilles et laissons papa se préparer pour son prochain discours. Songez donc ! Juste en ce moment, ils se réunissent dans le Temple de Macchabée et *nous attendent* ! »

D. Lucas Prout et les saines affaires l'emportèrent sur M. Seneca Doane et la lutte de classes, et Zénith fut encore une fois sauvé. On offrit à Babbitt plusieurs emplois secondaires à distribuer à des parents pauvres, mais il préféra des renseignements anticipés sur l'extension des rues pavées, et une administration reconnaissante les lui fournit. Il fut aussi l'un des dix-neuf orateurs qui furent seuls invités au banquet par lequel la Chambre de commerce célébra le triomphe de la bonne cause.

Sa réputation d'orateur étant bien établie, ce fut lui qui prononça l'allocution annuelle au dîner de la « Société de la Propriété immobilière de Zénith ». L'*Advocate Times* reproduisit ce discours, du moins des fragments d'une importance peu habituelle :

« Un des banquets les plus brillants qui aient été donnés récemment a eu lieu hier soir pour la fête annuelle de la « Société de la Propriété immobilière de Zénith », qui se donnait dans la salle de bal vénitienne de la maison O'Hearn. Le propriétaire, Gil O'Hearn, s'était comme toujours piqué au jeu, et les convives firent honneur à une série de plats dont on ne trouverait l'équivalent nulle part à l'ouest de New York, et peut-être même pas là, et ils firent couler cette plantureuse nourriture avec un breuvage qui éveille l'esprit sans griser, le cidre provenant de la ferme de Chandler Mott, président de la Société et du banquet, qui remplissait ses fonctions avec autant d'esprit que de zèle.

« M. Mott souffrant d'un léger mal de gorge, ce fut G. F. Babbitt qui prononça le principal discours. Non content d'esquisser les progrès des titres immobiliers de Torrensing, M. Babbitt s'est exprimé en ces termes :

« – Au moment où je me lève pour vous adresser la parole, mon improvisation soigneusement pliée dans la poche de mon gilet, je me souviens de l'histoire des deux Irlandais, Mike et Pat, qui voyageaient dans le Pullman. Tous deux, j'oubliais de le dire, étaient dans la marine de guerre. Mike occupait la couchette du bas et il entendit bientôt un terrible tintamarre dans

celle d’en haut ; quand il appela pour savoir ce qu’il y avait, Pat répondit : « Sûr et certain que je ne pourrai pas dormir de la nuit, du tout, du tout. Voilà huit heures que j’essaie de me fourrer dans ce sacré petit hamac ! »

« Eh bien, messieurs, en me levant devant vous, j’éprouve à peu près la même chose que Pat, et peut-être après vous en avoir débité pendant quelque temps, me sentirai-je si petit que je pourrai me glisser dans un hamac de Pullman sans aucune peine du tout, du tout.

« Une chose me frappe, messieurs : chaque année, en cette occasion où amis et ennemis se réunissent et enterrent la hache de guerre, pour laisser les flots de la bonne camaraderie les porter sur les pentes fleuries de l’amitié, il nous sied, les yeux dans les yeux, épaule contre épaule, comme concitoyens dans la première ville du monde, de considérer où nous en sommes, aussi bien en ce qui nous concerne personnellement qu’en ce qui touche la prospérité générale.

« Il est vrai que, malgré nos 361.000, ou, en fait, 362.000 habitants, il y a, d’après le dernier recensement, aux États-Unis, près d’une vingtaine de villes plus importantes. Mais, messieurs, si au prochain recensement nous n’arrivons pas au moins dixième, je serai le premier à réclamer qu’un exécuteur quelconque m’ôte ma chemise et l’avale, avec les compliments de G. F. Babbitt Esquire. Il peut être vrai que New York, Chicago et Philadelphie continueront à nous dépasser en étendue. Mais en dehors de ces trois villes, dont le développement est notoirement si excessif que pas un blanc comme il faut, pas un homme aimant sa femme et ses gosses et le bon air que Dieu fait, et heureux de serrer amicalement la main de son voisin, ne voudrait y vivre – et laissez-moi vous dire immédiatement que je n’échangerais pas un lotissement de premier ordre à Zénith contre toute la longueur et la largeur de Broadway ou de State Street – en dehors, dis-je, de ces trois villes, il est évident, pour quiconque comprend les choses, que Zénith est le plus bel

exemple de vie et de prospérité américaine que l'on puisse trouver n'importe où.

« Je ne veux pas dire que nous soyons parfaits. Nous avons beaucoup à faire au point de vue de l'extension des boulevards pavés pour automobiles, car, croyez-moi, c'est l'individu qui possède, disons de quatre à dix mille dollars par an, avec une auto et une gentille petite famille dans un bungalow à la lisière de la ville, qui fait tourner la roue du progrès.

« Voilà le type d'homme qui dirige aujourd'hui l'Amérique ; en réalité, c'est l'idéal auquel doit tendre le monde entier, si un avenir convenable, bien équilibré, chrétien et hardi est réservé à notre vieille petite planète. De temps à autre, tout naturellement, je me renverse sur ma chaise pour mesurer de l'œil, avec une prodigieuse satisfaction, ce robuste citoyen américain.

« Notre Citoyen Idéal, je me le représente avant tout plus affairé qu'un chien de chasse, ne perdant pas un temps précieux à rêvasser ou à fréquenter les thés et réceptions mondaines, ou à se mêler de choses qui ne le regardent pas, mais mettant toute son ardeur à son magasin, sa profession ou son art. Le soir, il allume un bon cigare, monte dans le petit omnibus, ou peut-être maudit son carburateur, et rentre vite chez lui. Il tond sa pelouse ou s'occupe de quelque autre travail pratique, puis se prépare pour le dîner. Après, il raconte une histoire à ses petits, emmène sa famille au cinéma, ou joue quelques parties de bridge, ou lit le journal du soir et, s'il a des goûts littéraires, un ou deux chapitres d'un bon roman de l'Ouest, bien mouvementé, peut-être aussi les voisins entrent-ils le voir et ils causent de leurs amis et des incidents du jour. Enfin, il va joyeusement se mettre au lit, la conscience pure, ayant, pour sa petite part, contribué à la prospérité de la ville et augmenté son compte en banque.

« En politique et en religion, ce citoyen raisonnable est l'homme le plus sage du monde, et en art, il a régulièrement un goût naturel qui lui fait toujours mettre la main sur ce qu'il y a

de mieux. Dans aucun pays, vous ne trouverez autant de reproductions des maîtres anciens et de tableaux connus que sur les murs des salons aux États-Unis, aucune contrée n'approche de la nôtre pour le nombre de phonographes, qui ne font pas seulement entendre des danses ou des chansonnettes comiques, mais aussi les meilleurs opéras, comme ceux de Verdi, chantés par les artistes qui touchent les plus gros cachets.

« Dans les autres pays, l'art et la littérature sont abandonnés à un tas de pauvres diables qui habitent dans des mansardes et vivent d'alcool et de spaghetti, mais en Amérique, l'écrivain ou le peintre qui réussit ne se distingue en rien de n'importe quel homme d'affaires prospère. Pour ma part, je suis trop heureux de constater que l'homme qui a le rare talent d'assaisonner, de choses intéressantes, ce qu'il nous donne à lire, et qui montre à la fois une intention et de la vigueur dans le maniement de ses denrées littéraires, a le moyen de se faire des cinquante mille dollars par an, de fréquenter les plus gros producteurs sur un pied de parfaite égalité, et de posséder une maison aussi importante et une auto aussi belle que n'importe quel « capitaine d'industrie ». Mais, remarquez-le bien, c'est l'estime que lui témoigne le brave commerçant que je viens de vous peindre qui a rendu cela possible, et vous devez lui accorder autant d'honneur qu'aux auteurs eux-mêmes.

« Enfin, et c'est le plus important, notre « Citoyen standardisé », fût-il célibataire, adore les enfants, et est un défenseur du foyer, qui est la base fondamentale de notre civilisation, depuis toujours et à jamais, et la chose qui nous distingue le plus des peuples en décadence de l'Europe.

« Je n'ai encore jamais visité l'Europe et, en somme, je ne sais pas si j'y tiens tellement, du moment que nous avons nos puissantes villes et nos montagnes à parcourir, mais, d'après ce que je me figure, il doit y avoir par là-bas bon nombre de gens dans notre genre. Et, ma foi, un des Rotariens les plus enthousiastes que j'aie jamais rencontrés soutenait les principes du

cent pour cent avec des roulements d'r qui sentaient la bonne vieille Écosse et vous toutes, douces collines de Bobby Burns. Mais en même temps, une chose qui nous distingue de nos bons frères, les arrivistes de l'autre côté de l'eau, c'est qu'ils sont disposés à compter beaucoup sur les snobs, les journalistes et les politiciens, tandis que l'homme d'affaires américain moderne sait parler net pour lui-même, et faire comprendre clairement qu'il entend manœuvrer les commandes. Il n'a pas besoin de faire appel à un salarié prétentieux, quand il a à répondre aux critiques entortillées de la vie saine et effective. Il n'est pas muet comme l'était le négociant vieux jeu, il a son vocabulaire et sait frapper où il faut.

« En toute modestie, je me présente ici comme homme d'affaires représentatif, et je vous dis doucement à l'oreille : « Voilà nos gens, voilà les caractéristiques du citoyen américain standardisé, voilà la nouvelle génération des nôtres : des gaillards qui ont du poil sur la poitrine, le sourire dans les yeux et des machines à calculer dans leur bureau. Pas de fanfaronnades, mais nous avons bonne opinion de nous-mêmes, et si nous ne vous plaisons pas, ouvrez l'œil… il est plus prudent de vous mettre à l'abri avant que le cyclone balaie la ville. »

« Voilà ! À ma façon, bien gauche, j'ai essayé d'esquisser le portrait du « vrai mâle », du gaillard qui a du chic et du cran. Et c'est parce que Zénith en compte une forte proportion de ce genre que c'est la plus solidement établie, la plus considérable de nos villes. New York aussi a ses milliers de « vrais types », mais il est infesté par d'innombrables étrangers – Chicago et San Francisco de même. Oh ! nous avons tout un livre d'or des villes, Detroit et Cleveland, avec leurs usines fameuses, Cincinnati qui produit tant de machines-outils et de savons, Pittsburg et Birmingham avec leurs aciers, Kansas City et Minneapolis et Oklahoma qui ouvrent leurs portes opulentes au sein de plaines de céréales semblables à l'Océan, et d'innombrables cités magnifiques, sœurs de celles-ci, car au dernier recensement, il n'y avait pas moins de soixante-huit superbes villes américaines de

plus de cent mille habitants. Et toutes ces villes tiennent ensemble pour l'autorité et la vertu contre les idées étrangères et le communisme, Atlanta avec Hartford, Rochester avec Denver, Milwaukee avec Indianapolis, Los Angeles avec Scranton, Portland (Maine) avec Portland (Oregon). Un bon esprit bien vif de Baltimore, de Seattle ou de Duluth est le frère jumeau de tout camarade « booster » de Buffalo ou d'Akron, de Fort Worth ou d'Okaloosa.

« Mais c'est ici, à Zénith, au foyer des hommes virils, des femmes vraiment femmes et des enfants bien doués, que vous trouvez la plus grande proportion de ces braves gens, et c'est ce qui fait d'elle une ville à part, c'est pour cela qu'on se souviendra de Zénith dans l'histoire comme ayant mis en train une civilisation qui durera encore quand les anciens moyens de tuer le temps auront à jamais disparu, et que le jour de l'effort sérieux et efficace aura brillé sur le monde entier.

« Le temps viendra, je l'espère, où on cessera de ne mettre en honneur qu'un tas de vieux bonnets de nuit européens mangés aux vers, couverts de moisissures, démodés, et où on accordera la confiance qu'il mérite au fameux esprit de Zénith, à cette résolution nettement combative de remporter le succès, qui a rendu la chère petite « Cité chic » célèbre dans tous les pays, sous tous les climats où l'on connaît le lait condensé et les boîtes en carton. Croyez-moi, le monde s'est trop longtemps prosterné devant ces pays usés qui ne produisent rien que des cireurs de bottes, des décors et des liqueurs, qui n'ont pas une salle de bains par cent habitants, et ne savent pas distinguer le grand-livre d'une boîte à fiches, et le moment est venu pour le Zénithien de serrer les dents et de montrer ce qu'il sait faire.

« Je vous le déclare, Zénith et ses villes sœurs sont en train de produire une nouvelle forme de civilisation. Il y a plus d'une ressemblance entre Zénith et ces autres cités, et j'en suis rudement content ! L'extraordinaire développement et la juste standardisation des magasins, bureaux, rues, hôtels, vêtements et

journaux dans tous les États-Unis montrent à quel point notre type est fort et résistant.

« J'ai toujours plaisir à me rappeler un morceau que Chum Frink a écrit pour les journaux sur ses tournées de conférences. Beaucoup d'entre vous le connaissent bien, sans doute, mais, si vous le permettez, je vais me risquer à vous le lire. C'est un de ces poèmes classiques comparables à *Si* de Kipling ou à *L'Homme qui en vaut la peine* de Ella Wheeler Wilcox, et j'en porte toujours un exemplaire dans mon carnet :

« *Quand je suis sur la route, poète chargé de mon ballot de colporteur, je chante d'ordinaire une chanson joyeuse, puis je prends une chique et poursuis ma course, offrant mes beaux échantillons de doux et clair soleil, marque Cheero, et répandant mes vues optimistes et mes séries de facéties et bons mots dans les lyceums et autres clubs, ceux des Rotariens ou des Kiwanis, et j'ai le sentiment de ne pas ressembler à tant d'autres imbéciles. Alors le vieux major Silas Satan, ce malicieux coquin qui guette toujours, tortille vivement sa queue et se met bien vite à sa sale besogne. Il me donne le cafard, il me relève les cheveux en arrière, je me sens, par sa faute, plus isolé qu'un chien le dimanche, quand tout le monde est parti. Et en ce cas, par Dieu, j'aimerais mieux ne jamais être un conférencier, circulant en autos magnifiques et fumant des cigares à cinquante* cents, *et j'ai envie de ne plus jamais voyager, je désire simplement être de retour chez moi, y manger des crêpes, du hachis et du jambon, avec des gens qui savent qui je suis.*

« *Mais quand j'éprouve cette impression de solitude, je cherche tout simplement le meilleur hôtel, en quelque ville que je sois, Saint-Paul, Toledo ou K. C., à Washington, Schenectady, à Louisville ou Albany. Et dans cette auberge, je me figure que je suis rentré chez moi. Si je restais longtemps sous ce charme, devant cet hôtel de première classe, qui aime à nourrir les musiciens d'un grand cinéma situé en face, si je regardais autour de moi, et me demandais dans quelle ville je suis, je jure*

que je ne pourrais le dire. Car tout le monde serait aussi élégant, porterait les mêmes jolis coutils que chez moi, et toutes les reines auraient des chapeaux coquets, tous les hommes en cercle débiteraient sans cesse, j'en jurerais, sur les autos, la politique et autres balivernes, et sur les joueurs de baseball fameux, les mêmes joyeuses banalités que les gens de bon ton échangent dans la ville que j'habite.

« *Puis en entrant dans cet hôtel, je dirais, après un regard circulaire : « Bien ! bien ! » Car il y aurait le même kiosque à journaux, les mêmes magazines et les mêmes bonbons, les mêmes marques fameuses de tabac, que je trouve chez moi, j'en suis sûr. Et en voyant la bande joyeuse arriver, la démarche légère, pour déjeuner et s'installer, en pimpantes toilettes, devant de grands plats de frites à la française, alors je me dresserais et je crierais : « Je ne suis jamais sorti de chez moi ! » Et tout heureux, je m'assiérais à côté de quelque gaillard en melon brun, sur une chaise couverte de peluche, et je lui murmurerais bien vite :* « *Hello, Bill, dites-moi, mon bon vieux, comment se comportent vos valeurs* ? » *Et nous nous lancerions, en bons copains, à bavarder, comme des filles écervelées dans leur Ford, sur le temps, sur la maison et sur nos femmes, devenus frères pour toute la vie. Ainsi quand Sam Satan vous donne des idées noires, mon bon ami, voilà ce qu'il faut faire à mon sens, car dans ces États, partout où vous allez, vous ne quittez jamais votre cher foyer*. »

« Oui, messieurs, ces autres villes sont nos véritables partenaires dans le grand jeu de la vie. Mais ne nous trompons pas à ce sujet. Je prétends que Zénith est le meilleur partenaire de tout le groupe, celui qui se développe le plus vite. Vous me pardonnerez, j'espère, de vous donner quelques statistiques à l'appui de mon affirmation. Si ce sont de vieilles connaissances pour certains d'entre vous, pourtant les avis de réussite, comme les bonnes nouvelles de la Bible, ne sont jamais désagréables aux oreilles d'un véritable lutteur, si souvent qu'on lui répète la charmante histoire. Tout individu intelligent sait que Zénith fa-

brique plus de lait condensé et de crème, plus de cartons et d'appareils d'éclairage qu'aucune autre ville des États-Unis, sinon du monde entier. Mais on sait moins, en général, que nous arrivons également second dans la fabrication du beurre en paquets, sixième dans l'immense domaine de l'automobile, et environ troisième pour le fromage, les outils à travailler le cuir, les toitures goudronnées, les aliments pour le premier déjeuner et les salopettes !

« Notre grandeur, néanmoins, ne consiste pas seulement dans une prospérité effective, mais aussi dans cet esprit public, dans cet idéalisme, cette fraternité, tournés vers l'avenir, qui ont toujours caractérisé Zénith depuis sa fondation par nos pères. Nous avons le droit, et même j'ose dire le devoir, envers notre belle ville de proclamer dans le monde entier la vérité sur nos Écoles supérieures, remarquables par leur organisation matérielle, où rien ne manque, et par le meilleur système de ventilation que possède aucune école, sans exception, dans notre pays ; sur nos magnifiques hôtels tout récents et nos banques, avec leurs peintures et marbres sculptés, et sur la Seconde Tour Nationale, le building pour bureaux, le second en hauteur de toutes les villes d'Amérique. Si j'ajoute que nous avons un nombre incomparable de milles de rues pavées, des salles de bains, le nettoyage par le vide, et tous les autres signes extérieurs de la civilisation, que notre bibliothèque et notre musée sont bien entretenus et logés dans des bâtiments spacieux et appropriés, que l'ensemble de nos parcs est plus qu'à la hauteur, avec ses belles routes carrossables, ornées de pelouses, de buissons et de statues, je ne ferai que donner un aperçu de la grandeur infinie de Zénith à tous les points de vue.

« Je crois cependant avoir gardé le meilleur pour la fin. Si je vous rappelle que nous avons une automobile par cinq habitants et 7/8 de la ville, je donne un renseignement pratique et d'une solidité à toute épreuve sur le genre de progrès et d'ouverture d'esprit qui est synonyme de Zénith.

« Mais sur la route de la justice, on ne rencontre pas que des roses. Avant de terminer, je dois appeler votre attention sur un problème que nous avons à envisager l'année qui vient. La pire menace pour un gouvernement raisonnable, ce n'est pas le socialiste avoué, mais une masse de lâches qui travaillent sous main : ces gens à longs cheveux qui s'intitulent « libéraux » ou « radicaux » ou « non-partisans » ou « intellectuels », et Dieu sait de combien d'autres faux noms ! Ce sont des maîtres, des professeurs irresponsables qui composent la plus grande partie de cette clique, et j'ai honte de dire que certains d'entre eux sont dans les facultés de notre grande Université ! L'U. est mon *Alma mater* et je suis fier de me proclamer son nourrisson, mais il y a là certains éducateurs qui semblent croire que nous devrions confier la direction de la nation à des vagabonds et à des révolutionnaires.

« Ces profs-là sont les serpents qu'il faut écraser, eux et toute leur engeance. Le commerçant américain pardonne généreusement une faute, mais il y a une chose qu'il exige de tous les professeurs, conférenciers et journalistes : si nous les payons avec notre bon argent, il faut qu'ils nous soient utiles en vendant de l'énergie et en encourageant par leurs appels la prospérité rationnelle. Et puisque nous nous occupons de ces bavards, de ces esprits critiques et pessimistes, de ces cyniques professeurs de l'Université, permettez-moi de vous dire que, durant la brillante année qui vient, il est autant de notre devoir d'user de notre influence pour faire chasser ces coquins, qu'il en est de vendre toutes les propriétés et d'amasser toutes les pièces d'or que nous pourrons.

« Quand cela sera fait seulement, nos fils et nos filles verront que l'idéal de la virilité et de la culture américaine, ce n'est pas un tas de gaillards en train de se chamailler sur leurs mérites et leurs torts, mais un brave garçon qui craint Dieu et qui se pousse, qui réussit, grâce à deux bons poings, appartenant à une église à laquelle il témoigne zèle et piété, affilié aux Boosters, aux Rotariens, ou aux Kiwanis, aux Élans ou aux Hommes

Rouges, aux Chevaliers de Colomb, ou à l'une des nombreuses organisations de bons et joyeux compères, rieurs, blagueurs, actifs, énergiques, prêts à donner un coup de main, s'amusant ferme et travaillant dur, et qui, pour répondre à ses détracteurs, a une bottine à bout carré qui apprendra aux grinchus et aux jolis freluquets à respecter le mâle et à se mettre en campagne pour soutenir l'Oncle Samuel, U. S. A. ! »

Babbitt promettait de devenir un orateur apprécié. Il régala un fumeur, du Club des hommes de l'église presbytérienne de Chatham Road, d'histoires en dialectes irlandais, yiddish et chinois.

Mais nulle part, il ne se révéla plus nettement comme un citoyen éminent, que dans la conférence qu'il fit sur « Les points essentiels dans la propriété immobilière », au cours sur les méthodes de vente à l'Y. M. C. A. de Zénith.

L'*Advocate Times* en fit un compte rendu si complet que Vergil Gunch dit à Babbitt :

« Vous devenez un des orateurs les plus cotés de la ville. Je ne peux pas ouvrir un journal sans y lire quelque chose sur votre éloquence bien connue. Tout ce battage devrait amener une masse d'affaires à votre bureau. Bien joué ! Ne lâchez pas ça !

– Allons, ne vous fichez pas de moi », dit mollement Babbitt, mais à cet hommage de Gunch, qui avait lui-même une jolie réputation d'éloquence, il s'épanouit délicieusement et se demanda comment, avant ses vacances, il avait pu douter de la joie qu'on éprouve à être un personnage important.

CHAPITRE XV

Son ascension vers la grandeur n'alla pas sans quelques faux pas désastreux.

La renommée ne valut pas aux Babbitt l'avancement social qu'ils méritaient. Ils ne furent invités ni au Club champêtre Tonawanda ni aux bals de l'Union. Babbitt, pour sa part, déclarait avec irritation « qu'il se moquait pas mal de tous ces faiseurs d'embarras, mais que sa femme aimerait assez figurer sur la liste des « Parmi les invités, remarqué... » Il attendait avec nervosité le dîner universitaire de sa classe et une soirée de furieuse intimité avec des personnalités de premier plan comme Charles Mac Kelvey, l'entrepreneur millionnaire, Max Kruger, le banquier, Irving Tate, le fabricant d'outils, et Adelbert Dobson, le décorateur d'intérieurs à la mode. Théoriquement, il était leur ami comme il l'avait été au collège, et quand il les rencontrait, ils l'appelaient toujours « Georgie », mais cela n'arrivait pas souvent, semblait-il, et ils ne l'invitaient jamais à dîner (au champagne et avec un maître d'hôtel) dans leurs demeures de Royal Ridge.

Durant toute la semaine qui précéda ce dîner de promotion, il se dit : « Il n'y a aucune raison maintenant pour que nous ne devenions pas de vrais copains. »

Comme tous les divertissements bien américains et les effusions spirituelles, le dîner des étudiants de la promotion 1896 était consciencieusement organisé. Le comité tapait sur le clou comme une corporation de marchands. Une fois par semaine, ils envoyaient un rappel :

Aide-mémoire n° 3.

« Cher camarade, serez-vous des nôtres au repas amical le plus animé que les nourrissons de la bonne vieille U aient jamais connu ? Les étudiants de 08 étaient au nombre de 60 %. Allons-nous, nous les hommes, nous laisser battre par ces jupons ? Allons, camarades, montrons un véritable enthousiasme et travaillons tous ensemble à faire le dîner le plus brillant qu'on ait jamais vu. Menu délicat, brèves causeries poivrées, et échange de souvenirs des jours les plus éblouissants, les plus heureux de la vie. »

Le dîner se donnait dans un salon particulier du club de l'Union. Ce club était un édifice sombre, trois vieilles maisons prétentieuses réunies en une seule, et le vestibule d'entrée faisait penser à une cave à pommes de terre. Pourtant, Babbitt, que ne troublait pas la magnificence du Club Athlétique, était embarrassé en entrant. Il fit un signe de tête au portier – un nègre à l'ancienne mode, l'air fier sous son habit bleu à boutons d'or – et traversa la pièce en cherchant à se donner l'allure d'un membre du cercle.

Soixante camarades étaient venus à ce dîner. Ils formaient des îlots et des remous dans le hall, encombraient l'ascenseur et les coins du salon particulier. Ils s'efforçaient d'être intimes et pleins d'entrain. Ils se revoyaient les uns les autres, exactement comme au temps du collège, de naïfs jouvenceaux, dont les moustaches actuelles, la calvitie, le ventre et les rides n'étaient que de joyeux postiches qui les déguisaient pour un soir.

« Tu n'as pas changé d'un iota », se disaient-ils en s'émerveillant. À ceux qu'ils ne reconnaissaient pas, ils disaient : « Ah ! c'est bon de te revoir, mon vieux ! Et qu'est-ce que tu… tu fais toujours la même chose ? »

Sans cesse, quelqu'un lançait des acclamations joyeuses ou une chanson de collège, qui s'éteignaient bien vite dans le silence. Ils avaient beau vouloir se montrer démocratiques, ils se

divisaient en deux clans : ceux qui étaient en tenue de soirée et les autres. Babbitt – tout ce qu'il y a de plus en tenue de soirée – allait d'un groupe à l'autre. Il avait beau être, presque ouvertement, en quête de nouvelles relations sociales, il chercha d'abord Paul Riesling, qu'il trouva seul, élégant et silencieux.

Paul soupira :

« Je ne vaux rien pour tous ces serrements de main et ces formules creuses, ces « Regarde un peu qui est là... »

– Voyons, Paulibus, laisse-toi un peu aller, sois de bonne humeur. Nous avons là les meilleurs garçons du monde. Tu as l'air tout chose... Qu'est-ce qu'il y a ?

– Oh ! comme d'ordinaire : du tirage avec Zilla.

– Allons, viens, mêlons-nous aux camarades et oublions nos ennuis. »

Il garda Paul près de lui mais se dirigea vers le coin où Charles Mac Kelvey, comme un soleil, réchauffait ses admirateurs de ses rayons.

Mac Kelvey avait été le héros de la promotion 96, non seulement comme capitaine de football, lanceur du marteau, mais aussi comme orateur dans les débats, et par ce que l'Université considérait comme l'instruction. Il avait fait son chemin, s'était emparé de la Société de construction, naguère propriété des Dodsworth, la famille de pionniers la plus estimée de Zénith. Il avait construit des capitoles, des gratte-ciel, des terminus de voie ferrée. Les épaules lourdes, la poitrine large, il n'avait pourtant rien d'indolent. Il avait dans le regard un calme, dans la parole une douceur coulante qui intimidaient les politiciens et mettaient les reporters sur leurs gardes ; en sa présence, le savant le plus intelligent, l'artiste le plus sensible se sentaient amoindris, peu hommes du monde et mal mis. Il se montrait, surtout pour influencer des législateurs ou engager des espions, pour surveiller ses ouvriers, magnifique, plein d'aisance et

d'amabilité. Il avait les allures d'un baron : c'était un vrai pair dans l'aristocratie américaine qui se constitue rapidement, et il ne le cédait qu'aux vieilles familles superbes. (À Zénith, « vieille famille » désigne toutes celles qui y sont arrivées avant 1840.) Sa puissance était d'autant plus grande qu'il n'était retenu par aucun scrupule, ni par le vice, ni par la vertu des plus anciennes traditions puritaines.

Mac Kelvey, pour le moment, étalait une gaieté paisible au milieu des grands personnages, manufacturiers et banquiers, propriétaires, avocats ou chirurgiens, qui avaient un chauffeur et qui allaient en Europe. Babbitt se glissa parmi eux. Il aimait le sourire de Mac Kelvey autant que les avantages mondains que vous assurait sa faveur. Si, à côté de Paul, il se sentait important et protecteur, avec Mac Kelvey il se sentait un petit personnage en adoration devant lui.

Il entendit Mac Kelvey dire à Max Kruger le banquier : « Oui, nous recevrons Sir Gerald Doak. » – La passion démocratique de Babbitt pour les titres en fut ravie. – « Tu sais, Max, c'est un des principaux magnats du fer en Angleterre... Très grosse fortune. Tiens, hello, Georgie ! Dis donc, Max, Georgie Babbitt devient plus gros que moi. »

Le Président criait :

« Asseyez-vous, mes chers camarades.

– Y allons-nous, Charley ? demanda Babbitt à Mac Kelvey, sans avoir l'air d'y attacher de l'importance.

– Parfait. Hello, Paul ! Comment va ? Et ce violon ? Tu as une place spéciale en vue, George ? Viens, prenons des sièges... Viens aussi, Max. Georgie, j'ai lu des éloges de tes discours pendant la campagne électorale... Belle besogne ! »

Dès lors, Babbitt se serait jeté au feu pour lui. Il fut très occupé pendant tout le dîner, tantôt à dérider Paul un peu rudement, tantôt à lancer à Mac Kelvey des : « J'ai appris que tu vas

construire des jetées à Brooklyn »... tantôt remarquant de quel air d'envie les ratés de la classe, qui formaient à part un groupe piteux, levaient les yeux sur lui qui frayait avec la noblesse, et se complaisait maintenant dans un entretien mondain avec Mac Kelvey et Max Kruger. Ils parlaient d'un « bal de la Jungle » pour lequel Mona Dodsworth avait décoré ses salons avec des milliers d'orchidées ; ils causaient, sur un ton de détachement fort bien imité, d'un dîner à Washington où Mac Kelvey avait rencontré un sénateur, une princesse des Balkans et un major-général anglais. Mac Kelvey appelait la princesse « Jenny » et ne cachait pas qu'il avait dansé avec elle.

Babbitt était impressionné, mais pas assez écrasé de respect pour ne rien dire. Si ces gens-là ne l'invitaient pas à dîner, il avait maintenant l'habitude de parler à des présidents de banque, aux membres d'un congrès, à des femmes qui recevaient des poètes. Il se montrait avec Mac Kelvey enjoué et plein d'égards.

« Dis donc, Charley, tu te rappelles, en première année, comme nous avions affrété une guimbarde pour filer à Riverdale voir le spectacle que madame Brown avait coutume d'y donner ? Et tu te souviens comme tu as rossé ce garde champêtre qui voulait nous fourrer dedans, et que nous avions chipé l'enseigne d'un tailleur pour aller l'accrocher à la porte du professeur Morrisson ? Ah ! sacrebleu, c'était le bon temps ! »

Mac Kelvey le reconnut, c'était le bon temps !

Babbitt en était arrivé à : « Ce ne sont pas les études que l'on fait au collège qui comptent, ce sont les amitiés qu'on y noue », quand les convives placés au haut bout de la table entonnèrent une chanson. Il attaqua Mac Kelvey.

« Quel dommage, heu... oui, quel dommage de ne jamais se voir parce qu'on a des champs d'activité différents ! J'ai eu tant de plaisir à causer du bon vieux temps. Il faudra que tu viennes dîner un soir avec madame Mac Kelvey. »

D'un ton vague :

« Oui, certainement.

– J'aimerais te parler du développement des propriétés par là-bas, du côté de tes entrepôts de Grantsville. Je pourrais peut-être te donner quelques tuyaux intéressants.

– Admirable ! Il faut que nous dînions ensemble, Georgie. Fais-moi signe. Et nous serons ravis de te voir à la maison avec ta femme. »

Le ton de Mac Kelvey était beaucoup moins vague.

Alors la voix du Président, cette voix prodigieuse qui jadis les avait soulevés pour lancer un défi aux partisans de l'Ohio ou du Michigan ou de l'Indiana, jeta un appel :

« Allons, « wombats[17] » ! Tous ensemble pour le long hurlement ! »

Babbitt sentit que la vie ne serait jamais plus belle pour lui qu'en ce moment où, avec Paul Riesling et le héros Mac Kelvey qu'il venait de retrouver, il mêla sa voix aux autres pour crier :

Baaaaaattle-axe
Get an axe,
Bal-axe
Get naxe.
Who ? Who ? The U
Hooroo !

Les Babbitt invitèrent les Mac Kelvey à dîner au début de décembre et ceux-ci non seulement acceptèrent, mais, après avoir fait changer une ou deux fois le jour, vinrent en effet.

---

[17] Animal australien qui ressemble à un petit ours.

Les Babbitt discutèrent à fond les détails du dîner, depuis l'achat d'une bouteille de champagne jusqu'au nombre d'amandes salées à mettre devant chaque convive, ils examinèrent tout spécialement la question des autres invités. Finalement, Babbitt en tint pour faire profiter Paul Riesling de la compagnie de Mac Kelvey. « Ce bon vieux Charley, insista-t-il, préférera Paul et Verg Gunch à quelque poseur prétentieux. » Mais madame Babbitt l'interrompit avec un « Oui, peut-être... je vais tâcher d'avoir des huîtres de Lynnhaven », et quand tout fut réglé, elle invita le docteur J. T. Angus, l'oculiste, et un lugubre et respectueux avocat du nom de Maxwell, avec leurs femmes trop parées.

Ni Angus ni Maxwell ne faisaient partie des Élans ni du Club Athlétique, ni l'un ni l'autre n'avaient jamais appelé Babbitt « frère » ou ne lui avaient demandé son avis sur les carburateurs. Les seules « gens possibles » qu'elle eût invités, disait son mari rageur, étaient les Littlefield, et Howard, par moments, devenait à tel point l'homme des statistiques que lui, Babbitt, aspirait à se rafraîchir en entendant Gunch lui lancer un de ses « Eh bien, vieux marron sculpté, qu'est-ce que vous me dites de beau ? »

Immédiatement après le déjeuner, madame Babbitt commença à mettre le couvert pour le dîner, qui était pour sept heures et demie, et Babbitt, par ordre, rentra à quatre heures. Mais on ne trouva rien à faire pour lui et, par trois fois, madame Babbitt gronda : « Tâchez donc de ne pas être toujours dans nos jambes ! » Il se tint sur la porte du garage, la lèvre tombante, souhaitant que Littlefield, Sam Doppelbrau ou n'importe qui vînt lui parler. Il aperçut Ted qui tournait furtivement le coin de la maison.

« Qu'y a-t-il, mon petit ? demanda Babbitt.

– C'est vous, vieux paternel ? Bon sang, m'man est certainement sur le sentier de la guerre. Je lui ai insinué que Rone et moi nous aimerions autant ne pas être admis à la fête de ce soir,

et elle m'a mordu. Et elle dit qu'il faut que je prenne un bain. Mais, écoutez, les Babbitt mâles vont en ouvrir des yeux ce soir ! Le petit Théodore, en habit noir ! »

« Les Babbitt mâles ! » Ce mot réjouit Babbitt ; il passa son bras sur les épaules de son fils, et souhaita que Paul Riesling eût une fille pour que Ted pût l'épouser.

« Oui, ta mère est un peu agitée et bondissante », dit-il, et ensemble ils rirent, et ensemble soupirèrent, puis rentrèrent docilement s'habiller.

Les Mac Kelvey arrivèrent avec moins d'un quart d'heure de retard. Babbitt espéra que les Doppelbrau verraient la conduite intérieure des Mac Kelvey et leur chauffeur en livrée attendant devant la porte.

Le dîner était très réussi et très abondant, et madame Babbitt avait sorti les candélabres d'argent de sa grand-mère. Babbitt s'appliqua ferme et fut très sage : il ne débita aucune des plaisanteries qu'il avait envie de placer, il écouta les autres. Il lança Maxwell avec un retentissant : « Racontez-nous votre voyage à Yellowstone. » Il fit des compliments, énormément de compliments. Il trouva moyen de déclarer que le docteur Angus était un bienfaiteur de l'humanité, Maxwell et Howard Littlefield de profonds érudits, Charles Mac Kelvey un exemple propre à entraîner les jeunes gens ambitieux, et madame Mac Kelvey, l'ornement des cercles mondains de Zénith, de Washington, de New York, de Paris et autres lieux.

Mais il ne réussit pas à les dégeler. C'était un dîner qui manquait d'âme. Sans que Babbitt pût s'expliquer pourquoi, un poids pesait sur eux et ils parlaient laborieusement et à contrecœur.

Il se consacra particulièrement à Lucile Mac Kelvey, ayant bien soin de ne pas regarder ses adorables épaules blanches, et le ruban de soie fauve qui soutenait sa robe.

« Je suppose que vous retournerez bientôt en Europe, suggéra-t-il.

– J'aimerais bien aller passer quelques semaines à Rome.

– On y voit, j'imagine, quantité de tableaux, de curiosités de toute sorte, sans parler de la musique ?

– Non, j'y vais surtout pour une chose : il y a une petite *trattoria,* via della Scrofa, où on mange les meilleurs *fettuccine* du monde.

– Ah ! je... oh ! oui, ce doit être délicieux d'y goûter, oui. »

À dix heures moins le quart, Mac Kelvey découvrit, à son grand regret, que sa femme avait la migraine. Pendant que Babbitt l'aidait à endosser son pardessus, il lui dit gaiement :

« Il faudra déjeuner ensemble de temps à autre et parler du passé. »

Quand tous se furent retirés à dix heures et demie, Babbitt s'adressant à sa femme déclara :

« Charley m'a dit qu'il avait passé une soirée charmante et qu'il faudra que nous déjeunions... qu'ils voulaient nous avoir à dîner chez eux d'ici peu.

– Oh ! ajouta-t-elle, ç'a été une de ces soirées tranquilles qui sont souvent bien plus agréables que ces réunions bruyantes où tout le monde parle à la fois sans qu'on puisse s'amuser vraiment et avec calme. »

Mais de son lit sur la véranda, il l'entendit pleurer doucement, désespérément.

Pendant un mois ils surveillèrent les « mondanités » dans les journaux, attendant une invitation à dîner.

Comme hôtes de Sir Gerald Doak, les Mac Kelvey étaient cités en tête pendant toute la semaine qui suivit le dîner Babbitt.

Zénith recevait avec enthousiasme Sir Gerald, venu en Amérique pour y acheter du charbon. Les journaux lui prenaient des interviews sur la prohibition, l'Irlande, le chômage, l'aviation navale, le cours des changes, l'usage du thé opposé à celui du whisky, la psychologie de la femme américaine, et la vie intime des familles anglaises en province. Sir Gerald paraissait avoir entendu parler de toutes ces questions. Les Mac Kelvey lui offrirent un dîner cinghalais, et Miss Eleonora Pearl Bates, rédactrice des mondanités de l'*Advocate Times*, se surpassa. Babbitt, au premier déjeuner, lut à haute voix ce morceau :

« *Décoration originale et orientale, menu rare et délicat, invités de marque, maîtresse de maison délicieuse et maître fameux : jamais Zénith n'a vu une réception si recherchée que le dîner de Ceylan, suivi de bal, offert hier soir par monsieur et madame Mac Kelvey en l'honneur de Sir Gerald Doak. Je crois, ayant eu le précieux privilège de voir cette décoration exotique et féérique, que rien, à Monte-Carlo ou dans les milieux diplomatiques les plus sélects, n'a jamais été plus merveilleux. Ce n'est pas sans raison que Zénith se fait rapidement la réputation d'être la ville la plus raffinée de notre pays.*

« *Bien qu'il soit trop modeste pour le reconnaître, Lord Doak donne à notre élégant quartier un cachet qu'il n'a pas eu depuis la visite à jamais mémorable du duc de Sittingbourne. Il n'appartient pas seulement à la pairie anglaise, il est aussi, dit-on, à la tête de l'industrie métallurgique en Angleterre. Il est originaire de Nottingham, séjour favori de Robin Hood, devenue aujourd'hui, nous apprend Lord Doak, une ville moderne et bien vivante de 275.573 habitants, importante par ses fabriques de dentelles et autres, et nous aimons à penser que dans ses veines coule du sang à la fois virilement rouge et délicatement bleu de l'ancien lord et généreux aventurier Robin des Bois.*

« *L'adorable madame Mac Kelvey n'a jamais été plus séduisante qu'hier soir dans sa robe de tulle noir éclairée par de*

ravissants rubans d'argent et, à sa jolie taille, un bouquet de brillantes roses Aaron Ward. »

Babbitt dit vaillamment :

« J'espère qu'ils ne nous inviteront pas à rencontrer ce phénomène de Lord Doak. C'est un sacré spectacle. J'aime bien mieux un gentil petit dîner bien tranquille avec Charley et sa femme. »

Au Club Athlétique, ce fut l'objet d'amples discussions.

« Je suppose, dit Sidney Finkelstein, que désormais, nous serons tenus d'appeler Mac Kelvey « Lord Chaz ».

– Rien ne montre mieux, ruminait Howard Littlefield, cet ami de la précision, à quel point il est difficile pour certaines gens de faire les choses correctement. Ici on appelle ce personnage « Lord Doak » quand on devrait dire : « Sir Gerald ».

Babbitt fut émerveillé :

« Ah ! vraiment ! Tiens, tiens ! « Sir Gerald », hein ? C'est comme cela qu'on appelle ces gens-là, hein ? Eh bien, monsieur, je suis content de savoir ça. »

Par la suite, il disait à ses agents :

« C'est plus drôle que tout de voir comment certaines gens, uniquement parce qu'ils ont la chance d'avoir un gros sac, reçoivent des étrangers fameux sans avoir la moindre idée de la façon dont il faut les appeler pour qu'ils se sentent chez eux. »

Ce soir-là, rentrant chez lui, il croisa l'auto de Mac Kelvey et vit Sir Gerald, un gros Anglais teutonique au teint vermeil, à l'œil vif, auquel quelques poils de moustache jaune donnaient un air triste et hésitant. Babbitt passa lentement, oppressé par un sentiment futile : il avait soudain la conviction inexpliquée, mais horrible, que les Mac Kelvey se moquaient de lui.

Il trahit sa dépression par la violence avec laquelle il déclara à sa femme :

« Les gens qui se consacrent réellement aux affaires n'ont pas de temps à perdre avec une bande comme celle des Mac Kelvey. Ces niaiseries mondaines, c'est comme n'importe quel autre dada : quand on se lance là-dedans, on n'en sort plus. Mais je ne suis pas fâché d'avoir occasion de leur faire une visite avec vous et les enfants, au lieu de courir stupidement après ces cérémonies. »

Ils ne reparlèrent plus des Mac Kelvey.

Il était bien pénible d'avoir à penser, dans cette période de soucis, aux Overbrook.

Ed Overbrook, camarade de classe de Babbitt, n'avait pas réussi. Il avait une nombreuse famille et une petite affaire d'assurance dans le faubourg de Dorchester. Les cheveux gris, maigre, c'était un personnage sans importance, et il en avait toujours été ainsi. Il était de ceux que, dans un groupe quelconque, on oublie de présenter, puis qu'on présente enfin avec un enthousiasme exagéré. Il avait apprécié au collège la bonne camaraderie de Babbitt, et depuis ne cessait d'admirer sa situation dans les affaires immobilières, sa maison magnifique, ses merveilleux vêtements. Babbitt en était heureux, mais en même temps agacé, parce qu'il avait une impression de responsabilité. Au dîner de promotion, il avait vu le pauvre Overbrook dans un complet de serge bleue luisant, debout dans un coin, l'air timide, avec trois autres ratés. Il était allé à lui et, cordialement :

« Hello, jeune Ed ! J'entends dire que c'est toi qui, à présent, fais toutes les assurances de Dorchester. Rude besogne ! »

Ils se rappelèrent le bon vieux temps, quand Overbrook faisait des vers. Celui-ci embarrassa Babbitt en lâchant brusquement :

« Écoute, Georgie, ça me désole de penser comme nous restons chacun de notre côté. Je voudrais bien vous avoir à dîner un soir, toi et ta femme. »

Babbitt cria :

« Parfait, bien sûr ! Fais-moi signe. Et ma femme et moi, nous serons ravis de vous avoir à la maison. »

Il l'avait oublié, mais malheureusement Ed Overbrook n'en fit pas autant. À plusieurs reprises, il téléphona à Babbitt pour l'inviter à dîner.

« Nous ferions aussi bien de nous en débarrasser, grommela Babbitt à sa femme. Mais n'êtes-vous pas stupéfaite de voir à quel point ce pauvre diable ignore les règles les plus élémentaires de l'étiquette ? Me téléphoner au lieu de nous faire écrire par sa femme, une invitation dans les formes ! Ma foi, je crois que nous voilà pincés. C'est l'embêtement avec toutes ces simagrées de camaraderie. »

Il accepta la prochaine invitation plaintive d'Overbrook pour un soir, à deux semaines de là. Un dîner pour dans deux semaines – même un dîner de famille – ne paraît jamais si effrayant, jusqu'au jour où les deux semaines ont coulé de façon stupéfiante et où l'on arrive, consterné, à l'heure menaçante. Il fallut changer la date, à cause de leur dîner avec les Mac Kelvey, mais ils finirent par se mettre en route sans entrain pour la maison des Overbrook, à Dorchester.

Ce fut lamentable dès le début. Les Overbrook dînaient à six heures et demie, tandis que les Babbitt ne se mettaient jamais à table avant sept heures. Babbitt se permit d'être en retard de dix minutes. « Tâchons, combinait-il, d'écourter la chose autant que possible. Nous nous esquiverons de bonne heure. Je dirai que je suis obligé d'être au bureau exceptionnellement tôt demain. »

Le logement des Overbrook était déprimant. C'était le second étage d'une maison en bois pour deux familles : dans l'antichambre, des voitures d'enfants, de vieux chapeaux accrochés, une odeur de chou, et une Bible des familles sur la table du salon. Ed Overbrook et sa femme étaient aussi gauches, aussi râpés que d'habitude, et comme autres invités, il y avait deux affreuses familles, dont Babbitt n'entendit jamais le nom – il n'en avait d'ailleurs aucun désir. Mais il fut touché, et déconcerté par la façon dont Overbrook le loua avec un manque de tact complet :

« Nous sommes joliment fiers d'avoir ce vieux George ici ce soir ! Bien entendu, vous avez tous lu dans les journaux l'éloge de ses discours et allocutions – et puis, c'est un bel homme, hein ? – Mais surtout, je repense toujours à notre temps du collège ; quel bon garçon c'était avec tout le monde et un des meilleurs nageurs de la classe ! »

Babbitt essaya de se montrer gai, il s'y acharna, mais il ne trouvait pas moyen de s'intéresser à l'air timoré d'Overbrook, à l'insignifiance des autres convives ou à la stupidité foncière de madame Overbrook, avec ses lunettes, sa peau brune et ses cheveux tirés et collés. Il raconta sa meilleure histoire irlandaise, mais elle tomba à plat, comme un gâteau mou. Le moment le plus désastreux fut celui où madame Overbrook, essayant de s'arracher aux soucis que donnent huit enfants à élever, la cuisine et le ménage, voulut faire la conversation.

« Vous allez fréquemment à Chicago et à New York, monsieur Babbitt, je suppose, insinua-t-elle.

– Mon Dieu, à Chicago, assez souvent.

– Ce doit être extrêmement intéressant. Vous allez sans doute dans tous les théâtres ?

– À vrai dire, madame Overbrook, ce qui m'attire le plus, c'est un bon gros bifteck dans un restaurant hollandais de la Boucle. »

Ils ne trouvèrent rien de plus à se dire. Babbitt était désolé, mais il n'y avait aucun espoir : le dîner était raté... À dix heures, se secouant pour échapper à la torpeur d'un bavardage insignifiant, il dit aussi gaiement que possible :

« Je crois malheureusement, Ed, que nous sommes obligés de partir. J'ai quelqu'un à recevoir au bureau demain matin à la première heure. »

Comme Overbrook l'aidait à mettre son pardessus, il lui dit :

« Ça fait du bien de revivre le bon vieux temps. Il faudra déjeuner ensemble très prochainement. »

Pendant le trajet du retour, madame Babbitt soupira :

« Ç'a été passablement pénible. Mais comme M. Overbrook vous admire !

– Oui. Pauvre bougre ! Il a l'air de me prendre pour un petit saint, et pour le plus bel homme de Zénith.

– Ce que vous n'êtes certainement pas, mais... oh ! Georgie, vous ne pensez pas que nous aurons à les inviter à la maison ?

– Oh ! là ! là ! j'espère bien que non !

– Voyons, George, vous n'avez rien dit de ça à M. Overbrook, n'est-ce pas ?

– Non, par Dieu, non ! Ma parole, je n'en ai pas dit un mot. J'ai simplement dit en l'air qu'il faudrait déjeuner un jour ensemble.

– Ah ! bon... Oh ! mon Dieu, je ne voudrais pas les offenser, mais je ne crois pas que je pourrais supporter une autre soirée

comme celle-ci. Et imaginez que quelqu'un comme le docteur et madame Angus vienne nous voir pendant que les Overbrook seraient là et les prennent pour de nos amis ! »

Pendant huit jours, ils se tracassèrent :

« Nous devrions vraiment inviter Ed Overbrook et sa femme, les pauvres gens ! »

Mais comme ils ne les voyaient jamais, ils les oublièrent, et au bout d'un mois ou deux, ils dirent :

« C'était vraiment ce qu'il y avait de mieux à faire, les laisser tomber. Ce ne serait pas gentil pour eux de les recevoir ici ; ils se sentiraient si peu à leur place, si gênés dans notre intérieur. »

Ils ne parlèrent plus jamais des Overbrook.

CHAPITRE XVI

La certitude de ne pas être admis dans le cercle des Mac Kelvey donnait à Babbitt un sentiment de culpabilité et le faisait un peu déraisonner. Mais il fréquentait plus régulièrement les Élans. À un déjeuner de la Chambre de commerce, il se montra éloquent sur la perversité des grèves, et il retrouva son assurance, de citoyen éminent.

Ses clubs et associations fournissaient à son esprit une bonne nourriture.

On demandait à un homme comme il faut de Zénith d'appartenir à une, ou de préférence à deux ou trois des innombrables loges et clubs destinés à accroître la prospérité de la ville : aux Rotariens, aux Kiwanis ou aux Boosters ; aux Originaux, aux Élans, aux Maçons, aux Hommes Rouges, aux Forestiers, aux Hiboux, aux Aigles, aux Macchabées, aux Chevaliers de Pythias ou de Colomb, et autres sociétés secrètes, caractérisées par un haut degré de cordialité, une saine morale, et le respect de la constitution. Il y avait quatre motifs pour s'affilier à ces ordres : C'était la chose à faire. C'était bon pour les affaires, puisque les « frères de loge » devenaient souvent des clients. Cela donnait aux Américains, incapables de devenir « Geheimräte » ou « Commendatori », des titres honorifiques comme « Haut et digne secrétaire des rapports » et « Grand Hoogow », à ajouter aux distinctions banales de Colonel, de Juge et de Professeur. Et cela permettait au mari américain, tenu en lisières, de passer une soirée par semaine en dehors de chez lui. La loge était sa piazza, sa terrasse de café. Il pouvait jouer à la poule, avoir des conversations d'homme, dire des obscénités et faire le bravache.

Pour toutes ces raisons, Babbitt était ce qu'il appelait un « affilié ».

Derrière la bannière pourpre et or de son action publique, s'étendait l'arrière-plan sombre du métier monotone : baux, contrats de vente, listes de propriétés à louer. Les soirées consacrées à l'éloquence, aux comités et aux loges le stimulaient comme un alcool, mais tous les matins il avait la langue pâteuse. D'une semaine à l'autre, il devenait plus nerveux. Il était en conflit ouvert avec son vendeur de l'extérieur, Stanley Graff, et une fois, bien que les charmes de sa secrétaire lui eussent toujours imposé une politesse scrupuleuse, il s'emporta contre mademoiselle Mac Goun qui avait modifié ses lettres.

Mais en compagnie de Paul Riesling, il se détendait. Une fois par semaine au moins, ils redevenaient jeunes. Le samedi, ils jouaient au golf, en se blaguant : « En fait de golf, tu es un fameux joueur de tennis », ou bien ils couraient les routes en auto tout l'après-midi du dimanche, s'arrêtant dans des auberges de village pour s'asseoir devant un comptoir, sur de hauts tabourets, et boire du café dans des tasses épaisses. Parfois Paul venait le soir chez son ami avec son violon, et Zilla elle-même gardait le silence pendant que le malheureux égaré, qui suivait désormais des chemins inconnus, exhalait en musique la tristesse de son âme.

Rien ne purifiait davantage Babbitt et ne lui faisait plus de réclame que son travail pour l'École du Dimanche.

L'église presbytérienne de Chatham Road, la sienne, était une des plus grandes, des plus riches, des plus « chêne et velours » de Zénith. Le pasteur était le Révérend Jean Jennison Drew M. A. (Maître ès Arts)

D. D. Docteur en Divinité (Théologie), L. L. D. Docteur en Lois (Droit). Il tenait son M. A. et son D. D. de l'Université Elbert en Nebraska, son L. L. D. du collège Waterbury, à Oklahoma. Il était éloquent, capable et versatile. Il présidait des mee-

tings pour la déclaration des unions et le développement des services domestiques, et confiait à son auditoire que, tout enfant, et pauvre, il avait été porteur de journaux. Pour *L'Avocat du Soir* du samedi, il écrivait des éditoriaux sur « La Religion de l'homme vraiment viril » et sur « Les dollars et la valeur réelle du Christianisme », que l'on publiait en gros caractères et dans un encadrement spécial. Il disait souvent qu'il était « fier d'être connu comme un ancien homme d'affaires » et qu'il ne « permettrait certainement pas à Satan d'avoir le monopole de l'énergie et de la vigueur ». C'était un homme jeune, mince, à la figure de paysan, avec des lunettes d'or et une frange de cheveux châtain foncé, mais quand il se lançait dans l'éloquence, il s'enflammait et dominait. Il reconnaissait qu'il était trop cultivé, trop poète, pour imiter l'évangéliste Mike Monday ; pourtant il avait un jour éveillé ses ouailles à une vie nouvelle, et à des offrandes plus abondantes, en les provoquant ainsi : « Mes frères, le ladre vraiment méprisable, c'est l'homme qui refuse de prêter au Seigneur. »

Il avait fait de son église un véritable centre de réunion. On y trouvait tout, sauf un bar. Elle contenait une nursery, une salle où se donnait le jeudi un souper, suivi d'une brève et brillante conférence par un missionnaire, un gymnase, un écran pour projection de films (un tous les quinze jours), une bibliothèque d'ouvrages techniques pour les jeunes ouvriers – malheureusement aucun d'eux n'entrait jamais dans l'église, sauf pour laver les fenêtres ou réparer le calorifère – et un ouvroir où l'on confectionnait des pantalons pour les enfants pauvres, pendant que madame Drew lisait à haute voix un roman édifiant.

La théologie du docteur Drew était presbytérienne, mais son église était gracieusement épiscopale. Elle avait, comme il disait, « les traits durables de ces nobles monuments ecclésiastiques de la Vieille Angleterre, qui sont les symboles de l'éternité de la foi, religieuse et civile ». Elle était construite en briques riantes et en fer, dans un style gothique modernisé, et la grande

salle était éclairée indirectement par des globes électriques posés dans de riches coupes d'albâtre.

Un matin de décembre, où les Babbitt allèrent à l'église, le docteur Jean Jennison Drew fut d'une éloquence extraordinaire. La foule était énorme. Dix jeunes huissiers alertes, en veston, une rose blanche à la boutonnière, apportaient des sièges pliants du sous-sol. Il y avait un programme musical impressionnant, dirigé par Sheldon Smeeth, directeur, pour l'éducation, de l'Y. M. C. A., qui chantait aussi l'offertoire. Cela plaisait moins à Babbitt, parce qu'une personne mal inspirée avait appris au jeune Smeeth à sourire, sourire et toujours sourire en chantant, mais il admirait, avec toute la compétence d'un confrère, le sermon du docteur Drew. Il avait cette qualité intellectuelle qui distinguait les fidèles de Chatham Road de ceux des chapelles négligées de Smith Street.

« À cette époque de l'année qui est celle de l'abondante récolte, déclamait le docteur Drew, quand, quelque orageux que soit le ciel et pénible le chemin pour le voyageur épuisé, l'esprit immatériel et ailé passe en revue tous les travaux et tous les désirs des derniers douze mois, oh ! alors, il me semble que, derrière tous nos échecs apparents, retentit le chœur doré de félicitations des jours qui se sont passés dans le bonheur, et, voyez, sur l'horizon faiblement éclairé, nous apercevons, voilée de nuages douloureux, la masse imposante des montagnes, – montagnes de mélodie, montagnes de joie, montagnes de puissance. »

« J'aime décidément un sermon où il y a de la culture et de la pensée », se disait Babbitt.

À la fin du service, il fut ravi quand le pasteur, serrant énergiquement des mains à la porte, lui chuchota :

« Oh ! frère Babbitt, pouvez-vous attendre une seconde ? Je voudrais votre avis.

– Bien sûr, docteur, vous pensez !

– Entrez dans mon bureau. Vous y trouverez des cigares qui ne vous déplairont pas. »

Babbitt trouva les cigares à son goût, le bureau aussi. Il ne se distinguait des autres que parce que les écriteaux ordinaires étaient remplacés par celui-ci : « Ce jour est celui où le Seigneur est occupé. » Chum Frink entra également, puis William W. Eathorne.

M. Eathorne, âgé de soixante-dix ans, était le président de la « Première Banque d'État » de Zénith. Il portait encore les favoris qui avaient été l'uniforme des banquiers en 1870. Si Babbitt enviait le milieu élégant des Mac Kelvey, devant William Washington Eathorne, il était plein de respect. M. Eathorne n'avait rien à voir avec les milieux élégants : il était au-dessus. Il était l'arrière-petit-fils d'un des cinq fondateurs de Zénith – en 1792 – et il était la troisième génération des banquiers. Il pouvait examiner le crédit de chacun, consentir des prêts, favoriser ou ruiner une affaire. En sa présence, Babbitt respirait plus vite et se sentait petit garçon.

Le Révérend docteur Drew entra vivement dans la pièce, et son éloquence coula :

« Je vous ai priés de rester, messieurs, afin de pouvoir vous soumettre une proposition. L'École du Dimanche a besoin d'être stimulée. Elle arrive au quatrième rang à Zénith, mais il n'y a aucune raison pour que nous avalions la poussière de personne : nous devrions être en tête. Je vous demanderai donc, si vous le voulez bien, de former un comité de direction et de publicité pour notre École du Dimanche, de la surveiller et de faire toutes les propositions que vous voudrez pour son amélioration, et puis, peut-être, de veiller à ce que la presse nous accorde quelque attention, qu'elle donne au public des nouvelles vraiment utiles et profitables, au lieu de tous ces récits de meurtres et de divorces.

– Excellent ! » dit le banquier.

Babbitt et Frink furent enchantés de faire chorus.

Si on avait demandé à Babbitt quelle était sa religion, il aurait répondu avec la rhétorique sonore du club des Boosters :

« Ma religion consiste à servir mes semblables, à honorer mon frère comme un autre moi-même et à faire mon possible pour rendre plus heureuse la vie de tous et de chacun. »

Si on avait insisté pour avoir plus de détails, il aurait déclaré :

« Membre de l'Église presbytérienne, j'en accepte naturellement les doctrines. »

Si on avait eu l'indiscrétion de continuer, il aurait protesté :

« Inutile de discuter et d'ergoter sur la religion : cela ne sert qu'à remuer de mauvais sentiments. »

Pour l'instant, l'essentiel de sa théologie était qu'il y a un être suprême, qui a essayé de nous créer parfaits, mais qui n'a probablement pas réussi ; que si l'on est bon, on va dans un endroit appelé Ciel (inconsciemment Babbitt se le représentait comme ressemblant assez à un excellent hôtel avec jardin particulier), mais que, si l'on est méchant, c'est-à-dire si l'on commet un meurtre ou un vol, si l'on prend de la cocaïne ou si l'on a des maîtresses, ou si l'on vend des propriétés fictives, on est puni. Babbitt avait pourtant des hésitations sur ce qu'il appelait « cette histoire de l'enfer ».

« Naturellement, expliquait-il à Ted, j'ai des idées assez larges, je ne crois pas exactement à un enfer de feu et de soufre. Il tombe sous le sens pourtant qu'on ne peut pas s'adonner à toutes sortes de vices sans avoir à les expier, tu me comprends ? »

Sur cette théologie, il méditait rarement. L'essence de sa religion pratique, c'était qu'il était convenable, et avantageux pour les affaires, d'être vu allant au service religieux, que l'Église empêchait les mauvais éléments de la nation d'être encore pires, et que les sermons du pasteur, si austères qu'ils pussent paraître quand on les écoutait, n'en avaient pas moins « une influence *vaudou* qui faisait du bien, et vous mettait en contact avec les choses d'en haut ».

Ses premiers essais en vue du Comité directeur de l'École du Dimanche ne le satisfirent guère.

Il aimait bien la « Classe biblique pour les gens occupés », composée d'hommes et de femmes mûrs qu'entretenait un médecin de l'ancienne école, le docteur T. Atkins Jordan, en un style étincelant, comparable à celui des humoristes les plus fins dans leurs speeches d'après-dîner, mais quand il alla dans la classe des jeunes, il fut déconcerté. Il entendit Sheldon Smeeth, directeur pour l'éducation de l'Y. M. C. A. et chef du chœur de l'église, jeune homme pâle mais énergique, aux cheveux bouclés et au perpétuel sourire, faire la classe à des garçons de seize ans. Smeeth leur annonçait affectueusement :

« Mes amis, nous aurons chez moi, jeudi prochain, une soirée de causerie cœur à cœur. Nous serons tout à fait entre nous et parlerons franchement de nos soucis secrets. Vous pourrez tout dire à votre vieux Sheldy, comme le font tous les membres de l'Y. Je m'expliquerai avec vous sans réticences sur les affreux désordres dans lesquels tombe un jeune garçon, à moins d'être guidé par un grand frère, et sur les périls et la splendeur du Sexe. »

Et ce vieux Sheldy avait le visage rayonnant et humide : les garçons avaient l'air honteux, et Babbitt ne savait de quel côté diriger ses regards embarrassés.

Moins gênantes, mais aussi bien plus mornes, étaient les petites classes, où de vieilles filles qui se prenaient au sérieux,

enseignaient la philosophie et l'ethnologie orientale. La plupart se tenaient dans la salle d'école bien vernie, mais il y avait le trop-plein dans le sous-sol, décoré de tout un réseau de conduites d'eau et éclairé par de petites fenêtres qui s'ouvraient tout en haut des murs suintants. Ce que Babbitt vit là, c'était pour lui la Première Église congrégationaliste de Catawba : il était revenu à l'école du Dimanche de son enfance. Il retrouvait cette odeur de renfermé qu'on ne respire que dans les salles des églises ; il se rappelait la boîte de livres à couverture brune : *Hetty, l'humble héroïne,* et *Joseph, le jeune homme de la Palestine ;* il feuilletait de nouveau du pouce ces cartes aux couleurs voyantes, dont aucun garçon ne voulait, mais que personne n'osait jeter, tant elles étaient en quelque sorte sacrées ; il était encore torturé par la ritournelle des questions embarrassantes qu'on lui posait il y avait trente-cinq ans :

« Voyons, Edgar, lisez le verset suivant. Que veut-on dire en affirmant qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ? Qu'est-ce que cela nous enseigne ? Clarence ! Ne remuez pas comme ça, s'il vous plaît. Si vous aviez étudié votre leçon, vous ne seriez pas si agité. À vous, Earl : Quel est l'enseignement que Jésus voulait donner à ses disciples ? Ce que je désire spécialement vous voir retenir, mes enfants, ce sont ces mots : « Avec Dieu, tout est possible. » Pensez toujours à cela. Clarence, écoutez, je vous prie... Dites-vous : « Avec Dieu tout est possible. » Chaque fois que vous vous sentirez découragé... Alec, lisez le verset suivant... si vous étiez attentif, vous sauriez où on en est ! »

Bzzz... bzzz... bzzz... d'énormes abeilles bourdonnant dans une caverne où l'on s'assoupit...

Babbitt s'arracha en tressautant à l'engourdissement où il sombrait les yeux ouverts, remercia le professeur « de lui avoir accordé la faveur de profiter de son magnifique enseignement » et se dirigea en trébuchant vers un autre groupe.

Au bout de deux semaines de cet exercice, il n’avait rien trouvé à proposer au Révérend docteur Drew.

Là-dessus il découvrit tout un monde de journaux pour l’École du Dimanche, un domaine immense et affairé de publications hebdomadaires et mensuelles, qui avaient un caractère aussi technique, aussi pratique et ami du progrès que les colonnes immobilières dans les magazines du commerce de chaussures. Il en acheta une demi-douzaine dans une boutique d’objets de piété, et les lut, et les admira jusqu’à plus de minuit.

Il trouva maint avis profitable sur les « Appels dans les foyers », le « Recrutement de nouveaux membres » et les « Perspectives pour adhérer à l’École du Dimanche ». Il apprécia particulièrement le mot « perspectives » et il fut touché par ce paragraphe :

« Les sources morales de la vie de la Communauté sont contenues dans ses Écoles du Dimanche – ses écoles d’instruction et d’inspiration religieuses. Les négliger maintenant, c’est se préparer la perte de toute énergie spirituelle, de tout pouvoir moral pour les années à venir… Des faits comme ceux qui sont cités plus haut, suivis d’un appel direct, toucheront des gens qu’on n’amènera pas en riant et en plaisantant à faire leur part d’efforts. »

« C’est bien vrai, reconnut Babbitt ; à Catawba je séchais ma vieille école du Dimanche chaque fois que je pouvais, mais en même temps, je n’en serais pas où j’en suis aujourd’hui, peut-être, sans ce que j’y ai acquis en fait de… de pouvoir moral. Et tout cela vient de la Bible : c’est de la haute littérature. Il faudra que j’en relise un peu, un de ces jours. »

Comment on pouvait organiser l’École du Dimanche de façon scientifique, il l’apprit par un article de la « Classe biblique de Westminster pour les adultes ».

« La seconde vice-présidente veille à la camaraderie dans la classe. Elle choisit un groupe pour l'y aider : ceux-là deviennent des répétiteurs. Quiconque se présente est accueilli à bras ouverts : nul en sortant ne se sent un étranger. Un membre du groupe se tient sur le seuil et invite les passants à entrer. »

Mais ce qui plut peut-être par-dessus tout à Babbitt, ce fut cette observation de William H. Ridgway dans le *Times de l'École du Dimanche :*

« Si votre classe de l'École du Dimanche manque d'entrain, d'attrait, en un mot d'intérêt, si on ne la fréquente que de façon irrégulière, si elle fait penser à un homme atteint d'une fièvre de printemps, permettez au vieux docteur Ridgway de vous rédiger une ordonnance : invitez vos élèves à dîner. »

Les journaux de l'École du Dimanche étaient aussi complets que pratiques. Ils ne négligeaient aucun art. Pour la musique, le *Times de l'École du Dimanche* annonçait que C. Harold Lowden, « universellement connu pour ses compositions religieuses », avait écrit un nouveau chef-d'œuvre intitulé *Je soupire pour toi.* Les paroles de Harry D. Kerr sont parmi les plus délicates que l'on puisse imaginer et la mélodie est d'une beauté indescriptible. Les critiques s'accordent à penser qu'il fera fureur dans tout le pays. On peut en faire un délicieux chant religieux, en remplaçant le texte par celui de l'hymne : « J'ai entendu la voix de Jésus dire... »

On n'oubliait même pas le travail manuel. Babbitt nota une façon ingénieuse de figurer la résurrection du Christ : « Modèle à exécuter par les élèves. Une tombe avec porte tournante. Prenez une boîte carrée, avec son couvercle, et retournez-la. Tirez un peu le couvercle de manière à former une rainure en bas. Coupez une porte carrée, et aussi un rond de carton un peu plus grand que l'ouverture. Couvrez cette porte ronde et la tombe d'une épaisse couche d'un mélange de sable, de farine et d'eau et laissez sécher. C'est la lourde pierre ronde recouvrant la porte

que les Saintes Femmes trouvèrent enlevée le matin de Pâques. Voilà la « bonne nouvelle » que nous devons répandre. »

Dans leurs annonces, ces journaux étaient très instructifs. Babbitt s'intéressa à un médicament qui « remplace l'exercice pour les gens sédentaires en reformant les tissus nerveux épuisés, en alimentant le cerveau et le système digestif ».

Il fut édifié d'apprendre que la vente de la Bible était un commerce qui se développait strictement grâce à la concurrence, et en sa qualité d'expert dans les questions d'hygiène, il fut charmé de l'annonce, par la « Société d'ustensiles sanitaires pour la Communion », d'un « ensemble d'appareils absolument perfectionnés et satisfaisants, comprenant un magnifique plateau en acajou verni. Ce plateau supprime tout bruit, est plus léger et plus maniable que tous les autres, et est plus en harmonie avec le mobilier d'une église qu'un plateau en n'importe quelle autre matière ».

Il laissa tomber la pile des journaux de l'École du Dimanche et réfléchit : « Ça, c'est un monde épatant ! Quel dommage que je ne m'y sois pas mêlé davantage ! Un homme qui a une certaine influence sur ses semblables, fâcheux qu'il n'ait pas une religion virile et vraiment agissante... ce qu'on pourrait appeler une sorte de « Christianisme de corporation »... mais avec un profond respect.

« Certains pourraient prétendre que ces fanatiques de l'École du Dimanche manquent de dignité et sont trop terre à terre. Parbleu ! Il y a toujours des grincheux pour rabaisser ces choses-là. Ricaner, attaquer, démolir, c'est tellement plus facile que de construire ! Mais moi, je le dois certainement à ces magazines : ils ont fait passer ce brave George F. Babbitt dans leur camp, et voilà la réponse aux critiques !

« Plus un homme est vaillant et pratique, plus il devrait mener la vie d'un chrétien entreprenant. Eh bien, j'en suis ! Assez d'indifférence et d'ivrognerie, et de... »

« Rone ! Où diable as-tu été ? En voilà une heure pour rentrer ! »

CHAPITRE XVII

Il n'y a que trois ou quatre vieilles maisons à « Hauteurs Fleuries », où on appelle ainsi celles qui datent d'avant 1880. La plus grande est celle qu'habite William Washington Eathorne, président de la « Première Banque d'État ».

L'hôtel Eathorne perpétue le souvenir des « jolies parties » de Zénith, telles qu'elles étaient en 1860 et 1900. C'est une immense bâtisse en briques rouges, avec linteaux de grès grisâtres, et toit d'ardoises, à rangées rouges, vertes et jaunes. Deux tours anémiques la surmontent, l'une coiffée de cuivre, l'autre de fougères en fonte. Le porche ressemble à un caveau mortuaire, soutenu qu'il est par des piliers trapus en granit, avec une voûte en briques. Sur un des côtés de la maison, une énorme verrière affecte la forme d'une entrée de serrure.

L'effet que produit cette maison est loin d'être plaisant. Elle symbolise la pesante dignité de ces financiers de la période victorienne, qui ont dominé la génération intermédiaire entre celle des pionniers et celle des hardis « ingénieurs-commerçants », et créé une morne oligarchie en mettant la main sur les banques, les fabriques, les terres, les chemins de fer et les mines. Parmi la douzaine de Zéniths contradictoires dont la réunion forme le véritable et le complet Zénith, aucun n'est aussi puissant, aussi persistant et pourtant aussi peu familier aux habitants que le petit, tranquille, sec, poli et cruel Zénith des William Eathorne, et c'est pour cette minuscule hiérarchie que les autres Zénith travaillent sans s'en douter et meurent sans que cela ait d'importance.

La plupart des châteaux des potentats impérieux de l'ère victorienne ont disparu ou sont devenus des pensions de famille, mais le Manoir Eathorne se dresse toujours, vertueux et

distant. On frotte tous les jours ses marches de marbre, on astique avec respect la plaque de cuivre, et les rideaux de dentelle ont un air aussi soigné et aussi supérieur que William Washington Eathorne lui-même.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que Babbitt et Chum Frink se présentèrent chez Eathorne pour une réunion du Comité directeur de l'École du Dimanche. Dans un silence gêné, ils suivirent une femme de chambre, à travers une série de salles de réception, jusqu'à la bibliothèque, qui était aussi incontestablement celle d'un vieux banquier solidement établi que ses favoris étaient ceux d'un financier bien assis. Les livres étaient pour la plupart des volumes types, avec les nuances correctes et traditionnelles de bleu et d'or atténués et de veau luisant. Le feu n'était pas moins correct et traditionnel, un petit feu calme, régulier, qui se reflétait dans des ustensiles en fer bien astiqués. Le bureau en chêne était sombre et ancien, en somme parfait ; les sièges avaient quelque chose de doucement hautain.

Eathorne s'enquit sur un ton aimablement paternel de la santé de madame et de mademoiselle Babbitt et des autres enfants, mais Babbitt ne trouva rien à lui répondre. Il était indécent de songer seulement à la formule : « Ça boulotte, ma vieille ? » qui comblait d'aise Virgil Gunch, Frink et Howard Littlefield, qui jusque-là avaient paru des gens prospères et courtois. Babbitt et Frink s'assirent poliment, et non moins poliment Eathorne, ouvrant juste assez ses lèvres minces pour laisser passer les mots, prononça :

« Messieurs, avant de commencer notre conférence – vous avez peut-être eu froid en venant ici, et c'est si aimable à vous d'avoir évité le déplacement à un vieillard – nous pourrions peut-être prendre un grog au whisky ? »

Babbitt était si entraîné à tous les propos qui siéent à un « bon garçon », qu'il faillit se couvrir de honte en lâchant :

« Pour ne pas vous contrarier, et à condition qu'il n'y ait pas d'agent caché dans la corbeille à papiers… »

Mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge : il s'inclina en murmurant un acquiescement. Chum Frink en fit autant.

Eathorne sonna la servante.

Tout moderne et habitué au luxe qu'il fût, Babbitt n'avait jamais vu personne sonner un domestique en dehors des heures de repas. Il avait bien, dans les hôtels, sonné un groom, mais chez lui on se gardait de froisser Mathilde : on allait dans le vestibule et on l'appelait. Il n'avait pas non plus, depuis la prohibition, entendu personne parler aussi légèrement de boire. Il était extraordinaire de déguster son grog sans même crier : « Oh ! mon ami, ça me pénètre aux sources mêmes de la vie ! » Et toujours, avec l'extase de la jeunesse devant la grandeur, il s'émerveillait : « Ce petit homme que voilà, mais il pourrait faire de moi quelqu'un ou me briser. S'il disait à mon banquier d'exiger le remboursement de mes avances… bon Dieu, quelle douche ! Et, à le voir, on dirait qu'il n'a pas la moindre énergie ! Je me demande… est-ce que, nous autres, Boosters, nous n'attachons pas trop d'importance à la vigueur des efforts ? »

Puis il secoua cette pensée pour écouter dévotement les idées de Eathorne sur le développement de l'École du Dimanche, idées très nettes et très mauvaises.

Et timidement, Babbitt esquissa ses propres suggestions :

« Je crois, si l'on analyse les besoins de l'école, en abordant directement le problème comme une question commerciale, qu'en fait le plus essentiel, le plus fondamental, c'est celui de son extension. Nous sommes bien d'accord, je présume, sur ce point : nous ne serons satisfaits que quand nous aurons organisé la plus grande école du Dimanche de tout l'État, en sorte que l'église presbytérienne de Chatham Road n'ait rien à envier à personne. Maintenant, quant à la campagne à entreprendre

pour les projets, on a déjà eu recours à la lutte par équipes, et donné des prix aux enfants qui amènent le plus de membres. Mais là, on a commis une faute : les prix consistent en bagatelles et niaiseries, telles que volumes de poésie et Testaments illustrés, au lieu d'objets pour lesquels un garçon bien vivant voudrait se donner du mal, comme de l'argent ou un indicateur de vitesse pour sa moto. C'est très joli, bien entendu, d'agrémenter les leçons avec des signets décorés, des dessins et ainsi de suite, mais quand on en arrive à une lutte véritable, qu'il s'agit de racoler des clients – je veux dire des membres, eh bien, il faut offrir quelque chose qui en vaille la peine.

« Je proposerais, moi, deux choses : *Primo*, diviser l'École du Dimanche en quatre armées, d'après l'âge des membres. Chacun obtiendrait un grade dans son armée, suivant le nombre des membres qu'il aurait recrutés, et les mazettes qui compteraient sur nous et n'en amèneraient aucun, resteraient simples soldats. Le pasteur et le directeur auraient rang de général. Tout le monde devrait le salut, et autres simagrées, comme dans une armée véritable, pour qu'on sente l'intérêt d'avoir un grade.

« *Secundo*, l'école a naturellement sa commission de publicité, mais, mon Dieu, personne ne travaille jamais bien sérieusement pour l'amour de l'art. Il faut être pratique et de son temps : ce qu'il faut, c'est engager pour l'École du Dimanche un véritable agent, un journaliste, qui puisse nous donner une partie de son temps.

– Parbleu oui ! dit Chum Frink.

– Songez, s'écria Babbitt, aux jolis morceaux savoureux qu'il pourrait fournir ! Non seulement les grands faits saillants, vitaux, sur la rapidité avec laquelle croîtra l'école, mais une foule d'anecdotes et de potins humoristiques : comment un vantard a été incapable de tenir sa promesse de racoler de nouveaux membres, ou à quel point la classe des filles de la Sainte Trinité s'est amusée à sa partie de campagne en mangeant des pains aux saucisses. Et à côté de ça, le journaliste, s'il en avait le

temps, pourrait aussi faire mousser les leçons elles-mêmes, faire un peu de publicité, en somme, pour toutes les écoles du Dimanche de la ville. Inutile de se montrer chiche avec les autres, pourvu que nous leur damions le pion par le nombre de nos membres. Par exemple, il pourrait faire un papier sur... naturellement je n'ai pas l'expérience littéraire de notre ami Frink, et je ne fais qu'imaginer comment ces articles devraient être écrits, mais voyons... supposons que la leçon de la semaine soit sur Jacob... Eh bien, notre agent de publicité pourrait composer quelque chose qui aurait une belle morale, mais en même temps avec un titre aguicheur qui le ferait lire, quelque chose comme : « Jac roule le vieux – il s'esquive « avec la fille et la galette. » Vous voyez ce que je veux dire ? Ça les intéresserait. Maintenant, monsieur Eathorne, naturellement vous êtes conservateur, et il se peut que ces procédés vous paraissent vulgaires, mais, sincèrement, je crois qu'ils amèneraient l'eau à notre moulin. »

Eathorne croisa les mains sur son confortable petit ventre et ronronna comme un vieux chat :

« Permettez-moi d'abord, monsieur Babbitt, de vous dire que votre analyse de la situation m'a beaucoup plu. Comme vous le devinez, ma position m'oblige à être conservateur, et peut-être à m'efforcer de maintenir une certaine dignité. Je pense pourtant que vous reconnaîtrez en moi un partisan du progrès. Dans notre banque, par exemple, j'ose le dire, nous avons un système d'annonces et de publicité aussi moderne que dans n'importe quelle autre de la ville. Oui, vous constaterez, j'imagine, que, nous autres vétérans, nous avons parfaitement conscience des modifications dans les valeurs spirituelles de notre époque... oh ! oui, pleinement. Ainsi, je suis heureux en somme de pouvoir dire que, tout en préférant peut-être personnellement le presbytérianisme plus sévère d'une période plus ancienne... »

Babbitt, finalement, comprit qu'Eathorne consentait.

Chum Frink proposa comme agent de publicité un certain Kenneth Escott, reporter à l'*Advocate Times*.

Ils se séparèrent pleins de projets d'amitié et d'assistance chrétienne. Babbitt ne reprit pas le chemin de sa maison, mais se dirigea vers le centre de la ville. Il éprouvait le besoin d'être seul pour savourer la joie d'être entré dans l'intimité de William Washington Eathorne.

Blancheurs de neige, pavé sonore, lumières brillantes dans la nuit.

Grandes lueurs dorées des tramways glissant entre les tas de neige bordant la chaussée balayée, éclairage modeste des petites maisons ; clarté éblouissante d'une fonderie lointaine, éclipsant celle des étoiles. Pharmacies lumineuses, où des amis goûtaient le plaisir du bavardage après le labeur du jour. La lanterne verte d'un poste de police, colorant la neige de son reflet ; le drame d'une voiture cellulaire, un gong battant comme un cœur épouvanté, phares embrasant la rue étincelante comme un cristal ; au volant, au lieu d'un chauffeur, un agent de police, fier dans son uniforme, un autre dangereusement cahoté sur le marchepied, une silhouette du prisonnier : un meurtrier, un voleur, un faux monnayeur habilement capturé ?

Une énorme église en pierre grise avec une haute flèche, sacristie faiblement éclairée, et bruit joyeux d'un chœur qui répète. Lueur verte et tremblotante de lampes à mercure dans un atelier de photographe, puis la masse des réverbères de la ville basse, autos stationnées, avec leur feu rouge à l'arrière ; vestibules blancs de cinéma, s'ouvrant comme des caves glacées, enseignes lumineuses, serpents et petits personnages dansants ; globes voilés d'abat-jour roses et musique éclatante de jazz, dans un dancing bon marché ; dans des restaurants chinois, lanternes peintes, avec fleurs de cerisiers et pagodes, accrochées à des treillages noir et or ; petites lampes sales dans des bars ma-

lodorants. Puis le quartier des magasins élégants, avec leur riche et paisible éclairage sur des bijoux et des fourrures et de belles surfaces de bois verni, dans des montres mystérieusement drapées de velours. Bien haut, au-dessus du sol, un carré de lumière inattendu trouant l'obscurité, fenêtre d'un bureau où quelqu'un travaillait tard, pour une raison inconnue et éveillant la curiosité : un banqueroutier, un ambitieux, ou un négociant brusquement enrichi dans les pétroles ?

L'air était piquant, la neige épaisse, dans les voies non nettoyées, et, par-delà la ville, Babbitt le savait, c'étaient des collines couvertes d'un manteau blanc et de chênes enveloppés de brume, et la rivière sinueuse et glacée.

Il aimait sa ville avec une admiration passionnée. La lassitude accumulée par les soucis des affaires et les efforts oratoires se dissipait, il se sentait jeune et puissant. Il était ambitieux. Il ne suffisait pas d'être un Vergil Gunch, un Orville Jones. Non. « Ce sont des gens pleins d'entrain, charmants, mais sans finesse. » Non : lui allait devenir un Eathorne, d'une délicatesse rigoureuse, froidement puissant.

« Voilà ce qu'il faut : la main de fer dans le gant de velours. Ne permettre à personne d'en prendre à son aise avec vous. Je me suis trop laissé aller dans mon langage : expressions familières, argot ; supprimer ça. J'étais excellent en rhétorique au collège, sur tous les sujets... en tout cas, pas mauvais. J'ai abusé du sans-façon, du bon garçonnisme. J'ai... Pourquoi ne fonderais-je pas une banque à moi un jour ?... que je laisserais à Ted ! »

Il rentra chez lui, tout heureux, et pour madame Babbitt, il fut un William Washington Eathorne, mais elle ne s'en aperçut pas.

Le jeune Kenneth Escott, reporter à l'*Advocate Times*, fut nommé agent pour la presse de l'École du Dimanche de l'église presbytérienne de Chatham Road. Il lui donnait six heures par

semaine... du moins il était payé pour lui en donner six. Il avait des amis à *La Presse* et à *La Gazette* et n'était pas – officiellement – considéré comme un agent de publicité. Il fournissait une foule d'échos insinuants sur les rapports de bon voisinage, sur la Bible, les dîners d'élèves, joyeux mais instructifs, et sur la valeur de la prière pour arriver au succès financier.

L'école adopta le système des grades militaires proposé par Babbitt. Ranimée par ce rafraîchissement spirituel, elle fit un bond en avant. Elle ne devint pas la plus importante de Zénith : l'église méthodiste du centre resta en tête, grâce à des procédés que le docteur Drew qualifiait « de déloyaux, d'indignes, d'antiaméricains, ne convenant ni à un gentleman ni à un chrétien », mais elle s'éleva du quatrième au second rang, et il y eut de la joie au ciel, – dans cette partie du ciel tout au moins que comprenait la paroisse du docteur Drew – et Babbitt y gagna nombre d'éloges et une excellente renommée.

On lui avait décerné le grade de colonel dans le grand état-major de l'école. Il était tout fier d'être salué dans la rue par de petits garçons inconnus, les oreilles lui tintaient de plaisir à s'entendre appeler « Colonel », et s'il n'assistait pas aux exercices de l'école uniquement pour jouir de ces satisfactions, il y songeait certainement tout le long du chemin.

Il se montrait particulièrement empressé auprès de Kenneth Escott le journaliste ; il l'emmenait déjeuner au Club Athlétique, et l'invita à dîner chez lui.

Comme beaucoup des petits jeunes gens pleins d'assurance qui cherchent pâture dans les villes avec une satisfaction apparente, et qui expriment leur cynisme en un argot méprisant, Escott était timide et solitaire. Sa malicieuse figure de famélique s'épanouit de joie en dînant et il lança à l'étourdie :

« Saperlipopette, monsieur Babbitt, si vous saviez comme c'est bon de retrouver une nourriture de famille ! »

Escott et Verona éprouvaient de la sympathie l'un pour l'autre. Toute la soirée, ils « échangèrent des idées », et découvrirent qu'ils étaient radicaux. Ils en étaient vraiment convaincus. Tous les communistes étaient des scélérats, ils en tombèrent d'accord, et aussi que le *vers libre* était une balançoire, et que, s'il fallait en arriver au désarmement général, la Grande-Bretagne et les États-Unis n'en devaient pas moins, dans l'intérêt des petites nations opprimées, conserver une marine équivalente au tonnage du reste du monde. Mais ils étaient assez révolutionnaires pour prédire – à la grande fureur de Babbitt – qu'il y aurait un jour un troisième parti qui donnerait du fil à retordre aux Républicains et aux Démocrates.

Escott, en se retirant, serra trois fois la main de Babbitt. Celui-ci dit à quel point il aimait Eathorne.

Dans la semaine qui suivit, trois journaux signalèrent les beaux efforts de Babbitt en faveur de la religion, et tous trois avaient le tact de rappeler que William Washington Eathorne était son collaborateur.

Rien ne mit davantage Babbitt en crédit chez les Élans, au Club Athlétique et parmi les Boosters. Ses amis l'avaient toujours félicité de ses manifestations oratoires, mais leurs louanges étaient hésitantes, car, même dans des discours prônant la ville, il y avait un peu de prétention et de déchéance, comme dans le fait d'écrire des vers. Mais maintenant Orville Jones criait à travers la salle à manger de l'Athlétique :

« Voici le nouveau directeur de la « Première Banque d'État ».

Grover Butterbangh, l'éminent marchand en gros de fournitures pour plombiers, ricana :

« Je m'étonne de vous voir frayer avec le vulgaire, après avoir tenu dans la vôtre la main de Eathorne ! »

Et Émile Wengert, le joaillier, consentit enfin à discuter l'achat d'une maison à Dorchester.

Quand la campagne pour l'École du Dimanche fut terminée, Babbitt suggéra à Kenneth Escott :

« Que diriez-vous d'un peu de réclame pour le docteur Drew personnellement ? »

Escott fit une grimace :

« Fiez-vous au docteur pour se faire lui-même sa petite réclame, monsieur Babbitt ! Il ne se passe guère de semaine sans qu'il téléphone au journal que, si nous voulons lui envoyer un reporter, il lui donnera des tuyaux sur le beau sermon qu'il va prêcher, sur l'abomination des jupes courtes ou sur l'attribution du Pentateuque. Ne vous en faites pas pour lui. Il n'y a ici qu'une personne qui le surclasse pour sa publicité, c'est cette Dora Gibson Tucker qui dirige le « Bien-être de l'Enfance » et la « Ligue pour l'Américanisation », et la seule raison pour laquelle elle le bat, c'est que c'est un cerveau, elle !

– Écoutez, Kenneth, vous ne devriez pas parler du docteur sur ce ton-là. Un prédicateur doit défendre ses intérêts, n'est-ce pas ? Vous vous souvenez de ce que dit la Bible à propos... à propos du zèle à déployer dans le service du Seigneur, ou quelque chose de ce genre ?

– Très bien ! je ferai passer un papier, si vous le désirez, monsieur Babbitt, mais il faudra attendre que le directeur général soit absent et puis que j'escamote ça au rédacteur en chef. »

C'est ainsi que dans l'*Advocate Times* du dimanche, sous un portrait du docteur Drew, avec son air le plus grave, des yeux vifs, une mâchoire de granit, et une mèche de cheveux flamboyante, parut cette inscription, immortalité sur pâte de bois pour vingt-quatre heures :

« Le Révérend docteur Jean Jennison Drew, M. A., pasteur de la magnifique église presbytérienne de Chatham Road, sur les délicieuses « Hauteurs Fleuries », est un magicien pour gagner les âmes. Il détient le record local pour les conversions. Depuis qu'il y exerce son ministère, une moyenne de cent pécheurs par an a proclamé sa résolution de mener une vie nouvelle et a trouvé là un port, un abri, et la paix de l'âme.

« Tout est de premier ordre à l'église de Chatham Road. Les organisations accessoires sont portées au plus haut degré d'efficacité. Le docteur Drew s'entend particulièrement bien à faire faire de bonne musique. On exécute à toutes les réunions des hymnes superbes et la chorale spéciale attire les amateurs et les professionnels de tous les quartiers de la ville.

« Sur l'estrade du conférencier, aussi bien que dans la chaire, le docteur Drew est un orateur renommé, et dans le cours de l'année, il reçoit littéralement des centaines d'invitations à parler, à des titres divers, tant ici qu'ailleurs. »

Babbitt fit savoir au docteur Drew que c'était à lui qu'il devait cet hommage. Le docteur l'appela « Cher frère » et lui serra un grand nombre de fois la main.

Pendant les réunions du Comité directeur, Babbitt avait laissé entendre qu'il serait charmé d'inviter Eathorne à dîner, mais celui-ci avait murmuré : « Bien aimable à vous, mon cher, mais maintenant je ne sors presque plus jamais le soir. » Sûrement Eathorne ne refuserait pas à son pasteur. Babbitt dit à Drew, d'un ton gamin :

« Écoutez, docteur, maintenant que cette affaire-là est réglée, il me semble que c'est celle de notre curé de nous réunir tous les trois en un dîner.

– Parfait ! Je crois bien ! Enchanté ! cria le docteur Drew, de sa voix la plus virile. (On lui avait dit une fois qu'il parlait comme le Président Roosevelt.)

– Et puis, hem, docteur, décidez M. Eathorne à venir... insistez. C'est, hem... je crois que, pour sa santé, il s'enferme trop chez lui. »

Eathorne vint.

Ce fut un dîner amical. Babbitt parla gracieusement de l'influence stabilisante et éducatrice des banquiers dans la société. Ils sont, disait-il, les pasteurs du troupeau du commerce. Pour la première fois, Eathorne s'écarta de la question des écoles du Dimanche et interrogea Babbitt sur le développement de ses affaires. Babbitt répondit avec modestie, sur un ton presque filial.

À quelques mois de là, ayant l'occasion de participer à la dernière émission de la Compagnie des Tramways, il ne se soucia pas de s'adresser à sa banque pour un emprunt. C'était une émission assez restreinte, et, si la chose s'était ébruitée, le public n'aurait peut-être pas compris. Il alla trouver son ami M. Eathorne : bien accueilli, il obtint ses fonds, comme pour une entreprise toute personnelle, et tous deux furent enchantés de cette nouvelle et agréable association.

À la suite de cela, Babbitt alla régulièrement à l'église, excepté les dimanches de printemps, qui étaient naturellement réservés aux excursions en auto. Il déclara à Ted :

« Je te le dis, mon garçon, il n'y a pas de plus solide rempart pour les idées conservatrices que l'Église évangélique, pas de meilleur endroit qu'une église qui est votre foyer, pour se faire des amis qui vous aident à conquérir la place à laquelle vous avez droit dans la société. »

CHAPITRE XVIII

Il avait beau les voir deux fois par jour, il avait beau connaître et discuter abondamment les moindres détails de leurs dépenses, Babbitt, pendant des semaines, n'avait pas fait plus attention à ses enfants qu'aux boutons de son veston.

L'admiration de Kenneth Escott pour Verona lui rappela l'existence de celle-ci.

Elle était devenue secrétaire de M. Gruensberg, de la « Société des Cuirs Gruensberg ». Elle faisait sa besogne avec la conscience d'un être qui respecte les détails sans jamais bien les comprendre, mais c'était une de ces personnes qui donnent l'impression troublante d'être sur le point d'accomplir un acte désespéré – quitter leur situation ou leur mari – sans jamais le faire. Babbitt avait conçu tant d'espoir sur les ardeurs hésitantes d'Escott qu'il se montra un père badin. En rentrant de chez les Élans, il jetait un coup d'œil discret dans le living-room et murmurait : « Notre Kenny est-il venu ce soir ? » Il n'ajoutait jamais foi à la protestation de Verona : « Mais Ken et moi sommes simplement bons amis et ne faisons que discuter des idées. Je ne veux pas de ces niaiseries sentimentales qui gâteraient tout. »

C'était Ted qui inquiétait le plus son père.

Assez doué pour le latin et l'anglais, mais ayant des notes triomphantes en travail manuel, en basket-ball et pour l'organisation des soirées dansantes, Ted achevait péniblement sa dernière année à l'École supérieure du quartier Est. À la maison, une seule chose l'intéressait : être chargé de découvrir quelque subtile avarie à l'allumage de l'auto. Il répétait à son tatillon de père qu'il n'avait pas envie d'aller au collège ou à

l'École de droit, et Babbitt n'était pas moins troublé par cette « mollasserie » que par les relations de Ted avec Eunice Littlefield sa voisine.

Bien que fille d'Howard Littlefield, cette machine en fer forgé à fabriquer des faits, ce prêtre à tête de cheval de la propriété privée, Eunice était un moucheron dans un rai de soleil. Elle entrait chez Babbitt en dansant, se précipitait sur ses genoux pendant qu'il lisait, chiffonnait son journal et lui riait au nez quand il lui expliquait, en termes appropriés, qu'il avait aussi horreur d'un journal froissé que d'un acte de vente annulé. Elle avait dix-sept ans et son ambition était de devenir actrice de cinéma. Elle n'assistait pas seulement à la présentation de tous les « films de beauté », elle lisait aussi les magazines spéciaux, ces extraordinaires symptômes de l'âge du bluff, – périodiques mensuels ou hebdomadaires, richement illustrés de portraits de jeunes femmes, récemment encore manucures – et manucures peu habiles – qui, si leur moindre mine n'était pas réglée par un régisseur, auraient été incapables de figurer dans la cantate de Pâques à l'église méthodiste ; journaux qui donnaient le plus sérieusement du monde, en des interviews agrémentées de photographies de culottes de cheval ou de bungalows californiens, les opinions sur la sculpture et sur la politique internationale de jeunes hommes d'une beauté fatale, d'une beauté inquiétante, résumant l'action de films qui ont pour héros de vertueuses prostituées ou des brigands au cœur généreux, et indiquant le moyen de faire en une nuit d'un cireur de bottes un fameux auteur de scénarios.

Telles étaient les autorités d'Eunice. Elle pouvait – et elle le faisait fréquemment – dire si c'était en novembre ou en décembre 1905 que Mack Harker, le célèbre cow-boy et mauvais sujet de l'écran, avait commencé sa carrière comme choriste dans *Oh ! la vilaine fille*. Aux murs de sa chambre, déclarait son père, elle n'avait pas accroché moins de vingt et une photographies d'acteurs. Mais les portraits signés des plus gracieux héros de films, elle les portait sur son jeune sein.

Babbitt était effaré par ce culte pour les nouveaux dieux et il soupçonnait Eunice de fumer des cigarettes. Il sentait l'odeur fade qui provenait du premier étage et l'entendait ricaner avec Ted. Il ne faisait aucune question. Cette aimable enfant le déconcertait. Des cheveux ondulés affinaient son mince et charmant visage, elle portait des jupes très courtes, des bas roulés, et, quand elle courait après Ted, au-dessus de la soie chatoyante, on apercevait des genoux polis dont la vue gênait Babbitt, en lui faisant regretter qu'elle dût le trouver vieux. Quelquefois, dans la vie estompée de ses rêves, quand la fée-enfant accourait vers lui, elle ressemblait vaguement à Eunice Littlefield.

Ted était fou d'auto comme Eunice de cinéma.

Malgré mille refus moqueurs, il ne cessait de tanner son père pour qu'il lui donnât une voiture. Si rebelle qu'il fût au lever matinal et à la prosodie latine, il était infatigable quand il s'agissait de tripoter un moteur. Avec trois camarades, il acheta un châssis Ford devenu impotent, fabriqua avec du zinc et des planches une prodigieuse carrosserie de course, prit des virages périlleux dans cet appareil, et le revendit avec bénéfice. Babbitt lui fit cadeau d'une motocyclette, et tous les samedis après-midi, les poches bourrées de sandwiches et d'une fiole de coca-cola, avec Eunice bizarrement perchée sur le porte-paquet, il partait, dans un grand fracas, pour quelque ville voisine.

D'ordinaire Eunice et Ted étaient simplement deux bons camarades, et se disputaient avec une rudesse saine et violente ; mais de temps à autre, après l'animation d'une danse, ils restaient l'un à côté de l'autre, sans rien dire, un peu gênés, et Babbitt s'inquiétait.

Il était un père dans la moyenne : affectueux, tyrannique, entêté, ignorant et assez réfléchi. Comme la plupart des parents, il aimait jouer à ce jeu qui consiste à attendre que la victime soit nettement dans son tort pour alors fondre vertueusement sur elle. Il se justifiait en grognant :

« Ted est gâté par sa mère, il faut bien quelqu'un pour remettre les choses au point, et je suis le rabat-joie tout désigné. Alors parce que je m'efforce de faire de lui un brave garçon comme il faut, et non pas une cervelle creuse et un pilier de dancing, naturellement tout le monde me traite de vieux grincheux. »

En somme, avec ce don qu'ont toujours les hommes pour atteindre par les pires moyens des résultats étonnamment supportables, Babbitt aimait son fils et tenait à être son camarade, il aurait tout sacrifié pour lui… s'il avait été sûr d'être bien compris.

Ted projetait de recevoir chez lui sa bande de la classe des seniors.

Babbitt voulait l'y aider et se montrer plein d'entrain. En rappelant ses souvenirs d'école à Catawba, il proposa les jeux les plus amusants : le « Voyage à Boston » et les charades, où l'on se fait des casques avec des moules à gâteaux, et les jeux sur les mots, où chacun est un adjectif ou une qualité. Au plus fort de son enthousiasme, il s'aperçut qu'on ne l'écoutait pas : on se bornait à le tolérer. Quant à la réception, c'était aussi fixé et réglé d'avance qu'une sauterie au Club de l'Union. On danserait dans le living-room, il y aurait un buffet somptueux dans la salle à manger, et, dans le vestibule, deux tables de bridge pour ce que Ted appelait « les pauvres gourdes qu'on a peine à faire danser une fois sur deux ».

Tous les petits déjeuners étaient exclusivement consacrés à des conférences sur cette grave affaire. Personne n'écoutait la lecture faite par Babbitt des bulletins de température ou ses commentaires sur les titres à sensation. Il disait, furieux :

« Si je peux *me permettre* d'interrompre *votre* conversation particulière et absorbante… vous entendez ce que *je dis ?*

– Oh ! ne faites pas l'enfant gâté ! Nous avons, Ted et moi, autant le droit de parler que vous », lançait madame Babbitt.

Le soir de la fête, on l'autorisa à regarder, quand il n'aidait pas Mathilde à servir la glace de chez Vecchia ou des petits fours. Il était profondément troublé. Quand, huit ans plus tôt, Verona avait offert à ses camarades une réception de ce genre, les enfants étaient des poupées sans caractère. Maintenant, c'étaient des hommes et des femmes du monde, très dédaigneux ; les garçons, en tenue de soirée, se montraient condescendants avec Babbitt, et acceptaient avec hauteur des cigarettes offertes dans des étuis en argent. Babbitt avait entendu raconter des histoires sur ce que le Club Athlétique appelait « les façons de faire » dans les réunions de jeunes ; des jeunes filles déposant leur corset au vestiaire, flirt hardi, pelotage, développement probable de tout ce qu'on appelle immoralité. Ce soir, il croyait à ces histoires. Ces enfants lui paraissaient effrontés et indifférents. Les jeunes filles portaient des bandeaux de fausses pierreries. Il s'assura, par une enquête approfondie et discrète, qu'aucun corset n'avait été déposé au premier étage, mais à coup sûr, aucun busc n'entravait la souplesse de ces corps ardents. Elles avaient des bas de soie transparents, des souliers coûteux et compliqués, les lèvres peintes et des sourcils dessinés au crayon. Elles dansaient joue contre joue avec leur cavalier, et Babbitt était écœuré de crainte et d'envie inconsciente.

La pire de toutes était Eunice Littlefield, et Ted le plus déchaîné des garçons. Eunice volait, avec une légèreté endiablée, d'un bout de la pièce à l'autre, ses frêles épaules frissonnaient, et ses pieds se mouvaient, adroits comme la navette d'un tisserand. En riant, elle vint chercher Babbitt et l'entraîna dans une danse.

Puis il découvrit « l'annexe » de la soirée.

Garçons et filles disparaissaient par moments, et il se souvint de bruits qui couraient, qu'ils buvaient ensemble à des

gourdes de poche. Il fit sur la pointe des pieds le tour de la maison, et, dans chacune des nombreuses autos qui attendaient dans la rue, il vit briller le feu des cigarettes et entendit des rires. Il eut envie de se montrer, mais, debout dans la neige, jetant des regards sur le coin sombre du bâtiment, il n'osa pas. Il s'efforça de montrer du tact. Revenu dans le vestibule, il cria aux jeunes gens :

« Dites-moi, si l'un de vous a soif, il y a de la bière au gingembre. »

Ils daignèrent lui dire merci.

Il alla chercher sa femme dans l'office et éclata :

« J'aurais bonne envie d'aller là-bas et de flanquer à la porte quelques-uns de ces petits polissons. Ils me parlent comme si j'étais le maître d'hôtel. Ça me ferait du bien de...

– Je sais, soupira-t-elle, seulement tout le monde me dit, toutes les mères, que si on les blâme, si on se fâche parce qu'ils s'en vont boire dans leur auto, ils ne reviendront plus jamais chez vous, et nous ne voudrions pas qu'on tînt Ted à l'écart, n'est-ce pas ? »

Il déclara qu'il serait enchanté si on mettait Ted à l'index, et se précipita dans le salon pour se montrer aimable, dans la crainte qu'on n'invitât plus Ted.

Mais il résolut, s'il trouvait les garçons en train de boire, de... « eh bien, de leur passer quelque chose dont ils resteraient baba ». Et, tout en faisant des frais pour de jeunes gaillards aux larges épaules, il les reniflait joyeusement. Deux fois, il sentit l'odeur du whisky de l'époque de la prohibition, mais enfin, ce n'était que deux fois...

Le docteur Howard Littlefield fit son entrée. Il venait voir, en disposition de surveillance paternelle. Ted et Eunice dansaient ensemble, et leurs deux corps n'en faisaient qu'un. Little-

field respira profondément et appela Eunice. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, et le père expliqua à Babbitt que la mère d'Eunice, souffrant de la migraine, avait besoin de sa fille. Celle-ci partit en pleurant, et Babbitt les suivit d'un regard furieux :

« La petite coquine ! Elle va faire des ennuis à Ted ! Et Littlefield, ce gros vaniteux, qui fait comme si c'était Ted qui avait une mauvaise influence ! »

Un peu après, il constata que l'haleine de Ted sentait le whisky.

Une fois les invités partis, la querelle fut terrible, une vraie scène de famille, dévastant tout comme une avalanche, et sans réticence. Babbitt tonnait, madame Babbitt pleurait, Ted prenait un air de défi, sans grande conviction, et Verona ne savait trop de qui prendre le parti.

Pendant plusieurs mois, il y eut du froid entre les Babbitt et les Littlefield, chaque famille protégeant son agneau contre le louveteau d'à côté. Babbitt et Littlefield s'entretenaient encore, en pompeuses périodes, de moteurs et de questions politiques, mais évitaient soigneusement de faire allusion à leurs familles. Chaque fois qu'Eunice venait chez ses voisins, elle expliquait, avec une aimable familiarité, qu'on lui avait défendu de venir, et Babbitt s'efforçait, sans aucun succès, de se montrer paternel avec elle et de lui donner de bons conseils.

« Bon Dieu de bois ! gémissait Ted, en train avec Eunice d'avaler du chocolat bouillant, du nougat et un assortiment de noix déguisées dans la Pharmacie royale aux mosaïques éblouissantes, cela me passe que papa ne se décide pas à être un peu plus allant. Tous les soirs, il reste là, à moitié endormi, et si Rone ou moi nous disons : « Oh ! voyons, faisons quelque chose », il ne prend même pas la peine d'y penser. Il se contente de bâiller et de dire : « Non, je me trouve très bien ici. » Il ne sait pas qu'il y a des endroits où l'on s'amuse. Je suppose qu'il

s'absorbe dans ses pensées, comme toi ou moi, mais, par Dieu, il est impossible de dire lesquelles. Je ne crois pas qu'en dehors de son bureau, et d'une petite partie de golf le samedi, il se doute qu'il y a quelque chose à faire en ce monde, sauf de rester chez soi, d'y rester tous les soirs, sans avoir envie d'aller nulle part, de faire quoi que ce soit... sauf de penser que nous, les gosses, nous sommes idiots... et de rester là... Seigneur Dieu ! »

S'il se tourmentait de la mollesse de Ted, Babbitt ne s'inquiétait pas assez de Verona. Elle était trop tranquille, elle vivait trop dans les jolies petites chambres sans air de son cerveau. Kenneth Escott et elle étaient toujours pleins de soumission. Quand ils ne restaient pas à la maison, à se faire une cour prudente de radicaux, en examinant des feuilles de statistiques, ils s'en allaient écouter des conférences d'écrivains, de philosophes hindous ou de lieutenants suédois.

« Bon Dieu, gémissait Babbitt, en rentrant à pied avec sa femme d'un bridge chez les Fogarty, je me demande comment Rone et ce garçon peuvent avoir si peu d'entrain. Ils restent tous les soirs, chaque fois qu'il n'a pas à travailler, et ils ignorent s'il y a des plaisirs en ce monde. Rien que des paroles, des discussions... Seigneur Dieu ! Rester là... rester là... un soir après l'autre, sans avoir envie de rien faire, pensant que je suis absurde, parce que j'aime sortir et faire une partie de cartes... rester toujours là, bon Dieu ! »

Alors, autour du nageur, accablé par sa lutte à travers le perpétuel ressac de la vie de famille, surgirent de nouvelles lames.

Le beau-père et la belle-mère de Babbitt, monsieur et madame Henry T. Thompson, louèrent leur vieille maison du quartier Bellevue pour venir s'installer à l'hôtel Hatton, la fameuse pension de famille, remplie de veuves, de meubles en peluche rouge et du bruit des cruches pleines d'eau glacée. Ils s'y trouvaient isolés et, un dimanche sur deux, les Babbitt devaient venir manger avec eux du poulet en fricassée, du céleri découragé,

une glace à l'amidon, puis s'asseoir ensuite, polis et contraints, dans le salon de l'hôtel où une jeune femme jouait sur son violon des airs venus d'Allemagne *via* Broadway.

Ensuite la mère de Babbitt vint de Catawba pour passer trois semaines avec eux.

C'était une excellente femme, d'une incompréhension magnifique. Elle félicitait Verona, qui se moquait si bien des conventions, d'être « une charmante et droite femme d'intérieur, sans toutes ces idées que tant de jeunes filles semblent avoir à présent », et quand Ted remplissait le différentiel de graisse, uniquement par amour de la mécanique et de la saleté, elle se réjouissait qu'il fût « si adroit pour tout faire dans la maison et aider son père, au lieu de sortir continuellement avec des jeunes filles et de faire l'homme du monde ».

Babbitt adorait sa mère, et quelquefois il l'aimait bien, mais sa résignation chrétienne l'agaçait, et il se sentait écrasé quand elle discourait sur un héros mythique appelé « Ton père ».

« Tu ne peux pas t'en souvenir, Georgie, tu étais un si petit bonhomme dans ce temps-là – oh ! je me rappelle exactement comment tu étais ce jour-là, avec tes boucles châtain doré et un col de dentelle... tu as toujours été un si gentil enfant, un peu chétif et délicat et tu aimais tant les jolies choses, et les glands rouges de tes petites bottes et tout ça... et ton père nous emmenait à l'église quand un homme nous arrêta et dit : « Major » – beaucoup de nos voisins avaient coutume d'appeler ton père « Major » ; bien entendu, il n'avait été que simple soldat pendant la guerre, mais tout le monde savait que c'était à cause de la jalousie de son capitaine, et il aurait dû avoir un grade élevé, car il possédait cette aptitude naturelle à commander qui appartient à si peu, si peu d'hommes – cet homme donc s'avança sur la route, arrêta le buggy et dit : « Major, dit-il, quantité de gens par ici ont décidé de soutenir la candidature au congrès du colonel Scanell, et nous voudrions vous avoir avec nous. Étant

donné le nombre de personnes que vous voyez dans votre magasin, vous nous seriez d'un grand secours. » Là-dessus ton père se contenta de le regarder et dit : « Je n'en ferai certainement rien. Je n'aime pas ses idées politiques », dit-il. Alors l'homme – on l'appelait le capitaine Smith, et Dieu seul sait pourquoi, parce qu'il n'avait pas l'ombre d'un droit à ce titre ou à aucun autre – ce capitaine Smith dit : « Nous vous ferons la vie dure, Major, si vous ne marchez pas avec vos amis ! » Tu sais ce qu'était ton père, et ce Smith aussi le savait ; il n'ignorait pas que c'était vraiment un homme et que ton père connaissait la situation politique de A à Z, et il aurait dû voir qu'il existait un homme au monde à qui il ne pouvait en imposer, mais il continua à essayer, à plaider, à faire des efforts, jusqu'à ce que ton père se décidât à parler ferme et lui dît ; « Capitaine Smith, je passe dans le pays pour un homme très capable de diriger ses propres affaires en laissant les autres se mêler de ce qui les regarde. » Sur quoi, il repartit, laissant le personnage en plan tout penaud, sur la route. »

Ce qui exaspérait le plus Babbitt, c'était de l'entendre raconter son enfance à lui à ses enfants. Il avait eu un faible, à ce qu'il paraissait, pour les sucres d'orge, portait dans ses cheveux « le plus délicieux petit nœud rose », et avait transformé son nom en « Geo-geo ». Il entendit – sans en laisser rien paraître – Ted admonester Tinka : « Viens ici, petite, mets le délicieux nœud rose dans tes cheveux et descends vite déjeuner, ou Geo-geo te dévissera la tête ! »

Le demi-frère de Babbitt, Martin, vint de Catawba, avec sa femme et son plus jeune enfant, passer deux jours. Martin faisait de l'élevage et gérait le bazar. Il était fier d'être un Américain libre et indépendant, du bon vieux fond yankee, fier d'être honnête, rude, laid et désagréable. Sa phrase favorite était « Combien avez-vous payé cela ? » Il considérait les livres de Verona, le crayon d'argent de Babbitt, et les fleurs sur la table, comme des extravagances, et il le dit. Babbitt se serait disputé avec lui, si ce n'eût été pour sa grande nigaude de femme et son

bébé, que Babbitt taquinait, en le menaçant du doigt et en répétant : « Ce bébé me fait l'effet d'un coquin, oui, monsieur, c'est un petit coquin, un coquin, oui, monsieur, voilà ce que c'est, un coquin, que ce bébé, rien d'autre qu'un vieux coquin, tout simplement un coquin ! »

Verona et Kenneth Escott ne cessaient pas de faire de longues recherches d'épistémologie ; Ted était un révolté en disgrâce, et Tinka, avec ses onze ans, réclamait la permission d'aller au cinéma trois fois par semaine, comme toutes les filles de son âge.

Babbitt ne dérageait pas :

« J'en ai par-dessus la tête. Trois générations à entretenir ! Tout pèse sur moi. Payer à ma mère la moitié de son revenu, écouter Henry T., subir les doléances de Myra, être aimable avec Mart, et m'entendre appeler vieux grincheux parce que j'essaie d'être utile aux enfants. Tous comptent sur moi, tous tirent quelque chose de moi, et pas un ne m'est reconnaissant. Pas de trêve, pas de crédit, pas d'aide de personne ! Et il faudra tenir bon pendant combien de temps, grand Dieu ? »

Il fut content d'être souffrant en février, ravi de les voir consternés en constatant que lui, le roc, avait fléchi.

Il avait mangé un coquillage suspect. Pendant deux jours, il fut patraque, et on fit attention à lui, on le dorlota. On lui permettait de grogner : « Oh ! laissez-moi tranquille ! » sans riposter. Couché dans sa véranda, il regardait le soleil d'hiver glisser sur les rideaux tirés et faire pâlir jusqu'au rose leur kaki foncé. L'ombre du cordon de tirage rayait de noir l'agréable ondulation de l'étoffe. Il trouvait plaisir à en examiner les plis et soupira quand le jour qui déclinait les fit disparaître. Il prenait conscience de sa vie, avec un peu de tristesse. N'ayant pas en face de lui un Vergil Gunch pour l'obliger à un optimisme résolu, il trouvait son genre de vie incroyablement machinal, et reconnaissait presque que c'était bien son opinion. Machinales ses af-

faires, vente active de maisons mal construites ; machinale sa religion, une église sèche, dure, sans rapport avec la vie véritable de la rue, respectable mais sans humanité, comme un chapeau haut de forme. Machinaux les parties de golf et les dîners, les bridges et les conversations. Et, sauf avec Paul Riesling, machinales les amitiés… tapes dans le dos et ton de blague, sans jamais oser l'épreuve des propos calmes.

Il se retourna péniblement dans son lit.

Il vit les années, brillantes journées d'hiver, longs et doux après-midi d'été faits pour être passés dans des prairies, perdues à toutes ces occupations prétentieuses et fragiles. Il songea aux discussions de baux par téléphone, aux avances faites à des gens qu'il détestait, aux démarches pour affaires, aux attentes dans des antichambres malpropres, le chapeau sur les genoux, à bâiller devant les calendriers salis par les mouches, à se montrer aimable avec des employés.

« Je n'ai guère envie de me remettre au travail, se disait-il, je voudrais… je ne sais pas. »

Mais le lendemain il retournait au bureau, affairé, et d'humeur indécise.

CHAPITRE XIX

La Société des Transports en commun de Zénith projetait de bâtir des ateliers de réparation pour ses voitures dans le faubourg de Dorchester, mais quand ils voulurent acheter le terrain, ils découvrirent que la Société Immobilière Babbitt-Thompson avait une option dessus. L'agent chargé de l'achat, le premier vice-président, et même le président de la Société des Transports protestèrent contre le prix que demandait Babbitt. Ils firent valoir leurs devoirs envers les actionnaires, ils menacèrent d'aller devant les tribunaux, mais, pour une raison ou une autre, ils n'en firent rien et préférèrent un arrangement avec Babbitt. Les archives de la Compagnie contiennent des copies des lettres échangées à ce sujet, et n'importe quelle commission publique peut les y examiner.

Juste à la suite de cette négociation, Babbitt déposa trois mille dollars à sa banque, l'agent de la Compagnie s'acheta une auto de cinq mille dollars, le premier vice-président se fit bâtir une maison dans les « Bois de Devon » et le président fut nommé ministre dans un pays étranger.

Pour obtenir les options, pour mettre la main sur le terrain d'un propriétaire à l'insu de son voisin, il avait fallu à Babbitt des efforts exceptionnels. Il avait dû répandre des bruits sur des projets de garages et de boutiques, prétendre qu'il ne prenait plus d'options, attendre, et avoir l'air aussi ennuyé qu'un joueur de poker, à un moment où la difficulté de s'assurer un lot essentiel menaçait de tout faire échouer. À tout cela s'ajoutait une discussion énervante avec les associés qu'il avait en sous-main dans cette affaire. Ils ne voulaient pas que Babbitt et Thompson y prissent part autrement que comme courtiers. Babbitt se rangeait volontiers à cet avis. « La morale du négoce veut qu'un

courtier se borne strictement à son rôle et ne participe pas à l'achat », dit-il à Thompson.

« La morale… quelle blague ! renâcla le vieil Henry. Vous vous figurez que je vais regarder tous ces sacrés profiteurs emporter le magot, et ne pas monter avec eux dans la voiture ?

– Enfin moi je n'aime pas ça. C'est une sorte de double jeu.

– Mais non, il y a triple jeu. C'est le public qui profite du double jeu. Mais, maintenant que nous avons respecté la morale et l'avons mise à l'abri de nos méthodes, la question est de savoir où nous pouvons contracter un emprunt pour tirer parti personnellement de certains lots de ces terrains. Nous ne pouvons pas nous adresser à notre banquier : ça se saurait.

– Je pourrais voir le vieil Eathorne. Il est muet comme la tombe.

– C'est ce qu'il faut. »

Eathorne était enchanté, affirma-t-il, de « faire un placement par jeu d'écriture », d'accorder l'emprunt à Babbitt en veillant à ce qu'il ne figurât pas sur les livres de la banque. Ainsi certaines des options levées par Babbitt et Thompson portaient sur des parcelles de terrain dont ils étaient propriétaires, sans être en nom.

Au moment où il concluait cette splendide combinaison, qui donnait de l'essor à ses affaires et lui assurait la confiance du public en prouvant une activité accrue dans les transactions immobilières, Babbitt fut accablé en découvrant qu'il avait à son service un malhonnête homme.

Ce personnage indélicat, c'était Stanley Graff, son vendeur du dehors.

Depuis quelque temps, Babbitt était inquiet de Graff. Celui-ci ne tenait pas les paroles données aux locataires. Pour louer une maison, il promettait des réparations auxquelles le proprié-

taire n'avait pas consenti. On le soupçonnait de truquer les inventaires de maisons meublées, de telle sorte que le locataire, quand il s'en allait, avait à payer des objets qui n'avaient jamais existé dans la maison, et dont Graff mettait l'argent dans sa poche. Babbitt n'avait pas pu vérifier le bien-fondé de ces soupçons, et, tout en ayant l'intention de congédier Graff, il n'en avait jamais trouvé le temps.

Dans le bureau particulier de Babbitt, un homme à la figure cramoisie haletait :

« Écoutez ! Je suis venu faire un raffut pas ordinaire, et si vous ne faites pas pincer ce gaillard-là, moi je m'en chargerai.

– Calmez-vous, cher monsieur. Qu'y a-t-il ?

– Ce qu'il y a ? Heu ! Voici ce qu'il y a.

– Asseyez-vous et ne vous agitez pas tant. On peut vous entendre dans tout le building.

– Ce Graff, votre employé, me loue une maison. Je le vois hier et je signe un bail, bien en règle, et il devait, après l'avoir fait signer par le propriétaire, me l'envoyer hier soir par la poste. C'est ce qu'il a fait. Ce matin, je descends et la bonne me dit que quelqu'un est venu, aussitôt après la première distribution, lui dire qu'il venait chercher une enveloppe adressée chez moi par erreur, une grande enveloppe longue, portant dans le coin « Babbitt-Thompson ». En effet, la lettre était là, elle la lui remet. Elle me donne le signalement du personnage, c'était ce Graff. Sur quoi je lui téléphone, et, le malheureux, il reconnaît le fait ! Une fois mon bail signé, dit-il, on lui a fait une offre supérieure, et il a voulu ravoir le bail. Eh bien, qu'allez-vous faire ?

– Votre nom est... ?

– William Varney – W. K. Varney.

– Ah ! oui, c'était la maison Garrison. »

Et Babbitt sonna. Quand mademoiselle Mac Goun entra, il lui demanda :

« Graff est sorti ?

– Oui, monsieur.

– Voulez-vous regarder dans son tiroir s'il n'y a pas un bail au nom de M. Varney pour la maison Garrison ? »

Puis à Varney :

« Je ne peux vous exprimer à quel point cette histoire me contrarie. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vais exécuter Graff dès qu'il sera de retour. Et, bien entendu, votre bail tient toujours. Mais je désire faire encore autre chose. Je dirai au propriétaire de ne pas nous payer sa commission, mais de la déduire de votre loyer. Non ! Absolument, je le désire. Pour parler franc, cette histoire me bouleverse. J'ai toujours été, je crois, un homme d'affaires pratique. J'ai probablement raconté quelques boniments, dans mon temps, quand la circonstance le demandait... vous savez, on est parfois obligé d'appuyer un peu pour venir à bout des têtes dures. Mais voici la première fois que j'ai à accuser un de mes employés d'une indélicatesse plus grave que de chiper quelques timbres. Sérieusement, il me serait pénible de faire un bénéfice sur cette affaire-là. Alors vous me permettez de vous repasser la commission ? Bon ! »

Il avait parcouru à pied la ville de Février, où les camions faisaient jaillir des paquets de boue et où le ciel était sombre au-dessus de corniches en briques noircies. Il rentrait tout malheureux. Lui qui respectait la loi, il l'avait violée en dissimulant le crime « fédéral » qu'est une interception de correspondance. Mais il ne pouvait pas voir Graff jeté en prison et sa femme accablée de douleur. Pis encore, il fallait congédier Graff, et c'était, parmi les besognes du bureau, celle qu'il redoutait le plus. Il aimait tous ses semblables, il éprouvait un tel besoin d'être aimé d'eux qu'il ne pouvait supporter l'idée de leur être désagréable.

Mademoiselle Mac Goun entra précipitamment pour chuchoter, tout excitée par l'attente d'une scène :

« Il est là.

– M. Graff ? Priez-le de venir ici. »

Il s'appliqua à prendre un air calme et posé dans son fauteuil et à ne donner aucune expression à son regard. Graff entra : c'était un homme de trente-cinq ans, petit, vif, à lunettes, avec une moustache soignée.

« Vous désirez me parler ? dit-il.

– Oui. Asseyez-vous. »

Graff resta debout et grommela :

« C'est probablement ce vieil imbécile de Varney qui est venu vous voir. Laissez-moi vous expliquer son cas. C'est un grippe-sou fini, qui discute pour un liard et en somme il m'avait menti au sujet de ses ressources pour payer son loyer… je m'en suis aperçu dès que le bail a été signé. Sur quoi un autre client vient me faire une offre supérieure pour la maison : j'ai pensé que mon devoir envers vous était de me débarrasser de Varney, et j'étais si embêté que je me suis précipité chez lui et que j'ai repris le bail. Mais ma parole, monsieur Babbitt, je n'avais aucune intention de faire quelque chose d'incorrect. Je voulais simplement que votre agence touche toute la commiss…

– Attendez un peu, Stan. Tout ça peut être vrai, mais j'ai reçu quantité de plaintes à votre sujet. Je ne pense pas que vous ayez jamais l'intention de rien faire de mal, mais si on vous donne une bonne leçon, ça vous secouera un peu et vous deviendrez un « immobilier » de premier ordre. Mais pour moi, je ne vois pas le moyen de vous garder. »

Graff s'appuya contre le classeur à archives, les mains dans ses poches, et se mit à rire.

« Alors me voilà balancé ! Eh bien, mon cher « Vision et Morale », c'est à mourir de rire ! Mais il ne faut pas vous figurer que vous allez vous en tirer en faisant la sainte nitouche. Évidemment, j'ai fait de petits coups... quelques-uns... mais le moyen de faire autrement, dans une maison comme la vôtre ?

– Ah ! par Dieu, jeune homme...

– Tut ! tut ! Ne vous fâchez pas, et ne criez pas, parce que tout le monde vous entendrait à côté. Ils sont probablement en train d'écouter. Mon cher monsieur Babbitt, vous êtes *primo* un filou, et *secundo* un sacré fesse-mathieu. Si vous me donniez des appointements convenables, je n'aurais pas besoin de voler des sous à un aveugle pour que ma femme ne crève pas de faim. Nous sommes mariés depuis cinq mois tout juste, et c'est la plus chic femme qui existe, et vous nous avez réduits tout ce temps-là à la portion congrue, sacré vieux coquin que vous êtes, pour mettre de l'argent de côté pour votre tête folle de fils et votre imbécile de fille ! Mais attendez ! Vous allez, par Dieu, encaisser ce que j'ai à dire, ou je hurle si bien que tout le bureau l'entendra. Quant aux filouteries... Dites donc, si je confiais à un juge d'instruction ce que je sais sur ce dernier coup de l'option pour la Société des Transports, nous irions en prison tous les deux, en compagnie de quelques charmants, purs et pieux gros bonnets de la Compagnie.

– Eh bien, Stan, puisque nous en venons, semble-t-il, à des faits précis, cette négociation... il n'y a rien de louche là-dedans. Le seul moyen d'accomplir des progrès, c'est de faire les choses par les gens qui ont une grosse situation, et, dame, cela se paie...

– Oh ! pour l'amour de Dieu, ne me la faites pas à la vertu. À ce que je comprends, je suis congédié. Très bien ! c'est une bonne chose pour moi. Mais si je vous prends à me dénoncer à une autre maison, je crie sur les toits tout ce que je sais sur vous et sur Henry T., et sur toutes les sales petites manœuvres auxquelles vous vous livrez, vous, caporaux d'industrie, pour les gros roublards, plus malins que vous, et on vous expulsera de la

ville. Quant à moi – vous avez raison, Babbitt, j'ai pris quelquefois le chemin de traverse, mais maintenant je vais marcher droit, et mon premier soin sera de trouver une place dans une maison où le patron ne parle pas d'idéal. Je vous souhaite mauvaise chance, cher ami, et la situation que vous me faisiez, vous pouvez la flanquer au ruisseau. »

Babbitt resta longtemps ballotté entre deux idées : « Je vais le faire arrêter »... et puis « je me demande... Non, je n'ai jamais rien fait qui ne fût nécessaire pour favoriser la marche du progrès. »

Le lendemain, il engagea, pour remplacer Graff, Fritz Weilinger, le vendeur de son rival le plus odieux, la « Société des Maisons et Lotissements de East Side », et ainsi du même coup contraria son concurrent et s'assura un excellent employé. Le jeune Fritz était un garçon gai, aux cheveux bouclés, bon joueur de tennis. Il attirait les clients au bureau. Babbitt voyait en lui presque un fils, et sa présence le réconfortait.

Un champ de courses abandonné dans la banlieue de Chicago, excellent emplacement pour y construire des usines, était à vendre, et Jake Offut demanda à Babbitt de faire une offre pour lui. L'effort de l'affaire de la Compagnie des Transports, son désappointement au sujet de Stanley Graff, avait tellement secoué Babbitt qu'il trouvait dur de s'asseoir devant son bureau et de concentrer sa pensée. Voici ce qu'il dit à sa famille :

« Écoutez, mes amis ! Savez-vous qui va trotter jusqu'à Chicago pour deux jours – juste un week-end, donc sans perdre une journée d'école, savez-vous qui va accompagner le célèbre ambassadeur du négoce, George F. Babbitt ? C'est M. Théodore Roosevelt Babbitt !

– Hourra ! cria Ted, et il ajouta : Oh ! je me figure que les Babbitt mâles vont faire une bombe... toute la ville en parlera ! »

Une fois sortis des complications habituelles de la maison, ils ne furent plus que deux camarades. Ted n'était jeune que dans ses prétentions à la vieillesse, et les seuls domaines, apparemment, où Babbitt eût plus d'expérience et des connaissances plus étendues que Ted étaient ceux de la propriété immobilière, de la politique et de son langage. Quand les autres sages du compartiment des fumeurs dans le Pullman les eurent laissés seuls, la voix de Babbitt ne prit pas le ton badin, et d'ailleurs offensant, sur lequel on parle aux enfants, mais poursuivit son ronron accablant et monotone, que Ted essaya d'imiter avec ses notes stridentes de ténor.

« Parbleu, papa, je crois que vous l'avez bien percée à jour, cette vieille baderne ; il en est resté aplati, à propos de la Société des Nations.

– Le diable, avec quantité de ces gens-là, c'est qu'ils ne connaissent rien à ce dont ils parlent. Ils ne considèrent pas les faits… Qu'est-ce que tu penses de Ken Escott ?

– Je vais vous dire, papa : Ken est un gentil garçon, je trouve ; pas de défaut particulier, sauf de trop fumer. Mais, Seigneur, quel emplâtre ! Ma foi, si nous ne le secouons pas, ce pauvre idiot ne se déclarera jamais. Et Rone ne vaut pas mieux. Pas dans le train !

– Oui, je crois que tu as raison. Ils sont engourdis. Ils n'ont, ni l'un ni l'autre, notre allant.

– C'est bien ça : ils sont engourdis. Je vous jure, papa, que je me demande comment Rone peut être de la famille. Je parierais, si on savait la vérité, que vous étiez un fameux luron, de votre temps.

– En tout cas, je n'étais pas si en retard !

– Oh ! ça, j'en jurerais. Je parie que vous n'en manquiez pas une !

– Parbleu, quand je sortais avec des jeunes filles, je ne passais pas mon temps à leur parler des grèves dans l'industrie du tissage. »

Ils éclatèrent tous deux de rire et tous deux allumèrent un cigare.

« Qu'allons-nous faire de ces deux-là ? demanda Babbitt.

– Bon sang, je n'en sais rien. Quelquefois, je vous le jure, j'ai envie de prendre Ken à part et de le mettre au pied du mur en lui disant : « Mon garçon, allez-vous épouser la jeune Rone ou avez-vous l'intention de la faire mourir à force de paroles ? Voilà que vous approchez de la trentaine, et vous ne vous faites pas plus de vingt à vingt-cinq dollars par semaine. Quand allez-vous avoir le sentiment de votre responsabilité et vous mettre en mouvement ? S'il y a quelque chose que George F. ou moi-même nous puissions faire pour vous aider, demandez-le-nous, mais un peu d'élan que diable ! »

– Ma foi, ça ne serait peut-être pas si mal, si toi ou moi nous lui parlions à ce propos. C'est un de ces garçons compliqués. Il ne veut pas en venir au fait, jouer cartes sur table et parler tout net, comme toi ou moi.

– C'est vrai, il ressemble à ces gens qui font des histoires pour tout.

– Absolument, comme tous ceux-là.

– Parfaitement. »

Ils soupirèrent, puis se turent, pensifs et heureux.

Le conducteur du train entra. Il était allé une fois au bureau de Babbitt, s'informer au sujet d'une maison.

« Comment allez-vous, monsieur Babbitt ? Alors, nous allons vous avoir à Chicago ? C'est votre garçon ?

– Oui, c’est mon fils, Ted.

– Vous en êtes bien sûr ? Je me disais que vous étiez vous-même encore un jeune homme, que vous aviez à peine la quarantaine, et c’est à vous, ce grand garçon-là !

– Quarante ! Hé, mon brave, je ne reverrai plus jamais quarante-cinq.

– Est-ce possible ? Je ne l’aurais jamais cru.

– Ah ! oui, mauvaise affaire pour un homme d’âge d’avoir à voyager avec un jeune poulain comme ce Ted-là.

– Vous avez raison. » Puis à Ted : « Et vous êtes au collège, je suppose ?

– Non, répliqua fièrement Ted, pas avant la prochaine rentrée. Pour le moment, je me contente de visiter les différents collèges. »

Pendant que le conducteur affable continuait son chemin, son énorme chaîne de montre tintant sur son veston bleu, Babbitt et Ted passèrent gravement en revue les collèges. Ils arrivèrent à Chicago tard dans la nuit et restèrent au lit le lendemain matin, se disant avec joie : « C’est assez agréable, hein, de ne pas avoir à se lever pour descendre déjeuner ? » Ils étaient au modeste hôtel Eden, parce que c’était toujours là que logeaient les négociants de Zénith, mais ils allèrent déjeuner dans la « Salle de Versailles », brocart et cristaux, de l’hôtel Régence. Babbitt commanda des huîtres « pointes bleues » avec une « sauce cocktail », un énorme bifteck avec un non moins énorme plat de frites à la française, deux pots de café, une tarte aux pommes avec de la crème pour eux deux, et, en supplément pour Ted, une portion de « mince-pie ».

Ted était dans l’admiration :

« Quel menu ! De quoi se refaire, jeune homme !

– Bah ! ne me lâche pas, mon petit, et tu ne t'embêteras pas. »

Ils allèrent voir une comédie musicale, et se bourrèrent mutuellement de coups de coude aux plaisanteries sur le mariage et sur la prohibition ; dans les entractes, ils se promenèrent au foyer, bras dessus bras dessous, et dans sa joie d'échapper pour la première fois à la honte qui rend pères et fils étrangers les uns aux autres, Ted dit en riant :

« Papa, connaissez-vous celle des trois modistes et du juge ? »

Quand Ted fut rentré à Zénith, Babbitt se sentit bien seul. Comme il essayait de conclure une alliance entre Offutt et certains intérêts de Milwaukee, qui avaient besoin du champ de courses, la majeure partie de son temps se passait à attendre des appels téléphoniques… Assis sur le bord de son lit, le téléphone portatif à la main, il demandait d'un air las : « M. Sagen n'est pas encore rentré ? Il ne vous a pas chargé d'une commission pour moi ? Très bien, je reste à l'appareil. » Et il fixait les yeux sur une tache du mur, se disant qu'elle avait la forme d'un soulier, et s'agaçant de le découvrir pour la vingtième fois. Il allumait une cigarette, puis, tenu au téléphone, sans cendrier à sa portée, il se demandait ce qu'il pouvait faire de cette menace brûlante et essayait de la jeter dans la baignoire. Et enfin, au téléphone : « Pas de message, hein ? Très bien, je rappellerai. »

Un après-midi, il errait à travers les rues, pleines d'ornières de neige, dont il n'avait jamais entendu parler, rues de petits logements, de maisons pour deux ménages et de chalets abandonnés. Il se rendait compte qu'il n'avait rien à faire, dont il eût envie. Il était dans une morne solitude le soir quand il dînait à l'hôtel Régence. Quand il avait fini, il s'asseyait dans la salle du café, sur un fauteuil de velours aux armes des Saxe-Cobourg, allumait un cigare et cherchait des yeux quelqu'un qui viendrait jouer avec lui et l'empêcher de penser. Dans le fauteuil voisin du sien, aux armes de Lithuanie, était un monsieur qu'il lui sem-

blait connaître, avec une large face rouge, des yeux vifs, et une moustache jaune et rare. Il avait un air aimable et insignifiant, et semblait aussi abandonné que Babbitt.

Tout à coup, ce fut comme un éclair, Babbitt se souvint : cet étranger mélancolique était Sir Gerald Doak.

D'un mouvement instinctif, Babbitt se leva en murmurant :

« Comment allez-vous, Sir Gerald ? Nous nous sommes rencontrés à Zénith, si vous vous souvenez, chez Charley Mac Kelvey… je m'appelle Babbitt… affaires immobilières.

– Oh ! comment vous portez-vous ? »

Sir Gerald lui tendit une main molle. Embarrassé, toujours debout, ne sachant comment se retirer, Babbitt marmotta :

« Vous avez sans doute fait un grand tour, depuis que nous vous avons vu à Zénith ?

– Très grand. La Colombie britannique, la Californie et partout par là, dit-il d'un ton hésitant et avec un regard mort.

– Comment vont les affaires dans la Colombie britannique ? Ou peut-être ne vous en êtes-vous pas inquiété ? Les paysages, le sport et ainsi de suite ?

– Les paysages ? Oh ! merveilleux. Mais les affaires… savez-vous bien, monsieur Babbitt, qu'ils ont autant de chômage que nous ? »

Il parlait maintenant avec chaleur.

« Vraiment ? Alors, pas fameuses les affaires, hein ?

– Non, pas du tout ce que j'avais espérer trouver.

– Pas bonnes, hein ?

– Non pas… pas vraiment bonnes.

– C’est rudement dommage. Alors... vous attendez sans doute quelqu’un, Sir Gerald, qui va vous emmener à quelque grande cérémonie ?

– Une cérémonie ?... Oh ! non. Non, pour parler franchement, je me demandais ce que je pourrais bien faire, ce soir. Je ne connais pas une âme à Chicago. Sauriez-vous par hasard s’il y a un bon théâtre dans cette ville ?

– Un bon... ? Mais c’est la saison du Grand Opéra, en ce moment. Cela vous plairait, peut-être ?

– Heu ! heu ! J’ai été une fois à l’Opéra, à Londres... à leur Covent-Garden... Abominable ! Non, je me demandais s’il y aurait un bon cinéma. »

Babbitt, maintenant assis, balançait son siège et criait :

« Un film ? Mais naturellement, Sir Gerald ! Je me figurais que vous aviez tout un essaim de dames vous attendant pour vous conduire à quelque soirée...

– Le Ciel m’en préserve !

– ... Mais sinon, que diriez-vous de venir avec moi au cinéma ? Il y a un film épatant au Grantham : Bill Hart dans une histoire de bandits.

– Bravo ! Un instant, le temps de prendre mon pardessus. »

Gonflé d’importance, appréhendant vaguement que le noble sang de Nottingham, changeant d’avis, le lâchât à quelque coin de rue, Babbitt marcha fièrement à côté de Sir Gerald Doak jusqu’au cinéma et, avec une joie silencieuse, s’assit près de lui, s’appliquant à ne pas montrer trop d’enthousiasme, pour le cas où le chevalier ne partagerait pas son adoration pour les manieurs de revolver et les chevaux indomptés. Quand ce fut fini, Sir Gerald murmura :

« Excellent film, ma foi ! C'est si aimable à vous de m'avoir mené là. Il y a des semaines que je ne m'étais autant amusé. Toutes ces maîtresses de maison... elles ne vous permettent pas d'aller au cinéma.

– Vous avez bigrement raison ! – Babbitt renonçait au langage raffiné et délicat, aux élégances de prononciation dont il avait orné ses phrases, il redevenait cordial et naturel. – Eh bien, ça me fait rudement plaisir que ça vous ait plu, Sir Gerald. »

Ils passèrent péniblement, en frôlant les genoux de grosses dames, dans l'allée centrale, puis, dans le vestibule, gesticulèrent des bras pour mettre leurs manteaux. Alors Babbitt proposa :

« Que diriez-vous d'aller manger quelque chose ? Je connais un endroit où on sert des rôties au fromage, qui sont un peu là, et où on pourrait dénicher quelque chose à boire... si toutefois cela ne vous fait pas peur... ?

– Plutôt pas. Mais pourquoi ne pas aller chez moi ? J'ai de l'écossais qui n'est pas trop mauvais.

– Oh ! je ne voudrais pas vous faire user vos réserves. C'est diablement aimable à vous, mais... vous voulez probablement vous fourrer dans vos toiles ? »

Sir Gerald était un autre homme : il paraissait tout ému de tendresse :

« Oh ! vraiment, aujourd'hui... il y a si longtemps que je n'ai eu une bonne soirée ! Obligé d'aller à toutes ces soirées dansantes, impossible de parler affaires ou de rien de ce genre. Soyez gentil, allons, venez. Voulez-vous ?

– Si je veux ! Vous parlez ! Je pensais justement... Hein ! par Dieu, ça fait du bien, n'est-ce pas, de bavarder sur la situation du commerce quand on a été à tous ces bals, ces masca-

rades, banquets et autres réunions mondaines. J'éprouve souvent cela à Zénith. Bien sûr que je vous accompagne !

– C'est rudement gentil à vous. – Et ils se mirent en route, rayonnants. – Écoutez, cher ami, pouvez-vous me dire une chose : est-ce que les Américains mènent toujours une vie aussi mondaine, donnent toujours autant de réceptions magnifiques ?

– Allons, ne vous fichez pas de nous ! Et vous, par Dieu, avec vos bals de cour, votre étiquette et tout le tremblement...

– Non, vraiment, mon cher ! Maman et moi – je veux dire Lady Doak – nous faisons généralement une partie de bésigue et puis nous nous couchons à dix heures. Dieu me pardonne, je ne pourrais pas suivre votre sacrée allure. Et la conversation ! Toutes vos femmes en savent si long... la culture et toutes ces machines-là. Cette madame Mac Kelvey, votre amie...

– Ah ! oui, cette vieille Lucile... une bonne petite.

– ... m'a demandé quel était le musée que je préférais à Florence... ou peut-être à Firenze ? Je n'ai de ma vie mis les pieds en Italie ! Et les primitifs... Si j'aime les primitifs ? Vous savez ce que c'est, vous, un primitif ?

– Moi ! Plutôt pas, mais je sais ce que c'est qu'un escompte.

– Parbleu, et moi aussi. Mais les primitifs !

– Peuh ! les primitifs ! »

Et ils rirent comme on ne le faisait qu'aux déjeuners des Boosters.

La chambre de Sir Gerald, n'étaient ses lourdes et solides valises anglaises, ressemblait fort à celle de George F. Babbitt, et, tout à fait à la manière de celui-ci, il sortit de sa cachette un énorme flacon de whisky, se montra fier et hospitalier et dit en riant :

« Vous m'arrêterez, mon vieux. »

Ce fut après le troisième verre que Sir Gerald déclara :

« Comment, vous autres, Yankees, vous figurez-vous que des barbouilleurs de papier, tels que « Bertrand » Shaw et ce Wells nous représentent ? Pour nous, les vrais Anglais du monde des affaires, nous considérons ces gaillards-là comme des traîtres. Nos deux pays ont leur vieille aristocratie comique – vous savez, la vieille noblesse de province, chasses à courre et tout le tralala, et nous avons, les uns comme les autres, nos sacrés travaillistes, mais nous avons aussi un fond solide d'hommes d'affaires sérieux qui font marcher la machine.

– Tu parles ! À la santé des gens sérieux !

– Je suis avec vous ! À votre santé ! »

Ce fut après le quatrième verre que Sir Gerald demanda humblement :

« Qu'est-ce que vous pensez des hypothèques dans le Dakota Nord ? » mais ce ne fut qu'après le cinquième que Babbitt se mit à l'appeler « Jerry » et que Sir Gerald lui dit en confidence : « Écoutez, ça ne vous ferait rien si j'ôtais mes bottines ? » et, avec extase, il étala sur le lit ses pieds de chevalier, ses pauvres pieds las, brûlants, enflés.

Après le sixième verre, Babbitt se leva en titubant :

« Eh bien, je ne ferais pas mal de me cavaler. Jerry, vous êtes vraiment un chic type ! Je regrette bougrement que nous ne nous soyons pas mieux connus à Zénith. Mais, écoutez-moi : vous ne pourriez pas revenir y faire un petit séjour avec moi ?

– Bien fâché, mais faut que j'aille à New York demain... vraiment désolé, mon vieux. Je n'ai pas passé une aussi bonne soirée depuis que j'suis aux États. Parlez-moi d'une conversation sans toutes ces fadaises mondaines. Je n'aurais jamais accepté qu'on me donne ce sacré titre – et je ne l'ai pas eu pour

rien, hein ? – si j'avais pensé que j'aurais à parler primitifs et polo avec des dames ! Pourtant, c'est pas mauvais d'avoir ça à Nottingham... le maire a été rudement embêté quand je l'ai eu... et puis naturellement, la patronne, ça lui fait plaisir... Seulement, personne ne m'appelle plus Jerry maintenant, – il pleurait presque, – et personne aux États ne m'a traité en ami jusqu'à ce soir. Au revoir, vieux frère, au revoir, et merci beaucoup.

– Ne parlez pas de ça, Jerry. Et n'oubliez pas : chaque fois que vous viendrez à Zénith, vous trouverez la clef sur la porte.

– Et n'oubliez pas, vieux frère, si vous venez jamais à Nottingham, que maman et moi nous serons enchantés de vous voir. Je dirai aux camarades à Nottingham vos idées sur la « Vision » et les « Vrais types »... à notre prochain déjeuner au Club des Rotariens. »

Étendu dans son lit à l'hôtel, Babbitt se représentait le Club Athlétique lui demandant : « Eh bien, comment ça s'est-il passé, ce séjour à Chicago ? » et lui, répondant : « Oh ! très bien : j'ai beaucoup couru un peu partout avec Sir Gerald Doak. » Il se voyait rencontrant Lucile Mac Kelvey et lui faisant des remontrances : « Vous êtes délicieuse, madame Mac, quand vous n'essayez pas de prendre vos grands airs. C'est précisément ce que me disait Gerald Doak à Chicago – oh ! oui, Jerry est un vieil ami à moi – ma femme et moi, nous songeons à aller en Angleterre, l'année prochaine, pour faire un séjour dans son château. « Georgie, me disait-il, ma vieille branche, j'aime beaucoup Lucile, mais il faut, à nous deux, lui faire perdre ses manières de perruche prétentieuse. »

Mais ce soir-là se produisit un incident qui lui rabaissa le caquet.

Au bureau de tabac de l'hôtel Régence, il lia conversation avec un marchand de pianos, et ils dînèrent ensemble. Babbitt était tout amitié et bien-être. Le luxe de la salle à manger lui

plaisait, avec ses candélabres, ses rideaux de brocart bien drapés et ses portraits de rois de France encadrés dans des panneaux de chêne sculpté. Le public aussi l'enchantait : jolies femmes, et braves et bons garçons, ayant le dollar facile.

Soudain, il tressaillit. Il regarda, puis se détourna et regarda encore. À trois tables de la sienne, avec une femme aux allures douteuses, une femme à la fois réservée et fanée, c'était Paul Riesling, Paul qui était supposé être à Akron, en train de vendre des toitures goudronnées. La femme lui caressait la main, lui faisait des yeux tendres et ricanait. Babbitt sentit qu'il avait découvert une intrigue clandestine et coupable. Paul parlait avec l'exaltation de quelqu'un qui raconte ses tourments et ne regardait que les yeux flétris de sa compagne. Un moment, il lui prit la main, et, à un autre, il avança les lèvres, sans tenir compte de l'entourage, comme s'il allait lui donner un baiser. Babbitt avait une telle envie d'aller trouver Paul qu'il sentait tout son corps se tendre, ses épaules se mettre en mouvement, mais il comprit qu'il fallait de la diplomatie, et ce n'est qu'après avoir vu Paul payer son addition, qu'il murmura au marchand de pianos :

« Tiens, un de mes amis, là-bas... excusez-moi une seconde..., juste le temps de lui dire bonjour. »

Et, frappant sur l'épaule de Paul, il lui cria :

« Eh bien, depuis quand es-tu ici ? »

Paul leva les yeux sur lui et ses traits se durcirent : « Oh ! par exemple, George ! Je te croyais reparti pour Zénith. »

Il ne présenta pas sa compagne ; Babbitt lui jeta un coup d'œil : jolie femme, coquette, aux chairs un peu flasques, la quarantaine environ, coiffée d'un affreux chapeau à fleurs, très maquillée, mais peu adroitement.

« Où es-tu descendu, Paulibus ? »

La femme tourna la tête, bâilla, examina ses ongles : elle semblait habituée à ne pas être présentée.

Paul grommela :

« Campbell Inn, quartier Sud.

– Seul ? »

Cela avait l'air d'une insinuation.

« Oui, malheureusement ! »

D'un air furieux, Paul se tourna vers la femme, et avec un sourire tendre qui écœura Babbitt :

« May, permettez-moi de vous présenter... Madame Arnold, Monsieur est... une de mes vieilles connaissances, George Babbitt.

– Enchanté ! murmura Babbitt, tandis qu'elle roucoulait :

– Oh ! je suis ravie naturellement de rencontrer un ami de M. Riesling. »

Babbitt demanda :

« Tu seras à ton hôtel un peu plus tard dans la soirée, Paul ? Je passerai t'y voir.

– Non, il vaudrait mieux... je préférerais déjeuner avec toi demain.

– Parfait, mais je veux te voir aussi ce soir, Paul. J'irai à ton hôtel et je t'y attendrai. »

CHAPITRE XX

Il resta assis à fumer avec le marchand de pianos, se réfugiant, comme dans un abri tiède, dans une conversation banale, pour ne pas penser à Paul. Il se montrait d'autant plus aimable en apparence qu'il éprouvait en secret plus d'appréhension, qu'il était plus déprimé. Il n'avait aucun doute : Paul était à Chicago à l'insu de Zilla et sa conduite, fort immorale, lui faisait courir des risques graves. Quand son compagnon déclara en bâillant qu'il avait des lettres d'affaires à écrire, Babbitt le quitta puis sortit de l'hôtel avec calme, sans se presser. Mais au chauffeur de taxi, il jeta avec violence : « Campbell Inn. » Tout agité sur le siège en cuir glissant, il respirait dans cet étroit espace mal éclairé, une odeur de poussière, de parfums médiocres et de cigarettes d'Orient. Il ne fit aucune attention aux bords du lac couverts de neige, aux étendues noires et aux coins brusquement lumineux dans ce quartier Sud de « la Boucle » qu'il ne connaissait pas.

Le bureau du « Campbell Inn » était sec, neuf, brillant, le préposé de nuit plus sec et plus brillant encore.

« Monsieur ? dit-il à Babbitt.

– M. Paul Riesling est inscrit ici ?

– Oui.

– Est-il là ?

– Non.

– Alors, si vous voulez bien me donner sa clef, je l'attendrai chez lui.

– Impossible, monsieur. Attendez ici, en bas, si vous le désirez. »

Babbitt avait parlé avec la déférence que tout le clan des Braves Gens accorde aux employés d'hôtel. Il continua avec une rudesse hargneuse :

« Il se peut que j'aie à attendre assez longtemps. Je suis le beau-frère de M. Riesling et je vais monter dans sa chambre : est-ce que j'ai l'air d'un cambrioleur ? »

Il parlait d'une voix basse et désagréable. Avec un empressement extrême, l'employé atteignit la clef, protestant :

« Je n'ai jamais dit que vous avez l'air d'un rat d'hôtel. Mais c'est la règle de la maison. Pourtant, puisque vous le désirez... »

Tout en montant dans l'ascenseur, Babbitt se demandait ce qu'il faisait là. Pourquoi Paul ne dînerait-il pas avec une femme mariée parfaitement comme il faut ? Et pourquoi ce mensonge à l'employé, et se dire le beau-frère de Paul ? Il s'était conduit comme un enfant. Il fallait faire attention à ne pas dire à Paul des absurdités, des choses trop dramatiques. En s'installant, il s'appliqua à prendre un air grave et paisible. Puis une pensée... le suicide. Voilà ce qu'il avait redouté, sans le savoir. Paul était tout à fait l'homme à ça. Il fallait qu'il eût perdu la tête pour faire des confidences à... à cette sorcière desséchée.

Zilla – oh ! maudite Zilla ! quel plaisir il aurait à étrangler cet assommant démon femelle ! – elle avait probablement fini par réussir, elle avait rendu Paul fou.

Le suicide... là-bas, dans le lac, au-delà des glaçons empilés le long du bord... Ce serait atrocement pénible de se jeter ce soir dans cette eau froide... ou bien... la gorge tranchée, dans la salle de bains... Il s'y précipita : elle était vide, il sourit à peine.

Il tira sur son col qui l'étranglait, regarda sa montre, ouvrit la fenêtre pour examiner la rue, consulta de nouveau sa montre, essaya de lire le journal qu'il trouva sur la table, jeta encore les yeux sur sa montre : il ne s'était écoulé que trois minutes depuis qu'il avait, pour la première fois, vu l'heure.

Et il attendit trois heures.

Il était assis, immobile, engourdi de froid, quand le bouton de la porte tourna, et Paul entra et le considéra longuement.

« Alors, dit Paul, tu as attendu ?

– Oui, un peu.

– Eh bien ?

– Eh bien, quoi ? J'ai voulu venir voir comment ça avait marché à Akron.

– Très bien ! Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Voyons, Paul, qu'est-ce qui ne va pas, bon Dieu ?

– Pourquoi te mêles-tu de mes affaires ?

– En voilà une façon de parler, Paul ! Je ne me mêle de rien du tout. J'ai été si heureux d'apercevoir ta vilaine bobine que je n'ai fait qu'un saut jusqu'ici pour voir comment tu vas.

– Eh bien, je ne veux pas qu'on me suive partout et qu'on essaie de me régenter. Ça a assez duré, je n'en veux plus.

– Mais enfin, bon Dieu, je ne...

– Tu as eu une façon de regarder May Arnold, un ton bourru pour lui parler, qui ne m'ont pas plu.

– Très bien, alors ! Puisque tu trouves que je me mêle de tout, allons-y, je fonce. Je ne sais pas qui est ta May Arnold, mais je sais bel et bien, sacrebleu, que vous ne parliez pas de toitures goudronnées tous les deux, non, ni morceaux pour violon ! Si tu n'as pas le respect de toi-même, tu devrais en avoir au moins pour ta situation dans le monde. Penser que tu t'en vas partout faisant des yeux blancs à une femme, comme un gosse en mal d'amour ! Je comprends qu'on puisse faire un faux pas, mais je n'admets pas de voir un garçon, qui a été dans les

termes d'amitié où tu as été avec moi, se mettre à dégringoler la pente et plaquer là sa femme, fût-elle aussi folle que Zilla, pour aller courir après les cotillons...

– Oh ! tu es un petit mari d'une vertu parfaite.

– Eh oui, par Dieu ! Jamais, depuis mon mariage, je n'ai regardé une autre femme que Myra – pour de bon – et jamais je ne le ferai. Je te dis que l'infidélité ça ne donne rien, on en est pour ses frais. Tu ne vois donc pas, mon petit, que ça ne servira qu'à exaspérer Zilla ? »

Faible de volonté, comme il l'était de corps, Paul jeta par terre son manteau moucheté de neige et se blottit dans un léger fauteuil carré.

« Oh ! tu es un modèle de vertu, tu n'en sais pas plus long sur la morale que Tinka, mais tu es un brave type, Georgie. Seulement, tu ne peux donc pas comprendre que... que je suis à bout ? Je ne peux plus supporter les coups de marteau incessants de Zilla. Elle s'est mis dans la tête que je suis un monstre et alors... l'inquisition, la torture. Elle y prend plaisir. C'est un jeu pour elle de voir jusqu'à quel point elle peut me faire souffrir. Quant à moi, il me faut une petite consolation, n'importe laquelle, n'importe où, sans quoi je ferais des choses bien pires. Eh bien, cette madame Arnold, elle n'est pas très jeune, c'est vrai, mais c'est une femme très bien, qui vous comprend, et qui a souffert elle aussi.

– Voui ! C'est probablement une de ces pauvres petites qui sont incomprises de leur mari !

– Je ne sais pas, peut-être bien. Il a été tué à la guerre. »

Babbitt se leva lourdement, resta debout à côté de Paul, à lui caresser l'épaule, en poussant de petits grognements pour s'excuser.

« Sincèrement, George, c'est une chic femme, et elle a connu des moments très durs. Nous tâchons de nous remonter mutuellement le plus possible, nous nous répétons l'un à l'autre que nous sommes le couple le mieux assorti du monde. Nous ne le croyons peut-être pas, mais cela soulage beaucoup d'avoir quelqu'un avec qui on peut être parfaitement simple... sans avoir toutes ces discussions, toutes ces explications.

– Et... ça ne va pas plus loin ?

– Mais si, voyons !

– Eh bien, je ne... je ne peux pas dire que je t'approuve, mais... – brusquement il éclata, se sentant tout illuminé de largeur d'idées, de générosité – ça ne me regarde fichtre pas ! Et je ferai tout mon possible pour toi, si je peux quelque chose.

– Cela se pourrait. Les lettres de Zilla, qu'on me fait suivre d'Akron, me prouvent qu'elle commence à s'étonner d'une si longue absence. Elle serait très capable de me faire filer et de venir à Chicago pour faire irruption dans une salle d'hôtel et m'eng... à fond devant tout le monde.

– Je m'occuperai de Zilla. Je lui ferai avaler une bonne histoire quand je serai rentré à Zénith.

– Je ne sais pas, mais... je crois que tu ferais mieux de ne pas essayer ça. Tu es un excellent garçon, mais je ne suis pas sûr que la diplomatie soit ton fort – Babbitt prit un air froissé, puis furieux –... avec les femmes, j'entends, avec les femmes. Bien entendu, on peut chercher avant de trouver quelqu'un qui te batte au point de vue diplomatie dans les affaires, mais je veux dire uniquement avec les femmes. Zilla peut parler à tort et à travers, mais elle n'est pas bête. Elle te tirerait les vers du nez en deux minutes.

– Très bien, alors, mais... »

Babbitt était encore troublé de se voir interdire le rôle d'agent secret. Paul l'apaisa :

« Naturellement, tu pourrais peut-être lui dire que tu as été à Akron et que tu m'y as vu.

– Parbleu, oui, bien sûr ? Est-ce que je n'ai pas à aller voir cette fabrique de bonbons à Akron ? Non, mais... ? Et n'est-ce pas une honte que j'aie à aller perdre du temps là-bas, quand j'ai si grande hâte de rentrer chez moi ? N'est-ce pas une vraie honte ? Je le dirai que c'en est une sacrée honte.

– Bravo ! Seulement, pour l'amour de Dieu, n'ajoute pas trop de détails fantaisistes à l'histoire. Quand les hommes mentent, ils essaient toujours de déployer trop d'art, et c'est ce qui inspire des soupçons aux femmes. Et puis... buvons un verre, Georgie. J'ai du gin et un peu de vermouth. »

Et ce Paul qui, en temps normal, refusait un second cocktail, en but un deuxième et un troisième. Il eut les yeux rouges et la langue pâteuse, il se mit à lancer des plaisanteries d'un libertinage gênant.

Dans le taxi qui le ramenait, Babbitt s'aperçut, et il eut peine à le croire, qu'il avait les yeux pleins de larmes.

Il n'avait pas expliqué son plan à Paul, mais il s'arrêta en effet à Akron entre deux trains, uniquement pour envoyer à Zilla une carte postale avec ces mots : « J'ai eu à venir passer une journée ici et suis tombé sur Paul. » À Zénith, il alla la voir. Si pour se montrer en public, Zilla était trop coiffée, trop peinte et solidement corsetée, dans son intérieur, elle portait une robe de chambre bleue, fanée, et des bas troués dans des mules de satin rose rayées. Elle avait les joues creuses et paraissait avoir moitié moins de cheveux que ne se le rappelait Babbitt, et encore ils étaient gras. Assise dans un fauteuil à bascule, elle était entourée de débris de boîtes de bonbons, de magazines bon marché,

et sa voix avait un accent douloureux quand elle n'était pas moqueuse. Mais Babbitt avait un entrain extraordinaire.

« Eh bien, eh bien, ma chère Zil, vous vous la coulez douce pendant que le petit époux n'est pas là ? Excellente idée. Je parie bien que Myra ne s'est jamais levée avant dix heures pendant que j'étais à Chicago. Ah ! dites-moi, pourriez-vous me prêter votre thermos… je suis entré pour vous le demander. Nous allons faire du toboggan, et nous voulons emporter du café. Et puis, à propos : vous avez bien reçu ma carte d'Akron, où je vous disais que j'avais retrouvé Paul ?

– Oui. Qu'est-ce qu'il faisait ?

– Que voulez-vous dire ? »

Il déboutonna son pardessus et s'assit sans façon sur le bras d'un fauteuil.

« Vous savez bien ce que je veux dire. – Elle frappa de la main un magazine avec un bruit qui révélait l'irritation. – Il faisait la cour, j'imagine, à quelque servante d'hôtel, à une manucure ou à quelqu'un de ce genre ?

– Que diable ! vous prétendez toujours que Paul court partout après les jupons. D'abord, il n'en fait rien, et, si c'était vrai, ce serait probablement parce que vous ne cessez pas de lui lancer des pointes et de le tarabuster. Je n'en avais pas l'intention, Zilla, mais puisque Paul est à Akron…

– Il y est vraiment, à Akron ? Je sais qu'il est en correspondance avec une horrible femme, à Chicago.

– Est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'ai retrouvé à Akron ? Où voulez-vous en venir ? À me convaincre de mensonge ?

– Non, mais je… je suis si tourmentée.

– Allons, nous y voilà ! C’est ça qui me passe... Vous aimez Paul et pourtant vous le secouez, vous l’accablez d’injures, comme si vous le haïssiez. Je ne peux pas comprendre comment il se fait que, plus certaines gens aiment quelqu’un, plus ils s’appliquent à le rendre malheureux.

– Vous aimez Ted et Rone, j’imagine, et pourtant vous les houspillez.

– Oh ! mais ça... ça, ce n’est pas la même chose. D’ailleurs, non, je ne les houspille pas... pas ce qui s’appelle houspiller. Mais, voyons, écoutez : voilà Paul, le plus charmant garçon, le plus sensible que la terre ait porté. Vous devriez avoir honte de la façon dont vous le malmenez. Comment ! Vous lui parlez sur le ton d’une laveuse de vaisselle. Je m’étonne que vous puissiez vous montrer si vulgaire, Zilla. »

Elle réfléchissait, les yeux fixés sur ses doigts entrecroisés.

« Oh ! oui, je le sais, je suis abominable quelquefois, et après je le regrette. Mais, Georgie, Paul est tellement exaspérant ! Je vous le jure, ces dernières années, j’ai essayé très sérieusement d’être gentille avec lui, mais comme j’étais d’ordinaire mauvaise – ou que j’en avais l’air... je ne l’étais pas tout de bon, mais j’élevais la voix et je disais tout ce qui me passait par la tête – alors il s’est persuadé que tout était de ma faute. Mais tout ne peut pas toujours être de ma faute, n’est-ce pas ? Et maintenant quand je commence à me monter, il garde le silence, oh ! un silence si épouvantable, et il ne me regarde même pas, il m’ignore, tout simplement. On ne dirait plus un homme. Et il persiste résolument dans cette attitude jusqu’à ce que j’éclate et dise un tas de choses que je ne pense pas. Oh ! ce silence ! Ah ! les hommes vertueux ! Comme vous êtes mauvais, terriblement mauvais ! »

Ils épuisèrent la question en tous sens, pendant une demi-heure. Finalement, au milieu d’abondantes larmes, Zilla promit de se calmer.

Paul rentra quatre jours après, et les Babbitt et les Riesling allèrent en grande pompe au cinéma, puis souper dans un restaurant chinois. En s'y rendant à pied, ils suivirent une rue pleine de boutiques de tailleurs et de coiffeurs, et, tandis que leurs femmes en avant parlaient cuisinières, Babbitt chuchota à Paul :

« Zil paraît bien plus agréable en ce moment.

– Oui, elle l'a été, sauf une ou deux fois. Mais c'est trop tard maintenant. Je veux... je ne discuterai pas encore une fois, mais elle me fait peur. Il n'y a plus rien à faire. Je ne veux même plus la voir. Un de ces jours, je vais rompre avec elle... d'une manière ou de l'autre. »

CHAPITRE XXI

L'organisation internationale des clubs de « Boosters » est devenue une force mondiale pour répandre l'optimisme, les plaisanteries masculines et les bonnes affaires. On en trouve maintenant des sections dans trente pays. Sur les mille qui existent, neuf cent vingt, néanmoins, sont aux États-Unis.

Aucun n'est plus ardent que le club des Boosters de Zénith.

Le second déjeuner de mars du club était le plus important de l'année, parce qu'il devait être suivi de l'élection annuelle des membres du bureau. La plus grande agitation régnait. Le déjeuner avait lieu dans la salle de bal de la maison O'Hearn. Chacun des quatre cents Boosters, en entrant, prenait à un tableau de bois fixé au mur un énorme bouton de celluloïd qui donnait son nom, son surnom et sa profession. On était à l'amende de dix *cents* quand, à un déjeuner, on appelait un camarade Booster autrement que par son surnom, et quand Babbitt accrocha gaiement son chapeau, l'air retentissait d'appels comme « Hello, Chet ! » et « Comment va, Shorty ? » et « Belle matinée, Mac ! »

On s'asseyait à des tables de huit, par groupes amicaux. Babbitt était avec Albert Boos le tailleur, Hector Seybolt de la « Société de lait condensé du petit bien-aimé », le joaillier Émile Wengert, le professeur Pumphrey de l'École commerciale Riteway, le docteur Walter Gorbutt, Roy Teegarten le photographe et Ben Berkey le photograveur. Un des mérites du club des Boosters était qu'on n'autorisait pas plus de deux personnes de la même profession à se réunir à une table, en sorte que l'on se trouvait aussitôt en présence des aspirations idéales des autres métiers, et qu'on concevait l'unité métaphysique de tous

ceux-ci, plomberie et peinture de portraits, médecine et fabrication de la gomme à chiquer.

La table de Babbitt était particulièrement heureuse ce jour-là, parce que le professeur Pumphrey venait de célébrer son anniversaire de naissance et offrait une proie facile aux taquineries sur son âge et aux jeux de mots sur son nom *(pump* = pompe). Babbitt s'y distingua particulièrement en affirmant que le professeur savait « pomper » comme pas un, et faisait à son école un cours de distillation domestique.

À sa place, chacun trouvait l'annuaire du club contenant la liste des membres. Le but du club était sans doute la bonne camaraderie, mais ils ne perdaient jamais de vue l'importance qu'il y a à développer ses affaires. Chaque nom était suivi de la profession. L'annuaire contenait d'ailleurs quantité d'annonces, et, sur une page, cet avis : « Aucune règle ne vous impose de faire du commerce avec vos camarades Boosters, mais, en bonne sagesse, ami, à quoi bon laisser notre bel argent sortir de notre heureuse famille ? » En outre, à chaque place, aujourd'hui, était un présent : une carte artistiquement imprimée en rouge et en noir :

Service et Boostérisme.

« Le Service ne trouve son occasion et son développement les plus beaux que dans son application la plus large et la plus profonde et dans l'étude de son action et de sa réaction perpétuelles. Je crois que l'espèce de Service la plus élevée comme les doctrines morales les plus en progrès, évolue sans cesse et est déterminée par une adhésion active et loyale à ce qui est le principe essentiel du Boostérisme – la qualité de bon citoyen, sous toutes ses formes et tous ses aspects.

« DAD PETERSEN. »

« Salutations de la Société des Annonces Dadbury Petersen. »

Les Boosters lurent tous les aphorismes de M. Petersen et déclarèrent qu'ils les comprenaient parfaitement.

La réunion s'ouvrit par les « événements » de la semaine, comme toujours. Le président sortant, Vergil Gunch, occupait le fauteuil, les cheveux drus comme une haie, la voix comme un gong d'airain dans une fête. Les membres qui avaient amené un invité le présentaient à tout le club. « Ce grand rouquin, riche en fausses informations, est le chef de la rubrique sportive à *La Presse* », dit Willis Ijams, et H. H. Hazen le pharmacien proclama : « Camarades, quand vous faites une longue excursion en auto, et qu'arrivés à un site romanesque vous vous arrêtez et dites à votre femme : « Voilà une vue vraiment poétique », vous sentez un frisson tiède vous courir tout le long de la colonne vertébrale. Eh bien, mon hôte d'aujourd'hui vient d'un de ces endroits : Harper's Ferry, Virginie, dans cette magnifique contrée méridionale, toute remplie des souvenirs du bon vieux général Robert E. Lee et de ce brave cœur, John Brown, qui, comme tout bon Booster, continue sa route… »

Il y avait deux invités particulièrement éminents : l'étoile de la troupe de « l'Oiseau de Paradis » qui jouait cette semaine-là au Théâtre Dodsworth, et le maire de Zénith, l'honorable Lucas Prout.

La voix de Vergil Gunch tonna :

« Quand nous réussissons à arracher ce célèbre conducteur du chariot de Thespis à son adorable entourage de ravissantes actrices – et je dois dire que je suis entré tout de go dans sa loge pour lui dire combien les Boosters appréciaient les représentations si hautement artistiques qu'il nous donne – n'oublions pas d'ailleurs que l'administrateur du Théâtre Dodsworth est un des nôtres et sera sensible à notre patronage, et quand, par là-dessus, nous enlevons Son Honneur à ses multiples devoirs de l'Hôtel de Ville, alors j'estime que nous pouvons être fiers.

M. Prout va maintenant nous dire quelques mots sur les problèmes et les obligations... »

En votant par assis et levé, les Boosters désignèrent le plus joli et le plus laid des invités, et à chacun d'eux, on remit un bouquet d'œillets, offert, indiqua le président Gunch, par le camarade Booster H. G. Yeager, le fleuriste de l'avenue Jennifer.

Chaque semaine, quatre Boosters, à tour de rôle, avaient le privilège de montrer leur générosité, et de se faire un peu de publicité, en offrant leurs marchandises, ou leurs services, à quatre de leurs camarades, désignés par le sort. On rit, cette semaine-là, quand on annonça que l'un des donateurs était Barnabas Joy, l'entrepreneur des pompes funèbres. Tout le monde chuchota : « Je connais un ou deux types à faire enterrer, s'il offre des funérailles à l'œil ! »

Pendant toutes ces diversions, les Boosters déjeunaient de poulets en fricassée avec petits pois, pommes frites, tartes aux pommes, fromage américain et café. Gunch avait soin d'espacer les discours. Bientôt il donna la parole à l'un des visiteurs, le secrétaire du club Rotarien de Zénith, une société rivale. Ce secrétaire se signalait en ce qu'il était titulaire pour son automobile du permis n° 5.

Il reconnut, en riant, que, partout où il allait, ce numéro si bas faisait « sensation » mais, s'il était assez flatteur d'avoir cet honneur, tous les agents de la circulation, par contre, ne s'en souvenaient que trop bien, et quelquefois il aurait tout autant aimé avoir le B 56.876, ou quelque chose de ce genre. Laissez seulement un de ces sacrés Boosters essayer d'enlever le n° 5 l'année prochaine à un Rotarien vivant, et regardez voler les poils qu'ils s'arracheront ! Si on veut bien le lui permettre, il conclura en proposant d'acclamer Boosters, Rotariens et Kiwanis tous ensemble.

Babbitt dit en soupirant au professeur Pumphrey :

« Ça doit être chic d'avoir un numéro si bas que ça ! Tout le monde doit dire : « C'est certainement un personnage important ! » Je me demande comment il l'a eu. Je parierais qu'il a offert un dîner avec vins généreux au directeur du Bureau des permis. »

Ensuite, ce fut Chum Frink qui prit la parole :

« Certains d'entre vous trouveront peut-être qu'il est déplacé de parler ici d'un sujet strictement intellectuel et artistique, mais je veux vous demander tout simplement d'approuver ma proposition de fonder un orchestre symphonique pour Zénith. L'erreur de beaucoup d'entre vous, c'est de croire que, si vous n'aimez pas la musique classique et toutes ses fadaises, vous devriez vous opposer à ce projet. Je vous avouerai pour ma part que, tout homme de lettres que je sois, je me moque pas mal de cette musique filandreuse. J'ai plus de plaisir à écouter un bon jazz-band qu'une œuvre de Beethoven, dans laquelle il n'y a pas plus de mélodie que dans des cris de chats qui se battent, et que vous seriez incapable de siffler, fût-ce pour sauver votre vie. Mais la question n'est pas là. La culture aujourd'hui est devenue pour une ville une parure et une publicité aussi nécessaires que des chaussées pavées et des dépôts en banque. C'est la culture, représentée par les théâtres, les musées, etc., qui attire tous les ans à New York des milliers de visiteurs et, pour parler franc, malgré nos merveilleux progrès, nous n'avons pas encore la culture d'un New York, d'un Chicago ou d'un Boston – ou en tout cas on ne nous accorde pas le bénéfice. La chose à faire donc, en bons hommes d'affaires bien vivants, c'est de *« capitaliser la culture »*, d'y aller hardiment et de mettre la main dessus.

« Tableaux et livres sont de belles choses pour qui a le temps de les étudier, mais ils ne courent pas corner sur la grand-route : « Voici ce que ce cher petit Zénith peut réaliser en fait de culture. » Et c'est précisément ce que fait un orchestre symphonique. Regardez la réputation qu'ont acquise Minneapo-

lis et Cincinnati. Un orchestre avec de bons musiciens et un chef de premier ordre – et je crois que nous devrions faire les choses grandement et nous assurer un des chefs les mieux payés qu'il y ait sur le marché – pourvu que ce ne soit pas un Boche – va tout droit à Beantown[18], à New York et à Washington ; il joue dans les meilleurs théâtres, pour les gens les plus cultivés et les plus riches, il fait une réclame qu'une ville n'a aucun autre moyen d'obtenir, et le gaillard qui a la vue assez courte pour combattre cette proposition d'orchestre rate l'occasion de graver le glorieux nom de Zénith dans l'esprit de quelque gros milliardaire new-yorkais, qui serait... qui serait capable de fonder ici une succursale de ses fabriques.

« Je pourrais également tirer argument de ce fait que, pour nos filles qui s'intéressent à la grande musique, et qui peuvent vouloir l'enseigner, ce serait un grand avantage d'avoir une institution de premier ordre, mais tenons-nous-en au point de vue pratique, et je fais appel à vous tous, chers frères Boosters, pour acclamer la culture et un orchestre symphonique capable de battre ceux du monde entier ! »

On applaudit.

Au milieu d'un frémissement significatif, le président Gunch annonça :

« Messieurs, nous allons maintenant procéder à l'élection annuelle des membres du bureau. »

Pour chacune des six fonctions, le Comité avait désigné trois candidats. Pour celle de vice-président, le nom de Babbitt était le second.

---

[18] « Ville des haricots », surnom méprisant de Boston.

Il en fut surpris et parut pénétré de son importance. Son cœur battit. Il fut encore bien plus ému quand, les bulletins comptés, Gunch proclama :

« J'ai plaisir à vous annoncer que c'est Georgie Babbitt qui désormais maniera en second le marteau présidentiel. Je ne connais personne qui ait un aussi solide bon sens et un esprit d'entreprise aussi hardi que ce bon vieux George. Allons, une longue, une énergique acclamation pour lui. »

Quand ce fut fini, une centaine de camarades se bousculèrent pour venir lui taper dans le dos. Il n'avait jamais connu de pareilles minutes. Il remonta dans sa voiture, tout ébloui. En entrant dans son bureau, il jeta, en riant, à mademoiselle Mac Goun :

« Eh bien, vous pouvez, je pense, féliciter votre patron : il vient d'être élu vice-président des Boosters ! »

Mais il eut un désappointement. Elle se contenta de répondre :

« Oui... Ah ! madame Babbitt a voulu vous parler au téléphone. »

Mais le nouveau vendeur, Fritz Weilinger, lui dit :

« Bon Dieu, patron, ça, c'est épatant, absolument épatant ! J'en suis ravi. Mes félicitations ! »

Babbitt appela le numéro de son domicile et dit à sa femme :

« On me dit que vous m'avez appelé, Myra. Dites donc, il faut vous incliner devant le petit Georgie, pour le coup. Vous ferez bien de peser vos mots pour lui parler : il est vice-président du club des Boosters.

– Oh ! Georgie...

– Pas mal, hein ? Le nouveau président est Willis Ijams, mais quand il sera absent, ce vieux Georgie prendra le marteau et commandera les acclamations, présentera les orateurs – quand ce serait le gouverneur en personne – et…

– George ! Écoutez…

– … Cela le mettra sur un bon pied avec de grosses légumes, comme le docteur Dilling ou…

– George ! Paul Riesling…

– Oui, bien sûr, je vais téléphoner sur-le-champ à Paul pour le lui annoncer.

– Georgie, écoutez ! Paul est en prison. Il a tiré sur sa femme, sur Zilla, aujourd'hui, à midi. On craint pour la vie de la malheureuse. »

CHAPITRE XXII

Il partit pour la prison, non pas comme un fou, mais avec des précautions exceptionnelles aux croisements, avec les soins minutieux d'une vieille femme qui met des plantes en pot. Cela l'empêcha de considérer en face l'atrocité du destin.

Le gardien lui dit :

« Non, impossible de voir aucun prisonnier avant trois heures et demie, l'heure de la visite. »

Il était trois heures. Babbitt resta une demi-heure à considérer un calendrier et une horloge sur un mur blanchi à la chaux. La chaise était dure et misérable et craquait. Des gens traversaient la salle d'attente et, croyait-il, le regardaient. Il éprouvait un sentiment de mépris agressif qui aboutit à une crainte frémissante de cette machine en train de broyer Paul. Paul...

À trois heures et demie précises, il fit passer son nom.

Le gardien revint avec cette réponse :

« Riesling dit qu'il ne désire pas vous voir.

– C'est de la folie ! Vous ne lui avez pas donné mon nom ? Dites-lui que c'est George qui veut le voir, George Babbitt.

– Mais je le lui ai dit, très exactement. Il a répondu qu'il ne veut pas vous voir.

– Alors, conduisez-moi quand même.

– Rien à faire. Si vous n'êtes pas son avocat, et s'il ne veut pas vous voir, rien à essayer.

– Mais, mon Dieu… alors, conduisez-moi au directeur.

– Il est occupé. Mais voyons, vous… – Babbitt se redressa d'un air furieux et le gardien se hâta d'ajouter d'un ton engageant : – Vous pouvez revenir essayer demain. Le pauvre diable n'est sans doute pas dans son assiette. »

Babbitt s'élança, non plus avec soins ou précautions, mais en frôlant malicieusement des camions pour les doubler, et sans paraître entendre les injures des conducteurs, jusqu'à l'hôtel de ville ; il s'arrêta avec un grincement de roues contre le trottoir, et monta en courant le perron de marbre qui menait au cabinet de l'honorable M. Lucas Prout, maire. Un dollar dans la main de l'huissier, et il fut aussitôt introduit.

« Vous me reconnaissez, monsieur Prout ? demanda-t-il. Babbitt, vice-président du club des Boosters, qui a fait campagne pour vous ? Dites-moi… vous avez appris l'histoire de ce pauvre Riesling ? Eh bien, je voudrais un ordre pour le directeur de la prison, si c'est comme cela qu'on l'appelle, d'avoir à me conduire près de lui. Bon. Merci. »

Un quart d'heure après, il arrivait dans le corridor de la prison devant une cage où Paul Riesling était assis sur une couchette, tordu comme un vieux mendiant, jambes et bras croisés, et se mordant les poings.

Paul leva des yeux vides quand le gardien ouvrit la grille, fit entrer Babbitt, puis les laissa seuls. Il dit lentement :

« Vas-y ! fais-moi de la morale ! »

Babbitt se laissa tomber sur la couchette, à côté de lui.

« Je ne te ferai pas de morale. Peu m'importe ce qui est arrivé. Je veux simplement faire tout ce que je pourrai. Je ne suis pas fâché que Zilla ait eu ce qu'elle méritait.

– Ne tombe pas sur Zilla, dit Paul, sur un ton de démonstration. J'ai réfléchi : la vie ne lui a peut-être pas été si facile.

Aussitôt que j'ai eu tiré... je n'en avais pas l'intention, mais elle m'a tellement torturé que j'ai perdu la tête, juste une seconde, et que j'ai sorti ce vieux revolver dont nous nous servions tous les deux pour tuer des lapins..., et j'ai tiré un coup... je savais à peine ce que je faisais. Après ça, comme j'essayais d'arrêter le sang... c'est affreux ce que ça lui a fait à l'épaule, et elle a une si jolie peau... Elle ne mourra peut-être pas, et j'espère qu'elle ne gardera pas de cicatrice. Mais juste après, en cherchant dans la salle de bains de l'ouate pour arrêter le sang, je suis tombé sur un petit canard en peluche jaune que nous avions une fois accroché à un arbre de Noël, et je me suis souvenu que dans ce temps-là nous étions très heureux tous les deux... Misère ! Je peux à peine croire que ce soit moi qui suis ici. »

Et comme le bras de Babbitt appuyait plus fort sur ses épaules, Paul soupira :

« Je suis content que tu sois venu. Mais je croyais que tu me ferais peut-être un sermon, et quand on a commis un meurtre, qu'on a été amené ici, et tout ça... Il y avait une grande foule devant la maison, qui me regardait, et les flics me l'ont fait traverser... Oh ! je ne veux plus parler de ça. »

Mais il continua à marmotter, sur un ton monotone d'épouvante et d'égarement. Pour lui changer les idées, Babbitt dit :

« Mais tu as une marque sur la joue.

– Oui, c'est là que le flic m'a frappé. Ces gens-là, j'imagine, prennent un grand plaisir, eux aussi, à morigéner les meurtriers. C'était un énorme gaillard. Et on n'a pas voulu me permettre d'aider à descendre Zilla dans la voiture d'ambulance.

– Paul, assez là-dessus ! Écoute : elle ne mourra pas, et quand tout cela sera fini, nous retournerons tous les deux dans le Maine. Peut-être pourrons-nous décider May Arnold à nous y accompagner. J'irai le lui demander à Chicago. C'est une brave

femme, parbleu. Et ensuite, je m'occuperai de te trouver une situation quelque part, là-bas dans l'Ouest, à Seattle par exemple… on dit que c'est une ville ravissante. »

Paul souriait presque déjà. C'était Babbitt maintenant qui parlait à tort et à travers. Il n'aurait su dire si Paul l'écoutait, mais sa voix bourdonna jusqu'à l'arrivée de l'avocat de Paul, P. J. Maxwell, un homme mince, affairé, à l'air rébarbatif, qui, désignant Babbitt d'un signe de tête, insinua :

« Si nous pouvions rester seuls un moment, Riesling et moi… »

Babbitt serra les mains de Paul et alla attendre dans le bureau que Maxwell sortît en marmottant.

« Voyons, mon cher, que puis-je faire ? implora-t-il.

– Rien, absolument rien pour le moment, dit Maxwell. Je regrette d'être pressé. Mais n'essayez pas de le voir. J'ai décidé le docteur à lui faire une piqûre de morphine, il va dormir. »

Babbitt eut l'impression que ce serait mal en quelque sorte de retourner à son bureau : il lui semblait qu'il revenait d'un enterrement. Il alla à l'hôpital de la ville prendre des nouvelles de Zilla. Elle n'était pas en danger de mort, lui dit-on. La balle de l'énorme revolver militaire de 44 lui avait broyé l'épaule mais était ressortie.

Il reprit le chemin de la maison et trouva sa femme surexcitée, pleine de cet intérêt mêlé d'horreur que nous prenons aux drames de nos amis.

« Bien entendu, Paul, en somme, a des excuses, mais voilà ce qui arrive quand on court après d'autres femmes, au lieu de porter sa croix en chrétien. »

Elle triomphait en disant cela.

Il était trop abattu pour répondre comme il eût voulu. Il dit ce qu'il fallait dire au sujet de la croix à porter en chrétien, et sortit pour nettoyer son auto. Tristement, patiemment, il gratta la graisse qui avait suinté, il racla la boue amassée en paquets sur les roues. Il passa de longues minutes à se laver les mains, les frotta au savon ponce, et prit plaisir à cogner ses jointures les unes contre les autres.

« J'ai les mains rudement douces, comme celles d'une femme... Ah ! »

Au dîner, quand Myra entama le sujet inévitable, il s'emporta :

« Je vous interdis à tous de prononcer un mot sur Paul ! Je me chargerai de dire tout le nécessaire là-dessus, vous m'entendez ? Il y aura ce soir, dans cette ville qui fait commerce de scandale, une maison où on ne mettra pas en avant le « Je vaux mieux que toi ». Et flanquez-moi dehors ces ignobles journaux du soir. »

Mais il les lut lui-même après le dîner.

Vers neuf heures, il se rendit chez l'avocat Maxwell qui le reçut sans cordialité et lui dit :

« Eh bien ?

– Je voudrais vous offrir mes services pour le procès. J'ai une idée. Est-ce que je ne pourrais pas, à la barre, jurer que j'étais là, qu'elle a pris le revolver la première, qu'il a lutté avec elle et que le coup est parti accidentellement ?

– Et faire un faux serment ?

– Hum ! Oui, ce serait sans doute un faux serment. Oh !... cela serait-il utile ?

– Mais, cher monsieur, un faux serment !

– Oh ! pas de stupidités ! Excusez-moi, Maxwell, je n'ai pas voulu vous offenser. Je voulais simplement dire : j'ai connu, et vous aussi, bien des exemples de faux serments, uniquement pour s'assurer une misérable petite parcelle de terrain, et dans ce cas, où il s'agit d'éviter la prison à Paul, je ferais un faux serment sans sourciller.

– Non. En dehors du côté moral de la chose, ce ne serait pas pratique, je crois. Le procureur réduirait votre déposition à néant. On sait que Riesling et sa femme étaient seuls lors de l'attentat.

– Alors, écoutez. Laissez-moi aller à la barre et jurer – et ce serait la vraie vérité du bon Dieu – qu'elle l'a torturé jusqu'à ce qu'il perde la tête.

– Non, je regrette. Riesling refuse absolument toute déposition qui chargerait sa femme. Il tient à plaider coupable.

– Alors, laissez-moi déposer quand même, je dirai ce que vous dicterez. Laissez-moi faire quelque chose.

– J'en suis désolé, Babbitt, mais ce que vous pouvez faire de mieux... je suis navré d'avoir à le dire... le plus grand service que vous puissiez nous rendre, ce serait de ne vous mêler absolument de rien. »

Babbitt, tournant son chapeau dans ses mains comme un pauvre locataire en défaut, fit une telle grimace que Maxwell se radoucit :

« Je ne veux pas vous froisser, mais, voyez-vous, nous désirons tous les deux faire de notre mieux pour Riesling, et nous ne devons avoir que cela en vue. La difficulté avec vous, Babbitt, c'est que vous êtes de ceux qui parlent trop volontiers : vous aimez entendre votre propre voix. S'il y avait un point pour lequel je pourrais vous appeler à la barre, vous vous lanceriez et vous lâcheriez tout le paquet. Je regrette. Maintenant, j'ai des dossiers à étudier... excusez-moi. »

Babbitt passa, le lendemain, la plus grande partie de la matinée à se donner du ton pour affronter le monde bavard du Club Athlétique. On allait lui parler de Paul, en se léchant les lèvres, se montrer dégoûtant. Mais à la table des « Sans-façon » on ne prononça pas le nom de Paul : ils s'entretinrent avec passion de la saison de baseball qui allait commencer. Ils lui furent sympathiques comme jamais.

Il s'était – évidemment d'après quelque roman – représenté le procès de Paul comme une longue lutte, avec des discussions amères, une foule surexcitée, et un brusque et suprême témoignage accablant. En réalité, le procès ne dura pas un quart d'heure, largement rempli par les dépositions des docteurs affirmant que Zilla guérirait, et que Paul avait dû agir dans un moment de folie. Le lendemain Paul était condamné à trois ans de détention dans le pénitencier d'État, et emmené de façon fort peu dramatique, sans menottes, en se traînant péniblement à côté d'un représentant du shérif à l'air jovial.

Après lui avoir dit au revoir à la gare, Babbitt rentra à son bureau pour se rendre compte qu'il se trouvait en face d'un monde qui, sans Paul, n'avait plus de sens.

CHAPITRE XXIII

De mars à juin, il fut très occupé. Il se défendait contre le tourment de penser. Sa femme et ses voisins se montraient généreux. Tous les soirs, il jouait au bridge ou allait au cinéma, et les jours étaient mornes et silencieux.

En juin, madame Babbitt et Tinka s'en allèrent dans l'Est, faire un séjour chez des parentes, et Babbitt fut libre de faire... il ne savait pas très bien quoi.

Après leur départ, il pensa toute la journée à la maison émancipée où il pouvait, s'il en avait envie, faire le fou et maudire les dieux sans avoir à garder des allures de mari. Il réfléchit : « Je pourrais m'offrir une vraie petite fête ce soir, rester dehors jusqu'à deux heures du matin sans avoir rien à expliquer. Hourra ! »

Il téléphona à Vergil Gunch, à Eddie Swanson : ni l'un ni l'autre n'était libre et brusquement cela l'ennuya d'avoir à se donner tant de mal pour faire la fête.

Il ne parla pas beaucoup au dîner, se montrant d'une tendresse inaccoutumée avec Ted et avec Verona, hésitant un peu, mais sans la désapprouver, quand cette dernière exprima son avis sur l'opinion de Kenneth Escott au sujet du jugement porté par le docteur Jean Jennison Drew sur les théories évolutionnistes. Ted travaillait dans un garage pendant les vacances d'été et il raconta ses succès de la journée : comment il avait découvert une valve fêlée, ce qu'il avait dit au vieux « grinchu », et ce qu'il avait expliqué au contremaître sur l'avenir de la téléphonie sans fil.

Ted et Verona allèrent à une soirée dansante après le dîner. La domestique elle-même était sortie. Babbitt était rarement

resté seul toute une soirée dans la maison. Il était agité. Il éprouvait le vague besoin de quelque chose de plus divertissant que les histoires comiques de son journal. Il monta à la chambre de Verona, s'assit sur le lit virginal bleu et blanc, fredonnant et grommelant à la façon d'un citoyen conscient, tout en examinant ses livres : *La Délivrance,* de Conrad ; un volume au titre étrange, *Figures de terre,* poésies (bien irrégulières, pensa Babbitt), par Vachel Lindsay, et des essais de H. L. Mencken, – bien choquants, car ils tournaient en dérision l'Église et tout ce qui est respectable. Aucun de ces ouvrages ne lui plaisait. Il y sentait une révolte contre les convenances et le solide esprit bourgeois. Ces auteurs – et il pensait qu'ils étaient célèbres – ne semblaient pas se soucier de raconter une jolie histoire, capable de faire oublier à un homme ses ennuis. Il soupira. Il aperçut soudain un livre : *Les trois sous noirs,* par Joseph Hergesheimer. Ah ! c'était quelque chose dans ce genre-là ! Ce devait être un roman d'aventures sur les faux-monnayeurs peut-être, avec des agents se glissant furtivement la nuit dans la vieille demeure... Et mettant le livre sous son bras, il redescendit et se mit à lire gravement sous la lampe du piano :

« *Un crépuscule, semblable à une fine poussière bleue, emplissait la gorge qui se creusait légèrement entre les collines que couvraient des bois épais. On était au début d'octobre, mais une gelée dure avait déjà taché d'or les érables, et parsemé les chênes d'Espagne de touffes lie-de-vin, et le sumac brillait dans l'ombre des sous-bois. Une bande d'oies sauvages, qui volaient bas et sans crainte au-dessus des collines, se détacha sur le ciel serein et cendré. Howat Penny, debout sur la route, dans une clarté relative, se rendit compte que ce vol régulier d'oiseaux rusés n'approcherait pas assez pour qu'il pût les tirer... d'ailleurs, il ne songeait pas à chasser les oies. Avec le déclin du jour, son ardeur était tombée, son indifférence habituelle le pénétrait, de plus en plus forte...* »

Toujours la même chose : un mécontent, révolté contre le train-train ordinaire. Et Babbitt, posant le livre, écouta le si-

lence. Les portes intérieures de la maison étaient ouvertes. Il entendait venir de la cuisine l'égouttement continuel du frigidaire, rythme obsédant et agaçant. Il alla à la fenêtre : il y avait une légère brume d'été, et, vus à travers leurs grillages, les réverbères de la rue n'étaient que de pâles croix de feu. Tout semblait anormal. Pendant qu'il méditait ainsi, Verona et Ted rentrèrent et montèrent se coucher. Le silence s'accentua dans la maison endormie. Il mit son chapeau, son melon d'homme respectable, alluma un cigare et fit les cent pas devant chez lui, silhouette imposante et digne, sans fantaisie, en fredonnant : « Fils d'argent à travers l'or. » L'idée lui traversa l'esprit : « Si je téléphonais à Paul ? » puis il se souvint. Il vit Paul dans l'uniforme des prisonniers, mais, tout en étant au supplice, il ne pouvait croire à cette histoire : elle faisait partie de l'irréalité de cette soirée enveloppée de brouillard.

Si Myra avait été là, elle aurait insinué : « Est-ce qu'il n'est pas tard, Georgie ? » Il errait dans sa liberté désolée et dont il n'avait que faire. Le brouillard maintenant lui cachait la maison. Le monde n'était pas créé, il n'y avait qu'un chaos sans agitation ni désir.

Dans le brouillard, arriva un individu, à une allure si fiévreuse qu'il avait l'air de danser avec furie quand il pénétra dans la région lumineuse d'un réverbère. À chaque pas, il brandissait sa canne puis la frappait sur le sol. Un lorgnon, pendant à un large ruban prétentieux, ballottait sur sa poitrine. Babbitt, qui n'en croyait pas ses yeux, reconnut Chum Frink.

Frink s'arrêta, regarda attentivement et dit d'un ton sérieux :

« Voilà un autre imbécile, George Babbitt… il vit pour louer des maisons. Savez-vous qui je suis ? Un traître à la poésie. J'suis soûl, je parle trop, mais j'm'en fous. Savez ce que j'aurais pu être ? Aurais pu être un Gene Field, ou un James Whitcomb Riley, p't'être même un Stevenson… oui, j'aurais pu. Lubie… imagination ? Écoutez, écoutez ça, que je viens de composer :

Dans des prairies d'été brillantes, bruits
De scarabées, de buveurs et de gens respectables...

V's entendez ça ? De la fantaisie... c'est moi qui l'ai fait... n'sais pas ce que ça veut dire ! Bon commencement de poème... une pièce de Chile Garden. Et qu'est-ce que j'écris ? De la cochonnerie, des poèmes pour attirer le client, rien que de la saleté. J'aurais pu écrire... Trop tard. »

Il se lança en avant avec un plongeon inquiétant, toujours sur le point de choir sans tomber tout à fait. Babbitt n'aurait été ni plus ni moins stupéfait si un fantôme avait surgi du brouillard, portant sa tête à la main. Il admettait cet état de Frink avec une complète indifférence. Il grommela : « Pauvre bougre ! » et cessa immédiatement de penser à lui.

Il rentra chez lui, alla droit au frigidaire et le dévalisa. Quand madame Babbitt était là, c'était un des plus grands crimes domestiques qu'on pût commettre. Debout devant la lessiveuse, il mangea un pilon de poulet et une pleine soucoupe de gelée de framboise, tout en grognant contre une pomme de terre bouillie froide et pâteuse. Il songeait. Il lui venait à l'idée que peut-être la vie, telle qu'il la connaissait et la pratiquait énergiquement, était futile ; que le ciel, tel que le décrivait le Révérend docteur Jean Jennison Drew n'était ni vraisemblable ni bien intéressant ; qu'il n'avait pas beaucoup de plaisir à gagner de l'argent ; qu'il n'était pas d'une utilité bien certaine d'élever des enfants uniquement pour qu'ils pussent en élever à leur tour d'autres qui en feraient autant. À quoi bon tout cela ? Que désirait-il ?

Il passa lourdement dans le salon, s'étendit sur le divan, les mains derrière la tête. Oui, que voulait-il ? La richesse ? Une position sociale ? Des voyages ? Des serviteurs ? Sans doute, mais par moments seulement.

Il soupira : « J'y renonce. »

Mais il savait que ce qui lui manquait, c'était la présence de Paul Riesling, et, partant de là, il lui fallut bien reconnaître qu'il voulait la fée-enfant – qu'il en avait un besoin physique. S'il avait aimé une femme, il aurait cherché un refuge auprès d'elle, et humblement posé son front sur ses genoux.

Il songea à sa sténographe, mademoiselle Mac Goun, il songea à la plus jolie des manucures du coiffeur de l'hôtel Thornleigh. En s'endormant sur le divan, il sentit qu'il avait trouvé un attrait dans la vie, et qu'il avait rompu de façon terrifiante, troublante, avec tout ce qui était convenable et normal.

Il avait oublié, le lendemain matin, qu'il était un révolté conscient, mais au bureau il se montra irritable, et quand, à onze heures, se produisit l'afflux habituel de visites et d'appels au téléphone, il fit une chose qu'il avait souvent désiré et n'avait jamais osé faire : il quitta son bureau, sans donner de raisons à ses employés, ces conducteurs d'esclaves, et s'en alla au cinéma. Il jouissait du droit qu'il avait d'être seul et sortit, bien déterminé à faire ce qui lui plaisait.

Quand ensuite il arriva à la table des « Sans-façon » au club, tout le monde se mit à rire.

« Ah ! voilà le millionnaire ! dit Sidney Finkelstein.

– Oui, ajouta le professeur Pumphrey, je l'ai vu dans sa « locomobile ».

– Bon Dieu, ça doit être épatant d'être un homme chic comme Georgie ! gémit Vergil Gunch. Il a probablement volé tout Dorchester. Je ne voudrais pas laisser une pauvre petite parcelle de terrain sans défense dans un endroit où il pourrait mettre ses griffes dessus. »

Babbitt comprit qu'ils avaient quelque chose contre lui, et puis ils avaient « leur tête à faire des blagues ». D'ordinaire il eût été ravi qu'on lui fît l'honneur de lui monter un bateau, mais brusquement il se montra susceptible et grogna :

« Parbleu, c'est sûr, je vous prendrai peut-être un jour comme garçons de bureau ! »

Il était impatient, tandis que la plaisanterie s'acheminait laborieusement vers son dénouement.

« Naturellement, disaient-ils, il avait peut-être rendez-vous avec une femme, – ou bien : Non, je crois qu'il attendait son vieux camarade de chambre, Sir Jerusalem Doak. »

Il éclata :

« Oh ! accouchez, accouchez, têtes de pioches que vous êtes. Où est la finesse ?

– Hourra ! George fait la tête ! » lança Sidney Finkelstein avec un ricanement qui fit le tour de la table, et Gunch révéla la scandaleuse vérité : il avait vu Babbitt sortir d'un cinéma à *midi* !

Ils ne le lâchèrent pas. Avec mille variantes, mille sortes de gros rires, ils répétèrent qu'il était allé au cinéma à l'heure du bureau, Gunch lui était encore égal, mais Sidney Finkelstein l'agaçait avec son corps maigre, sa tête rouge et sa vivacité à expliquer les plaisanteries. Le morceau de glace qui était dans son verre aussi l'ennuyait : il était trop gros, ne cessait de tourner et lui cognait le nez quand il voulait boire. Et il rageait, en songeant que Finkelstein ressemblait à ce morceau de glace. Mais il triompha et garda son ton goguenard jusqu'au moment où, las de cette « bien bonne blague », ils abordèrent les grands problèmes du moment.

« Qu'est-ce que j'ai aujourd'hui ? se demandait-il. On dirait que je suis affreusement grincheux. C'est que ce sont de si sacrés bavards. Mais gouvernons avec prudence et restons bouche close. »

Comme on allumait les cigares, il marmotta : « Il faut que je rentre », et il se sauva, poursuivi par un chœur de : « Évi-

demment, si vous passez vos matinées avec les ouvreuses de cinéma ! » Il les entendit ricaner, et se sentit embarrassé. Tout en reconnaissant énergiquement avec le préposé au vestiaire « qu'il faisait chaud pour la saison », il éprouvait un désir enfant de courir chercher auprès de la fée-enfant une consolation à ses misères.

Il retint mademoiselle Mac Goun quand il eut fini de lui dicter. Il chercha un sujet qui pût éveiller dans l'employée impersonnelle une sorte d'amie.

« Où allez-vous pour vos vacances ? ronronna-t-il.

– Je pense aller dans une ferme. Désirez-vous que je copie le bail Siddons cet après-midi ?

– Oh ! ça ne presse pas... Vous vous amusez beaucoup, j'imagine, quand vous avez lâché tous les bonnets de nuit du bureau ? »

Elle se leva et rassembla ses crayons :

« Oh ! personne ne me fait cet effet-là ici. Je pourrai le copier, je pense, quand j'aurai fini les lettres. »

Et elle était partie. Babbitt repoussa absolument l'idée qu'il avait essayé de se rendre compte jusqu'à quel point mademoiselle Mac Goun était abordable. « Je le savais bien, se dit-il, qu'il n'y avait rien à faire. »

Eddie Swanson, le représentant en automobiles qui habitait en face de Babbitt, donnait ce dimanche-là un dîner. Sa femme, Louetta, la jeune Louetta, qui adorait le jazz en musique, l'excentricité en toilettes et le rire, ne se tenait pas de joie. En recevant ses invités, elle criait : « Il faut nous amuser comme des fous ! » Babbitt avait jusque-là senti que beaucoup d'hommes pouvaient la trouver séduisante, il reconnaissait maintenant que lui-même, elle l'aguichait singulièrement. Ma-

dame Babbitt n'avait jamais beaucoup apprécié Louetta ; George était heureux que sa femme fût absente ce soir-là.

Il voulut absolument aider Louetta dans la cuisine : il sortait les croquettes de volaille du four où on les avait tenues au chaud et les sandwiches à la salade de la glacière. Il lui prit la main, une fois, et, chose déprimante, elle n'y fit aucune attention. Elle lui dit de sa voix chantante :

« Vous êtes une mère pour moi, Georgie. Maintenant, trottez-vous avec le plateau et posez-le sur la desserte. »

Il souhaitait qu'Eddie Swanson leur offrît des cocktails, que Louetta en bût un. Il voulait... oh ! il voulait être un de ces « fêtards » comme on en voit dans les romans. Réunions dans un atelier... d'adorables femmes déchaînées, indépendantes... pas nécessairement coupables, certainement non ! mais pas « pot-au-feu » comme aux « Hauteurs Fleuries ». Comment avait-il pu le supporter depuis tant d'années ?

Eddie ne leur offrit pas de cocktails. Ils soupèrent sans doute avec entrain, et Orville Jones répéta plusieurs fois : « Si Louetta désire venir s'asseoir sur mes genoux, qu'elle ne se gêne pas ! » mais ils se tinrent convenablement comme il seyait à un dimanche soir. Babbitt s'était discrètement assuré une place près de Louetta sur la banquette du piano. Tout en parlant de moteurs, tout en écoutant avec un sourire immuable son récit du film qu'elle avait vu le mercredi précédent, tout en espérant qu'elle aurait bientôt fini de résumer l'action, de s'extasier sur la beauté du héros, et le luxe de la mise en scène, il l'étudiait. Taille fine dans une ceinture de soie grège, sourcils bien marqués, yeux ardents, cheveux séparés par une raie au-dessus d'un front large, elle représentait pour lui la jeunesse et le charme, avec un peu de mélancolie. Il songeait quel vaillant compagnon elle serait pour un long voyage en auto, où on explorerait des montagnes, où on déjeunerait dans un bois de pins, au-dessus d'une vallée. Son air frêle le touchait, il en voulait à Eddie Swanson de ces incessantes querelles de ménage. Tout d'un coup, il

identifia Louetta avec la fée-enfant. Il fut frappé de la conviction qu'ils avaient toujours eu l'un pour l'autre une attraction romanesque.

« Vous devez, lui dit-elle, mener une vie bien dissipée en ce moment où vous êtes veuf ?

– Vous pouvez le dire ! Je suis un très mauvais sujet et fier de l'être. Un soir, versez donc une drogue dans le café d'Eddie et traversez la rue : je vous montrerai à composer un cocktail.

– Mon Dieu, je pourrais peut-être... il ne faut jamais jurer de rien.

– Eh bien, dès que vous serez prête, accrochez une serviette à la lucarne du grenier, et je courrai chercher le gin. »

Tout le monde rit très fort de cette effronterie. Eddie Swanson déclara avec bonne humeur qu'il ferait faire tous les jours l'analyse de son café par un chimiste. Les autres, changeant de sujet, se mirent à discuter les plus passionnants des meurtres récents, mais Babbitt ramena Louetta à des questions personnelles.

« Vous avez la plus jolie robe que j'aie vue de ma vie.

– Elle vous plaît, vraiment ?

– Si elle me plaît ? Écoutez, je vais par l'intermédiaire de Kenneth Escott faire passer une note dans le journal disant que la femme la mieux habillée des États-Unis est madame E. Louetta Swanson.

– Avez-vous fini de me taquiner ? – Mais elle était rayonnante. – Dansons un peu : il faut que vous dansiez avec moi, George. »

Tout en protestant : « Vous savez quel piètre danseur je suis », il remuait déjà les pieds en cadence.

« Je vous apprendrai : je suis très bon professeur. »

Ses yeux brillaient, sa voix était saccadée : il fut persuadé qu'il l'avait conquise. Il l'étreignit, sentant son corps souple et tiède, et il tourna gravement, exécutant un lourd one-step à sa façon. Il ne heurta que deux ou trois couples.

« Parbleu, ça ne va pas si mal : je cogne les gens comme un vrai danseur de théâtre », dit-il en la couvant des yeux.

Elle lui répondit vivement :

« Oui, oui, je vous ai dit que j'étais un excellent professeur… Ne faites pas de si grands pas ! »

Pendant un moment, il perdit toute confiance en lui : il fit un terrible effort pour suivre la mesure. Mais il fut de nouveau tout enveloppé par le charme qui émanait d'elle. « Il faudra qu'elle m'aime, je l'y amènerai ! » se jura-t-il. Et il essaya de baiser la mèche de cheveux qui lui couvrait l'oreille. Elle écarta machinalement la tête pour l'en empêcher et non moins machinalement, elle murmura :

« Non, voyons ! »

Un instant il la détesta, mais aussitôt après, il redevint aussi pressant. Il dansa avec madame Orville, mais il regardait Louetta qui, avec son mari, traversait tout le salon. « Attention ! tu commences à faire des bêtises », se disait-il à lui-même, tout en sautillant et fléchissant les genoux, et en faisant l'aimable avec madame Jones, la digne matrone, à qui il se plaignait : « Dieu, quelle chaleur ! » Sans aucune raison, il évoqua Paul dans cet endroit sombre où les hommes ne dansaient jamais. « Je suis piqué, ce soir, je ferais mieux de rentrer », se dit-il avec inquiétude, mais il quitta madame Jones et se précipita vers l'adorable Louetta, pour lui demander :

« La prochaine est pour moi ?

– Oh ! il fait si chaud, je vais me reposer pendant cette danse-là. »

Alors, il s'enhardit :

« Eh bien, venez vous asseoir avec moi sous la véranda, pour vous rafraîchir.

– Soit ! »

Dans l'ombre amie, avec le bruit des danseurs derrière eux, il lui prit résolument la main. Elle lui serra la sienne une fois, puis se dégagea.

« Louetta, vous êtes l'être le plus exquis que je connaisse.

– Mais moi aussi, je vous trouve charmant.

– C'est vrai ? Il faut m'aimer un peu, je suis si seul.

– Oh ! il ne vous manquera rien quand votre femme sera de retour.

– Non, je suis toujours seul. »

Elle joignit les mains sous son menton, pour qu'il ne pût la toucher. Il soupira :

« Quand je me sens mal en train et que... – Il était sur le point de parler du drame de Paul, mais c'était trop sacré pour qu'il s'en servît, même dans sa diplomatie amoureuse, – quand je sors du bureau, épuisé, j'aime à regarder de l'autre côté de la rue et à penser à vous. Savez-vous que j'ai rêvé de vous une fois ?

– Était-ce un rêve agréable ?

– Délicieux.

– Alors... on prétend que les rêves sont le contraire de la réalité. Et maintenant, il faut que je rentre...

Elle était déjà debout.

« Oh ! ne vous en allez pas encore... de grâce, Louetta.

– Si, il le faut... j'ai à m'occuper de mes invités.

– Ils s'occuperont bien d'eux-mêmes.

– Non, impossible. »

Elle lui frappa négligemment sur l'épaule et disparut.

Mais après avoir, deux minutes, eu envie, comme un enfant honteux, de se sauver chez lui, il grommelait : « Mais non, je ne cherchais pas à me mettre bien avec elle. J'ai toujours senti qu'il n'y avait rien à faire », et il se dirigea vers le salon, pour danser avec madame Orville Jones, et éviter Louetta, vertueusement, et de façon que cela se vît bien.

CHAPITRE XXIV

Sa visite à Paul fut aussi peu réelle que cette soirée de brouillard où il s'était interrogé. Il suivit, sans rien voir, des corridors de prison qui empestaient le désinfectant, jusqu'à une pièce garnie de banquettes jaune pâle à compartiments, comme les bancs qu'il avait connus, enfant, dans les magasins de chaussures. Un gardien introduisit Paul. Au-dessus de son uniforme d'un gris bleuâtre, le visage de Paul était pâle et sans expression. Il se mouvait craintivement pour obéir aux ordres du gardien, humblement il lui poussa à travers la table, pour qu'il les examinât, le tabac et les brochures que lui avait apportés Babbitt. Il ne trouva rien à dire, sinon : « Oh ! je commence à m'accoutumer », puis : « Je travaille à l'atelier des tailleurs ; l'étoffe me fait mal aux doigts. »

Babbitt comprit que, dans ce séjour de mort, Paul était déjà mort. Et tandis qu'il méditait dans le train du retour, il lui sembla qu'en lui-même aussi quelque chose était détruit : sa foi loyale et solide dans la bonté du monde, la crainte du mépris public, la fierté du succès. Il était heureux que sa femme ne fût pas là. Il éprouvait ce sentiment sans l'expliquer. Peu lui importait.

La carte portait : « Madame Daniel Judique. » Babbitt savait que c'était la veuve d'un marchand de papier en gros. Elle devait avoir quarante ou quarante-deux ans, mais elle lui parut plus jeune quand il la vit, cet après-midi-là au bureau. Elle était venue s'informer pour louer un appartement, et il l'enleva à la comptable inexpérimentée qui s'occupait d'elle. Il se sentait attiré par son élégance. Elle était mince, dans une robe noire à pois blancs, une robe gracieuse et fraîche. Un large chapeau noir

ombrageait son visage. Ses yeux étaient brillants, son menton agréablement dodu, et ses joues uniformément roses. Il se demanda plus tard si elle était maquillée, mais personne au monde ne s'y connaissait moins que lui en ces questions.

Elle s'assit, jouant avec son ombrelle violette. Sa voix, sans être timide, avait quelque chose de suppliant, pour dire :

« Je me demande si vous pourrez me venir en aide.

– J'en serais enchanté.

– J'ai cherché partout et... je voudrais un petit appartement, une chambre à coucher, deux peut-être, un salon, une petite cuisine et une salle de bains, mais je tiens à un appartement agréable, pas un de ces petits trous sombres, ni dans une maison neuve avec tout son clinquant. Et je ne peux pas mettre un prix extravagant. Je m'appelle Tanis Judique.

– J'ai peut-être bien juste ce qu'il vous faut. Voulez-vous venir le voir maintenant ?

– Oui, j'ai deux heures à moi. »

Dans les nouveaux appartements Cavendish, il en avait un qu'il destinait à Sidney Finkelstein, mais à l'idée d'emmener dans sa voiture cette aimable femme, il envoya par-dessus bord son ami Finkelstein et, avec une nuance de galanterie, il s'écria :

« Je vais vous montrer ce que je peux faire pour vous. »

Il épousseta les coussins de son auto et deux fois il risqua la mort pour faire parade de son talent de chauffeur.

« Eh bien, vous vous entendez à conduire une auto ! » dit-elle.

Il aimait cette voix, qui avait, à son avis, quelque chose de musical et dénotait une femme cultivée... bien plus que le rire trop fréquent de Louetta Swanson.

Il plastronna :

« Vous savez, il y a une quantité de gens qui sont si craintifs et qui vont si lentement qu'ils gênent tout le monde. Le conducteur le plus sûr, c'est celui qui sait manœuvrer son moteur et qui n'a pas peur de faire de la vitesse quand c'est nécessaire, vous ne croyez pas ?

– Oh ! si.

– Je parie que vous conduisez comme un as.

– Oh ! non... c'est-à-dire... pas tout à fait. Naturellement nous avions notre auto... avant la mort de mon mari, et je faisais semblant de la conduire, mais je ne crois pas qu'une femme arrive jamais à conduire comme un homme.

– Oh ! il y a maintenant des femmes qui s'en tirent très bien.

– Oui, bien sûr, les femmes qui veulent imiter les hommes en tout, qui jouent au golf et à tout ça, et qui se gâtent le teint et s'abîment les mains.

– Parfaitement. Je n'ai jamais aimé les femmes si masculines.

– C'est-à-dire... naturellement, je les admire beaucoup, et je me sens si faible, si inutile à côté d'elles !...

– Quelle plaisanterie ! Je parie que vous jouez du piano comme une fée.

– Oh ! non... c'est bien exagéré.

– Je parie que si, moi. »

Il jeta les yeux sur ses mains potelées, sur ses bagues, diamants et rubis. Elle suivit ce regard et serra les uns contre les autres, avec des mouvements de chatte, ses doigts fins et blancs qui le ravissaient, tout en soupirant :

« J'adore jouer du piano… du moins tapoter, mais je n'ai pas vraiment travaillé. M. Judique répétait souvent que j'aurais été une excellente pianiste si j'avais étudié, mais c'était, je crois, pour me flatter.

– Je suis sûr que non… que vous êtes douée.

– Oh ! Est-ce que vous aimez la musique, monsieur Babbitt ?

– Je crois bien ! Seulement, je ne tiens pas beaucoup à toutes ces grandes machines classiques.

– Oh ! moi, si. J'adore Chopin et tous ces gens-là.

– Sérieusement ? Bien entendu, je vais souvent aux concerts de grande musique, mais ce que j'aime bien, c'est un bon jazz, bien d'aplomb, où le violoncelliste retourne son instrument pour taper dessus avec son archet.

– Oui, je vois ça. J'aime beaucoup la bonne musique de danse. Et j'adore danser… Pas vous, monsieur Babbitt ?

– Oh ! si, non que je sois un bien fameux danseur, pourtant.

– Je suis sûre que si. Vous devriez me laisser vous apprendre. Je suis un très bon professeur.

– Vous voudriez bien me donner une leçon, un jour ?

– Mais certainement.

– Faites attention, je suis capable de vous prendre au mot. Je viendrai chez vous vous demander cette leçon.

– Oui… oui. »

Elle ne semblait pas froissée, mais elle ne s'engageait pas. Il se secoua lui-même : « Allons, soyons sage, espèce d'imbécile !

Ne recommençons pas à faire l'idiot. » Et il s'exprima avec noblesse :

« Je voudrais pouvoir danser comme certains de ces jeunes gens, mais je vais vous dire : j'estime que le devoir d'un homme, c'est de prendre sa bonne part, on pourrait dire une part de créateur, dans le labeur universel, de pétrir la pâte et d'avoir quelque chose à montrer comme résultat de sa vie, vous ne croyez pas ?

– Oh ! si.

– Alors je suis bien obligé de sacrifier certaines de ces choses auxquelles j'aimerais à me consacrer, ce qui ne m'empêche pas de jouer au golf aussi bien, mon Dieu, que les camarades.

– Je n'en doute pas... Vous êtes marié ?

– Heu... oui... et puis, heu, des obligations à remplir ; je suis vice-président du club des Boosters, et je suis à la tête d'une des commissions de l'Association nationale des Sociétés immobilières, et tout cela représente un gros travail et beaucoup de responsabilité – sans qu'on vous en sache gré.

– Je le sais bien : les hommes publics ne sont jamais estimés à leur valeur. »

Ils échangèrent un regard plein de respect mutuel, et, arrivés aux appartements Cavendish, il l'aida courtoisement à descendre, tendit la main vers la maison, comme s'il la lui présentait, ordonna sèchement au groom de l'ascenseur « d'aller au galop chercher les clefs ». En montant, elle se tenait tout contre lui, et il était impressionné, mais réservé.

L'appartement était joli avec ses boiseries blanches et ses panneaux bleu pâle. Madame Judique était rayonnante de joie quand elle décida de le louer, et, en traversant le palier pour re-

prendre l'ascenseur, elle lui toucha le bras et lui dit d'une voix chantante :

« Oh ! que je suis contente d'être allée vous trouver ! C'est si rare et si agréable de rencontrer quelqu'un qui comprenne vraiment. Ah ! les appartements que certaines gens m'ont montrés ! »

Son instinct lui disait qu'il pouvait l'entourer de son bras, mais il se retint et, avec une politesse infinie, il la conduisit à sa voiture, la ramena chez elle. Tout le long du chemin jusqu'à son bureau, il était furieux :

« Heureusement que pour une fois j'ai été raisonnable... Sacrebleu ! pourquoi n'ai-je pas essayé ? Elle est délicieuse... un bijou... une véritable charmeuse ! Des yeux admirables, des lèvres ravissantes, et quelle jolie ligne... elle ne se laissera jamais aller, comme tant de femmes. Non, non, non ! Elle est tout à fait cultivée. C'est une des petites femmes les plus brillantes que j'aie rencontrées depuis longtemps. Elle s'intéresse aux questions générales et... Mais pourquoi diable n'ai-je pas essayé ?... Tanis !...

Cela le tourmentait et l'intriguait, mais il s'apercevait qu'il était attiré par la jeunesse, comme un adolescent. La jeune fille qui le troublait particulièrement, – bien qu'il ne lui eût jamais adressé la parole, – c'était la dernière manucure à droite, dans le salon de coiffure pompéien. Petite, vive, souriante, avec des cheveux noirs, elle avait peut-être dix-neuf ou vingt ans et portait des blouses transparentes rose saumon qui laissaient voir ses épaules et les rubans noirs de sa combinaison.

Il alla au salon pompéien pour sa coupe de cheveux de quinzaine. Comme toujours, il se reprocha de faire une infidélité à son voisin, le coiffeur du Building Reeves. Mais pour la première fois, il envoya promener son remords. « Nom de D..., je ne suis pas tenu d'y aller si je n'en ai pas envie ! Le Building Reeves n'est pas à moi ! Je ne dois rien à ce coiffeur ! Je peux

bien, sacrebleu, me faire couper les cheveux où ça me plaît, sacrebleu ! Je ne veux plus entendre parler de ça ! J'en ai assez de ménager des gens… à moins que ça ne me chante. Ça ne mène à rien… j'en ai assez ! »

Le salon de coiffure pompéien était dans le sous-sol de l'hôtel Thornleigh, le plus grand et le plus moderne de Zénith. Un escalier de marbre en spirale avec rampe en cuivre menait du hall de l'hôtel au salon de coiffure. Les murs étaient revêtus de carreaux noirs, blancs et rouges, avec un plafond sensationnel en or bruni, et une fontaine où une nymphe massive vidait éternellement une corne d'abondance écarlate. Quarante garçons et neuf manucures travaillaient désespérément et, à la porte, six chasseurs nègres guettaient les clients pour les accueillir, pour prendre respectueusement soin de leur chapeau et de leur col, pour les conduire à une place d'attente où, sur un tapis comparable à une île des tropiques, au milieu du vaste dallage blanc, étaient groupés une douzaine de fauteuils de cuir et une table chargée de magazines.

Le chasseur de Babbitt était un nègre à cheveux gris, obséquieux, qui lui fit un honneur hautement apprécié à Zénith : il le salua par son nom. Pourtant Babbitt était malheureux. Sa fameuse manucure était occupée. Elle faisait les mains d'un client trop habillé et ricanait avec lui. Babbitt le trouva odieux. Il songea bien à attendre, mais arrêter le rythme puissant du Pompéien, c'était chose inconcevable, et il fut instantanément installé dans un fauteuil.

Il était entouré d'un luxe riche et raffiné. Un des fidèles se faisait faire un traitement facial aux rayons violets ; son voisin, un shampooing à l'huile. Des garçons faisaient circuler de merveilleux appareils pour massage électrique. D'autres tiraient des serviettes fumantes d'une machine semblable à un obusier de nickel poli, et les jetaient dédaigneusement après s'en être servis une seconde. Sur l'énorme tablette de marbre, en face des fauteuils, s'alignaient des centaines de lotions, couleur d'ambre,

de rubis ou d'émeraude. Il était flatteur pour Babbitt d'avoir à la fois deux esclaves à son service : le coiffeur et le cireur. Il aurait été parfaitement heureux s'il avait pu avoir en même temps la manucure. Tout en lui coupant les cheveux, le garçon lui demanda son opinion sur les courses du Havre de Grâce, la saison de baseball et le maire Prout. Le jeune cireur nègre fredonnait *L'arrivée des bleus au camp* et frottait en mesure avec son air, tendant si fort le chiffon à polir qu'à chaque coup il vibrait comme une corde de banjo. Le garçon coiffeur faisait fort bien l'article. Il donna à Babbitt le sentiment d'être un homme riche et important par sa façon de lui demander : « Quelle est votre lotion préférée, Monsieur ?... Avez-vous le temps aujourd'hui d'un massage facial ? Votre cuir chevelu est un peu raide : vous y ferai-je un massage ? »

Le meilleur moment pour Babbitt était celui du shampooing. Le garçon faisait mousser sur ses cheveux un savon épais, puis, – pendant que Babbitt, enveloppé de serviettes, se penchait sur la cuvette, – il le rinçait avec de l'eau chaude qui lui picotait le crâne, et finalement faisait couler de l'eau glacée. Sous cette douche, cette brusque sensation de froid sur la tête, le cœur du patient battait, sa poitrine se soulevait, son épine dorsale n'était plus qu'un câble électrique. C'était une impression qui rompait la monotonie de la vie. En se rasseyant, il promena sur toute la boutique un regard plein de noblesse. Le barbier lui frottait respectueusement les cheveux, puis les entourait d'une serviette en forme de turban, en sorte que Babbitt ressemblait à un gros calife rose sur un trône ingénieusement machiné. Le garçon lui demanda – sur le ton d'un bon type qui n'en est pas moins écrasé par la splendeur du calife :

« Que diriez-vous, monsieur, d'une petite friction à l'huile Eldorado ? C'est excellent pour le cuir chevelu. Est-ce que je ne vous en ai pas fait une la dernière fois ? »

Il n'en avait pas fait, mais Babbitt accepta.

« Oui, soit ! »

Avec un frémissement d'impatience, il vit que sa manucure était libre.

« Je crois qu'après tout je vais prendre la manucure », dit-il d'une voix sourde, et avec émotion, il la vit venir à lui, souriante sous ces cheveux noirs, petite, délicate. Le travail des ongles devait être terminé à la table de la jeune fille et il pourrait lui parler sans que le barbier entendît. Il attendit patiemment, sans essayer de la regarder, tandis qu'elle lui limait les ongles et que le garçon le rasait et étalait sur ses joues brûlantes tous les mélanges ingénieux qu'a inventés depuis les âges révolus la féconde imagination des barbiers. Quand celui-ci eut fini et que Babbitt fut assis en face de la jeune fille, à sa table, il admira la plaque de marbre, la petite cuvette enfoncée dedans, avec ses minuscules robinets d'argent, et s'admira lui-même de pouvoir fréquenter un établissement si coûteux. Quand elle lui retira la main de la cuvette, celle-ci avait acquis dans l'eau tiède et savonneuse une telle sensibilité qu'il perçut de façon anormale l'étreinte de sa ferme petite patte. Il fut charmé par ses ongles à elle, si roses et si brillants : ses mains lui paraissaient plus adorables que les doigts fins de madame Judique, et plus élégantes. Il éprouva une volupté nuancée de douleur quand, d'une lame affilée, elle lui coupa les petites peaux de ses ongles. Il lutta pour ne pas trop regarder le contour de ses épaules et de ses jeunes seins, très apparents sous une mousseline de soie rose. Elle lui faisait l'effet d'un être exquis, et quand il essaya de lui faire impression par sa personnalité, il lui parla aussi gauchement qu'un jeune campagnard qui en est à ses débuts.

« Il fait bien chaud pour travailler aujourd'hui.

– Oh ! oui, très chaud. Vous vous êtes coupé les ongles vous-même la dernière fois, n'est-ce pas ?

– Oui… je crois bien que oui.

– Il faudrait toujours avoir recours à la manucure.

– Oui, peut-être bien. Je ne...

– Rien n'est si joli que des ongles bien soignés. J'ai toujours pensé que rien ne révèle mieux le vrai gentleman. Il y avait ici hier un marchand d'automobiles qui prétendait qu'on peut toujours dire à quel monde appartient un homme d'après la voiture qu'il pilote. « Ne dites donc pas de bêtises, lui ai-je répliqué : les gens du monde qui s'y connaissent jettent un coup d'œil sur les ongles d'un individu pour savoir si c'est du faux chic ou de la vraie distinction. »

– Oui, il y a quelque chose de vrai là-dedans. Naturellement, je veux dire... avec une jolie petite gosse comme vous, on ne peut pas ne pas se faire faire les griffes.

– Possible que je ne sois qu'une gosse, mais j'ai de l'expérience et je reconnais les gens bien au premier coup d'œil – je lis leur caractère sur leur figure, d'un regard – et je ne parle jamais si librement à quelqu'un à moins d'avoir vu que c'est un homme comme il faut. »

Elle sourit. Ses yeux avaient le charme d'un étang en avril. Avec un grand sérieux, il se prévint lui-même « que certains « Sans-façon » penseraient que, pour le seul motif qu'une femme était manucure, et peut-être pas très bien élevée, elle ne valait rien, mais quant à lui, il avait l'esprit démocratique et comprenait les gens », et il s'en tenait à cette affirmation que c'était une fille épatante, une bonne fille... sans l'être par trop et de façon dangereuse. Il lui demanda, d'une voix où vibrait de la sympathie :

« Il y a des quantités de gens, je présume, qui cherchent à prendre des libertés avec vous.

– Ah ! Dieu, s'il y en a ! Écoutez, il y a de ces gigolos de seconde zone qui se figurent, parce qu'une jeune fille est employée dans un salon de coiffure, qu'on peut tout se permettre avec elle. Ah ! ce qu'ils peuvent vous dire ! Mais, croyez-moi, je sais

les remettre en place, ces oiseaux-là. Je me contente de leur montrer la porte en leur disant : « Dites donc, à qui croyez-vous parler ? » et ils s'évanouissent comme un premier rêve d'amour, et,... oh ! vous ne voulez pas une boîte de pâte pour les ongles ? Ça vous les conservera aussi brillants que quand vous sortez d'ici, c'est sans danger et ça dure très longtemps.

– Certainement, je vais en essayer. Dites donc... c'est drôle, dites : je viens ici depuis l'ouverture de l'établissement et – sur un ton de vive surprise – je ne sais pas votre nom !

– Vraiment ? Ah ! ça, c'est drôle. Moi non plus, je ne sais pas le vôtre.

– Allons, ne vous fichez pas de moi. Quel est votre joli petit nom ?

– Oh ! il n'est pas tellement joli. Je crois qu'il est un peu youpin. Mais mes parents ne sont pas youpins. Le père de mon père était un noble Polonais et il est venu ici un jour un monsieur, qui était un comte, ou quelque chose de ce genre...

– Qui avait un compte en souffrance ici, vous voulez dire...

– Qui parle de cela, mon petit ? Et il a dit qu'il avait connu la famille de mon grand-père en Pologne, et qu'ils avaient une belle grande maison... au bord d'un lac. – D'un air de doute : – Vous ne le croyez peut-être pas ?

– Bien sûr que si... non, vraiment, bien sûr. Je le crois. Pourquoi pas ? Ne vous figurez pas que je me moque de vous, mon chou, mais chaque fois que je vous ai remarquée, je me suis dit : « Cette enfant-là a du sang bleu dans les veines. »

– Sans rire ?

– Sans rire. Allons, voyons, maintenant que nous voilà amis, quel est ce cher petit nom ?

– Ida Putiak. Ce n'est pas un nom bien fameux. Je le dis toujours à maman : « Maman, que je lui dis, pourquoi ne m'as-tu pas appelée Dolorès, ou quelque chose qui ait de la branche ? »

– Eh bien, moi je trouve que c'est un nom très chic, Ida !

– Je parie que je sais votre nom, à vous.

– Oh ! ce n'est pas bien sûr. Bien entendu… il n'est pas tellement connu.

– Est-ce que vous n'êtes pas monsieur Soudheim, qui voyage pour la « Société de Coutellerie Krack-jak » ?

– Non, je suis monsieur Babbitt, le marchand de biens.

– Oh ! excusez-moi. Naturellement, vous êtes d'ici, de Zénith ?

– Oui, fit-il avec la brusquerie d'un homme froissé.

– Oh ! bien sûr, j'ai lu vos annonces. Elles sont magnifiques.

– Hum, mais… vous auriez pu lire quelque chose sur mes discours.

– Certainement j'ai vu… Je n'ai pas beaucoup le temps de lire, mais… Vous trouvez probablement que je suis une petite sotte ?

– Je vous trouve tout à fait charmante.

– Voyez-vous, il y a quelque chose d'agréable dans mon métier. Il donne l'occasion de rencontrer des messieurs très bien, de se former l'esprit en causant avec eux, et on en arrive à déchiffrer à première vue le caractère d'un type.

– Écoutez, Ida, je vous en prie, ne pensez pas que je m'oublie… »

Il réfléchissait qu'il serait humiliant d'être repoussé par cette enfant et dangereux d'être accepté. S'il l'emmenait dîner et si quelqu'un d'un peu sévère le voyait… mais il continua avec chaleur :

« … Ne pensez pas que je m'oublie si je vous dis que ce serait gentil, je crois, d'aller tous les deux faire un dîner un de ces soirs.

– Je ne sais pas si je devrais… mon ami veut toujours m'emmener au restaurant… Mais je pourrais peut-être ce soir. »

Il n'y avait aucune raison, se persuada-t-il, pour qu'il ne dînât pas tout tranquillement avec une pauvre fille qui aurait profit à être en compagnie d'un homme mûr et instruit comme lui. Mais, pour le cas où quelqu'un en les voyant ne comprendrait pas, il la mènerait à l'Auberge de Biddlemeier, dans la banlieue. Ils feraient une agréable promenade en voiture, par cette chaude soirée de solitude, et il pourrait lui tenir la main… non, même pas cela. Ida n'était pas farouche, ses épaules nues ne le montraient que trop clairement, mais il consentait à être pendu s'il lui faisait la cour uniquement parce qu'elle y comptait.

Là-dessus sa voiture eut une panne : il y avait quelque chose de dérangé à l'allumage. Et il avait besoin de son auto ce soir ! Il examina furieusement les bougies, visita le distributeur : ses regards les plus courroucés ne firent pas bouger le moteur récalcitrant, et il fallut, ô désespoir, faire remorquer la voiture jusqu'à un garage. Avec un nouveau frisson, il songea à un taxi : il y avait dans un taxi quelque chose à la fois de riche et de polisson qui le stimulait.

Mais quand il la retrouva, à un coin de rue, à deux « blocs » de l'hôtel Thornleigh, elle s'écria :

« Un taxi ? Je croyais que vous aviez votre auto !

– Bien sûr, j'en ai une. Mais elle est indisponible ce soir.

– Ah ! » fit-elle, comme quelqu'un qui a déjà entendu raconter cette histoire.

Tout le long du chemin jusqu'à l'Auberge de Biddlemeier, il essaya de lui parler comme un vieil ami, mais il ne réussissait pas à arrêter son flot de paroles à elle et à placer un mot. Avec une indignation sans fin, elle racontait ses ripostes à « cet impudent de premier garçon » et décrivait les moyens terribles qu'elle emploierait contre lui s'il persistait à prétendre qu'elle s'entendait mieux à « faire des embarras que les ongles ».

À l'auberge, il leur fut impossible d'obtenir quelque chose à boire. Le gérant refusa de comprendre qui était George F. Babbitt. Ils étaient assis, étranglant de soif devant un vaste « mixed grill » et s'entretenaient de baseball. Quand il voulut prendre la main d'Ida, elle dit d'un ton vif et aimable : « Attention ! cet effronté de maître d'hôtel nous épie. » Mais quand ils sortirent, il faisait une nuit d'été perfide, un air énervant, et un croissant de lune brillait au-dessus des érables qu'il transfigurait.

« Allons en quelque autre endroit où nous pourrons boire et danser, demanda-t-il.

– Un autre soir, oui certainement. Mais aujourd'hui j'ai promis à maman de rentrer de bonne heure.

– Oh ! tant pis ! Il fait trop bon pour rentrer.

– Ça me ferait bien plaisir, mais maman en serait malade. »

Il frissonnait : tout en elle était jeunesse et fraîcheur exquise. Il l'entoura de son bras. Elle se blottit contre son épaule, sans crainte, et il eut un sentiment de triomphe. Puis elle descendit en courant, le perron de l'Auberge en chantonnant : « Venez, Georgie, nous allons faire une bonne promenade en voiture et respirer l'air frais. »

C’était une nuit pour les amoureux. Tout le long de la route qui menait à Zénith, sous la lueur douce de la lune encore basse, s’alignaient des automobiles, et de vagues silhouettes s’enlaçaient et rêvaient. Il tendit vers Ida des mains avides et quand elle les caressa, il fut reconnaissant. Il n’y eut ni lutte ni transition : il l’embrassa et elle répondit tout simplement à son baiser, derrière le gros dos stupide du chauffeur.

Le chapeau d’Ida tomba, et elle se dégagea de son étreinte pour le ramasser.

« Oh ! laissez-le ! implora-t-il.

– Quoi ? mon chapeau ? Vous n’y pensez pas. »

Il attendit qu’elle l’eût assuré sur sa tête, puis son bras voulut la reprendre. Mais elle se déroba et dit pour le calmer sur un ton maternel :

« Allons, pas de folies ! Il ne faut pas obliger la maman à gronder son méchant petit garçon. Asseyez-vous tranquillement, mon chéri, et regardez quelle merveilleuse nuit il fait. Si vous êtes bien sage, je vous embrasserai peut-être quand nous nous dirons bonsoir. Et maintenant, donnez-moi une cigarette. »

Il mit tous ses soins à la lui allumer et s’informa si elle était bien installée, puis il s’assit aussi loin d’elle que possible. Il était tout glacé de son échec. Personne n’aurait pu dire à Babbitt qu’il était stupide, avec plus de vigueur, de netteté et d’intelligence qu’il n’en mit lui-même à le faire. Il réfléchit que, du point de vue du Révérend docteur Jean Jennison Drew, il était un vieux polisson, et de celui de mademoiselle Ida Putiak, un vieux raseur qu’elle avait dû supporter en punition du bon dîner qu’elle avait fait.

« Chéri, vous n’allez pas bouder, j’espère ? »

Elle dit cela d’un ton leste : il eut envie de la gifler.

Il songeait : « Il n'y a rien à tirer de cette petite rosse. Sacrée immigrante ! Allons, finissons-en le plus vite possible, filons à la maison, et flanquons-nous une correction tout le reste de la nuit. »

Il grommela :

« Hein ? Moi bouder ? Mais pourquoi, mon bébé ? Maintenant, écoutez-moi bien, Ida, écoutez l'oncle George. Il faut être raisonnable, à propos de ces bisbilles perpétuelles avec le premier garçon. J'ai bien l'expérience des employés et je peux vous assurer qu'on ne gagne rien à entrer en lutte... »

Devant la pauvre maison de bois où elle habitait, il lui dit un « Bonne nuit ! » bref et aimable, mais quand le taxi se fut remis en route, il poussa un « Ô mon Dieu ! »

CHAPITRE XXV

Il s'éveilla pour s'étirer gaiement en écoutant chanter les petits oiseaux, puis pour se rappeler que tout allait mal, qu'il était décidé à s'écarter du droit chemin et que, jusque-là, il n'y avait trouvé aucun plaisir. Pourquoi, se demandait-il, était-il en révolte ? À quel propos ? « Pourquoi ne pas être raisonnable, cesser toutes ces recherches imbéciles, et vivre heureux avec sa famille, ses affaires, ses camarades et son club ? Que gagnait-il à se révolter ? Des ennuis et de la honte..., la honte de se voir traité en gamin désagréable par une petite gueuse comme Ida Putiak. Et pourtant !... Il en revenait toujours à ce : « Et pourtant !... » Quels que fussent les ennuis, il ne pouvait pas se retrouver satisfait d'un monde qui, du moment qu'on avait des doutes, devenait absurde. Seulement, il se le jurait, « il en avait fini de courir après les femmes ».

Vers midi, il n'était déjà plus si sûr de ce dernier point. Si ni en mademoiselle Mac Goun, ni en Louetta Swanson, ni en Ida il n'avait trouvé l'âme sœur, cela ne prouvait pas qu'elle n'existait pas. Il était poursuivi par son ancienne idée que quelque part devait se trouver la femme, possible à concevoir, qui le comprendrait, qui l'apprécierait et le rendrait heureux.

Madame Babbitt revint en août.

Lors de ses absences précédentes, son bourdonnement rassurant lui avait manqué, et il s'était fait une fête de son retour. Cette fois, bien qu'il n'osât pas la peiner en en laissant rien transparaître dans ses lettres, il regrettait de la voir revenir avant qu'il eût retrouvé son aplomb, et l'obligation d'aller la chercher et de paraître joyeux le gênait.

Il descendit à la gare en flânant, examina les affiches des villégiatures, pour ne pas avoir à parler à quelque connaissance et laisser voir son malaise. Mais il était bien dressé. Quand le train fit son entrée bruyante, il était sur le quai, regardant dans les wagons Pullman, et dès qu'il aperçut sa femme, dans la file des voyageurs qui se dirigeaient vers le hall, il agita son chapeau. À la porte, il l'embrassa et s'écria : « Eh bien, eh bien, vous avez une mine superbe, parbleu, une mine superbe ! » Puis il s'occupa de Tinka. Il y avait là un être, cette enfant au ridicule petit nez et aux yeux vifs, qui l'aimait, qui le trouvait admirable, et quand il la saisit, l'enleva et la serra contre lui jusqu'à ce qu'elle en criât, il redevint un moment lui-même, le solide Babbitt d'autrefois.

Tinka s'assit à côté de lui dans la voiture, une main posée sur le volant, sous prétexte de l'aider, et il cria à sa femme :

« Je parie que cette mignonne-là sera le meilleur chauffeur de la famille. Elle manœuvre déjà le volant comme un vieux professionnel. »

Il ne cessait de redouter le moment où il serait seul avec sa femme et où elle attendrait patiemment qu'il lui prouvât son ardeur.

Il régnait dans la maison, officieusement, cette conviction que Babbitt prendrait ses vacances seul, pour aller passer huit ou dix jours à Catawba, mais une chose l'agaçait : le souvenir d'avoir été, l'année précédente, dans le Maine avec Paul. Il s'y revoyait, y retrouvant la paix, et la présence de Paul, dans une existence primitive et héroïque. L'idée lui vint, le frappant comme un choc, que rien ne l'empêchait d'y aller. Pourtant il ne pouvait vraiment pas... il ne pouvait pas quitter ses affaires et puis « Myra trouverait assez drôle qu'il s'en allât là-bas tout seul. Certainement, il avait décidé de faire désormais tout ce qui lui plairait, mais tout de même... s'en aller seul dans le Maine ! »

Après mûres réflexions, il partit.

À l'égard de sa femme, comme il était impossible de lui expliquer qu'il allait chercher dans la solitude l'esprit de Paul, il ne se mit pas en frais et eut recours au mensonge préparé l'année précédente et qui avait à peine servi : il déclara qu'il avait à voir quelqu'un à New York pour affaire. Il n'aurait su s'expliquer à lui-même pourquoi il prit à la banque plusieurs centaines de dollars de plus qu'il ne lui était nécessaire, ni pourquoi il embrassa Tinka si tendrement et lui cria : « Dieu te protège, ma petite ! » Du train il lui fit des signaux jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un point rouge à côté de la silhouette brune et plus importante de madame Babbitt, à l'extrémité d'un hangar en acier et ciment terminé par une vaste grille. Il jeta un regard mélancolique sur le dernier faubourg de Zénith.

Tout le long du trajet, il se représenta les guides du Maine : gens simples, vigoureux et hardis, pleins d'entrain quand ils jouaient au poker dans leur cabane à ciel ouvert, forestiers et trappeurs habiles quand ils parcouraient les bois et franchissaient les rapides. Il se souvenait particulièrement de Joe Paradise, moitié Yankee, moitié Indien. S'il pouvait seulement acquérir une mine dans une région sauvage, avec un homme comme Joe, travailler dur de ses mains, être libre et bruyant, en chemise de flanelle, et ne jamais reprendre la vie morne et conventionnelle !

Ou bien, comme un trappeur du Canada septentrional dans un film, s'enfoncer dans la forêt, camper dans les montagnes Rocheuses, farouche et muet habitant d'une caverne ! Pourquoi pas ? Il se sentait capable de mener cette vie-là. Il y aurait assez d'argent chez lui pour faire vivre la famille jusqu'à ce que Verona fût mariée et Ted capable de se suffire à lui-même. Le vieil Henry T... veillerait sur eux. Sérieusement, pourquoi pas ? *Vivre* tout de bon...

Il y aspirait, à cette vie, se figurait qu'il y aspirait et croyait presque qu'il allait le faire. Mais son sens commun protesta : « Quelle bêtise ! On n'abandonne pas une honnête famille et ses

associés, ça ne se fait pas, voilà tout ! » Puis il plaida le contre : « Ma foi, ça ne demanderait pas plus de cran qu'il n'en a fallu à Paul pour aller en prison et... Seigneur, que ça me plairait ! Des mocassins... une carabine à répétition... une ville frontière... des joueurs... dormir à la belle étoile... être un homme, un vrai, avec d'autres comme Joe Paradise... ah ! bon Dieu. »

Et il arriva dans le Maine, se tint de nouveau sur l'embarcadère devant l'hôtel, de nouveau cracha hardiment dans l'eau soyeuse et frissonnante, tandis que les pins bruissaient, que les montagnes étincelaient et qu'une truite sautait et retombait dans un cercle qui s'élargissait. Il se précipita vers la cabane des guides, comme vers son véritable foyer, vers ses vrais amis dont il avait été longtemps privé. Ils allaient être heureux de le revoir, se lever et crier : « Tiens, c'est monsieur Babbitt. Ah ! ce n'est pas un de ces sportsmen à la manque, c'est un vrai gaillard ! »

Dans leur cabane en planches et assez en désordre, les guides, autour de la table graisseuse, jouaient au poker avec des cartes sales, une demi-douzaine d'hommes au visage plissé, en pantalons rapiécés, et coiffés de feutres souples très usagés. Ils levèrent les yeux et firent un signe de tête. Joe Paradise, un vieux, au teint basané, avec une grosse moustache, grogna : « Vous voilà de retour ? Comment va ? » Silence, sauf le bruit des jetons.

Babbitt se tenait debout près d'eux, très seul. Après un bon moment de jeu très absorbant :

« Je ferais bien une partie, Joe.

– Sûrement ! Asseyez-vous. Combien voulez-vous de jetons ? Dites-moi donc : vous êtes venu ici l'année dernière avec votre femme, n'est-ce pas ? »

Tel fut l'accueil fait à Babbitt à son vieux foyer.

Il joua une demi-heure, avant de rouvrir la bouche. Il était tout enfumé par les pipes et les cigares bon marché, et, las de n'avoir que des paires ou des séquences ratées, froissé de voir à quel point on faisait peu attention à lui, il chercha un refuge près de Joe :

« Du travail, en ce moment ?

– Non.

– Vous voulez être mon guide pendant quelques jours ?

– Ça tombe bien : je suis libre jusqu'à la semaine prochaine. »

C'est tout ce que fit Joe pour reconnaître l'amitié que lui offrait Babbitt. Celui-ci paya ses pertes et sortit de la cabane un peu comme un enfant boudeur. Joe leva la tête au-dessus des nappes de fumée, comme un phoque qui émerge d'une vague, grommela : « Je passerai chez vous demain », et se replongea dans son brelan d'as.

Ni dans sa chambre, qui embaumait le sapin fraîchement coupé, ni au bord du lac, ni dans les nuages du couchant qui bientôt planèrent sur les montagnes, voilées d'une brume bleuâtre, Babbitt ne put retrouver l'esprit de Paul comme une présence rassurante. Il se sentit si seul après le dîner qu'il resta à causer avec une vieille dame, une douairière essoufflée mais sans cesse discourant, près du poêle, dans le bureau de l'hôtel. Il lui parla des triomphes probables de Ted à l'Université, du vocabulaire remarquable de Tinka, jusqu'à ce qu'il fût pris de nostalgie pour ce foyer qu'il avait quitté à jamais.

À travers l'obscurité, dans ce silence du Nord tout enclos de pins, il descendit à tâtons jusqu'au bord du lac où il trouva un canoë. Il ne contenait pas de pagaie, mais à l'aide d'une planche, en s'asseyant au fond, et en battant l'eau plutôt qu'en pagayant, il réussit à aller assez loin sur le lac. Les lumières de l'hôtel et des chalets n'étaient plus que des points jaunes, un bouquet de

vers luisants au pied du mont Sachem. Plus immense et de plus en plus impassible paraissait la montagne dans les ténèbres parsemées d'étoiles, et le lac n'était plus qu'une surface de marbre noir sans limites. Replié sur lui-même, muet, il éprouvait une légère anxiété, mais aussi un affranchissement : il n'était plus l'important M. George F. Babbitt de Zénith. Seulement son cœur libéré s'attristait. Maintenant il avait retrouvé Paul, il se le représentait (sorti de prison, débarrassé de Zilla et des obligations incessantes de son commerce de toitures) jouant du violon à l'avant du canoë. « Je continuerai, se jura-t-il, je ne rentrerai jamais ! Maintenant que Paul n'y est plus, je ne veux plus voir un seul de ces sacrés types-là ! J'étais stupide de me vexer parce que Joe Paradise n'a pas sauté sur moi pour me serrer dans ses bras. C'est un homme des bois, trop sage pour pousser des cris et vous submerger de paroles comme un citadin. Mais mettez-le dans les montagnes, sur une piste... Ça, c'est de la vraie vie ! »

Joe vint au rapport au chalet de Babbitt, le lendemain matin à neuf heures. Celui-ci l'accueillit comme un camarade des cavernes.

« Eh bien, Joe, que diriez-vous de partir à l'aventure et de lâcher un peu ces sacrés hôtes d'été, ces femmes et tout le tremblement ?

– Très bien, monsieur Babbitt !

– Qu'est-ce que vous penseriez de nous en aller à l'étang de Box Car – on me dit que la hutte y est inhabitable – et de camper en plein air ?

– Très bien, monsieur Babbitt, mais il y a moins loin jusqu'à l'étang de Skowtuit, et vous pouvez y espérer une aussi belle pêche.

– Non, je veux aller dans une contrée vraiment sauvage.

– Alors, très bien !

– Nous chargerons les sacs sur notre dos, nous entrerons dans la forêt, et nous ferons une véritable exploration.

– Je crois que ce serait plus facile d'y arriver par eau, en traversant le lac Chogue. Nous pourrions faire tout le trajet en canot à moteur... un bateau à fond plat.

– Non, monsieur, troubler le silence par le fracas d'un moteur, jamais de la vie. Fourrez une paire de chaussettes dans votre sac et dites-leur ici ce que vous voulez comme provisions, je serai prêt aussitôt que vous.

– La plupart des sportsmen vont par bateau, monsieur Babbitt. La course est longue.

– Écoutez, Joe, est-ce que vous refusez de marcher ?

– Oh ! non, je pense bien pouvoir tenir le coup. Mais voilà seize ans que je n'ai pas fait un pareil trajet. Presque tout le monde va par bateau. Mais je peux le faire si vous le voulez... je crois. »

Et Joe s'éloigna tristement.

Babbitt était remis de son accès d'irritation avant le retour de Joe : il voyait celui-ci s'échauffant et racontant les histoires les plus passionnantes. Mais Joe ne s'était pas encore animé quand ils s'engagèrent dans le sentier de la forêt. Il s'obstinait à rester derrière Babbitt, et, si endolories que fussent ses épaules sous son fardeau, si péniblement qu'il haletât, Babbitt entendait son guide en faire autant. Mais le chemin était assez bon : une sente toute brune sous les aiguilles de pin, toute bosselée de racines à travers des balsamiers, des fougères, avec, brusquement, des bouquets de bouleaux blancs. Il retrouva sa confiance et fut heureux d'être en sueur. Quand il s'arrêta pour se reposer, il dit en riant :

« Il me semble que nous ne nous en tirons pas trop mal pour un couple de vieux birbes, hein ?

– Heu ! heu ! acquiesça Joe.

– Cet endroit est rudement joli. Regardez : on aperçoit le lac à travers les arbres. Je vous dis, Joe, que vous ne connaissez pas votre bonheur de vivre dans des bois comme ceux-là, au lieu d'être dans une ville avec des trolleys qui grincent, des machines à écrire qui claquent et des gens qui viennent sans cesse vous empoisonner la vie ! Ah ! je voudrais connaître les bois aussi bien que vous. Dites donc, comment s'appelle cette petite fleur rouge ? »

Tout en se frottant le dos, Joe regarda la fleur d'un air irrité :

« Peuh, les uns l'appellent d'une façon, les autres d'une autre. Moi je dis tout simplement « la fleur rose ». »

Babbitt cessa heureusement de réfléchir quand la marche devint un effort laborieux. Il était abruti de fatigue. Ses grosses jambes semblaient se mouvoir d'elles-mêmes, sans qu'il les guidât, et il essuyait machinalement la sueur qui lui piquait les yeux. Il était trop las pour éprouver une vraie joie quand, après un mille en plein soleil, sur une chaussée de transport rugueuse, à travers un marécage où des nuages de mouches voltigeaient sur un désert brûlant de broussailles, ils atteignirent le rivage frais de l'étang de Box Car. Quand il enleva son sac de son dos, il faillit perdre l'équilibre et fut un moment avant de pouvoir se redresser. Il s'étendit sous un érable à la large ramure, près de l'abri destiné aux voyageurs, et sentit avec volupté le sommeil se répandre dans ses veines.

Il se réveilla au crépuscule pour trouver Joe en train de faire cuire pour le dîner des œufs au bacon et des crêpes, et toute son admiration pour l'homme des bois lui revint. Il s'assit sur une souche et se sentit viril.

« Joe, qu'est-ce que vous feriez si vous aviez beaucoup d'argent ? Continueriez-vous à faire le métier de guide, ou pren-

driez-vous un terrain à l'écart des bois, pour y vivre indépendant ? »

Pour la première fois, la figure de Joe s'éclaira. Il mâchonna sa chique quelques secondes puis murmura :

« J'y ai souvent pensé ! Si j'avais de l'argent je m'en irais à Tinker's Falls, et j'y ouvrirais un beau magasin de chaussures. »

Après le dîner, Joe proposa une partie de poker, mais Babbitt refusa brièvement et Joe, sans protester, se coucha à huit heures. Babbitt, toujours assis sur sa souche, regardait l'étang obscur et tuait des moustiques. En dehors du guide qui ronflait, il n'y avait pas un être humain à dix milles à la ronde. Il était plus seul qu'il ne l'avait jamais été de sa vie. Alors il se transporta à Zénith.

Il se demanda avec inquiétude si mademoiselle Mac Goun ne payait pas trop cher son papier au carbone. Les perpétuelles taquineries de la table des « Sans façon » lui manquaient et en même temps il en était agacé. Il se demandait ce que faisait maintenant Zilla Riesling… Si, après avoir acquis pendant l'été l'expérience d'un garagiste, Ted allait « s'y mettre » à l'Université. Et il pensait à sa femme. « Si elle voulait seulement… si elle ne se contentait pas si misérablement de sa vie popote… Non, je ne rentrerai pas, non ! J'aurai cinquante ans dans trois ans, soixante dans treize… je vais m'amuser avant qu'il ne soit trop tard. Tant pis ! Je m'amuserai ! »

Il songea à Ida Putiak, à Louetta Swanson, à cette charmante veuve… comment s'appelait-elle ?… Tanis Judique ?… celle pour laquelle il avait trouvé un appartement. Et il se lançait dans des conversations imaginaires. Et alors : « Bon Dieu, je ne pourrai donc pas m'empêcher de penser à des gens ? »

Et ainsi il se rendit compte que c'était folie de prendre la fuite, parce qu'il ne pourrait jamais se fuir lui-même.

Dès ce moment, il repartit pour Zénith. Son voyage ne ressemblait nullement à une évasion, pourtant il s'enfuyait et quatre jours après, il était dans le train pour Zénith. Il savait que, s'il rentrait, ce n'était pas parce qu'il en avait envie, mais parce qu'il ne pouvait faire autrement. Il envisagea de nouveau sa découverte, qu'il n'échapperait jamais à Zénith, à sa famille et à son bureau, parce qu'il portait dans son cerveau le bureau, et la famille, et la moindre rue, et l'agitation, et les illusions de Zénith.

« Mais je vais... oh ! je m'en vais entreprendre quelque chose ! » se jura-t-il, et il s'efforça de le faire avec vaillance.

CHAPITRE XXVI

En circulant dans le train, à la recherche de figures familières, il ne vit qu'une personne de connaissance, Seneca Doane, l'avocat, qui, après avoir eu la chance d'être au collège dans la même classe que Babbitt et de devenir le conseil de sa corporation, avait tourné casaque, patronné des listes de travaillistes agricoles et fraternisé avec des socialistes notoires. Tout révolté qu'il fût, Babbitt ne se souciait naturellement pas de se faire voir causant avec un pareil fanatique, mais dans tout le Pullman, il ne trouva aucune autre relation et s'arrêta à contrecœur. Seneca Doane était un homme mince, aux cheveux rares, qui ressemblait un peu à Chum Frink, sauf la grimace. Il lisait un livre intitulé : *Quand la chair succombe.* Cela parut à Babbitt un titre religieux et il se demanda si Doane avait vraiment pu se convertir et devenir un homme raisonnable et patriote.

« Tiens, Doane ! » dit-il.

Celui-ci leva les yeux. Sa voix se fit étonnamment aimable.

« Oh ! Babbitt ! Comment va ?

– Vous étiez en voyage ?

– Oui, à Washington.

– À Washington, hein ? Et comment se comporte ce vieux gouvernement ?

– Mais il... Vous ne voulez pas vous asseoir ?

– Merci, je n'y tiens pas. Eh bien, il y a un temps infini que je n'ai eu l'occasion de causer avec vous, Doane. J'étais, hum... Je regrette que vous ne soyez pas venu au dernier dîner de promotion.

– Oh ! merci.

– Comment marchent les syndicats ? Allez-vous encore chercher à occuper la mairie ? »

Doane paraissait agité. Il feuilletait les pages de son livre et dit : « Cela se pourrait », comme si cela n'avait aucune signification précise, et il sourit.

Ce sourire plut à Babbitt qui chercha à engager la conversation.

« J'ai vu une troupe de danseuses épatantes, à New York, celles des « Bonjour, chéri », à l'hôtel Minton.

– Oui, jolies filles. J'y ai dansé un soir.

– Ah ! vous aimez la danse ?

– Naturellement, la danse, et les jolies femmes, et la bonne chère par-dessus tout. Presque tout le monde en fait autant.

– Mais, bon Dieu, Doane, je croyais que vous autres, vous vouliez nous enlever toutes les bonnes choses de la vie.

– Non, pas du tout. Ce que je voudrais voir, c'est la réunion des travailleurs de l'habillement se tenir au Ritz, et être suivie d'un bal. Est-ce que ce n'est pas raisonnable ?

– Après tout, c'est peut-être une bonne idée. Enfin... quel dommage que je ne vous aie pas vu davantage ces derniers temps ! À propos, j'espère que vous ne m'en voulez pas d'avoir fait campagne contre votre candidature à la mairie et d'avoir marché pour Prout. Voyez-vous, je suis un « républicain d'organisation » et j'ai senti en quelque sorte...

– Il n'y a aucune raison pour que vous ne me combattiez pas. Vous êtes un excellent organisateur, je n'en doute pas. Je me souviens qu'au collège vous étiez un garçon extrêmement libéral, sensible. Je vous entends encore me dire que vous vouliez

être avocat pour défendre les pauvres gratuitement et attaquer les riches. Et je me souviens que je vous ai répondu : « Je serai riche « moi aussi, j'achèterai de la peinture et j'habiterai « Newport. » Vous nous meniez tous, c'est certain.

– Mon Dieu... mon Dieu, j'ai toujours cherché à être libéral. »

Babbitt était tout intimidé, et fier, et content de lui ; il s'efforçait de ressembler au garçon qu'il était un quart de siècle plus tôt, et il dominait son vieil ami Seneca Doane en grondant :

« L'ennui avec beaucoup de ces gens-là, même ceux qui sont dans le mouvement, qui se croient avancés, c'est qu'ils n'ont pas l'esprit large et libéral. Pour moi, je suis toujours pour laisser parler un adversaire et écouter ses idées.

– C'est très bien.

– Je vais vous dire comment je comprends la chose ; un peu d'opposition nous fait toujours du bien à tous : aussi tout homme, surtout s'il est dans les affaires et obligé de travailler pour ses semblables, devrait être libéral.

– Oui...

– Je dis toujours qu'il faut à un homme de la « Vision » et un idéal. Je me doute bien que certains dans ma profession me trouvent pas mal visionnaire, mais je les laisse penser ce qu'ils veulent et je vais droit mon chemin..., comme vous... Parbleu, c'est gentil d'avoir une occasion de nous faire une visite et d'effleurer, pourrait-on dire, nos idéals.

– Mais, naturellement, nous autres visionnaires, nous sommes généralement battus. Est-ce que ça ne vous ennuie pas ?

– Pas du tout. Personne ne peut me dicter ce que je dois penser.

– Vous êtes l'homme dont j'ai besoin pour m'aider. Je voudrais que vous parliez aux hommes d'affaires, que vous tâchiez d'obtenir d'eux une attitude un peu plus libérale à l'égard du pauvre Beecher Ingram.

– Ingram ? Mais comment, c'est ce prédicateur toqué qu'on a chassé à coups de bottes de l'Église congrégationnaliste, n'est-ce pas, et qui prêche l'union libre et la révolte ? »

C'était en effet, expliqua Doane, la conception générale de Beecher Ingram, mais quant à lui, il considérait Ingram comme l'apôtre de la fraternité humaine, dont Babbitt était notoirement un des soutiens. Voudrait-il donc empêcher ses relations de pourchasser Ingram et sa malheureuse petite église ?

« Comptez sur moi, dit affectueusement Babbitt à son cher ami Doane : je provoquerai tous ceux que j'entendrai s'amuser aux dépens d'Ingram. »

Doane remercia chaleureusement et évoqua des souvenirs : il parla de ses années d'étude en Allemagne, des intrigues de couloir à Washington, à propos des taxes, des conférences internationales du travail. Il nomma ses amis, Lord Wycombe, le colonel Wedgwood, le professeur Piccoli. Babbitt avait toujours supposé que Doane n'avait de relations qu'avec les internationales ouvrières, mais maintenant il hochait gravement la tête, comme un homme qui eût connu des Lord Wycombe à la douzaine, et il fit deux allusions à Sir Gerald Doak. Il se sentait plein de hardiesse, idéaliste et cosmopolite.

Brusquement, dans sa nouvelle élévation spirituelle, il eut pitié de Zilla Riesling et la comprit, comme ne pourraient jamais le faire les gens ordinaires du club des Boosters.

Cinq heures après son arrivée à Zénith, une fois qu'il eut dit à sa femme quelle chaleur il faisait à New York, il alla voir Zilla. Il était tout bourdonnant d'idées et de mansuétude. Il allait faire libérer Paul, il ferait des choses pour Zilla, des choses vagues,

mais extrêmement bienveillantes : il serait aussi généreux que son ami Seneca Doane.

Il n'avait pas vu Zilla depuis que Paul avait tiré sur elle et il se la représentait toujours enjouée, vive, le teint coloré, un peu couperosé. Quand il arriva devant la pension de famille qu'elle habitait, dans une petite rue lugubre du quartier des négociants en gros, il s'arrêta troublé. À une fenêtre de l'étage supérieur, se tenait, appuyée sur un coude, une femme qui avait les traits de Zilla, mais qui était anémiée et vieille – tel un morceau de vieux papier jauni, chiffonné et plissé. Alors que Zilla aurait bondi, sautillé, cette femme gardait une immobilité terrible.

Il attendit une demi-heure dans le salon qu'elle y fît son apparition. Cinquante fois il ouvrit l'album de photographies de l'exposition universelle de Chicago en 1893, cinquante fois il regarda la gravure représentant la réception officielle.

Il fut saisi en apercevant Zilla. Elle portait une robe de pékiné qu'elle avait essayé d'égayer avec une ceinture rouge, dont le satin avait été déchiré et patiemment raccommodé. Il remarqua ce détail parce qu'il ne voulait pas porter les yeux sur ses épaules. L'une d'elles était plus basse que l'autre, un de ses bras était contourné et, semblait-il, paralysé, et sous un haut col de dentelle bon marché se creusait une dépression dans son cou décharné, naguère frais et dodu.

« Alors ? dit-elle.

– Ah ! ma chère Zilla, cela fait du bien, par Dieu, de vous revoir.

– Il peut faire faire ses commissions par son avoué.

– Mais, que diable, Zilla, je ne suis pas venu uniquement pour lui, mais en vieil ami.

– Vous avez mis le temps.

– Mon Dieu, vous savez comment c'est. Je me figurais que vous n'aimeriez pas de longtemps voir un de ses amis, et... Asseyez-vous, ma chère Zilla. Parlons raison. Nous avons tous fait quantité de choses que nous n'aurions pas dû faire, mais peut-être pouvons-nous, en quelque sorte, repartir du bon pied. Sincèrement, Zilla, j'aimerais faire quelque chose pour vous rendre heureux l'un et l'autre. Savez-vous l'idée qui m'est venue aujourd'hui ? Remarquez bien que Paul ne sait pas un mot de ceci, il ignore même que j'aie dû venir vous voir. Je me suis dit : Zilla est une femme remarquable, elle a bon cœur, elle comprendra que Paul... hum... a reçu une leçon. Est-ce que ce ne serait pas un joli geste si vous demandiez au gouverneur de lui pardonner ? Je crois qu'il y consentirait si la requête venait de vous. Non... attendez ! Pensez un peu comme vous seriez contente de vous, si vous vous montriez généreuse.

– Oui, je désire être généreuse. – Assise avec afféterie, elle parlait d'un ton glacial. – C'est pour cela que je désire le laisser en prison, comme exemple pour les méchants. J'ai de la religion, George, depuis la chose terrible que m'a faite ce malheureux. Quelquefois j'étais mauvaise, et je souhaitais les plaisirs mondains, la danse, le théâtre. Mais pendant mon séjour à l'hôpital, le pasteur de la Communion des Fidèles de la Pentecôte venait souvent me voir et il m'a démontré, uniquement par les prophéties qui sont la parole de Dieu, que le jour du Jugement approche et que tous les membres des églises plus anciennes vont tout droit à la damnation, parce qu'ils ne prient que des lèvres et laissent entrer en eux le monde, la chair, et le démon... »

Pendant un terrible quart d'heure, elle continua, déversant les exhortations à se prémunir contre le courroux divin, et son visage s'enflammait, sa voix morte retrouvait quelque chose de l'énergie stridente de l'ancienne Zilla. Elle conclut sur un furieux : « C'est une faveur divine que Paul soit actuellement en prison, pour que le châtiment le torture et l'abaisse, afin qu'il puisse du moins sauver son âme et qu'ainsi d'autres coupables,

ces infâmes coureurs de femmes, aient son exemple sous les yeux. »

Babbitt avait rongé son frein avec impatience. De même qu'à l'église il n'osait pas bouger pendant le sermon, il avait senti qu'il fallait ici paraître attentif, et pourtant ces déclamations criardes lui passaient par-dessus la tête, comme un vol de corbeaux.

Il chercha à se montrer calme et fraternel.

« Oui, je sais, Zilla. Mais, que diable, l'essence de la religion, c'est la charité, n'est-il pas vrai ? Laissez-moi vous dire comment je me représente la question : ce dont nous avons besoin en ce monde, c'est de libéralisme, de générosité, si nous voulons arriver à quelque chose. J'ai toujours été pour les idées larges et libérales...

– Vous ? Libéral ! – On retrouvait tout à fait la Zilla d'autrefois – Oh ! George Babbitt, vous avez des idées à peu près aussi larges... qu'une lame de rasoir.

– Ah ! vraiment... oui, vraiment ! Eh bien, vous me permettrez de vous dire... vous... me... le... per... mettrez... que je suis, en tout cas, aussi libéral que vous êtes religieuse. *Vous, religieuse !*

– Oui, je le suis. Notre pasteur dit que je le soutiens dans sa croyance.

– Parbleu, je n'en doute pas... avec l'argent de Paul ! Mais pour vous prouver à quel point je suis libéral, je vais envoyer un chèque de dix dollars à ce Beecher Ingram, parce que des tas de gens prétendent que le pauvre diable prêche la révolte et l'union libre, et essaient de le chasser de la ville.

– Et ils ont bien raison ! Ah ! oui, on devrait le chasser de Zénith. Comment, il prêche – si on peut appeler cela prêcher – dans un théâtre, dans la maison de Satan ! Vous ne savez pas ce

que c'est que de trouver Dieu, de trouver la paix, de voir les pièges que le démon dresse sous nos pas. Ah ! je suis bien heureuse de constater les mystérieux desseins de la Providence qui a voulu que Paul me blesse pour me ramener dans la bonne voie... et Paul subit son châtiment, bien mérité, pour sa cruauté envers moi, et j'espère qu'il mourra en prison. »

Babbitt était debout, le chapeau à la main, grondant :

« Eh bien, si c'est ça que vous appelez être en paix, au nom du Ciel, prévenez-moi, voulez-vous, quand vous devrez entrer en guerre ? »

Grand est le pouvoir des cités pour reprendre le voyageur. Plus que les montagnes ou la mer qui ronge ses rivages, une ville garde son caractère imperturbable, cynique, conservant, derrière des changements apparents, son dessein essentiel. Babbitt avait eu beau quitter sa famille et séjourner dans la solitude avec Joe Paradise, il avait eu beau devenir un libéral et être certain, la veille de son retour à Zénith, que ni lui ni la ville ne seraient plus les mêmes, dix jours après être rentré, il ne pouvait plus croire qu'il était jamais parti. Il n'était pas non plus du tout évident pour ses relations qu'il y avait un nouveau George F. Babbitt, sinon qu'il s'irritait plus facilement des moqueries incessantes du Club Athlétique, et un jour où Vergil Gunch déclarait que Seneca Doane méritait d'être pendu, Babbitt grogna :

« Oh ! sacrebleu, il n'est pas si mauvais que ça. »

Chez lui, il grommelait : « Eh ? » par-dessus son journal, à sa femme toujours abondante en commentaires, il était ravi du nouveau béret de Tinka, et annonçait : « Aucun chic, ce garage en tôle ondulée : il faut que je m'en fasse construire un joli en bois. »

Verona et Kenneth Escott semblaient réellement fiancés. Dans son journal, Escott avait mené une campagne, en faveur

de la pureté des aliments, contre les maisons de commission. Résultat : on lui avait offert une excellente situation dans une de ces maisons, et ses appointements lui permettaient maintenant de se marier, tandis qu'il secouait d'importance les reporters irresponsables qui critiquaient les commissionnaires sans savoir de quoi ils parlaient.

En septembre, Ted était entré à l'Université, comme étudiant de première année au Collège des Arts et des Sciences. L'Université était à Mohalis, à quinze milles à peine de Zénith, et Ted venait souvent passer le week-end. Babbitt était soucieux. Ted s'adonnait à tout, sauf à l'étude. Il avait essayé d'entrer dans l'équipe de football comme « demi » léger, il préparait la saison de « basket-ball », il était du comité pour le bal des nouveaux et – en tant que Zénithien, c'est-à-dire aristocrate parmi les rustres – deux fraternités se le disputaient. Mais des études de Ted, Babbitt ne pouvait rien savoir, sauf qu'il marmottait : « Ah ! Dieu, ces vieux bonzes de profs vous débitent un tas de balivernes sur la littérature ou la science économique. »

À un week-end, Ted fit une proposition :

« Dites donc, papa, pourquoi ne passerais-je pas du Collège à l'École des ingénieurs pour y apprendre la mécanique ? Vous criez toujours que je ne travaille pas, mais là, sérieusement, je m'y mettrais.

– Non, protesta Babbitt, l'École des ingénieurs n'a pas le même prestige que le collège.

– Je voudrais savoir en quoi : les ingénieurs sont admis à jouer dans toutes les équipes. »

Et ce furent de longues explications sur « ce que représentait en dollars et en *cents* le fait d'être un ancien étudiant de collège, quand on veut être un homme de loi », suivies d'un développement oratoire sur l'existence d'un avocat. Avant d'avoir fini, Babbitt avait fait de Ted un sénateur.

Parmi les juristes fameux qu'il cita était Seneca Doane.

« Mais fichtre, s'étonna Ted, je croyais que vous aviez toujours traité ce Doane de fieffé imbécile.

– Quelle façon de parler d'un homme éminent ! Doane a toujours été un de mes bons amis – en somme, je l'ai aidé au collège – je lui ai mis le pied à l'étrier, je l'ai, on peut dire, dirigé. Uniquement parce qu'il est favorable aux aspirations des travaillistes, une foule de types qui n'ont aucun libéralisme, aucune largeur d'idées, le déclarent piqué, mais tu me permettras de te dire qu'il n'y en a guère parmi eux qui empochent autant d'honoraires que lui, et il est l'ami de quelques-uns des hommes les plus puissants, les plus conservateurs du monde... comme Lord Wycombe, ce... hum... ce fameux noble anglais qui est si connu. Et toi, qu'est-ce que tu aimerais le mieux : fréquenter un tas d'ouvriers et de mécaniciens couverts de graisse, ou être intime avec un homme, un vrai, comme Lord Wycombe et être invité à ses fêtes ?

– Ma foi... parbleu... », soupira Ted.

Au week-end suivant, il arriva tout joyeux :

« Écoutez, papa, pourquoi ne suivrais-je pas les cours pour être ingénieur des mines au lieu de continuer mes études classiques ? Vous parlez de prestige : il se peut qu'il n'y en ait pas beaucoup à être ingénieur mécanicien, mais ceux des mines, par Dieu, ils ont passé sept sur onze aux dernières élections pour la « Nu, Tau, Tau[19]. »

---

[19] Nom typique en Amérique d'une de ces sociétés d'étudiants qu'on appelle des « fraternités ».

CHAPITRE XXVII

La grève qui divisa Zénith en deux camps de belligérants, blancs et rouges, commença tard en septembre par celle de demoiselles téléphonistes et de poseurs de lignes qui cessèrent le travail pour protester contre une réduction de salaires. Le syndicat nouvellement formé des ouvriers en produits laitiers suivit le mouvement, en partie par sympathie, en partie pour obtenir la semaine de quarante-huit heures. Ils furent soutenus par l'union des conducteurs de camions. L'industrie était arrêtée et toute la ville fort nerveuse, car on parlait d'une grève des tramways, des typographes et même d'une grève générale. Des citoyens furieux, essayant d'obtenir des numéros de téléphone grâce à des employés « jaunes », s'agitaient désespérément. Tout camion qui circulait d'une fabrique à une gare de marchandises était protégé par un agent de police, qui s'efforçait d'avoir l'air stoïque à côté d'un chauffeur briseur de grève. Une file de cinquante camions de la « Société des Aciers et Machines de Zénith » fut attaquée par des grévistes – qui surgissaient de la chaussée pour arracher les chauffeurs de leurs sièges, briser carburateurs et distributeurs, pendant que les téléphonistes les acclamaient et que des gamins lançaient des briques.

On convoqua la garde nationale. Le colonel Nixon – dans son privé M. Caleb Nixon, secrétaire de la Société de traction Pullmore – revêtit un long manteau kaki et parcourut les rangs de la foule, un pistolet automatique de 44 à la main. Même l'ami de Babbitt, Clarence Drum, le marchand de chaussures – un petit homme tout rond et jovial, qui racontait des histoires au Club Athlétique, et qui ressemblait étrangement à un carlin, à la mode sous la reine Victoria –, se dandinait en capitaine, en se donnant des airs féroces, le ceinturon serré sur sa confortable

petite bedaine, et, de sa bouche ronde et pétulante, criait aux groupes qui bavardaient aux coins des rues :

« Allons, circulez : pas de flâneurs, nous n'en voulons pas. »

Tous les journaux de la ville, sauf un, étaient contre les grévistes. Quand les bandes assaillaient les kiosques de journaux, devant chacun d'eux se tenait un milicien, jeune soldat-citoyen, très embarrassé, portant lunettes, teneur de livres ou garçon épicier dans la vie privée, qui essayait de se donner un air redoutable tandis que les gamins glapissaient : « Pige un peu le soldat de plomb ! » et que des chauffeurs en grève s'informaient avec sollicitude : « Dis, Joe, pendant que je combattais en France, étais-tu dans un camp ou faisais-tu de la gymnastique suédoise chez les Y. M. C. A. ? Fais attention à ta baïonnette, ou tu vas te blesser avec. »

Il n'y avait personne à Zénith qui parlât d'autre chose que de la grève et personne qui ne prît parti. On était ou bien « un courageux ami des travailleurs » ou « un intrépide partisan des droits de la propriété ». Dans un cas comme dans l'autre on était un belligérant, prêt à désavouer n'importe quel ami s'il ne haïssait pas l'ennemi.

Tout le matériel d'un marchand de lait condensé fut incendié et chaque parti imputa ce méfait à l'autre : la ville était affolée.

Et Babbitt choisit ce moment-là pour se déclarer publiquement libéral. Il appartenait au parti sain, ferme et bien pensant, et reconnut tout d'abord que les perfides agitateurs méritaient la mort. Il fut peiné quand son ami Seneca Doane défendit des grévistes arrêtés, et il fut sur le point d'aller le trouver pour s'expliquer avec lui à ce sujet, mais quand il lut un placard affirmant que, même avec leur ancien salaire, les demoiselles du téléphone n'avaient pas de quoi se nourrir, il fut troublé. « Mensonges et chiffres falsifiés ! » dit-il, mais son ton était hésitant.

Pour le dimanche suivant, l'église presbytérienne de Chatham Road annonça un sermon par le docteur Jean Jennison Drew sur ce sujet : « Comment le Sauveur terminerait les grèves. » Babbitt avait négligé l'église ces derniers temps, cette fois il alla au service, dans l'espoir que le docteur Drew était réellement renseigné sur ce que la divine puissance pensait des grèves. À côté de lui, dans le vaste banc arrondi, brillant et garni de velours, se tenait Chum Frink.

Celui-ci chuchota :

« J'espère que le docteur va taper dur sur les grévistes. D'ordinaire, je n'admets pas qu'un prédicateur se mêle de politique : qu'il s'en tienne strictement à la religion et sauve des âmes, au lieu de soulever une foule de discussions ; mais dans une période comme celle-ci, je trouve qu'il a le devoir de se redresser et de flanquer leur congé à tous ces vilains drôles.

– Ma foi... oui », dit Babbitt.

Le Révérend docteur Drew, sa masse de cheveux secouée par l'intensité de son ardeur poétique et sociologique, claironnait :

« Pendant la fâcheuse série de désordres industriels qui ont – ayons le courage de le reconnaître hardiment – arrêté, ces jours derniers la vie commerciale de notre belle ville, on a beaucoup parlé à tort et à travers de moyens préventifs scientifiques... *scientifiques !* Laissez-moi vous dire qu'il n'y a pas de chose au monde moins scientifique que la science. Regardez les attaques contre les fondements établis de la foi chrétienne, qui étaient si en honneur parmi les « scientistes » dans la génération précédente. Oh ! oui, c'étaient des gens puissants et de grands hiérophantes du criticisme. Ils allaient détruire l'Église, ils allaient prouver que le monde a été créé et amené à son extraordinaire niveau de moralité et de civilisation par l'aveugle hasard. Pourtant l'Église est toujours debout, aussi solide que jamais, et la seule réponse qu'un pasteur chrétien puisse faire

aux adversaires chevelus de sa simple foi, c'est un sourire de pitié.

« Et maintenant ces mêmes « scientistes » Veulent remplacer la libre concurrence qui est dans la nature, par des systèmes absurdes, qui, de quelque beau nom qu'on les décore, ne sont pas autre chose qu'un « paternalisme » despotique. Bien entendu, je ne critique pas les commissions ouvrières, les mesures contre les hommes convaincus de faire grève sans motif, ou ces excellentes associations où employeurs et employés se coudoient. Mais je blâme nettement les organisations où le libre jeu du travail indépendant doit faire place à des échelles de salaires machinées, avec des minimums, à des commissions gouvernementales, des fédérations travaillistes et autres balivernes.

« Ce qu'on ne comprend généralement pas, c'est que tout ce problème industriel n'est pas une question économique. C'est essentiellement et uniquement une question d'amour, d'application pratique de la religion chrétienne. Figurez-vous une usine... Au lieu de comités ouvriers qui combattent le patron, on y voit celui-ci circulant en souriant parmi eux, qui lui répondent de même : tels un frère aîné et son cadet. Des frères, voilà ce qu'ils doivent être, des frères aimants, et alors les grèves seraient aussi inconcevables que la haine au foyer ! »

C'est là que Babbitt grommela :

« Quelle blague !

– Hein ? dit Chum Frink.

– Il n'entend rien à ce dont il parle. C'est à peu près aussi limpide que de la boue : ça ne veut rien dire. »

Frink le regarda d'un air de doute, qu'il conserva en fixant les yeux sur lui pendant tout le service, au point que Babbitt en était nerveux.

Les grévistes avaient annoncé un défilé pour le mardi matin, mais, suivant les journaux, le colonel Nixon l'avait interdit. Quand, à dix heures, ce matin-là, Babbitt partit en voiture de son bureau, il vit une troupe de miséreux qui arrivait du quartier malpropre, aux rues enchevêtrées, par-delà Court House Square. Il les haïssait, parce qu'ils étaient pauvres, parce qu'ils lui donnaient une impression d'insécurité. « Sacrés feignants ! gémit-il, ils ne seraient pas de simples ouvriers, s'ils avaient un peu de nerf. » Il se demandait s'il allait y avoir une émeute. Il se dirigea vers l'endroit d'où partait la colonne, un triangle d'herbe maigre et fanée, connu sous le nom de « Parc de la lande », et arrêta sa voiture.

Le parc et les rues étaient bourdonnants de grévistes, jeunes hommes en chemise de grosse cotonnade bleue, vieux en casquette. Au milieu d'eux, les maintenant en mouvement comme un pot-au-feu qui bout, allaient et venaient les miliciens. Babbitt entendait les injonctions monotones des soldats : « Circulez !... Marchez, les garçons... tenez-vous les pieds au chaud ! » et il admirait leur stupide bonne humeur. La foule criait : « Hou ! les soldats de plomb ! » ou bien : « Sales chiens, esclaves du capitalisme ! » mais les miliciens se contentaient de ricaner et de répondre :

« Bien sûr, c'est vrai. Allons, circule, Billy ! »

Babbitt frémissait d'aise à voir ces soldats-citoyens, détestait les coquins qui barraient la route à la prospérité, admirait le mépris transcendant du colonel Nixon pour la foule, et, quand le capitaine Clarence Drum, ce cordonnier essoufflé, passa près de lui, l'air furieux, il cria, plein de respect : « Noble tâche, capitaine ! Ne les laissez pas avancer. » Il regarda défiler les grévistes venant du parc. Beaucoup portaient des pancartes disant : « On ne peut pas arrêter notre marche pacifique. » Les miliciens déchiraient ces écriteaux, mais les ouvriers se mettaient en rangs derrière les meneurs, puis s'écoulaient, mince et insignifiant ruissellement, entre deux rangées de soldats étincelants

d'acier. Babbitt constata avec désappointement qu'il n'y aurait aucune violence, absolument rien d'intéressant puis il resta saisi.

Dans le défilé, à côté d'un jeune ouvrier corpulent, s'avançait souriant, satisfait, Seneca Doane. Devant lui était le professeur Brockbank, directeur de la section historique à l'Université, vieillard à barbe blanche, qui appartenait à une famille distinguée du Massachusetts.

« Comment diable, s'étonna Babbitt, un homme distingué comme lui au milieu des grévistes ? Et ce bon vieux Senny Doane ! Ils sont fous de se mêler à cette tourbe, eux, ces socialistes de salon. Mais ils ont du cran. Et rien à tirer de là pour eux, pas un *cent !* D'ailleurs... *tous* les grévistes ne me font pas l'effet de sombres brutes : ils m'ont l'air de gens quelconques. »

Les miliciens faisaient tourner le cortège dans une petite rue.

« Ils ont tout autant le droit de marcher que n'importe qui, grommelait Babbitt ; la rue leur appartient tout autant qu'à Clarence Drum ou à la Légion américaine. Bien sûr ce sont... ce sont de mauvais éléments, mais... Et puis, flûte ! »

Au Club Athlétique, Babbitt garda le silence pendant le déjeuner, tandis que les autres se lamentaient : « Je me demande où nous allons », ou se consolaient en blaguant.

Le capitaine Clarence Drum arriva en se balançant, magnifique dans son uniforme kaki.

« Comment cela va-t-il, capitaine ? demanda Vergil Gunch.

– Oh ! nous les avons arrêtés. Nous les avons détournés dans de petites rues, les avons divisés, alors ils se sont découragés et sont rentrés chez eux.

– Bien manœuvré. Aucune violence.

– La belle manœuvre ne vaut rien, grogna M. Drum. Si j'étais le maître, il y aurait beaucoup de violences, je les provoquerais, et alors on en aurait fini une bonne fois. Je ne suis pas pour se dérober et dorloter ces gaillards-là et laisser les désordres se prolonger. Je déclare que ces grévistes ne sont en ce bas monde qu'un tas de lanceurs de bombes, de socialistes et d'étrangleurs et la seule façon de les traiter, c'est à coups de matraque ! Voilà ce que je ferais, moi : je taperais dans le tas. »

Babbitt s'entendit tout à coup prononcer :

« Oh ! Clarence, que diable, ils ne diffèrent guère de vous et de moi et je n'ai certainement pas vu la moindre bombe.

– Ah ! vous n'en avez pas vu, hein ? Eh bien, vous ne feriez pas mal de vous charger de la grève ! Allez donc expliquer au colonel Nixon quels petits saints sont les grévistes ! Il ne sera pas fâché de vous l'entendre dire ! »

Et Drum s'éloigna pendant que toute la table fixait les yeux sur Babbitt.

« À quoi pensez-vous ? dit Orville Jones. Vous voulez que nous fassions des mamours à ces sacrées brutes, ou quoi ?

– Est-ce que vous prenez la défense d'un tas de canailles qui veulent nous enlever le pain de la bouche et ruiner nos familles ? » lança avec fureur le professeur Pumphrey.

Vergil Gunch ne disait rien, et n'en était que plus intimidant. Il avait mis un masque de sévérité : il avait la mâchoire dure, ses cheveux courts et hérissés avaient quelque chose de cruel, et son silence équivalait à un formidable tonnerre. Tandis que les autres assuraient à Babbitt qu'ils avaient dû se méprendre sur le sens de ses paroles, Gunch avait l'air de n'avoir que trop bien compris. Comme un juge en son tribunal, il écoutait les balbutiements de Babbitt :

« Non, bien sûr ; naturellement, c'est une bande de brutes. Je veux simplement dire... il me semble que c'est une mauvaise méthode de parler de les assommer. Le colonel Nixon s'en garde bien. Il a la main légère. Et c'est pour cela qu'il est colonel. Clarence Drum est jaloux de lui.

– Eh bien, dit le professeur Pumphrey, vous offensez Clarence, George. Il a passé toute la matinée dehors à avoir chaud et à avaler de la poussière, rien d'étonnant qu'il ait envie de taper un peu sur ces sales canailles. »

Gunch, sans rien dire, observait et Babbitt sentit qu'on l'épiait.

En sortant du club, Babbitt entendit Chum Frink qui expliquait à Gunch :

« Je ne sais pas ce qu'il a dans la tête. Dimanche dernier, le docteur Drew a fait un sermon épatant sur l'honnêteté dans les affaires, et à ce propos-là aussi Babbitt a regimbé. Autant que je peux me le représenter... »

Babbitt éprouva une vague inquiétude.

Il vit une foule qui écoutait un orateur ayant comme tribune une chaise de cuisine : il arrêta sa voiture. D'après les portraits vus dans les journaux, il reconnut que ce devait être le fameux prédicateur si honni, ce Beecher Ingram dont lui avait parlé Seneca Doane ! C'était un homme maigre, avec des cheveux flamboyants, des joues hâlées et des yeux tristes. Il disait :

« ... Si ces employées du téléphone peuvent vivre, avec un seul repas par jour, en lavant leur linge elles-mêmes, crevant de faim et souriant, vous, grands et solides gaillards, vous devriez être capables... »

Babbitt vit que, sur la chaussée, Vergil Gunch l'observait. Avec un vague malaise, il remit sa voiture en marche et s'éloigna

machinalement, suivi, lui sembla-t-il, tout le long de sa route, par le regard hostile de Gunch.

« Il y a une masse de ces gens-là, disait Babbitt à sa femme avec mécontentement, qui trouvent que si des ouvriers se mettent en grève, c'est une vraie bande de démons. Bien entendu, c'est le conflit du négoce, dans ce qu'il a de plus sain, avec les éléments destructeurs et il faut que nous leur mangions les foies quand ils nous provoquent, mais le diable m'emporte, je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas lutter contre eux en gentlemen sans les traiter de sales bêtes et dire qu'on devrait les fusiller tous.

– Mais, George, dit-elle de son ton placide, vous répétiez toujours, il me semble, qu'on devrait mettre tous les grévistes en prison.

– Je n'ai jamais dit ça ! Enfin, je veux dire... certains d'entre eux, bien entendu, les meneurs responsables. Mais je soutiens qu'on devrait avoir des idées larges, se montrer libéral sur des questions comme...

– Mais, mon chéri, vous déclariez toujours, je crois, que ces soi-disant « libéraux » étaient les-pires des...

– Allons donc ! Les femmes ne comprennent jamais les différents sens d'un mot. Cela dépend de ce qu'on veut dire. Mais on ne gagne rien à être trop absolu. Ainsi, ces grévistes : sincèrement ce ne sont pas de si mauvaises gens. Ils sont un peu absurdes, tout simplement. Ils ne comprennent pas les complications du négoce et du bénéfice comme nous autres gens d'affaires, mais parfois je trouve qu'ils sont comme nous tous, et pas plus avides de salaires que nous de gains.

– George, si quelqu'un vous entendait parler ainsi... naturellement, moi je vous connais, je me rappelle quel garçon emballé et furieux vous étiez ; je sais que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites là... mais si des gens, qui ne vous com-

prendraient pas, vous entendaient en ce moment, ils vous prendraient pour un vrai socialiste.

– Que m'importe ce qu'on pense de moi ? Et laissez-moi vous le dire tout de suite : sachez bien nettement que je n'ai jamais été un garçon emballé et furieux, et que quand je dis une chose, c'est que je la pense, et je n'en démords pas et... sérieusement, vous croyez qu'on me trouverait trop libéral si je disais que les grévistes sont de braves gens ?

– Certainement, mais ne vous inquiétez pas, mon chéri : je sais que vous n'en pensez pas un mot. Il est temps de filer au lit maintenant. Avez-vous assez de couvertures pour cette nuit ? »

Sur sa véranda, il se tourmentait. « Elle ne me comprend pas... d'ailleurs je me comprends à peine moi-même. Pourquoi ne puis-je prendre les choses tranquillement comme je le faisais ? Je voudrais pouvoir aller chez Senny Doane et causer de tout cela avec lui. Non ! Et si Verg Gunch me voyait entrer !

« Ah ! si je connaissais une femme vraiment supérieure, et gentille, qui se rendrait compte de ce que j'essaie de faire, et qui me permettrait de lui parler et... je me demande si Myra a raison ? Est-ce qu'on me croira timbré uniquement parce que je suis libéral et ai des idées larges ? Cette façon dont Verg me regardait... »

CHAPITRE XXVIII

Vers trois heures de l'après-midi, mademoiselle Mac Goun entra dans son bureau pour lui dire :

« Écoutez, monsieur Babbitt, il y a une dame Judique au téléphone, qui réclame au sujet de réparations, et tous les employés sont sortis. Voulez-vous lui parler ?

– Très bien ! »

La voix de Tanis Judique était claire et agréable. Le cylindre noir du récepteur téléphonique semblait enfermer son image vivante en miniature : yeux brillants, nez fin, menton bien dessiné.

« Ici, madame Judique. Vous souvenez-vous de moi ? Vous m'avez menée dans votre voiture ici, aux appartements Cavendish, et vous m'avez aidée à en trouver un si charmant.

– Si je me rappelle ! Bien sûr. Que puis-je faire pour vous ?

– Mon Dieu, il s'agit d'une petite... je ne devrais pas vous ennuyer de cela, mais le concierge ne peut pas, me semble-t-il, remédier à la chose. Mon appartement, vous le savez, est tout en haut de la maison, et, avec ces pluies d'automne, il commence à y avoir des suintements au plafond et je serais bien aise si...

– Naturellement ! Je vais venir jeter un coup d'œil. – D'un ton nerveux – Quand pensez-vous être chez vous ?

– Mais j'y suis tous les matins.

– Y seriez-vous cet après-midi, dans une heure environ ?

– Oui. Je pourrais vous offrir une tasse de thé. C'est bien le moins, après tout le mal que vous vous êtes donné.

– Parfait. J'accours dès que je vais pouvoir m'échapper. »

Il réfléchit : « Voilà une femme qui a de la délicatesse, vous savez, de la *classe.* « Après tout le mal que vous vous êtes donné... je vous offrirai une tasse de thé. » Elle sait apprécier son monde. Je suis un imbécile, mais pas un si pauvre sire, je me connais. Et pas si bête qu'on croit. »

La grande grève s'était terminée par l'échec du mouvement. N'était que Vergil Gunch semblait moins cordial avec lui, la défection de Babbitt à l'égard de son clan n'avait aucun effet visible. La crainte déprimante de la critique avait disparu, mais il lui restait une défiance, un sentiment d'isolement. Pour le moment, il était si réjoui que, pour prouver qu'il n'en était rien, il flâna dans le bureau pendant un quart d'heure, regardant des « bleus », expliquant à mademoiselle Mac Goun que madame Scott demandait plus cher de sa maison, avait élevé ses prétentions de sept mille à huit mille cinq cents... Mademoiselle Mac Goun voudrait bien ne pas manquer de le noter sur la fiche : la maison de madame Scott, augmentation. Quand ainsi il se fut bien posé en homme inaccessible à l'émotion, et uniquement absorbé par ses affaires, il sortit doucement. Il mit plus longtemps que d'habitude à mettre sa voiture en marche, tâtant du pied les pneus, essuyant le verre de l'indicateur de vitesse, et resserrant les écrous du pare-brise.

Enfin, il se dirigea avec bonheur vers le quartier Bellevue, voyant briller madame Judique à l'horizon comme un phare éblouissant. Les feuilles des érables étaient tombées et jonchaient les ruisseaux des rues asphaltées. C'était une journée d'or pâle et de vert fané, paisible et languissante. Babbitt subit l'impression de ce jour fait pour la méditation, et de la sécheresse de Bellevue – pâtés de maisons en bois, garages, petites boutiques, terrains vagues. « Aurait besoin d'être lancé, besoin de l'impulsion que des gens comme madame Judique peuvent donner à un quartier », ruminait-il en parcourant les longues

rues nues, éventées. La brise souffla, vivifiante, fraîche, et c'est dans une sensation de bien-être qu'il arriva à l'appartement de Tanis Judique.

Elle portait, quand elle le fit entrer d'un air timide, une robe en mousseline de soie noire légèrement décolletée en rond sur sa jolie gorge et elle lui parut extrêmement raffinée. Il jeta un coup d'œil sur la cretonne et les gravures en couleur de son living-room et murmura :

« Que c'est joliment arrangé ! Il n'y a qu'une femme intelligente pour savoir orner son intérieur.

– Cela vous plaît vraiment ? J'en suis bien contente. Mais vous m'avez négligée de façon scandaleuse. Vous aviez promis de venir un jour prendre une leçon de danse.

– Oh ! fit-il d'un ton mal assuré, vous n'aviez pas dit cela sérieusement.

– Peut-être pas, mais vous auriez pu essayer.

– Eh bien, me voici prêt à prendre ma leçon, et vous pouvez en même temps vous préparer à me garder à dîner. »

Et ils rirent tous deux d'une façon qui prouvait bien que c'était une plaisanterie.

« Mais je ferais bien d'abord d'examiner cette fuite d'eau. »

Elle monta avec lui sur le toit plat de l'appartement – tout un monde à part de corridors planchéiés, de cordes pour étendre le linge, de réservoirs à eau dans une soupente. Il toucha certaines choses du bout du pied et chercha à lui en imposer par ses connaissances en fait de conduites en cuivre, de l'avantage qu'il y a à faire passer les tuyaux dans un collier et un manchon de plomb et à les cercler de cuivre, et à employer du cèdre au-dessus des chaudières en fer sous les toits.

« Que de choses il faut savoir dans votre profession ! » dit-elle avec admiration.

Il promit que la réparation au plafond serait faite en deux jours.

« Me permettez-vous de téléphoner de chez vous ?

– Oh ! bien entendu ! »

Il resta un moment à regarder par la fenêtre tout un paysage de petits bungalows, avec des porches d'une taille disproportionnée, des maisons neuves à appartements, petites mais pimpantes avec leurs murs de briques bigarrées et leurs garnitures de terre cuite. Au-delà, s'élevait une colline, avec une tache d'argile jaune, comme une large blessure. Derrière chaque maison, chaque demeure, il y avait de modestes garages. C'était un monde de braves petites gens, industrieux, confortables et confiants.

« Quel bel après-midi ! dit Babbitt. On a une vue magnifique d'ici sur la colline Tanner.

– Oui, n'est-ce pas que c'est agréable, cette étendue ?

– Il y a bien peu de gens qui sachent jouir d'une vue.

– Vous n'allez pas m'augmenter en conséquence ! Oh ! non, je suis méchante... c'est pour vous taquiner. Mais sérieusement, il y a si peu de personnes sensibles à la vue... c'est-à-dire qui en goûtent la poésie, la beauté.

– Parfaitement, elles ne les goûtent pas, murmura-t-il, en admirant sa sveltesse et l'air absorbé, perdu, dont elle regardait la colline, menton levé, lèvres souriantes. – Allons, je ferai bien de téléphoner immédiatement au plombier, pour qu'on se mette au travail dès demain matin. »

Quand il l'eut fait, sur un ton intentionnellement autoritaire, brusque et viril, il parut hésiter et soupira :

« Maintenant, je crois qu'il faut me...

– Oh ! vous allez d'abord prendre une tasse de thé.

– Mais je ne demande pas mieux. »

C'était une volupté de s'enfoncer dans un fauteuil profond, les jambes étendues, de regarder le support chinois du téléphone et la photographie coloriée de Mount Vernon, qu'il avait toujours tant aimée, pendant que dans la minuscule cuisine – si près de lui – madame Judique fredonnait *Ma reine créole*. Avec un charme intolérable, une satisfaction si profonde qu'à la réflexion il s'en inquiétait, il voyait des magnolias sous les rayons de la lune et entendait des noirs se lamentant avec accompagnement de banjo. Il avait envie d'être près d'elle, sous prétexte de l'aider, et pourtant il désirait prolonger cette paisible extase. Il la prolongea.

Quand elle apporta le thé, il leva les yeux sur elle en souriant.

« Comme c'est délicieux ! »

Pour la première fois, il ne se tenait pas sur la défensive, il était tranquillement amical, sans crainte, et tranquille aussi et amicale fut sa réponse à elle :

« Cela me fait plaisir de vous avoir ici. Vous avez été si bon de m'aider à trouver cet abri. »

Ils s'accordèrent à dire que le temps allait se mettre au froid, ils furent d'accord pour trouver la prohibition bien sévère ; ils reconnurent ensemble que l'art dans un intérieur contribuait à la culture... ils s'accordèrent sur tous les points. Ils s'enhardirent même jusqu'à déclarer que ces jeunes filles modernes, eh bien, franchement, leurs jupes courtes... étaient vraiment courtes. Ils étaient fiers de reconnaître qu'ils n'étaient pas choqués de parler si franchement. Tanis se risqua :

« Vous comprendrez, j'en suis sûre, je veux dire… je ne sais pas très bien m'exprimer, mais je crois que les femmes qui s'habillent de façon à donner d'elles-mêmes une idée fâcheuse, en réalité ne vont jamais plus loin. Elles révèlent simplement qu'elles n'ont pas des instincts vraiment féminins. »

Se souvenant d'Ida Putiak, la manucure, et de la façon dont elle s'était moquée de lui, Babbitt acquiesça avec enthousiasme ; se rappelant la façon dont le monde entier l'avait maltraité, il parla de Paul Riesling, de Zilla, de Seneca Doane, de la grève.

« Vous voyez ce qu'il y avait ? Naturellement j'étais aussi anxieux que n'importe qui, de voir tous ces coquins-là mis à la raison, mais, bon Dieu, ce n'est pas un motif pour ne pas comprendre leur point de vue. Dans son propre intérêt, un homme doit avoir des idées larges, se montrer libéral, vous ne trouvez pas ?

– Oh ! si. »

Assise sur le petit divan dur, appuyée sur ses mains croisées, elle se penchait vers lui, et buvait ses paroles. Alors, fier de se sentir approuvé, il déclara :

« Voilà pourquoi j'ai tenu bon et dit aux camarades du club : « Écoutez, je…

– Est-ce que vous êtes du club de l'Union ? Je trouve que c'est…

– Non, de l'Athlétique. Je vais vous dire : bien entendu, on me sollicite sans cesse de me faire inscrire à l'Union, mais je réponds toujours : « Non, messieurs, rien à faire. » Je ne regarde pas à la dépense, mais je ne peux pas supporter tous ces vieux fossiles.

– Oh ! moi, je comprends ça. Mais racontez-moi ce que vous leur avez dit.

– Bah ! vous ne tenez pas à le savoir. Je vous ennuie sans doute mortellement avec tous mes embêtements. On ne croirait guère que je suis un vieux dur à cuire : je parle comme un gosse.

– Oh ! vous êtes encore un jeune homme… je veux dire que vous n'avez sûrement pas dépassé quarante-cinq ans.

– En effet… guère. Mais, par Dieu, je commence à me sentir mûr quelquefois… ces responsabilités et tout ça…

– Oui, je sais. – La voix de Tanis était une caresse et enveloppait Babbitt comme une soie douce et chaude.

– Il y a des jours où je me sens seule, si seule, cher monsieur…

– Nous formons un couple bien mélancolique, mais, j'ose dire, assez estimable.

– Oui, nous sommes, il me semble, bien plus estimables que la plupart des gens que je connais. – Ils sourirent. – Mais, je vous en prie, répétez-moi ce que vous leur avez dit au club.

– Eh bien, voici : naturellement Seneca Doane est un de mes amis ; ils peuvent dire tout ce qu'ils voudront, l'appeler de tous les noms qu'il leur plaira, n'empêche que Senny – et c'est ce que la plupart ignorent – est intime avec quelques-uns des plus grands hommes d'État actuels, Lord Wycombe, par exemple – vous savez, ce fameux noble anglais. Mon ami, Sir Gerald Doak, m'a dit que Lord Wycombe est un des personnages les plus influents en Angleterre… enfin c'est Doak ou quelqu'un d'autre qui me l'a affirmé.

– Ah ! vous connaissez Sir Gerald ? Celui qui est venu ici chez les Mac Kelvey ?

– Si je le connais ? Ma foi, assez pour que nous nous appelions par nos petits noms, George et Jerry, et à Chicago nous avons si bien fait la bombe tous les deux…

– Ça a dû être drôle. Mais – elle le menaça du doigt – je ne vous permettrai pas de faire la bombe ! Je vous surveillerai.

– Je ne demande pas mieux !... Eh bien, pour revenir à mon histoire, vous comprenez, je sais quelle est la notoriété de Doane en dehors de Zénith, mais naturellement, nul n'est prophète en son pays, et Senny, le diable l'emporte, est tellement modeste qu'il ne fait jamais savoir à personne en quelle compagnie il voyage quand il est à l'étranger. Et voilà que, pendant la grève, Clarence Drum s'approche fièrement de notre table, tout équipé pour massacrer, dans son beau petit uniforme de capitaine, et quelqu'un lui dit : « Vous êtes en train de briser la grève, Clarence ? » Là-dessus, il se gonfle comme un pigeon à collerette et il hurle, à se faire entendre jusque dans la salle de lecture :

« – Parbleu oui, j'ai dit aux meneurs comment ils pouvaient s'en tirer et ils sont rentrés chez eux.

« – Eh bien, lui dis-je, il est heureux qu'il n'y ait pas eu de violence.

« – Oui, répondit-il, mais si je n'avais pas ouvert l'œil, il y en aurait eu. Tous ces gaillards-là avaient des bombes dans leur poche, ce sont de vrais anarchistes.

« – Oh ! vous allez fort, Clarence, lui dis-je ; je les ai examinés attentivement de la tête aux pieds, et ils n'avaient pas plus de bombes qu'un lapin. Bien sûr, dis-je, ils sont absurdes, mais après tout, ils ne sont pas si différents de vous et de moi. »

« Là-dessus, Vergil Gunch, ou quelqu'un d'autre – non, c'était Chum Frink – le poète fameux, vous savez ? – un grand ami à moi, – me dit : « Écoutez, vous ne prétendez pas défendre ces grévistes ? » Ma foi, j'étais si dégoûté par un individu ayant un pareil tour d'esprit que j'avais bonne envie, je le jure, de ne rien expliquer du tout, de ne pas avoir l'air d'entendre...

– Oh ! c'était la sagesse, dit madame Judique.

– ... Mais finalement je lui répliquai : « Si vous aviez pratiqué autant que moi les commissions des Chambres de commerce et autres, alors vous auriez le droit de parler. Mais en même temps, lui dis-je, je suis d'avis de traiter l'adversaire comme un gentleman. » Eh bien, madame, ça, ça leur a cloué le bec. Frink – Chum, comme je l'appelle toujours – n'a pas trouvé un mot à riposter. Mais certains, je crois, m'ont trouvé trop libéral. Qu'en pensez-vous ?

– Oh ! vous avez été très sage... et si brave ! J'aime bien qu'un homme ait le courage de son opinion.

– Mais croyez-vous que ç'ait été une bonne chose ? Après tout, certains de ces types-là sont tellement circonspects et ont l'esprit si étroit qu'ils sont prévenus contre celui qui, dans une réunion, donne franchement son avis.

– Que vous importe ? À la longue ils sont bien forcés de respecter un homme qui les fait réfléchir, et avec votre réputation d'orateur...

– Que savez-vous de ma réputation d'orateur ?

– Oh ! je ne vous dirai pas tout ce que je sais ! Mais sérieusement, vous ne vous rendez pas compte à quel point vous êtes fameux ?

– Mon Dieu... pourtant je n'ai jamais prononcé beaucoup de discours cet automne. J'étais trop préoccupé par cette affaire Riesling, probablement... Mais... Savez-vous que vous êtes la première personne qui ait vraiment compris le but que je poursuis, Tanis ?... Écoutez-moi, voulez-vous ! Je suis bien hardi de vous appeler Tanis ?

– Oh ! je vous en prie. Et dois-je vous appeler George ? Vous ne trouvez pas que c'est joliment bien que deux personnes aient assez... comment dire ?... de discernement pour s'affranchir de toutes ces stupides conventions et se comprendre

mutuellement et entrer directement en relations, comme des navires qui se croisent dans la nuit ?

– Oh ! si, certainement si ! »

Il ne pouvait plus rester tranquille dans son fauteuil ; il se mit à circuler dans la pièce, il se jeta sur le divan à côté d'elle. Mais comme il avançait gauchement la main vers ses doigts frêles et immaculés, elle dit avec enjouement :

« Oh ! donnez-moi une cigarette. Est-ce que vous trouveriez très mal que la pauvre Tanis fume un peu ?

– Grand Dieu non ! J'en serais ravi. »

Il avait souvent et fortement blâmé des poules fumant dans les restaurants de Zénith, et il ne connaissait qu'une femme du monde qui fumât, madame Sam Doppelbrau, sa frivole voisine. Il alluma cérémonieusement la cigarette de Tanis, chercha où il pourrait déposer le bout de l'allumette, et le mit dans sa poche.

« Je suis sûre que vous aimeriez un cigare, pauvre homme, fit-elle en minaudant.

– Cela ne vous gênerait pas ?

– Oh ! non. J'adore l'odeur d'un bon cigare : c'est si exquis et... et si masculin... Vous trouverez un cendrier dans ma chambre, sur la petite table à côté de mon lit, si ça ne vous ennuie pas d'aller le chercher. »

Il fut un peu gêné dans sa chambre : grand divan couvert d'une soie violette, rideaux mauves à rayures d'or, bureau en Chippendale chinois, et une prodigieuse série de souliers avec des tendeurs garnis de rubans, et des bas rosés, jetés en travers. La façon dont il rapporta le cendrier était, pensa-t-il, juste dans la note : aisée et amicale. « Un nigaud comme Verg Gunch essaierait de faire le malin pour avoir vu sa chambre à coucher ; moi, je n'y donne aucune importance. » Mais dans la suite cela ne lui fut pas indifférent. La camaraderie ne lui suffisait plus, et

il brûlait du désir de lui prendre la main. Seulement, chaque fois qu'il faisait un mouvement vers elle, il trouvait la cigarette sur son chemin. C'était un bouclier qui les séparait. Il attendit le moment où elle aurait fini, mais comme il se réjouissait de la voir écraser le bout dans le cendrier, elle dit : « Vous ne voudriez pas m'en donner encore une ? » et avec désespoir, il vit de nouveau se dresser entre eux un filet de fumée pâle et sa main aux mouvements gracieux. Il n'était plus seulement curieux de savoir si elle lui permettrait de lui tenir la main – en pure et simple amitié, naturellement – il en mourait d'envie.

Mais il ne laissait rien voir de ce drame affreux. Ils bavardaient gaiement d'automobiles et de voyages en Californie, de Chum Frink. À un moment, il dit négligemment :

« J'ai horreur de ces types... de ces gens qui s'invitent eux-mêmes à dîner, mais j'ai idée que je vais souper ce soir avec la ravissante madame Tanis Judique. Seulement vous avez probablement déjà trente-six invitations !

– Mon Dieu, je songeais à aller au cinéma. Oui, je crois que je devrais vraiment sortir pour prendre un peu d'air. »

Elle ne l'encourageait pas à rester, mais ne faisait rien non plus pour l'en dissuader. Il réfléchit : « Je ferais peut-être mieux de m'esquiver... Mais elle *veut* que je reste... il y a quelque chose à faire et il ne faut pas compromettre... il ne faut pas... il faut en venir à bout. » Puis : « Non, trop tard maintenant. »

Brusquement, à sept heures, il lui enleva sa cigarette et lui prit la main :

« Tanis ! C'est assez me taquiner. Vous savez que nous... Nous sommes deux pauvres êtres solitaires profondément heureux d'être ensemble. En tout cas, je le suis, moi. Je n'ai jamais été si heureux ! Permettez-moi de rester ! Je vais courir jusque chez un pâtissier acheter quelque chose – du poulet froid, peut-être, ou de la dinde, et nous ferons un gentil petit souper ; après

quoi, si vous voulez me renvoyer, je serai très sage et je m'en irai, docile comme un agneau.

– Mon Dieu… oui… ce serait très gentil », dit-elle. Et elle ne retirait pas sa main. Il la serra en tremblant, se précipita sur son pardessus. Chez le pâtissier, il acheta une quantité folle de provisions, choisies d'après leur prix élevé. De chez le pharmacien, de l'autre côté de la rue, il téléphona à sa femme :

« Obligé de faire signer un bail à un client avant son départ ce soir vers minuit. Je ne rentrerai que tard, ne m'attendez pas. Embrassez Tinka pour moi. »

Et il remonta, plein d'espoir et lourdement chargé, à l'appartement.

« Oh ! que c'est vilain d'avoir acheté tant de choses ! » C'est par ces mots qu'elle l'accueillit, mais sa voix était gaie, son sourire engageant.

Il l'aida dans la petite cuisine immaculée, il lava les laitues et ouvrit le bocal d'olives. Elle lui fit mettre le couvert, et tandis qu'il allait et venait dans le living-room, qu'il fouillait dans le buffet pour y chercher fourchettes et couteaux, il se sentait absolument chez lui.

« Maintenant, proclama-t-il, la question est de savoir comment vous allez vous habiller. J'hésite : allez-vous mettre votre plus belle robe du soir, ou bien une robe courte et défaire vos cheveux pour avoir l'air d'une petite fille ?

– Je vais dîner comme je suis, avec ma vieille housse, et si vous ne voulez pas supporter la pauvre Tanis comme ça, vous n'aurez qu'à aller dîner au club !

– Vous supporter ! – Il lui mit la main sur l'épaule. – Chère petite, vous êtes la femme la plus fine, la plus jolie, la plus adorable que j'aie jamais rencontrée. Et maintenant, Lady Wy-

combe, si vous voulez bien accepter le bras du duc de Zénith, nous allons passer dans la salle du festin.

– Oh ! vous savez dire les choses les plus drôles, les plus charmantes du monde ! »

Quand ils eurent terminé leur repas improvisé, il mit la tête à la fenêtre et annonça :

« Il fait très froid et je crois qu'il va pleuvoir. Vous ne tenez pas à aller au cinéma ?

– Mon Dieu...

– Ah ! si nous avions une cheminée... Je voudrais qu'il plût ce soir à ne pas mettre un chien dehors, et être dans un drôle de petit chalet à l'ancienne mode, à entendre un beau feu de bois... Oh ! une idée. Tirons ce divan près du radiateur, et mettons nos pieds devant, en nous figurant que c'est un feu de bois.

– Oh ! ce sera passionnant ! Quel grand enfant, vous faites ! »

Ils s'approchèrent en effet du radiateur, avancèrent leurs pieds tout contre, grosses bottines noires et fins souliers vernis. Dans la pénombre, ils causèrent d'eux-mêmes, disant, elle, à quel point elle était seule, lui, comme il était désorienté, tous deux combien il était merveilleux qu'ils se fussent rencontrés. Quand ils se turent, le salon était plus silencieux qu'un sentier dans la campagne. Aucun bruit ne montait de la rue, sauf le frottement des pneumatiques, le grondement d'un train de marchandises lointain. La pièce était intime, chaude, sûre, isolée du monde et de ses tracas.

Il était pénétré d'une extase qui emportait toute crainte, toute hésitation, et, quand il rentra chez lui, à l'aube, ce ravissement s'était apaisé en une satisfaction sereine et pleine de souvenirs.

CHAPITRE XXIX

L'assurance de posséder l'amitié de Tanis Judique fortifia Babbitt dans l'estime de soi. Au Club Athlétique, il devint hardi. Vergil Gunch gardait le silence, mais les autres, à la table des « Sans-façon », en vinrent à admettre que Babbitt, sans qu'on pût en découvrir la raison, avait « perdu le nord ». Ils discutaient violemment avec lui, et il en tirait vanité, fier et heureux d'assister à son intéressant martyre. Il allait jusqu'à louer Seneca Doane. Le professeur Pumphrey déclara que c'était pousser trop loin la plaisanterie, mais Babbitt répliqua :

« Non, sérieusement, je vous dis que c'est une des plus belles intelligences du pays. Comment ! Lord Wycombe a affirmé que...

– Mais qui diable est ce Lord Wycombe ? protesta Orville Jones. Pourquoi le mettez-vous toujours en avant ? Depuis six semaines, vous n'avez que ce nom-là à la bouche.

– George l'a commandé chez Sears-Rœbuck. On peut se faire envoyer ces grands manitous anglais par la poste, pour deux dollars la pièce, insinua Sidney Finkelstein.

– Ça va bien, mais Lord Wycombe n'en est pas moins un des plus grands cerveaux de la vie politique anglaise. Comme je le disais : Bien entendu, je suis conservateur, mais j'estime un homme comme Senny Doane parce que... »

Vergil Gunch l'interrompit rudement :

« Je me demande si vous êtes si conservateur que ça ? J'estime que je peux mener mes propres affaires sans y introduire des fouines et des rouges comme Doane. »

L'accent farouche de Gunch, la contraction de ses mâchoires déconcertèrent Babbitt, mais il se ressaisit et continua jusqu'à ce qu'ils fussent tous ennuyés, puis irrités et enfin aussi hésitants que Gunch.

Il ne cessait de penser à Tanis. Avec émoi, il se la rappelait sous tous ses aspects. Ses bras se tendaient vers elle :

« Je l'ai trouvée ! J'ai pensé à elle pendant des années et je l'ai enfin trouvée ! »

Il exultait. Il la rencontrait au cinéma, le matin, il allait la voir chez elle à la fin de l'après-midi ou certains soirs, quand il était supposé être aux Élans. Il était au courant de sa situation financière et lui donnait des conseils, lorsqu'elle se lamentait sur son ignorance féminine en ces matières, et vantait sa maîtrise à lui, prouvant d'ailleurs qu'elle s'y connaissait beaucoup mieux que lui en valeurs. Ils avaient des souvenirs d'autrefois qui les faisaient rire. Un jour, ils se disputèrent et il déclara avec fureur qu'elle était aussi « patronne » que sa femme et bien plus gémissante quand il lui manquait d'égards. Mais cela passa vite.

Leur plus beau moment fut une excursion, par un sonore après-midi de décembre, à travers des prairies couvertes de neige jusqu'à la rivière Chaloosa, qui était gelée. Elle avait un air exotique sous une toque d'astrakan et un court manteau de castor ; elle glissait sur la glace en poussant des cris et il la suivait en soufflant, riant et épanoui... Myra Babbitt ne glissait jamais sur la glace.

Il redoutait qu'on le vît avec elle. Il est impossible à Zénith de déjeuner avec la femme d'un voisin sans que ce soit su avant la nuit dans toutes les familles de votre entourage. Mais Tanis avait un tact merveilleux. Si empressée qu'elle pût se montrer avec lui quand ils étaient seuls, elle paraissait grave et indifférente en public, et il espérait qu'on la prendrait pour une cliente. Orville Jones les aperçut une fois sortant d'un cinéma et Babbitt murmura :

« Permettez-moi de vous présenter à madame Judique. Voilà au moins une dame, Orvy, qui sait s'adresser au meilleur agent immobilier. »

Et M. Jones, si à cheval qu'il fût sur les questions de morale, – et de blanchissage à la machine – parut satisfait.

Sa terreur dominante – non à cause d'une tendresse particulière pour elle, mais par habitude de propriétaire – était que sa femme fût instruite de son aventure. Il était certain qu'elle ne savait rien de précis sur Tanis, mais il ne l'était pas moins qu'elle soupçonnait quelque chose. Depuis des années, une démonstration plus affectueuse qu'un simple baiser d'adieu lui était insupportable, et pourtant elle était blessée par tout ralentissement dans l'intérêt qu'il lui témoignait périodiquement, et maintenant il ne lui en montrait plus... il avait plutôt de la répulsion. Il était absolument fidèle... à Tanis. Il était rebuté par l'embonpoint flasque de sa femme, par ses bouffissures et ses bourrelets de chair, par les dessous négligés et fanés qu'elle avait toujours l'intention de mettre au rancart, sans jamais s'y décider. Mais il avait conscience qu'elle, qui avait si longtemps vibré à l'unisson avec lui, sentait ses moindres mouvements de répulsion. À grand effort, lourdement, par des plaisanteries, il essayait de les dissimuler. Il n'y parvenait pas.

Ils eurent une fête de Noël passable. Kenneth Escott était là, soi-disant fiancé à Verona ; Madame Babbitt, larmoyante, l'appelait son second fils. Babbitt était soucieux au sujet de Ted, qui avait cessé de se plaindre de l'Université et dont la docilité était suspecte : le père se demandait ce que préparait son fils, mais n'osait pas l'interroger. Quant à lui, Babbitt, il s'esquiva dans l'après-midi de Noël pour aller offrir son cadeau – un porte-cigarettes en argent – à Tanis. Quand il revint, sa femme lui dit d'un ton innocent :

« Vous êtes sorti pour respirer un peu ?

– Oui, marmotta-t-il, juste un petit tour. »

Après le nouvel an, elle lui annonça un matin :

« Je viens de recevoir des nouvelles de ma sœur, George : elle n'est pas bien. Je devrais peut-être aller passer quelques semaines auprès d'elle. »

Il faut dire que madame Babbitt n'avait pas l'habitude de s'absenter en hiver, sauf en cas d'extrême urgence, et l'été précédent déjà, elle était restée plusieurs semaines loin de chez elle. Babbitt n'était pas non plus un de ces maris « détachables » qui prennent les séparations facilement. Il aimait bien l'avoir près de lui, elle surveillait son linge, ses vêtements, savait comment il aimait que la viande fût cuite, et ses gloussements lui inspiraient de la sécurité. Il ne pouvait pourtant pas lancer, ne fût-ce qu'un hésitant : « Oh ! elle n'a pas si grand besoin de vous, n'est-ce pas ? » Pendant qu'il essayait de prendre un air désolé, et qu'il se sentait observé par sa femme, il était rempli de visions exaltantes de Tanis.

« Croyez-vous que je ferais bien d'y aller ? dit-elle vivement.

– C'est à vous de décider, ma chérie, moi je ne peux pas. »

Elle se détourna avec un soupir ; lui, il avait le front moite. Jusqu'à son départ, quatre jours plus tard, elle fut étonnamment calme, lui d'une affection encombrante. Son train partait à midi : quand il le vit diminuer, une fois parti de la gare, il eut envie de se précipiter chez Tanis.

« Non, par Dieu non, je ne ferai pas ça ! se jura-t-il, je ne la verrai pas d'une semaine. »

Mais à quatre heures, il sonnait chez elle.

Lui qui avait jadis dirigé, ou semblé diriger sa vie pour lui assurer un cours calme, mais actif et sain, fut pendant cette quinzaine emporté dans un flux de désirs et de très mauvais whisky, au milieu des complications de nouvelles connais-

sances, ces nouveaux intimes déchaînés qui demandent bien plus de prévenances que les vieux amis. Tous les matins, il reconnaissait tristement les idioties de la veille au soir. La tête lourde, la langue et les lèvres empestant la fumée de cigarettes, il comptait, pouvant à peine y croire, le nombre de verres qu'il avait bus, et grommelait :

« Il faut que cela cesse ! »

Il avait renoncé à dire :

« Je vais cesser », car, si résolu qu'il fût le matin, il ne pouvait un seul soir résister à la force qui l'entraînait.

Il avait rencontré les amis de Tanis. On l'avait, avec l'ardente hâte des noctambules qui boivent, dansent, s'étourdissent et craignent de rester un moment silencieux, enrôlé dans leur bande qu'ils appelaient « Le Bouquet ». Il les vit pour la première fois après une journée de travail particulièrement dure, et quand il espérait être tranquille avec Tanis et déguster lentement l'admiration de son amie.

Du rez-de-chaussée, il entendit des cris et les sons d'un phonographe. Quand Tanis lui ouvrit la porte, il vit des silhouettes fantastiques se démener dans la fumée des cigarettes. Tables et chaises étaient alignées le long des murs.

« Oh ! n'est-ce pas que c'est épatant ? lui lança-t-elle avec volubilité. Carrie Nork a eu une idée délicieuse. Elle a trouvé que le moment était venu de s'amuser un peu, et elle a téléphoné aux membres du « Bouquet » de se réunir ici. George, je vous présente Carrie. »

Carrie avait l'aspect peu engageant d'une matrone doublée d'une vieille fille. Près de la quarantaine, elle avait des cheveux d'un blond cendré qui ne faisait illusion à personne, et si elle avait la poitrine plate, ses hanches étaient rebondies. Elle accueillit Babbitt en ricanant :

« Salut à notre petit camarade ! Tanis prétend que vous êtes un fameux boute-en-train. »

On comptait évidemment sur lui pour danser avec Carrie, pour faire le petit fou avec elle, et il fit résolument de son mieux. Il l'entraîna à travers la pièce, se heurtant dans les autres couples, dans le radiateur, dans des chaises adroitement disposées comme obstacles. Tout en dansant, il examinait le reste du Bouquet : une jeune femme maigre à l'air important, prétentieux et sarcastique ; une autre dame, dont il ne put jamais bien se souvenir ; trois jouvenceaux trop habillés et légèrement efféminés, – serveurs de soda, ou du moins faits pour ce métier ; un homme du même âge que lui, impassible, content de soi, furieux de la présence de Babbitt.

Quand il se fut acquitté de sa tâche de danseur, Tanis le prit à part et lui demanda :

« Chéri, vous ne voudriez pas me rendre un service ? Je n'ai plus rien à offrir à boire et le Bouquet voudrait arroser cette fête. Est-ce que vous ne pourriez pas faire un saut jusque chez Healey Hanson et nous rapporter quelque chose ?

– Certainement, dit-il, avec un effort pour cacher sa mauvaise humeur.

– Je vais vous dire : je demanderai à Minnie Sonntag de vous accompagner », et elle désignait la jeune femme maigre et sarcastique.

Mademoiselle Sonntag le salua d'un aigre :

« Comment allez-vous, monsieur Babbitt ? Tanis me dit que vous êtes un homme très distingué, et c'est un honneur pour moi d'aller avec vous. Bien entendu, je ne fraie par d'ordinaire avec des gens de votre monde ; aussi ne sais-je comment me comporter dans un milieu si supérieur. »

Et tout le long du chemin jusque chez Healey Hanson, mademoiselle Sonntag continua à parler sur le même ton. À ses brocards, il avait envie de riposter : « Oh ! allez au diable ! » mais il ne put jamais se résoudre à cette sage réplique. L'existence de tout le « Bouquet » lui portait sur les nerfs. Il avait entendu Tanis parler de « cette chère Carrie » et dire : « Min Sonntag... elle est si intelligente, vous serez fou d'elle », mais elles n'avaient jamais eu de réalité pour lui. Il s'était figuré Tanis vivant dans une solitude teintée de rose, occupée à l'attendre, et affranchie de toutes les complications des « Hauteurs Fleuries ».

Quand ils furent de retour, Babbitt eut à supporter les airs protecteurs des jeunes préposés au soda. Leur ton était aussi amical et moelleux que celui de mademoiselle Sonntag était sec et hostile. Ils l'appelaient « Vieux Georgie » et lui criaient : « Allons, vieux frère, venez un peu gigoter »... Des garçons en vestons à martingale, des gamins boutonneux, aussi jeunes que Ted et aussi efféminés que des choristes de music-hall, mais pleins d'ardeur pour danser, pour faire marcher le phono, fumer des cigarettes et se donner des airs avec Tanis. Il s'efforça de faire comme eux, il cria : « Bien travaillé, Pierrot ! » mais la voix lui manquait.

Tanis paraissait goûter fort la société de ces chérubins ; elle se rengorgeait à leurs propos flatteurs et, à la fin de chaque danse, leur accordait un baiser sans importance. Babbitt, pour le moment, la détestait. Il la voyait en pleine maturité, il observait les plis qui marquaient sa gorge grasse, la chair flasque sous le menton : tous ses muscles se détendaient. Entre les danses, elle s'asseyait dans un grand fauteuil, brandissant une cigarette, invitant ses admirateurs en bas âge à venir lui parler. (« Elle se croit une reine épanouie ! » grommelait Babbitt.) Elle susurrait à mademoiselle Sonntag : « N'est-ce pas que mon petit studio est charmant ? » (« Un studio, grand Dieu ! Tout juste un appartement pour vieille fille avec pékinois ! Ah ! que je voudrais être chez moi ! Si je pouvais m'évader maintenant ! »)

Sa vue se troublait pourtant à mesure qu'il s'adonnait au whisky âpre mais fort de Healey Hanson. Il se mit à l'unisson du Bouquet. Il se réjouit de constater que Carrie Nork et Pierrot, le moins inintelligent des jouvenceaux, semblaient le trouver sympathique, et il était d'une extrême importance d'avoir l'avantage sur l'homme mûr et hargneux, un employé de chemin de fer, à ce qu'il avait appris, nommé Fulton Bemis.

La conversation du Bouquet était pleine d'exclamations, de propos colorés et d'allusions à des gens que Babbitt ne connaissait nullement. Ils avaient manifestement très bonne opinion d'eux-mêmes. Ils appartenaient au « Bouquet », groupe de gens avisés et amusants, ils étaient des mondains, des fêtards, habitués de tous les raffinements de Zénith, dancings, cinémas, petites boîtes, et avec une supériorité cynique sur les gens arriérés ou pingres, ils caquetaient :

« Oh ! Pierrot, est-ce que je t'ai raconté ce que m'a dit cet imbécile de caissier quand je suis arrivé en retard hier ? Oh ! c'était ab-so-lu-ment crevant !

– Oh ! mais est-ce que T. D. n'a pas été baba, tout simplement sidéré ? Qu'est-ce que lui a passé Gladys !

– Et ce culot de Bob Biskerstaff essayant de nous emmener chez lui ! Non, mais ce culot ! On ne pourrait rien trouver de mieux... ça, pour du culot, j'appelle ça du culot !

– As-tu remarqué comment dansait Dotty ? Bigre, je crois qu'on ne peut guère aller plus loin. »

On pouvait entendre Babbitt tomber bruyamment d'accord avec la Minnie Sonntag, naguère détestée, sur ce point que les gens qui laissent passer une nuit sans danser aux sons d'un jazz sont des mollusques, de pauvres hères qui manquent d'estomac. Et il rugissait : « Je vous crois ! » quand madame Carrie Nork roucoulait : « Est-ce que vous n'adorez pas vous asseoir par terre ? Ça fait artiste ! » Il commençait à avoir très bonne opi-

nion du Bouquet. Quand il nommait ses amis Sir Gerald Doak, Lord Wycombe, William Washington Eathorne et Chum Frink, il était fier de leur attention pleine de condescendance. Il était si pénétré de l'ambiance joyeuse qu'il voyait sans trop de déplaisir Tanis s'abandonner, la tête sur l'épaule du plus enfantin des jouvenceaux, et lui-même aspirait à tenir dans la sienne la main potelée de Carrie Nork, et ne la lâchait que parce que Tanis avait l'air d'en prendre ombrage.

Quand il rentra chez lui, à deux heures du matin, il était définitivement membre du Bouquet, et toute la semaine suivante, il fut astreint aux conventions extrêmement strictes, aux exigences absorbantes de leur vie de plaisir et de liberté. Il dut participer à leurs réunions, il fut emporté dans leur agitation, quand chacune téléphonait à chacun « qu'elle n'avait pas voulu dire ce qu'elle avait dit en disant cela, et qu'en tout cas, pourquoi Pierrot allait-il répéter partout qu'elle l'avait dit ? »

Jamais famille ne mit tant d'insistance que le Bouquet à s'informer des mouvements des uns et des autres. Tous savaient, ou désiraient impérieusement savoir en détail où chacun des autres avait passé toutes les minutes de la semaine. Babbitt se surprit expliquant à Carrie ou à Fulton Bemis ce qui l'avait empêché de les rejoindre avant dix heures, et s'excusant d'avoir dû dîner avec une relation d'affaires.

Tout membre du Bouquet était tenu de téléphoner à tous les autres au moins une fois par semaine.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé au bout du fil ? » demandaient à Babbitt sur un ton de reproche non seulement Tanis et Carrie, mais encore ses nouveaux « vieux amis » Jennie ou Capitolina et Toots.

Si pendant quelque temps Tanis lui avait paru langoureuse et sentimentale, cette impression s'effaça à la soirée donnée par Carrie Nork. Madame Nork avait une grande maison et un petit époux. Tout le Bouquet était venu chez elle, c'est-à-dire environ

trente-cinq personnes, comme dans les cas de mobilisation générale. Sous le nom de « ce vieux Georgie », Babbitt était maintenant un des piliers du Bouquet, dont le personnel se renouvelait à moitié tous les mois, et lui, qui pouvait se rappeler l'époque préhistorique – il y avait une quinzaine – où madame Absolom n'était pas encore partie pour Indianapolis, ni Mac fâché avec Minnie, était un chef vénérable, à même d'accueillir avec condescendance de nouveaux Pierrot, d'autres Minnie et d'innombrables Gladys.

Chez Carrie, Tanis n'avait pas à remplir le rôle de maîtresse de maison. Pleine de dignité et d'assurance, elle était sereine et ravissante dans sa robe de mousseline de soie noire qu'il avait toujours aimée, et, dans les pièces plus vastes de cet affreux intérieur, Babbitt put s'isoler tranquillement avec elle. Il se repentit de cette première velléité de froideur, se mit à ses pieds et fut heureux de la reconduire chez elle. Le lendemain, il acheta une cravate d'un jaune vif afin de se rajeunir pour elle. Il savait, non sans un peu de mélancolie, qu'il ne pouvait pas se faire beau : il était toujours aussi lourd, avec une tendance à l'embonpoint, mais il dansait, il s'habillait, il babillait, pour être aussi jeune qu'elle, aussi jeune qu'elle paraissait.

Comme tous les convertis, que ce soit à une religion, à l'amour ou au jardinage, s'aperçoivent comme par magie que si, jusque-là, ces marottes leur avaient paru inexistantes, le monde est peuplé de leurs adeptes, Babbitt, dès qu'il fut entraîné à la dissipation, découvrit partout d'agréables occasions de s'y abandonner.

Il envisagea sous un nouveau jour son voisin Sam Doppelbrau. Les Doppelbrau étaient des gens respectables, actifs, prospères, qui avaient pour idéal de bonheur une perpétuelle existence de cabaret. Ce qui dominait dans leur vie, c'étaient les bacchanales suburbaines d'alcool, de tabac, de pétrole et de baisers. Eux et leur bande travaillaient énergiquement toute la semaine et tout ce temps-là songeaient au samedi soir ou, suivant

leur expression, ils « s'enverraient une petite fête », et ladite fête-se prolongeait, de plus en plus bruyante, jusqu'à l'aube du dimanche, pour se terminer en général par une course extrêmement rapide en automobile, vers un but indéterminé.

Un soir que Tanis était au théâtre, Babbitt se trouva plaisantant avec les Doppelbrau, et sur un pied très amical avec des gens que, pendant des années, il avait en son privé dépeints à madame Babbitt comme « une bande infecte de poseurs, avec qui je ne voudrais pas me montrer, quand il n'y aurait plus qu'eux et moi sur la terre ». Ce soir-là, il était rentré d'assez mauvaise humeur et avait flâné devant la porte, écartant à coups de pieds, les morceaux de glace que, telles des empreintes fossiles, avaient laissés là les passants pendant la dernière neige. Howard Littlefield arriva en reniflant :

« Toujours veuf, George ?

– Oui. Il fait encore froid ce soir.

– Quelles nouvelles de votre femme ?

– Très bonnes, mais sa sœur est toujours assez malade.

– Vous devriez venir dîner avec nous ce soir.

– Oh... merci bien. J'ai à sortir. »

Brusquement il ne pouvait supporter l'idée d'entendre Littlefield débiter les statistiques les plus intéressantes sur des problèmes dénués de tout intérêt. Il gratta ses pieds sur le trottoir en grognant.

Sam Doppelbrau parut.

« Bonsoir, Babbitt. Vous travaillez dur ?

– Oui, bon petit exercice.

– Qu'est-ce que vous dites de ce froid ?

– Ça me suffit bien.

– Toujours veuf ?

– Oui, oui.

– Dites-moi, Babbitt, pendant qu'elle n'est pas là… je sais bien que vous ne tenez pas beaucoup à boire, mais ma femme et moi nous serions enchantés si vous vouliez venir un soir. Vous ne croyez pas que vous pourriez, pour une fois, supporter un cocktail ?

– Le supporter ? Jeune homme, je vous parie que personne aux États-Unis ne sait composer un cocktail mieux que le vieil oncle George !

– Hourra ! Voilà qui est parlé ! Écoutez, nous avons quelques amis ce soir à la maison, Louetta Swanson et autres bons vivants, et j'ouvrirai une bouteille de gin d'avant-guerre, puis on dansera sans doute un peu. Pourquoi n'entreriez-vous pas un instant vous amuser, rien que pour faire diversion ?

– Ma foi… à quelle heure ? »

Il était chez Sam Doppelbrau à neuf heures : c'était la troisième fois qu'il y entrait. Vers dix heures, il appelait M. Doppelbrau « Sam, vieux canard… »

À onze heures, ils partirent tous en auto pour l'Auberge de la Vieille Ferme. Babbitt était dans le fond de la voiture avec Louetta Swanson. Naguère, il avait essayé timidement de lui faire la cour. Cette fois, il n'essaya pas, il la lui fit hardiment, et Louetta appuya la tête sur son épaule, lui dit à quel point Eddie était assommant, et fit bon accueil au libertinage décent et expérimenté de Babbitt.

Grâce au « Bouquet » de Tanis, aux Doppelbrau et à d'autres compagnons d'oubli, il n'y eut pas un soir en deux semaines où il ne rentrât chez lui tard et en titubant. Si ses autres facultés étaient obnubilées, il gardait le don de l'automobiliste,

qui reste capable de conduire quand il pourrait à peine marcher, de ralentir aux croisements et d'éviter les autres voitures. Il pénétrait dans la maison en traînant les pieds. Quand Verona et Kenneth Escott étaient encore là, il passait devant eux avec un bonsoir hâtif, affreusement conscient de leurs jeunes regards, et montait vite se coucher. En arrivant dans la maison bien chaude, il se sentait plus « vaseux » qu'il n'avait cru. La tête lui tournait, il n'osait pas s'étendre, et essayait de se débarrasser des fumées de l'alcool dans un bain chaud. Sur le moment, il avait les idées plus claires, mais en circulant dans la salle de bains, il se trompait dans l'appréciation des distances, si bien qu'il faisait tomber toutes les serviettes et butait dans le bol de savon avec un bruit qui devait, à sa grande frayeur, le trahir auprès de ses enfants. Frissonnant dans son peignoir, il essayait de lire le journal du soir. Il pouvait suivre tous les mots et croyait comprendre le sens des articles, mais la minute d'après, il n'aurait su dire ce qu'il avait lu. Une fois dans son lit, son cerveau tournoyait et il se redressait bien vite dans un effort pour se ressaisir. Enfin il réussissait à rester étendu paisiblement, ayant seulement un peu mal au cœur, quelques étourdissements et surtout grand-honte. Avoir à cacher son état à ses propres enfants ! Avoir dansé et poussé des cris avec des gens qu'il méprisait ! Avoir dit des bêtises, chanté des chansons imbéciles et essayé d'embrasser des femmes toquées ! Il se rappelait, ayant peine à le croire, que par sa bruyante familiarité avec eux, il s'était exposé à subir celle de jeunes garçons qu'il aurait chassés à coups de pied de son bureau ; qu'en dansant avec trop de fougue, il s'était attiré des rebuffades de femmes tarées, sur le retour. Et comme ces idées lui revenaient implacablement, il grogna :

« Je me dégoûte ! Dieu, que je me dégoûte ! »

Mais il conclut avec rage :

« C'est fini, en voilà assez, j'en ai par-dessus la tête. »

Il y était encore plus décidé le lendemain matin, quand, au petit déjeuner, il essaya de se montrer grave et paternel avec ses filles. Vers midi, il en était déjà moins sûr. Il ne niait pas qu'il eût été stupide, il le voyait presque aussi nettement qu'à minuit, mais tout, protestait-il, valait mieux que de retomber dans une existence d'ardeur stérile. À quatre heures, il éprouva le besoin de boire. Il avait maintenant un flacon de whisky dans son tiroir, et, après deux minutes de lutte, il but sa dose. Quand il en eut pris trois autres, il commença à considérer le Bouquet comme un groupe d'amis chers et amusants, à six heures il était avec eux… et toute l'histoire était à recommencer.

Sa tête lui faisait un peu moins mal chaque matin. Une tête qui portait mal la boisson avait été jusque-là sa sauvegarde, mais elle tombait en ruine. Maintenant, il pouvait être ivre à l'aube sans se sentir la conscience – ni l'estomac – trop malades quand il se réveillait à huit heures. Aucun regret, aucun désir d'échapper à l'effort nécessaire pour rester à la hauteur de la rude gaieté du Bouquet n'égalait le sentiment d'infériorité qu'il éprouvait quand il n'y avait pas réussi. Être le plus « enragé » de tous était aujourd'hui sa plus haute ambition, comme autrefois de gagner le plus d'argent, d'exceller au golf, à conduire une auto, à prononcer un discours, ou de pénétrer dans le monde des Mac Kelvey. Mais il lui arrivait d'échouer.

Il s'aperçut que Pierrot et les autres jouvenceaux trouvaient le Bouquet trop austèrement correct et la Carrie, qui se contentait d'accorder quelques baisers derrière les portes, trop résolument monogame. Comme Babbitt s'évadait des « Hauteurs Fleuries » pour retrouver le Bouquet, ces jeunes galants échappaient aux convenances du Bouquet pour faire des fugues avec de jeunes femmes faciles qu'il recrutaient dans les grands magasins ou les vestiaires d'hôtels. Une fois, Babbitt se risqua à les accompagner. Il y avait une automobile, une bouteille de whisky et, pour lui, une caissière grognon et criarde de chez Parcher et Stein. Assis à côté d'elle, il s'ennuyait. On comptait sans doute sur lui pour la mettre en train, mais quand elle lui eut lancé :

« Hé ! dis donc, quand tu auras fini de m'écraser, gros sac à poux ? » il ne sut trop que répliquer. Ils s'installèrent dans l'arrière-boutique d'un « saloon » ; Babbitt avait mal à la tête, était ahuri par leur argot nouveau pour lui, les regardait avec indulgence, avait envie de rentrer chez lui et but un verre... pas mal de verres.

Deux jours après, Fulton Bemis, le hargneux doyen du Bouguet, prit Babbitt à part et lui dit :

« Écoutez, ça ne me regarde pas, et Dieu sait que je bois bien ma part, mais est-ce que vous ne croyez pas que vous feriez bien de vous surveiller ? Vous êtes un de ces types emballés qui dépassent toujours la mesure. Vous rendez-vous compte que vous vous enfilez l'alcool à toute allure et que vous fumez cigarette sur cigarette ? Vous feriez pas mal de vous arrêtez un peu. »

Babbitt, les larmes aux yeux, déclara que ce bon vieux Fuit était un ange, que, oui, il allait certainement se calmer, sur quoi il alluma une cigarette, avala une rasade, et se disputa violemment avec Tanis parce qu'elle le surprit à serrer Carrie Nork de trop près.

Le lendemain matin, il fut furieux contre lui-même à la pensée qu'il était tombé assez bas pour qu'un bonhomme de quinzième ordre comme Fulton Bemis osât lui faire des remontrances. Il s'aperçut que, puisqu'il faisait des avances à la première venue, Tanis n'était plus son unique et pure divinité, et il se demanda si elle avait jamais été pour lui autre chose qu'une femme quelconque. Et si Bemis lui avait parlé, était-ce donc que d'autres potinaient sur lui ? Ce jour-là, il observa d'un air soupçonneux les membres du Club Athlétique. Il lui sembla qu'ils étaient gênés. Alors, ils avaient fait des remarques sur lui ? Cela le fâcha et le rendit agressif. Il ne se contenta pas de défendre Seneca Doane, il se moqua en outre de l'Y. M. C. A. Virgil Gunch lui répondit assez sèchement.

À la suite de quoi Babbitt ne fut plus mécontent, mais inquiet. Il n'alla pas au prochain déjeuner des Boosters, mais courut se cacher dans un restaurant bon marché, et, tout en mâchant ses sandwiches au jambon et à l'œuf et en avalant son café, dans une tasse qu'il posait sur le bras de son fauteuil, il se faisait du mauvais sang.

Quatre jours après – c'était une des meilleures parties organisées par le Bouquet, – Babbitt les conduisit dans sa voiture à la patinoire installée sur la rivière Chaloosa. Après un dégel, les rues s'étaient couvertes de verglas. Dans ces larges et interminables voies, le vent soufflait entre des rangées de maisons en bois, et tout le quartier de Bellevue ressemblait à une ville frontière. Même avec des chaînes d'enrayage à ses quatre roues, Babbitt avait peur de déraper et, en arrivant à une longue descente, il avança à tours de roue, ses deux freins serrés. Une voiture, moins prudemment menée, déboucha d'une rue transversale, dérapa et faillit les heurter de son pare-chocs arrière. Heureux de l'avoir échappé belle, le Bouquet – Tanis, Minnie Sonntag, Pierrot, Fulton Bemis – cria : « Ô bébé ! » en faisant des signes de la main à l'autre chauffeur très anxieux. Alors Babbitt vit le professeur Pumphrey qui, à pied, grimpait péniblement la côte, en fixant ses yeux de hibou sur la bande joyeuse. Il était sûr que Pumphrey l'avait reconnu et avait vu Tanis l'embrasser en criant : « Quel merveilleux chauffeur vous êtes ! »

Au déjeuner, le lendemain, il tâta Pumphrey en disant :

« Je suis sorti hier soir avec mon frère et des amis à lui. Bon Dieu, quelles routes ! Ça glissait comme du verre. Il me semble que je vous ai vu grimpant la côte de l'avenue de Bellevue.

– Non, je n'y étais pas... je ne vous ai pas vu », dit précipitamment Pumphrey, un peu comme un coupable.

Deux jours plus tard, Babbitt emmena Tanis déjeuner à l'hôtel Thornleigh. Après avoir paru très satisfaite de l'attendre chez elle, elle avait commencé à laisser entendre, avec des sourires mélancoliques, qu'il n'avait pas une très haute opinion d'elle puisqu'il ne la présentait jamais à aucun de ses amis et qu'il ne voulait pas se montrer avec elle, excepté au cinéma. Il songea à l'emmener à « l'annexe pour dames » du Club Athlétique, mais c'était trop dangereux. Il faudrait faire des présentations et, oh… les gens pourraient se méprendre… bref, il transigea pour le Thornleigh.

Elle était particulièrement élégante, tout en noir : petit tricorne noir, veste de caracul large et flottante, et robe de velours noir austère à col montant, à une époque où la plupart des costumes de ville ressemblaient à des robes du soir. Peut-être même était-elle trop chic. Tout le monde, dans le restaurant chêne et or du Thornleigh, avait les yeux fixés sur elle pendant que Babbitt la suivait vers une table. Il espérait, un peu gêné, que le maître d'hôtel leur donnerait une place discrète derrière un pilier, mais on les installa dans la travée centrale… Tanis ne semblait pas faire attention à ses admirateurs, elle sourit à Babbitt avec un : « Oh ! c'est délicieux. Quel ravissant orchestre ! » plein d'enthousiasme. Babbitt eut quelque peine à en montrer autant car, à deux tables de la sienne, il voyait Vergil Gunch. Tout le temps du repas, celui-ci les observa, pendant que Babbitt guettait celui qui l'épiait et, d'un air lugubre, faisait effort pour ne pas troubler la gaieté de Tanis.

« J'avais flairé une vraie fête pour aujourd'hui, s'écria-t-elle. J'adore le Thornleigh, pas vous ? C'est si vivant, et en même temps si… si raffiné. »

Il bavarda sur l'hôtel, sur le service et la nourriture, sur les gens qu'il reconnaissait, sur tous, excepté sur Vergil Gunch. Il semblait qu'il n'y eût à parler de rien d'autre. Il souriait consciencieusement à ses timides plaisanteries, reconnaissait avec elle « qu'il était difficile de s'entendre avec Minnie Sonntag », et

que le jeune Pierrot « n’était qu’un petit sot, un paresseux, vraiment bon à rien ». Mais lui-même ne trouvait rien à dire. Il songea à lui faire part de ses inquiétudes au sujet de Gunch, mais :

« Oh ! grand Dieu, ce serait trop compliqué de lui raconter toute l’histoire et d’entrer dans des explications sur Verg et sur tout le reste. »

Il fut soulagé quand il eut mis Tanis dans son tramway, et il se montra plein d’entrain dans les occupations familières de son bureau.

À quatre heures, Vergil Gunch vint lui rendre visite.

Babbitt était nerveux, mais Gunch commença sur un ton cordial :

« Comment va, mon bon ? Dites-moi, quelques-uns d’entre nous ont formé un projet, auquel nous aimerions bien vous voir vous associer.

– Très bien, Verg, allez-y.

– Vous savez comme, pendant la guerre, nous avions carrément remis à sa place l’élément indésirable, les Rouges et les délégués ambulants, et les simples grincheux, et nous avons continué un bon moment après la guerre, mais les gens oublient le danger, ce qui donne à ces animaux-là, le moyen de recommencer leur travail souterrain, et surtout à tous ces socialistes de salons. Eh bien, il appartient aux gens qui ont des idées saines de faire un effort sérieux pour démolir ces gaillards-là. Quelqu’un qui revient de l’Est a organisé une société, appelée « la Ligue des Bons Citoyens », précisément dans ce but. Sans doute la Chambre de commerce et la Légion américaine, etc., font de bonne besogne en maintenant en selle les gens comme il faut, mais elles s’occupent de tant d’autres choses qu’elles ne peuvent pas se consacrer suffisamment à cet unique problème. La Ligue des Bons Citoyens – la L. B. C. – s’y attachera exclusi-

vement. Oh ! la L. B. C. devra avoir ostensiblement d'autres buts – par exemple ici, à Zénith, elle devrait soutenir le projet d'agrandissement du parc, et le comité de l'Urbanisme – et puis elle devrait aussi avoir son côté mondain, puisqu'elle grouperait les gens les plus distingués, donner des bals et ainsi de suite, car une des meilleures façons de mettre l'éteignoir sur les coquins, c'est d'appliquer le boycottage mondain aux gens assez haut placés pour qu'on ne puisse les atteindre autrement. Et puis, si cela ne suffit pas, la L. B. C. pourra finalement faire circuler une petite délégation pour informer ceux qui ne tiendraient pas leur langue qu'ils aient à observer les convenances et à cesser de parler si librement à tort et à travers. Est-ce qu'il ne semble pas que cette organisation pourrait faire de bonne besogne ? Nous avons déjà avec nous quelques-uns des plus gros bonnets de la ville, et naturellement nous voudrions vous inscrire sur notre liste. Qu'en dites-vous ? »

Babbitt était mal à son aise. Il sentait qu'on voulait lui imposer de nouveau toutes les contraintes dont il avait, si vaguement mais si désespérément, cherché à se débarrasser. Il hasarda :

« Vous viseriez surtout, je suppose, des gens comme Seneca Doane et vous tâcheriez de les...

– Vous pouvez le dire ! Écoutez, mon vieux Georgie : je n'ai jamais cru une minute que c'était sérieux quand, au Club, vous défendiez Doane et les grévistes, etc. Je savais bien que vous vouliez simplement faire marcher de pauvres niais comme Sid Finkelstein... Du moins j'espère fermement que vous plaisantiez.

– Oh ! bien sûr... sans doute, on pourrait dire... »

Babbitt sentait à quel point il manquait de conviction, et voyait fixé sur lui l'œil grave et implacable de Gunch.

« Mon Dieu, vous connaissez mes opinions. Je ne suis pas un agitateur socialiste : je suis un homme d'affaires, en tout et pour tout. Mais... mais à parler franc, je ne crois pas que Doane ait de si mauvaises intentions, et il ne faut pas oublier que c'est un très vieil ami à moi.

– George, quand on en arrive à la lutte entre, d'une part, l'honnêteté et la sécurité de nos foyers, et d'autre part, la ruine, et toutes ces sales bêtes qui complotent pour tout renverser, on doit renoncer même aux vieilles amitiés. « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. »

– Ou... oui, peut-être...

– Qu'en dites-vous ? Vous allez vous mettre avec nous de la Ligue des Bons Citoyens ?

– Il faut que je réfléchisse, Verg.

– Très bien, comme vous voudrez. »

Babbitt était soulagé de s'en tirer si facilement, mais Gunch poursuivit :

« George, je ne sais pas ce qui vous est arrivé, et aucun de nous ne le sait, pourtant nous en avons beaucoup parlé. Nous nous sommes figuré quelque temps que vous étiez bouleversé par le malheur du pauvre Riesling, et nous vous pardonnions toutes les folies que vous disiez, mais ça, c'est de l'histoire ancienne maintenant, et nous ne pouvons pas découvrir ce qui s'est passé en vous. Personnellement je vous ai toujours défendu, mais je dois dire que ça commence à être trop fort pour moi. Tous les camarades du Club Athlétique et des Boosters sont désolés de la façon dont vous faites résolument de la propagande pour Doane et sa bande de fous furieux, dont vous parlez de libéralisme – cette niaiserie – et dont vous prétendez même que ce fichu prêcheur, cet Ingram, n'est pas un professionnel de l'union libre. Sans compter votre conduite personnelle ! Joe Pumphrey dit qu'il vous a vu l'autre soir avec toute une troupe

de filles, – tous ronds comme des petits pois – et voilà qu'aujourd'hui vous arrivez au Thornleigh avec une personne... mon Dieu, peut-être très bien, c'est probablement une parfaite femme du monde, mais, tout de même, c'était une invitée bien voyante pour un homme dont la femme est absente en ce moment. Ça paraissait un peu choquant. Que diable vous a-t-il pris, George ?

– Ce qui me frappe, c'est que quantité de gens en savent plus sur ma vie privée que moi-même.

– N'allez pas m'en vouloir surtout parce que je viens tout droit, en ami, vous dire ce que je pense, au lieu de potiner, derrière votre dos, comme tant d'autres. Je vous assure, George, vous avez une situation dans le monde, et on attend de vous une conduite en rapport avec elle. Et puis... alors vous réfléchirez, n'est-ce pas, à cette question de la Ligue des Bons Citoyens ? Je vous reverrai à ce sujet-là. »

Il était parti.

Ce soir-là, Babbitt dîna seul. Il aperçut tout le clan des « Honnêtes Gens » qui l'épiait à travers les vitres du restaurant. La peur était assise à son côté, et il se dit que ce soir, il n'irait pas chez Tanis... et en effet, il n'y alla pas... avant onze heures.

CHAPITRE XXX

L'été précédent, les lettres de madame Babbitt pétillaient du désir de rentrer à Zénith. Cette fois, elles ne parlaient pas de retour, mais un mélancolique « Je pense que tout marche bien sans moi », glissé au milieu de ses mornes considérations sur le temps et sur la maladie, faisait sentir à Babbitt qu'il ne l'avait pas engagée à revenir de façon bien pressante. Il s'en inquiéta : « Si elle était ici et si je continuais à faire la fête comme ces temps derniers, elle en aurait une attaque. Il faut que je me ressaisisse. Il faut que j'apprenne à m'amuser sans me rendre ridicule, et c'est possible, si les gens comme Verg Gunch veulent bien me ficher la paix et si Myra reste là-bas. Mais... la pauvre petite, elle a l'air de se sentir bien seule. Seigneur, je ne veux pas lui faire de peine ! »

Et sous cette impulsion, il lui écrivit qu'elle leur manquait beaucoup, et dans sa lettre suivante, tout heureuse, elle annonçait son retour.

Il se persuada qu'il avait hâte de la voir. Il acheta des roses, commanda des pigeons pour le dîner, fit laver et astiquer l'automobile. Pendant le trajet avec elle, en revenant de la gare, il se montra à la hauteur en relatant les succès de Ted au basket-ball à l'Université, mais avant d'avoir atteint les « Hauteurs Fleuries », ils n'avaient plus rien à se dire, déjà il sentait toute l'insignifiance de sa femme et se demandait s'il pourrait rester un bon mari et pourtant s'esquiver ce soir pour aller passer une heure avec le Bouquet. Dès qu'il eut rentré la voiture au garage, il se précipita au premier, pour y retrouver la tiédeur familière de Myra, parfumée au talc, et cria :

« Puis-je vous aider à défaire votre valise ?

– Merci, je peux très bien. »

Lentement, elle se tourna vers lui, un mince carton à la main, et lentement elle lui dit :

« Je vous ai apporté un petit cadeau, un étui à cigares tout simplement. Je ne sais si ça vous fera plaisir… »

C'était la pauvre fille délaissée, la brune Myra Thompson à l'air suppliant, qu'il avait épousée, et il en pleurait presque de compassion en l'embrassant et en s'écriant :

« Ô mon amour, mon amour, si ça me fera *plaisir*, mais bien sûr ! Je suis très flatté que vous y ayez pensé, et j'en avais justement grand besoin. »

Il se demandait ce qu'il ferait de l'étui qu'il avait acheté huit jours plus tôt.

« Et vous êtes vraiment content de me voir revenue ?

– Mais, mon pauvre petit, quels tourments vous êtes-vous donc faits ?

– C'est que je n'avais pas l'air de vous manquer beaucoup. »

Quand il eut épuisé sa provision de mensonges, ils étaient solidement rattachés l'un à l'autre. À dix heures ce soir-là, il paraissait invraisemblable qu'elle se fût jamais absentée. Il n'y avait qu'une différence : la difficulté de rester un mari respectable, un mari des « Hauteurs Fleuries » et de voir pourtant Tanis et le Bouquet fréquemment. Il avait promis à Tanis de lui téléphoner ce soir-là, et maintenant c'était d'une impossibilité dramatique. Il rôdait autour du téléphone, avançant instinctivement une main pour prendre l'appareil, mais n'osant jamais s'y risquer. Il ne pouvait pas non plus trouver un prétexte pour filer jusque chez le pharmacien de Smith Street où il y avait un téléphone automatique. Il était accablé de sa responsabilité mais finit par s'en débarrasser avec cette réflexion :

« Pourquoi diable m'agiter tellement parce que je ne peux pas téléphoner à Tanis ? Elle peut se passer de moi. Je ne lui dois rien. C'est une charmante femme, mais je lui ai donné tout autant qu'elle m'a accordé... Ah ! le diable emporte ces sacrées femmes et toutes les complications dans lesquelles elles vous entraînent ! »

Pendant huit jours, il fut plein d'attentions pour sa femme, l'emmenant au théâtre, dîner chez les Littlefield, puis les ruses et artifices recommencèrent, et il passa au moins deux soirées par semaine avec le Bouquet. Il feignait d'aller aux réunions des Élans ou aux séances de quelque comité, mais il se donnait de moins en moins la peine de trouver des excuses plausibles et elle affectait de moins en moins de les croire. Elle savait, il en était certain, qu'il faisait partie de ce que les « Hauteurs Fleuries » appelaient « une bande de fêtards », mais ni l'un ni l'autre ne l'avouait. Dans la géographie matrimoniale, il y a aussi loin de la première reconnaissance muette d'une rupture à son acceptation, qu'il y a loin de la première foi naïve au premier doute.

Quand il commença à s'en aller à la dérive, il se mit aussi à voir en Myra un être humain, à l'aimer ou à la détester, au lieu de la supporter, comme un meuble quelconque qu'on peut déplacer, et il se prit de compassion pour ces rapports de mari et femme qui, en vingt-cinq ans de vie conjugale, étaient devenus une entité réelle et indépendante. Il se remémora leurs moments les plus brillants : les vacances d'été dans les prairies de la Virginie, au pied du mur bleu des montagnes ; leur voyage en auto dans l'Ohio et la visite de Cleveland, de Cincinnati et de Colomb ; la naissance de Verona ; la construction de cette nouvelle maison, combinée pour leur assurer le confort d'une vieillesse heureuse – il avait dit, avec assez de mauvais goût, que ce pourrait bien être la dernière demeure qu'ils auraient jamais l'un et l'autre. Pourtant ses souvenirs les plus attendrissants de ces chers moments ne l'empêchèrent pas de lancer au dîner :

« Je vais sortir pour quelques heures, inutile de m'attendre. »

Il n'osait plus rentrer chez lui ivre, et tout en se réjouissant de ce retour à une haute moralité, tout en parlant gravement à Pierrot et à Fulton Bemis de leurs excès de boisson, il se hérissait contre les blâmes informulés de Myra, et se disait, en boudant, « qu'un homme ne peut pas apprendre à se diriger s'il est sans cesse régenté par un tas de femmes ».

Il ne se demandait plus si Tanis n'était pas un peu fatigante et sentimentale. En opposition avec la douce Myra, il la trouvait légère, aérienne, rayonnante, génie du feu se penchant tendrement sur le foyer, et quelque pitié qu'il eût pour sa femme, il aspirait à être avec Tanis.

Puis madame Babbitt déchira l'honnête manteau de son infortune, et le mâle, stupéfié, découvrit qu'elle faisait toute seule sa petite révolte.

Ils étaient assis, un soir, devant la cheminée sans feu.

« Georgie, dit-elle, vous ne m'avez pas encore donné le relevé de vos dépenses de ménage pendant mon absence.

– Non, je n'ai pas encore fait le compte. »

Puis, d'un ton très affable :

« Il faut, parbleu, tâcher de réduire nos dépenses cette année.

– Oh ! oui, certainement. Je ne sais pas où passe tout l'argent : je m'applique à faire des économies, mais on dirait qu'il s'évapore.

– Je ne devrais sans doute pas dépenser tant pour mes cigares. Je crois que je vais supprimer ça, peut-être même cesser complètement de fumer. Je pensais l'autre jour à une bonne

manière d'y parvenir : me mettre à ces cigares de cubèbe, qui me dégoûteraient certainement.

– Oh ! je le voudrais tant ! Ce n'est pas pour la dépense, mais sérieusement, Georgie, c'est si mauvais pour vous de tant fumer. Est-ce que vous ne croyez pas que vous pourriez réduire la quantité ? Et puis, George... je remarque maintenant, quand vous rentrez de ces loges et autres réunions, que quelquefois vous sentez le whisky. Mon chéri, ce qui me préoccupe, vous le savez, ce n'est pas tellement la question morale, mais vous avez l'estomac délicat et vous ne pouvez pas supporter de tant boire.

– L'estomac délicat, sacrebleu ! Je crois que je porte l'alcool aussi bien que la plupart des camarades.

– Enfin, je trouve que vous devriez faire attention. Voyez-vous, mon chéri, je ne veux pas que vous tombiez malade.

– Malade ! la bonne blague ! Je ne suis plus un bébé. Je ne vais pas tomber malade, j'imagine, parce qu'une fois par semaine peut-être, je vide ma petite fiole. Voilà l'embêtement avec les femmes : elles exagèrent toujours tellement !

– George, vous ne devriez pas parler sur ce ton, il me semble, quand je ne dis rien que dans votre intérêt.

– Je le sais fichtre bien, mais, de par tous les diables, c'est la scie avec vous autres ! Vous passez votre temps à critiquer, à faire des observations, à soulever des questions, et ensuite vous dites : « C'est pour votre bien ! »

– Vraiment, George, vous me parlez d'une façon... vous me répondez avec rudesse...

– Voyons, je n'ai pas voulu être désagréable, mais bon Dieu, vous me traitez comme si j'étais un gosse du jardin d'enfants, comme si je ne pouvais pas siffler une petite fiole sans faire venir l'ambulance de Sainte-Marie ! Vous devez avoir une belle idée de moi !

– Oh ! ce n’est pas cela, mais simplement... je ne veux pas vous voir malade et... Oh ! mon Dieu, je ne me doutais pas qu’il était si tard ! N’oubliez pas de me donner ces comptes du ménage pendant mon absence.

– Mais, tonnerre, à quoi bon se donner la peine de les faire maintenant ? Passons-les tout bonnement sous silence pour cette période-là.

– Comment, George Babbitt, pas une année depuis que nous sommes mariés nous n’avons manqué de tenir un compte exact du moindre centime que nous avons dépensé !

– Non, et c’est peut-être bien notre tort.

– Au nom du Ciel, que voulez-vous dire ?

– Oh ! je ne veux rien dire, seulement... je suis parfois terriblement las et écœuré de toute cette routine, comptes au bureau et dépenses de la maison, de tant d’histoires et d’embarras, et de chichis, et j’en ai assez de m’user à me tourmenter sur un tas de bêtises qui ne signifient absolument rien, de prendre tant de précautions et de... Dieu de Dieu, pour quoi me croyez-vous donc fait ? J’aurais pu être un rudement bon orateur, et ici je m’agite, je me fais de la bile...

– Et moi, est-ce que vous vous figurez que je ne suis jamais lasse de trimer ? Cela m’assomme tellement de commander trois repas par jour, trois cent soixante-cinq jours par an, et de m’abîmer les yeux avec cette odieuse machine à coudre, et de surveiller votre garde-robe, et celles de Rone et de Ted et de Tinka, de m’occuper du blanchissage et du raccommodage, d’aller faire le marché et de rapporter mon panier moi-même, pour ne pas avoir à payer le livreur... *et tout le reste !*

– Hé, mon Dieu – avec un certain étonnement – c’est bien possible. Mais moi, il faut que je sois au bureau tous les jours que Dieu fait, tandis que vous pouvez sortir tous les après-midi,

voir du monde, faire des visites, et tout ce qui vous passe par la tête.

– Oui, et cela me fait une belle jambe ! Parler sans cesse des mêmes choses avec les mêmes personnes, tandis que vous voyez à votre bureau une masse de gens intéressants.

– Intéressants ! De vieilles toquées qui veulent savoir pourquoi je n'ai pas loué leurs précieuses maisons environ sept fois leur valeur, et des tas de vieux grincheux qui m'empoisonnent la vie de leurs réclamations s'ils ne reçoivent leurs loyers jusqu'au dernier *cent* le 2 du mois. Ah ! oui, intéressants ! À peu près autant que la petite vérole !

– George, je ne veux pas entendre crier après moi de cette façon-là.

– C'est qu'aussi ça m'exaspère, cette idée que se font les femmes : elles se figurent qu'un homme n'a rien à faire qu'à rester dans son fauteuil et à roucouler avec une foule de belles dames en leur faisant de l'œil.

– Je me doute bien que vous trouvez moyen de les aguicher quand elles viennent vous voir.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? Que je cours après les jupons ?

– J'espère bien que non, à votre âge !

– Oh ! écoutez-moi bien. Vous ne me croirez peut-être pas... Naturellement vous ne voyez que le bon gros Georgie Babbitt. Parbleu, un homme bien commode dans une maison : il garnit la chaudière quand le chauffeur ne vient pas et il paie les notes, mais quel affreux bonnet de nuit ! Eh bien... vous me croirez si vous voulez, il y a des femmes qui ne trouvent pas que George Babbitt soit un si fâcheux compagnon ! Il ne leur paraît pas si vilain, en tout cas pas au point de leur répugner, il a un

assez bon répertoire d'histoires, et certaines danseuses même estiment qu'il a une façon de les tenir joliment...

– Oui, dit-elle lentement, je ne doute pas que, quand je suis absente, vous ne sachiez trouver des gens qui vous apprécient à votre valeur...

– Je veux simplement dire... – Il protestait, allait nier, mais sa colère l'entraîna à une demi-franchise. – Pour sûr que j'en trouve, et des quantités, et de rudement charmants, qui ne me considèrent pas comme un gosse qui a un mauvais estomac !

– C'est exactement ce que je disais ! ! Vous avez le droit de courir partout, avec qui vous voulez, et moi, je suis supposée rester ici à vous attendre. Vous avez l'occasion de vous instruire, de vous cultiver de toutes les façons, et moi je reste à la maison...

– Mais, Seigneur tout-puissant, rien ne vous empêche de lire, n'est-ce pas, de suivre des conférences et autres blagues du même genre ?

– George, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas que vous me parliez sur ce ton-là ! Je ne sais pas ce qui vous prend. Vous ne me traitiez jamais avec cette violence.

– Je n'ai pas voulu vous secouer, mais bon Dieu, ça me fait mal d'être attrapé parce que vous n'êtes pas à la page.

– Je vais m'y mettre. Voulez-vous m'y aider ?

– Certainement ! Tout ce que je pourrai faire pour vous aider à vous mettre au courant... entièrement à votre service. Signé : G. F. Babbitt.

– Alors, très bien, je désire que vous veniez avec moi, dimanche prochain, dans l'après-midi, à la réunion de « La Pensée Nouvelle » de madame Mudge.

– De madame... quoi ?

– Madame Opal Emerson Mudge, conférencière de la « Ligue Américaine de la Pensée Nouvelle ». Elle parlera sur « *La culture de l'Esprit du Soleil* » devant la « Ligue de la Haute Illumination » à l'hôtel Thornleigh.

– Ah ! bigre. La Pensée Nouvelle !... la pensée en hachis avec un œuf poché... La culture de... On dirait une devinette ! Fameux sujet de sermon à aller écouter pour une bonne presbytérienne, quand on a le docteur Drew !

– Le Révérend Drew est très savant, très bon orateur, et tout ce que vous voudrez, mais il n'a pas ce que madame Mudge appelle le « ferment intérieur » ; il n'a aucune inspiration pour « l'Ère Nouvelle ». Les femmes maintenant ont besoin d'inspiration. Aussi je veux que vous veniez avec moi, comme vous l'avez promis. »

La section de Zénith de la « Ligue de la Haute Illumination » se réunissait dans la petite salle de danse de l'hôtel Thornleigh, pièce très élégante avec ses murs vert d'eau, ornés de guirlandes roses en pâtisserie, son parquet à losanges en beau bois et ses chaises dorées ultra-légères. Là étaient rassemblés soixante-cinq femmes et dix hommes. La plupart de ces derniers, lourdement affalés sur leur siège, s'y tortillaient, tandis que les femmes restaient droites et attentives, mais deux d'entre eux, corpulents, le cou rouge, affichaient une dévotion aussi respectueuse que leurs épouses. C'étaient des entrepreneurs nouveaux riches qui, s'étant offert des maisons, des autos, des tableaux et de belles manières, venaient là acheter une philosophie raffinée et toute faite au rayon de confection. Ils avaient tiré à pile ou face : acquerraient-ils la Pensée Nouvelle, la Science Chrétienne ou un bon modèle courant de doctrine épiscopale, suivant la haute Église ?

Au physique, madame Opal Emerson Mudge était assez loin d'avoir l'allure d'une prophétesse. Bâtie comme un poney, toute ronde, elle avait une figure de pékinois hautain, avec un bout de nez, et des bras si courts que, malgré les efforts les plus

violents, elle ne réussissait pas, tandis qu'elle attendait, assise sur l'estrade, à croiser les mains devant sa poitrine. Avec sa robe de taffetas et velours verts, son triple rang de fausses perles et un grand face-à-main dansant au bout d'un ruban noir, elle était de l'élégance la plus recherchée.

Madame Mudge fut présentée par la présidente de la Ligue de la Haute Illumination, jeune femme vieillotte, à la voix troublante, qui portait des guêtres blanches et la moustache.

« Madame Mudge, dit-elle, allait exposer clairement aux intelligences les plus simples, le moyen de cultiver l'Esprit du Soleil, et ceux qui avaient l'intention de le mettre en pratique, feraient bien de recueillir précieusement les paroles de madame Mudge, parce que Zénith même – et tout le monde savait que Zénith était à l'avant-garde du progrès spirituel de la Pensée Nouvelle – n'avait pas souvent l'occasion de se grouper aux pieds d'une Optimiste inspirée et d'une Voyante métaphysicienne comme madame Opal Emerson Mudge, qui avait vécu la Vie de l'Utilité la plus vaste dans la Concentration, et trouvé dans le Silence ces secrets du Contrôle mental et cette Clef intérieure qui allaient accomplir une transformation immédiate et assurer Paix, Puissance et Prospérité aux nations malheureuses. Ainsi donc, ses amies voudraient-elles, pour cette précieuse heure enrichie de pierreries, oublier les Illusions du Semble-Réel et, dans l'accomplissement de la Vérité profonde, passer avec madame Opal Emerson Mudge dans le Royaume Magnifique ? »

Si madame Mudge était un peu trop potelée pour une prophétesse, yogi, voyante ou initiée, du moins sa voix avait-elle exactement le ton professionnel. Elle était nuancée et optimiste, d'un calme imposant, et coulait sans arrêt, sans une virgule, au point que Babbitt en fut hypnotisé. Son mot favori était « toujours » – qu'elle prononçait « toujou » et son principal geste, une bénédiction pontificale, mais bien femme du monde, avec deux doigts raides.

Elle expliqua la question de la Saturation Spirituelle :

« Il y a ceux... »

Elle donna à ce mot « ceux » une douceur traînante, qui en faisait un appel délicat et lointain, en mineur. Il blâmait pudiquement les maris agités, tout en leur apportant un message de guérison.

« Il y a ceux qui ont vu le bord et l'apparence extérieure du Logos, il y a ceux qui ont eu une lueur et se sont emparés avec enthousiasme de quelque fragment ou portion du Logos, il y a ceux qui ainsi fouettés mais non pénétrés et radioactivés par la Dynamis vont toujou de-ci, de-là affirmant qu'ils possèdent le Logos et le Métaphysicos et sont possédés par eux, mais je vous apporte cette parole, je développe ce concept que ceux qui ne sont pas arrivés au but n'ont même pas commencé et que sainteté en son essence définitive est toujou toujou toujou santé... »

Cela prouvait que l'Essence de l'Esprit Solaire était la Vérité mais que son Aura et son Émanation étaient l'Allégresse :

« Abordez toujou le jour avec le rire de l'aube, avec l'enthousiasme de l'initié qui se rend compte que tous travaillent ensemble à faire tourner la roue et qui répond par une heureuse Affirmation aux critiques des Âmes aigries des destructeurs... »

Cela continua ainsi pendant une heure sept minutes environ.

À la fin, madame Mudge parla avec plus de vigueur et de ponctuation :

« Permettez-moi maintenant de vous expliquer tous les avantages du « Cercle de lecture oriental, théosophique et panthéiste » dont je suis la représentante. Notre objet est de réunir toutes les manifestations de l'Ère Nouvelle en un Tout cohésif – Pensée Nouvelle, Science Chrétienne, Théosophie, Vedantisme,

Brahmanisme, et autres étincelles de la Lumière Nouvelle, qui est une. La cotisation n'est que de dix dollars par an, et, pour cette somme modique, les membres ne reçoivent pas seulement le magazine mensuel *Perles de guérison,* mais ont le privilège d'envoyer directement à la Présidente, notre vénérée Mère Dobbs, toutes les questions possibles concernant les progrès spirituels, les problèmes matrimoniaux, la santé et le bien-être, les difficultés financières, et... »

Ils l'écoutaient avec une attention pleine de respect. Ils avaient un air bien élevé, empesé, toussaient avec réserve, croisaient leurs jambes tranquillement et se mouchaient dans des mouchoirs fins avec une délicatesse à la fois optimiste et raffinée.

Quant à Babbitt, il ne bougeait pas : il souffrait.

Lorsque enfin ils se retrouvèrent, Dieu merci, dehors, quand ils filèrent chez eux dans un vent qui sentait bon la neige et le soleil, il n'osa pas parler : ils avaient été trop sur le point de se disputer tous ces jours derniers. Madame Babbitt le provoqua :

« La conférence de madame Mudge vous a-t-elle plu ?

– Ma foi, je... Qu'est-ce que vous en avez retenu ?

– Oh ! cela fait penser. Cela vous sort de la banalité des réflexions ordinaires.

– Pour ça oui, j'accorde à Opal qu'elle n'est pas ordinaire, mais, bon Dieu... Sincèrement, est-ce que vous avez compris quelque chose à ce fatras ?

– Naturellement, je ne suis pas habituée à la métaphysique, et il y a bien des choses que je n'ai pas tout à fait saisies, mais j'ai senti que cela m'inspirait. Et elle parle avec tant de facilité ! Je suis sûre que vous avez dû en retirer quelque chose.

– Eh bien non ! J’étais tout simplement abasourdi de voir comment toutes ces femmes avalaient ça. Pourquoi diable perdent-elles leur temps à écouter tous ces boniments, quand elles…

– Ça vaut certainement mieux pour elles que d’aller dans ces établissements où l’on fume et où l’on boit.

– Je n’en sais trop rien. Personnellement, je n’y vois pas une grande différence. Dans les deux cas, elles cherchent à s’échapper à elles-mêmes… comme presque tout le monde de nos jours, je crois. Et j’obtiendrais certainement un bien meilleur résultat avec une bonne danse, bien animée, ou même une séance de natation, qu’en restant assis raide, comme si j’avais un col serré, sans oser cracher, à écouter Opal mâchonner ses mots.

– Ah ! ça, je n’en doute pas. Vous aimez bien les séances de natation, vous avez dû assister à plus d’une pendant mon absence.

– Écoutez ! Vous avez fait ces temps-ci une foule d’insinuations et d’allusions, comme si j’avais une existence double ou quelque chose de ce genre, et j’en ai plein le dos, et ne veux plus entendre un mot là-dessus.

– Oh ! George Babbitt, vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? Jamais encore, depuis que nous sommes mariés, vous ne m’avez parlé sur ce ton-là.

– Alors il est temps de commencer.

– Ça n’a fait que s’aggraver depuis peu, et voilà que pour finir vous blasphémez, vous jurez, vous criez après moi d’une voix épouvantable et odieuse… J’en ai le frisson.

– Quelle exagération ! Je n’ai ni crié ni juré.

– Je voudrais que vous puissiez vous entendre, vous ne vous doutez probablement pas de votre ton. Mais admettons…

en tout cas, vous ne me parliez jamais comme ça. Vous ne pourriez sûrement pas le faire s'il ne vous était pas arrivé quelque chose de grave. »

Il était buté. Il fut stupéfait de découvrir qu'il n'était pas particulièrement désolé de cette scène. Il dut faire effort pour se montrer plus aimable :

« Je n'avais, ma foi, pas l'intention d'être violent.

– Vous rendez-vous compte, George, que nous ne pouvons pas continuer à nous éloigner de plus en plus l'un de l'autre, et vous à être tous les jours plus désagréable avec moi ? Je ne sais vraiment pas ce qui va arriver. »

Il eut un instant de pitié pour cette perplexité, il songea à tout ce qu'il y aurait de choses profondes et tendres brisées, s'ils ne pouvaient « vraiment plus continuer comme ça ». Mais cette pitié était impersonnelle et il se demandait : « Ne serait-ce pas peut-être une bonne chose si… ? Pas un divorce, bien entendu, avec toutes ses conséquences, mais un peu plus d'indépendance ? »

Et tandis qu'elle le regardait d'un air suppliant, il continua à conduire sa voiture dans un silence terrible.

CHAPITRE XXXI

Quand il fut loin de sa femme, pendant qu'il tournait dans le garage, balayant la neige des marchepieds, examinant le joint d'un tuyau qui avait craqué, il eut des remords, inquiet et surpris d'avoir pu ainsi s'emballer contre Myra, et songeant tendrement combien elle était plus sûre que le frivole Bouquet. Il rentra pour murmurer « qu'il était désolé, qu'il n'avait pas voulu être désagréable » et pour s'informer de ce qu'elle aimerait voir au cinéma. Mais dans l'obscurité de la salle de théâtre, il réfléchit « qu'il avait resserré tous les liens qui l'enchaînaient à Myra ». Il ne fut pas fâché de faire retomber sa colère sur Tanis Judique. « Au diable Tanis, en tout cas ! Pourquoi l'avait-elle entraîné dans tous ces micmacs, et rendu si agité, si nerveux et si détraqué ? Trop de complications ! En voilà assez ! »

Il voulait la paix. Il resta dix jours sans voir Tanis ni lui téléphoner, et aussitôt elle exerça sur lui la pression dont il avait horreur. Au bout de cinq jours passés loin d'elle, pendant lesquels il avait, à toutes les heures, été fier de sa résolution, et s'était représenté à quel point il devait lui manquer, mademoiselle Mac Goun vint annoncer :

« Madame Judique est au téléphone ; elle désire vous parler au sujet des réparations. »

Tanis fut rapide et calme :

« Monsieur Babbitt ? Oh ! George, c'est Tanis qui vous parle. Voilà des semaines, des jours au moins, que je ne vous ai vu. Vous n'êtes pas malade, j'espère ?

– Non, mais j'ai été très surmené. Je... hem... je crois que la construction va reprendre très énergiquement cette année. J'ai... hem... j'ai à travailler très dur.

– Bien sûr, mon ami, et c'est ce que je souhaite pour vous. Je suis, vous le savez, très ambitieuse en ce qui vous touche, bien plus que pour moi-même. Seulement, je ne veux pas que vous oubliiez votre pauvre Tanis. Me ferez-vous bientôt signe ?

– Bien sûr, bien sûr ! Vous pensez !

– N'y manquez pas. J'attendrai votre coup de téléphone. »

Il réfléchit :

« Pauvre petite !... mais diable, elle ne devrait pas me téléphoner au bureau... Elle est merveilleuse... quelle sympathie... ambitieuse pour moi... Mais, bon Dieu, je ne veux pas être forcé de lui téléphoner avant d'être prêt à le faire. Sacrées femmes, cette façon de demander ! Il se passera un bon bout de temps avant que je la voie !... Pourtant je voudrais, parbleu, bien la retrouver ce soir... la chère mignonne... Oh ! pas de ça, mon garçon : maintenant que tu as rompu, tâche d'être sage ! »

Elle ne retéléphona pas, lui non plus, mais au bout de cinq autres jours, elle lui écrivit :

« *Vous ai-je offensé ? Vous devez savoir, mon chéri, que je n'en ai jamais eu l'intention. Je suis si seule et j'aurais besoin de quelqu'un pour me remonter. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la jolie soirée que nous a donnée Carrie hier ? Elle vous avait invité, je le sais. Ne pourriez-vous pas venir ici demain soir, jeudi ? Je serai seule, et j'espère vous voir.* »

Cette lettre lui fit faire de nombreuses réflexions :

« Sacrebleu, elle ne peut donc pas me laisser tranquille ? Les femmes ne comprendront donc jamais que les hommes ont horreur d'être cramponnés ? Et elles prennent toujours avantage sur vous en gémissant qu'elles sont bien seules... Allons, ce n'est pas gentil à toi, mon petit ami. C'est une femme charmante, nette, droite, et en effet elle est très seule... Jolie écriture... papier de bon goût, simple, mais raffiné. Il faudra, je

crois, que j'aille la voir... Enfin, grâce à Dieu, je suis en tout cas débarrassé d'elle jusqu'à demain soir...

« Elle est délicieuse, mais... quand le diable y serait, je ne veux pas avoir la main forcée ! Je ne suis pas marié avec elle, et ne songe pardieu pas à l'être !

« Oh ! flûte, je ferai mieux d'aller la voir. »

Le jeudi qui suivit la réception du mot de Tanis fut rempli d'incidents pathétiques. Au club, à la table des « Sans-façon », Verg Gunch parla de la « Ligue des Bons Citoyens » et, à ce qu'il sembla à Babbitt, omit délibérément de l'engager à s'y inscrire. Le vieux Mat Penniman, grande utilité dans le bureau de Babbitt, avait des ennuis et entra chez son patron pour se lamenter : son fils aîné n'était bon à rien, sa femme était malade, et il s'était disputé avec son beau-frère. Conrad Lyte lui aussi avait des soucis, et comme c'était un de ses meilleurs clients, Babbitt était bien forcé de les écouter. M. Lyte souffrait, paraît-il, d'une névralgie particulièrement intéressante, et son garagiste exagérait ses prix. Quand Babbitt rentra chez lui, tout le monde avait des ennuis : sa femme songeait à mettre à la porte la nouvelle bonne qui était insupportable, et en même temps se tourmentait à l'idée de la perdre, et Tinka avait à se plaindre de son professeur.

« Oh ! pas d'histoires ! s'écria Babbitt. Vous ne m'entendez jamais gémir sur mes embêtements et pourtant, si vous aviez à diriger une agence immobilière... Ainsi aujourd'hui j'ai découvert que mademoiselle Bannigan est en retard de deux jours dans ses comptes, je me suis pincé le doigt en fermant un tiroir et Lyte est venu, aussi assommant que jamais. »

Il était si exaspéré, qu'après le dîner, quand il fut l'heure de filer adroitement chez Tanis, il se borna à grogner, en s'adressant à sa femme :

« J'ai à sortir. Je rentrerai vers onze heures sans doute.

– Oh ! vous sortez encore ?

– Encore ? Qu'est-ce que ça veut dire « encore » ? Je n'ai pour ainsi dire pas mis le pied dehors depuis une semaine.

– Est-ce que... est-ce que vous allez aux Élans ?

– Non. J'ai quelqu'un à voir. »

Il eut beau, cette fois, entendre sa voix, et avoir conscience qu'elle était cassante, elle eut beau, de ses yeux grands ouverts, lui lancer un regard de reproche, il passa dans le vestibule, enfila son grand manteau et ses gants fourrés et sortit prendre sa voiture.

Ce lui fut un soulagement de trouver une Tanis enjouée, sans un mot de reproche, élégante dans une robe en broché d'or voilé de tulle brun.

« Pauvre ami, avoir à sortir par ce froid terrible ! Vous ne croyez pas qu'une petite fiole de whisky serait la bienvenue ?

– Ah ! par Dieu, voilà une femme qui s'y entend ! Je crois que nous pourrions plus ou moins faire un sort à un flacon, pourvu qu'il ne fût pas trop grand... pas plus d'un pied de haut ! »

Il l'embrassa avec une cordialité insouciante, il oublia ses exigences indiscrètes, s'enfonça dans un vaste fauteuil et eut l'impression d'être délicieusement rentré au bercail. Il se montra soudain loquace, il lui dit à quel point il était un homme noble, incompris, et supérieur à Pierrot, à Fulton Bemis et à tous les autres de leur entourage, et elle, penchée en avant, le menton dans sa jolie main, l'approuvait avec empressement. Mais quand, faisant un effort, il lui demanda : « Mais vous, mon amour, comment vont vos affaires ? » elle prit au sérieux sa question imposée par le devoir, et il découvrit qu'elle aussi avait des ennuis.

« Oh ! tout va bien, pourtant... je suis furieuse contre Carrie. Elle a dit à Minnie que je lui avais confié que Minnie était affreusement avare, et Minnie m'a affirmé que Carrie le lui avait dit ; naturellement j'ai soutenu que je n'avais rien prononcé de pareil, mais alors Carrie a découvert que Minnie me l'avait raconté et elle était hors d'elle à l'idée que Minnie l'avait fait, et moi, naturellement, j'étais indignée que Carrie lui ait soutenu que je le lui avais dit, et ensuite nous nous sommes toutes retrouvées chez Fulton – sa femme est absente, Dieu merci ! – Oh ! à propos, son parquet est le plus étonnant que j'aie jamais vu pour la danse – nous étions toutes très montées les unes contre les autres et alors... Oh ! j'ai horreur de ce genre d'histoires, pas vous ? Je veux dire que c'est si ordinaire, mais... Ah ! et puis ma mère veut venir passer un mois avec moi : bien entendu, je l'aime beaucoup, oui, j'en suis sûre, mais, à parler franc, elle va bien me gêner dans mes mouvements... elle ne peut pas se passer de faire des commentaires, elle veut toujours savoir où je vais quand je sors le soir, si je ne lui dis pas la vérité elle surveille tout, elle furette partout, finit par découvrir où j'ai été et fait une figure !... la Patience sur un monument... c'est à crier. Et puis, il faut que je vous le dise... je ne parle *jamais* de moi, vous le savez, je déteste ça, vous aussi, n'est-ce pas ? mais enfin... je me sens toute bête ce soir, et je dois vous ennuyer avec tout ça, mais... Qu'est-ce que vous feriez, vous, pour ma mère ? »

Il lui donna un conseil d'homme, bien simple. Il fallait remettre à plus tard le séjour de sa mère, et, quant à Carrie, l'envoyer promener. Elle le remercia de ces précieuses révélations et ils abordèrent les potins habituels sur le Bouquet :

« Quelle toquée sentimentale que cette Carrie, quel grand paresseux que ce Pierrot, et comme Fulton Bemis pouvait être agréable ! Naturellement, beaucoup de gens ne voyaient en lui qu'un vieux grincheux quand ils le rencontraient, parce qu'il ne leur sautait pas au cou dès la première fois, mais, quand on le connaissait, c'était un type épatant. »

Mais comme ils avaient déjà mainte autre fois consciencieusement analysé tous ces personnages, la conversation languissait. Babbitt essaya de se montrer intellectuel et d'émettre des idées générales : il dit des choses pleines de bon sens sur le désarmement, sur la largeur d'esprit et le libéralisme, mais il lui sembla que les idées générales n'intéressaient Tanis que dans la mesure où elle pouvait les appliquer à Pierrot, à Carrie ou à eux-mêmes. Ils tombèrent dans un silence qui le remplit de détresse. Il essaya de l'entraîner de nouveau à bavarder, mais le silence se dressait entre eux comme un fantôme gris.

« Je... heu., fit-il péniblement, je suis frappé de voir à quel point le chômage diminue.

– Peut-être alors Pierrot trouvera-t-il une situation convenable. »

Silence.

Il fit un essai désespéré :

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon petit chou ? Vous semblez bien peu en train ce soir.

– Vraiment ? Mais non... D'ailleurs, y attachez-vous vraiment une importance quelconque ?

– Si j'y attache... mais bien sûr, voyons. »

Elle se jeta sur lui, s'assit sur le bras de son fauteuil.

Il avait horreur d'être contraint à se montrer épris d'elle. Il lui caressa la main, lui sourit d'un air soumis et se renfonça dans son fauteuil.

« George, je me demande si vous m'aimez vraiment.

– Naturellement, je *t*'aime, petite sotte.

– Tout de bon, mon trésor ? Vous m'aimez un peu ?

– Certainement, voyons ! Sinon, est-ce que je serais ici ?

– Oh ! mais, écoutez-moi, mon petit ami, je ne veux pas que vous me parliez sur ce ton de gronderie.

– Je n'avais pas l'intention de gronder. Seulement... – son accent eut quelque chose d'offensé et d'enfantin. – Dieu tout-puissant, je suis las d'entendre tout le monde me dire que je grogne quand je parle tout naturellement. Qu'est-ce qu'on veut ? Que je chante, ou quoi ?

– Que voulez-vous dire par « tout le monde » ? Combien de femmes avez-vous déjà consolées ?

– Oh ! vous savez, je ne veux pas de ces insinuations. »

Elle se fit humble :

« Je le sais, mon chéri, c'était pour vous taquiner. Je sais que vous n'aviez pas l'intention de gronder... ce n'était que de la fatigue. Pardonnez à votre méchante Tanis. Mais dites que vous m'aimez, dites-le !

– Je *t'aime...* bien entendu je *t*'aime.

– Oui, tu m'aimes ! »

Puis cyniquement :

« Oh ! chéri, je ne veux pas être désagréable, mais... je suis si seule, je me sens si inutile... Personne n'a besoin de moi, je ne peux rien faire pour personne. Et vous savez, mon trésor, je suis très active, je pourrais l'être si j'avais quelque chose à faire. D'ailleurs je suis jeune, n'est-ce pas ? Je ne suis pas un vieux machin, je ne suis pas vieille et imbécile, pas vrai ? »

Il dut la rassurer. Elle lui caressa les cheveux, et il dut paraître heureux de cet attouchement, le plus exigeant dans sa douceur trompeuse. Il était impatient, il avait envie de fuir dans un monde viril, dur, sûr, exempt d'émotion. À travers ses doigts

délicats et caressants, elle perçut peut-être quelque chose de sa répugnance. Elle le quitta – et il en éprouva sur le moment un léger soulagement – tira un tabouret aux pieds de son ami et s'y assit, en levant sur lui un regard scrutateur. Mais de même que, chez beaucoup d'hommes, la servilité d'un chien, le recul d'un enfant effrayé éveillent non de la pitié mais une cruauté brusque et étonnée, ainsi l'humilité de Tanis ne fit que l'ennuyer. Et il la vit alors en pleine maturité, commençant à vieillir : il pouvait bien détester ces pensées, elles l'envahissaient quand même. « Elle est vieille ! » se dit-il avec un tressaillement. Vieille ! Il remarqua comment la chair grasse se plissait sous le menton, sous les yeux, au-dessus des poignets. Une partie de sa gorge avait de légères rugosités, comme les menus débris d'une gomme à effacer. Vieille ! Elle était plus jeune que lui, sans doute, pourtant il était écœurant de la voir lever sur lui de grands yeux langoureux... comme si – il en eut un frisson – c'était une tante qui lui manifestât son désir.

Il se dit en dedans :

« J'en ai assez de toutes ces âneries et imbécillités. Je vais couper la ficelle. C'est une rudement gentille femme et je ne veux pas lui faire de peine, mais ça lui fera bien moins de mal si je tranche le lien tout net, comme dans une opération chirurgicale bien exécutée. »

Il était déjà debout et parlait d'un ton pressant. Toutes les règles de l'amour-propre lui enjoignaient de prouver à Tanis – et à lui-même – que c'était sa faute à elle.

« Il est possible que je ne sois pas tout à fait dans mon assiette ce soir, mais sérieusement, mon chou, quand je suis resté quelque temps sans venir parce que j'avais du travail à rattraper et que je voulais voir où j'en étais, vous auriez dû être plus habile et attendre que je revienne de moi-même. Vous ne comprenez donc pas que quand *vous m'avez fait venir*, ma chérie, moi qui suis en somme une assez mauvaise tête, je devais avoir tendance à résister ? Écoutez, chérie, maintenant je m'en vais.

– Oh ! encore un moment, mon trésor ! Ne partez pas !

– Si, sur-le-champ. Et puis un jour, nous réglerons l'avenir.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, chéri, par « l'avenir » ? Ai-je fait quelque chose que je n'aurais pas dû ? Oh ! je suis affreusement désolée. »

Il mit résolument les mains derrière son dos.

« Rien du tout, Dieu vous en préserve, rien du tout. Vous êtes aussi bonne qu'on peut l'être. Seulement voilà... Seigneur, vous rendez-vous compte que j'ai à faire en ce bas monde ? J'ai une profession à exercer, et, vous ne le croirez peut-être pas, mais j'ai aussi une femme et des enfants que j'adore. – Et alors, pendant qu'il commettait son meurtre seulement, il put se sentir noblement vertueux. – Je veux que nous soyons amis, mais je ne peux pas continuer comme ça, avec l'impression que je suis *obligé* de venir ici si souvent...

– Oh ! chéri, chéri, et moi qui ai pris bien soin de vous dire que vous étiez absolument libre. Je voulais seulement que vous passiez ici quand vous étiez fatigué et que vous aviez envie de causer avec moi, ou quand nos réunions pouvaient vous amuser... »

Comme elle était raisonnable, comme elle voyait juste ! Il lui fallut une heure pour réussir à s'en aller sans rien fixer, et néanmoins tout étant atrocement réglé. Dehors, sous un vent glacé du nord, dans une liberté stérile, il soupira :

« Dieu merci, c'est fini ! Pauvre Tanis, pauvre chérie, si convenable ! Mais c'est fini... absolument ! Me voilà libre. »

CHAPITRE XXXII

Sa femme était encore debout quand il rentra.

« Eh bien, vous êtes-vous bien amusé ? dit-elle en reniflant.

– Non. Ç'a été assommant. Ai-je encore à rendre compte d'autre chose ?

– George, comment pouvez-vous me parler sur ce ton ? Oh ! je ne sais pas ce qui vous est arrivé.

– Mais bon Dieu, il ne m'est rien arrivé du tout. Pourquoi cherchez-vous tout le temps à faire des histoires ? »

Il s'avertissait lui-même :

« Attention, ne sois pas si désagréable ! Il est naturel qu'elle ait souffert d'être laissée seule toute la soirée. »

Mais il oublia cette sagesse quand elle poursuivit :

« Pourquoi allez-vous voir toutes sortes de gens bizarres ? Vous allez encore probablement me raconter que vous avez été à une réunion de comité quelconque !

– Non : j'ai été voir une femme. Nous sommes restés assis devant le feu à échanger des douceurs et nous avons passé là une heure délicieuse, si vous tenez à le savoir.

– Eh bien !... À la façon dont vous le dites, c'est ma faute, j'imagine, si vous y avez été. C'est moi qui vous y ai envoyé, probablement.

– Parfaitement.

– Ah ! par exemple...

– Vous détestez les gens « bizarres », comme vous les appelez. Si cela ne dépendait que de vous, je ne serais qu'un vieux pantouflard, tout comme Howard Littlefield. Vous ne voulez jamais recevoir ici des gens qui aient un peu de montant, vous ne voulez voir qu'un tas d'empaillés qui restent assis en rond à parler de la pluie et du beau temps. Vous faites de votre mieux pour me vieillir. Mais vous me permettrez de vous dire que je ne vais pas me laisser... »

Accablée, elle courba la tête sous cette tirade sans précédent, et pour toute réponse gémit :

« Oh ! mon chéri, je ne crois pas que ce soit vrai. Je n'ai aucune envie de vous vieillir, soyez-en sûr. Mais vous avez peut-être raison sur un point : j'ai sans doute de la peine à faire de nouvelles connaissances. Mais quand on pense à tous les bons moments que nous passons, à nos dîners, au cinéma et à tant d'autres... »

Avec une fourberie bien masculine, il ne se convainquit pas seulement qu'elle l'avait outragé, mais par la violence de son ton et la brutalité de son attaque, il l'en convainquit elle-même, et bientôt c'est elle qui lui fit des excuses parce qu'il avait passé la soirée avec Tanis. Il monta se coucher très satisfait, redevenu non seulement le maître mais le martyr du ménage. Pendant un moment désagréable, une fois étendu dans son lit, il se demanda si, en somme, il avait été juste.

« Je devrais avoir honte de la secouer si fort. Son point de vue n'est peut-être pas si faux... il est bien possible qu'elle n'ait pas joui elle non plus d'un bonheur parfait. Mais tant pis, ça lui fera du bien d'être un peu réveillée. Et moi je vais rester libre, je vais m'affranchir et d'elle, et de Tanis et des camarades du club, et de tout le monde. Je vais vivre ma vie ! »

Dans ces dispositions, il fut particulièrement hargneux le lendemain au déjeuner du club des Boosters. Ils eurent à écouter une conférence faite par un membre du congrès qui venait

de rentrer après une étude épuisante, pendant trois mois, des finances, de l'ethnologie, des gouvernements, des divisions linguistiques, des ressources minérales et de l'agriculture en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne, en Italie, en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie et en Bulgarie. Il leur exposa à fond toutes ces questions, en y ajoutant trois histoires plaisantes sur l'incompréhension de l'Europe en ce qui concerne l'Amérique, et quelques mots énergiques sur la nécessité de fermer la porte aux étrangers ignorants.

« Hein, dit Sidney Finkelstein, voilà un exposé plein de renseignements, un morceau vraiment solide ! »

Mais Babbitt, toujours mécontent, grommela :

« Quel bluffeur ! Tout ça, c'est soufflé. Et qu'est-ce qu'il a contre les immigrants ? Ils ne sont, par Dieu, pas tous ignorants, et j'ai comme une idée que nous descendons tous d'immigrants.

– Oh ! vous m'assommez ! » dit Finkelstein.

Babbitt s'apercevait qu'à travers la table, le docteur A. L. Dilling écoutait attentivement. Le docteur Dilling était un des personnages les plus considérables des Boosters. Ce n'était pas de la médecine qu'il faisait, mais de la chirurgie, profession qui parle plus à l'imagination et qui fait plus de bruit. C'était un homme très grand, très fort, avec une forêt de cheveux noirs et une grosse moustache noire. Les journaux relataient souvent ses opérations : professeur de chirurgie à l'Université, il était invité à dîner dans les toutes premières maisons de Royal Ridge, et passait pour « valoir » plusieurs centaines de milliers de dollars. Il était déconcertant pour Babbitt de voir un tel personnage le dévorer des yeux. Il se hâta de louer l'esprit du conférencier ; il parlait à Sidney Finkelstein, mais c'était à l'adresse du docteur Dilling.

Cet après-midi-là, trois personnes pénétrèrent dans le bureau de Babbitt, avec l'allure d'un « comité de surveillance » en temps de guerre. C'étaient des hommes de haute taille, résolus, aux fortes mâchoires, et tous trois seigneurs d'importance au pays de Zénith : le chirurgien docteur Dilling, l'entrepreneur Charles Mac Kelvey, et, chose plus troublante que tout, le colonel à barbe blanche Rutherford Snow, propriétaire de l'*Advocate Times*. Devant ce trio écrasant, Babbitt se sentit petit et insignifiant.

« Charmé... enchanté, balbutia-t-il ; asseyez-vous. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Ils ne s'assirent pas et ne firent aucune remarque sur le temps.

« Babbitt, dit le colonel Snow, nous venons de la part de la Ligue des Bons Citoyens. Nous désirons que vous vous y fassiez inscrire. Vergil Gunch affirme que vous n'y tenez pas, mais nous pouvons, je crois, vous présenter la question sous un jour nouveau. La Ligue va s'associer avec la Chambre de commerce dans une campagne en faveur de la « Boutique ouverte[20] » ; le moment est donc venu de nous donner votre nom. »

Dans son embarras, Babbitt ne pouvait se rappeler ses raisons pour ne pas vouloir s'enrôler dans la Ligue, si toutefois il les avait nettement connues, mais il était absolument sûr qu'il ne voulait pas, et à l'idée qu'on voulait lui forcer la main, il éprouva un mouvement de colère.

« Je regrette, colonel, mais il faut que je réfléchisse un peu, murmura-t-il.

---

[20] Boutique ou atelier où on emploie tout ouvrier qualifié, affilié ou non à un syndicat.

– Ce qui signifie, grogna Mac Kelvey, que vous ne serez pas des nôtres ? »

Babbitt, pour répondre, mit dans son accent quelque chose de sombre, d'inaccoutumé, de féroce :

« Écoutez, Charley, que le diable m'emporte si je me laisse intimider par n'importe qui, fût-ce par vous autres ploutocrates, et enrôler de force dans n'importe quoi !

– Nous ne cherchons à intimider personne... commença le docteur Dilling ; mais le colonel Snow lui coupa la parole en disant :

– Certainement si ! Nous ne reculons pas devant un peu d'intimidation, si c'est nécessaire. Babbitt, on a beaucoup parlé de vous à la L. B. C. Vous passez pour un homme raisonnable, propre, solvable, et vous l'avez toujours été. Mais ces derniers temps, Dieu sait pour quel motif, j'entends dire de tous les côtés que vous fréquentez une bande de débauchés, et, ce qui est pire encore, que vous avez défendu, soutenu quelques-uns des éléments les plus dangereux de la ville, par exemple ce Doane.

– Colonel, c'est mon affaire, il me semble.

– Possible, mais nous désirons nous entendre avec vous. Vous avez, votre beau-père et vous, fait cause commune avec certains de nos concitoyens les plus à leur aise et les plus amis du progrès, comme mes amis de la Société des Transports en commun, et mes journaux vous ont largement aidés. Eh bien, vous ne pouvez pas compter que les citoyens honorables vont continuer à vous favoriser, si vous vous mettez précisément du côté des gens qui minent notre position par en dessous. »

Babbitt eut peur, mais il sentit d'instinct que s'il cédait sur ce point, il céderait sur tout. Il protesta :

« Vous exagérez, colonel. Je suis libéral et partisan de la largeur d'esprit, mais, bien entendu, je suis contre la canaille,

les songe-creux et les syndicats, etc. autant que vous-mêmes. Mais la vérité est que j'appartiens déjà à tant de sociétés que je ne peux m'en occuper sérieusement, et je désire réfléchir avant de me décider à m'enrôler dans la L. B. C.

– Oh ! non, je n'exagère pas, daigna riposter le colonel. Comment ! Le docteur ici présent vous a entendu, pas plus tard qu'aujourd'hui, injurier et attaquer un de nos républicains les plus distingués. Et vous vous trompez complètement quand vous parlez de « réfléchir avant de vous décider ». Nous ne vous demandons pas de vous inscrire à la L. B. C., nous vous autorisons à le faire. Je ne sais pas, mon ami, si, dans le cas où vous hésiteriez, il ne sera pas ensuite trop tard. Dépêchez-vous de réfléchir... vous ferez bien de réfléchir vite ! »

Et les trois Vigilants, formidables comme des justiciers, fixaient les yeux sur lui dans un silence glacial. Babbitt attendit. Il ne pensait à rien, il attendait simplement, tandis que dans sa tête sonore bourdonnaient ces mots : « Je ne veux pas m'inscrire..., je ne veux pas m'inscrire, je ne veux pas...

– Très bien, dit le colonel Snow, je le regrette pour vous ! »

Et les trois hommes lui tournèrent leur large dos.

Comme Babbitt, ce soir-là, sortait pour prendre sa voiture, il vit s'avancer Vergil Gunch. Il le salua de la main, mais Gunch ne répondit pas à ce geste et traversa la rue. Il était certain que Gunch l'avait vu. Il rentra chez lui très mal à l'aise.

Sa femme l'attaqua immédiatement.

« Georgie, mon chéri, Muriel Frink est venue me voir cet après-midi ! Chum dit, paraît-il, que le bureau de la Ligue des Bons Citoyens a fait une démarche spéciale pour vous inviter à y entrer et que vous avez refusé. Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux accepter ? Vous savez que tous les gens les plus distingués en font partie, et la Ligue a pour but...

– Je sais très bien à quoi elle tend : à la suppression de toute liberté dans la parole, la pensée ou tout le reste. Mais je n'ai pas l'intention de me laisser faire violence et enrôler de force dans n'importe quoi. La question n'est pas de savoir si la ligue est bonne ou mauvaise et ce qu'elle vaut au juste, la question est que je refuse de me laisser imposer ce que je dois faire...

– Mais chéri, si vous ne vous en mettez pas, on vous blâmera peut-être.

– Qu'on me blâme !

– Mais je veux dire les gens *bien*.

– Flûte ! je... En somme, cette ligue n'est qu'une question d'emballement. C'est comme toutes ces autres organisations qui débutent avec tant d'ardeur et font croire qu'elles vont tout bouleverser... et puis bientôt, elles tombent et personne ne s'en souvient même plus.

– Mais si c'est la toquade du moment, ne pensez-vous pas que... ?

– Non, pas du tout. Oh ! Myra, de grâce, ne me bassinez plus avec ça. J'en ai par-dessus la tête d'entendre parler de cette maudite L. B. C. Je regrette presque de ne pas m'y être inscrit quand Verg est venu m'en parler la première fois. Et peut-être l'aurais-je fait aujourd'hui, si le bureau n'avait pas essayé de me forcer la main, mais, par Dieu, tant que je serai un citoyen américain libre et indép...

– Voyons, George, vous parlez exactement comme notre chauffeur du calorifère, l'Allemand.

– Ah ! vraiment ? Alors je ne parlerai plus du tout. »

Il eut un violent désir, ce soir-là, de voir Tanis Judique, d'être réconforté par sa sympathie. Quand toute la famille fut montée, il se risqua à téléphoner au numéro de son immeuble,

mais il en était tout agité et, quand le concierge répondit, il balbutia :

« Ça ne fait rien... je rappellerai plus tard », et il raccrocha le récepteur.

Si Babbitt avait pu avoir un doute sur le fait que Vergil Gunch l'avait évité, il ne put guère en conserver sur l'attitude de William Washington Eathorne le lendemain matin. En descendant à son bureau, il rattrapa l'auto où le grand banquier était assis, anémique et solennel, derrière son chauffeur. Babbitt fit un signe de la main en criant : « Bonjour ! » et Eathorne le regarda bien en face, hésita et se contenta d'un mouvement de tête plus méprisant qu'un refus direct.

À dix heures arriva le beau-père et associé de Babbitt :

« George, qu'est-ce que j'apprends au sujet d'une scène que vous avez faite au colonel Snow en refusant de vous inscrire à la L. B. C. ? Où diable voulez-vous en venir ? À couler notre affaire ? Vous n'imaginez pas que tous ces gros bonnets vont supporter vos rebuffades et admettre toutes ces balivernes de libéralisme que vous répandez depuis peu, hein ?

– Oh ! diable, vous venez de lire un roman d'aventures. Il n'y a rien de tel que ces intrigues pour détourner les gens des idées libérales. Nous sommes dans un pays libre, chacun a le droit de faire ce qui lui plaît.

– Il n'y a pas le moindre complot : qui parle de ça ? Seulement, si les gens se mettent en tête que vous n'êtes qu'un esprit léger, qui tourne à tous les vents, vous ne pensez pas qu'ils voudront faire des affaires avec vous, n'est-ce pas ? Que le bruit coure que vous êtes un cerveau fêlé et cela fera plus pour ruiner notre affaire que tous les complots et machinations que ces toqués de romanciers pourraient inventer en un mois qui n'aurait que des dimanches. »

Cet après-midi-là, quand le vieux Conrad Lyte, à qui on pouvait se fier, le joyeux avare Conrad Lyte, apparut, et que Babbitt lui suggéra d'acheter un morceau de terrain dans le nouveau quartier d'habitation de Dorchester, Lyte dit vivement, trop vivement :

« Non, non, je ne veux pas me lancer pour le moment dans une nouvelle spéculation. »

Une semaine après, Babbitt apprit par Henry Thompson que les administrateurs de la Société des Transports en commun préparaient un autre coup sur des terrains et que c'étaient Sanders, Torrey et Wing, et non plus la maison Babbitt-Thompson, qui devait l'exécuter pour eux.

« Je me figure, dit Thompson en tremblant, que Jake Offutt vous regarde de travers à cause de ce qu'on dit de vous. Et comme c'est un vieux dur à cuire, inébranlable, il a probablement conseillé aux gens des Transports de s'adresser à un autre courtier. Il faut faire quelque chose, George ! »

Et d'un élan, Babbitt acquiesça. C'était absurde la façon dont on se méprenait sur son compte, mais enfin… Il décida de s'enrôler dans la Ligue des Bons Citoyens la prochaine fois qu'on l'y inviterait, et, avec une résignation furieuse, il attendit. On ne le lui demanda pas, on l'ignorait. Il n'eut pas le courage de se présenter à la Ligue et de solliciter son admission, et il se vanta, comme déconvenue, « d'avoir envoyé promener toute la ville. Personne ne pouvait lui dicter sa façon de penser ou de se conduire ».

Il fut plus secoué que par n'importe quoi quand le modèle des sténographes, mademoiselle Mac Goun, le quitta brusquement en donnant, il est vrai, des raisons excellentes : elle avait besoin de repos, sa sœur était malade, elle ne pourrait peut-être pas travailler de six mois. Il n'était pas à l'aise avec sa remplaçante, mademoiselle Havstad – dont personne au bureau ne sut jamais le prénom. Il paraissait invraisemblable qu'elle eût un

prénom, un amoureux, une houppe à poudre ou un appareil digestif. Elle était si immatérielle, cette mince, pâle et active Suédoise, qu'il était choquant de se la représenter allant dans une maison ordinaire pour y manger du hachis. C'était une machine parfaitement huilée et émaillée, et on aurait dû, tous les soirs, l'épousseter et l'enfermer dans son pupitre à côté de ses crayons à la pointe trop fine et trop fragile. Elle prenait ses dictées très vite, elle tapait à la perfection, mais quand il essayait de travailler avec elle, ses nerfs se hérissaient. Il se sentait orageux et, à ses plaisanteries quotidiennes et préférées, elle le regardait d'un air doucement interrogateur. Il aspirait au retour de mademoiselle Mac Goun et songeait à lui écrire.

Puis il apprit que mademoiselle Mac Goun, huit jours après l'avoir quitté, était entrée chez ses dangereux concurrents, Sanders, Torrey et Wing.

Il ne fut pas seulement ennuyé, il fut effrayé. « Alors pourquoi m'a-t-elle quitté ? se demandait-il anxieusement. Pressentait-elle que mon affaire va se briser sur un rocher ? Et c'est Sanders qui traite pour la Société des Transports... Diable... le vaisseau qui sombre ! »

Une vague terreur le hantait sans cesse maintenant. Il guettait Fritz Weilinger, le jeune vendeur, se demandant si lui aussi allait le lâcher. Tous les jours, il croyait remarquer des manques d'égards. Il nota qu'on ne le pria pas de prendre la parole au dîner annuel de la Chambre de commerce. Quand Orville Jones donna une grande réunion pour jouer au poker et qu'il ne fut pas invité, il ne douta plus qu'on le tenait à l'écart. Il redoutait d'aller déjeuner au Club Athlétique, et n'osait pas ne pas y aller. Il croyait qu'on l'espionnait, que, quand il avait quitté la table, on chuchotait sur son compte. Partout il entendait des murmures : dans les bureaux de ses clients, à la banque, quand il y faisait un versement, dans sa propre agence, chez lui-même. Interminablement, il se demandait ce *qu'ils* disaient de lui. Toute la journée, en d'imaginaires conversations, il les sur-

prenait à se confier : « Babbitt ? Mais dites donc, c'est un véritable anarchiste ! On ne peut que l'admirer pour son cran, pour la façon dont il est devenu libéral et, par Dieu, dont il mène sa vie à sa guise ; seulement, vous savez, c'est un homme dangereux, voilà, et il faut le démasquer. »

Il était tellement sur l'œil que quand, au coin d'une rue, il tombait par hasard sur deux de ses connaissances en train de causer, – de chuchoter, – son cœur battait, et qu'il passait bien vite, comme un écolier embarrassé. Voyait-il ses voisins Howard Littlefield et Orville Jones ensemble, il les examinait, rentrait chez lui pour échapper à leur espionnage et était pitoyablement sûr qu'ils avaient chuchoté... comploté... murmuré.

À travers toutes ces terreurs circulait de la défiance. Il était buté. Quelquefois, il se persuadait qu'il avait été un vrai diable, aussi hardi que Seneca Doane ; d'autres fois, il projetait d'aller trouver Doane et de lui dire quel révolutionnaire il était devenu, seulement il en restait toujours à l'intention. Mais tout aussi souvent, quand il entendait les chuchotements qui l'enveloppaient, il gémissait : « Seigneur, qu'ai-je donc fait ? Je me suis amusé avec le Bouquet et j'ai rabattu le caquet à Clarence Drum qui faisait trop le fier-à-bras. On ne m'a jamais entendu critiquer les gens, ni essayer de les convertir à mes idées. »

Il ne put pas soutenir cette tension d'esprit. Il reconnut bientôt qu'il serait heureux de revenir aux idées reçues, pourvu qu'il y eût un moyen convenable, honorable de le faire. Mais il s'entêtait à ne pas vouloir y être contraint : il se refusait, il le jurait, à « lécher la boue ».

Ce n'est que dans des escarmouches animées avec sa femme que ces frayeurs tumultueuses montaient à la surface. Elle se plaignait de le trouver nerveux, de ne pas comprendre pourquoi il ne voulait pas entrer chez les Littlefield pour y passer la soirée. Il essayait, mais sans y réussir, de lui expliquer les incidents nébuleux de sa révolte et de son châtiment. Et main-

tenant qu'il n'avait plus ni Paul ni Tanis, il ne savait à qui parler. « Grand Dieu, Tinka est le seul ami véritable que j'aie en ce moment », soupirait-il, et il se cramponnait à elle, il jouait avec elle des soirées entières.

Il songea à aller voir Paul dans sa prison, mais, bien qu'il eût un mot insignifiant de lui toutes les semaines, il pensait à Paul comme à un mort. C'est Tanis qui lui manquait.

« Je me suis cru très chic, très indépendant en plaquant Tanis, et j'ai besoin d'elle, rageait-il. Seigneur, comme j'ai besoin d'elle ! Myra est absolument incapable de comprendre. Tout ce qu'elle voit dans la vie, c'est de faire tout exactement comme les autres. Tanis, elle, me dirait que j'ai bien raison. »

Alors il céda, et un soir, très tard, il courut chez elle. Il n'avait pas osé l'espérer, mais elle y était, et seule. Mais ce n'était plus Tanis. C'était une femme polie, qui levait les sourcils, qui paraissait glaciale et ressemblait à Tanis. Elle lui dit : « Oui, George, qu'y a-t-il ? » sur un ton calme, indifférent, et il se sauva, comme si on l'avait fouetté.

Son premier réconfort lui vint de Ted et d'Eunice Littlefield.

Ils arrivèrent un soir tous les deux – Ted était revenu de l'Université – et il dit en riant :

« Qu'est-ce que m'apprend Euny, papa ? Elle prétend que son père déclare que vous avez commis un crime en défendant ce vieux Seneca Doane. Hardi ! Donnez-leur des attaques, remuez-les ! Notre patelin est endormi ! »

Eunice se blottit sur les genoux de Babbitt, l'embrassa, frotta ses cheveux ondulés contre son menton, et lança de sa voix chantante :

« Je vous trouve bien plus gentil que Howard. – Et sur un ton de confidence : – Pourquoi Howard est-il si grincheux ? Il a

bon cœur, et je reconnais qu'il est très brillant, mais il n'apprendra jamais à mettre l'accélérateur, malgré toutes les leçons que je lui ai données. Est-ce que vous ne croyez pas que nous devrions lui faire quelque chose, chéri ?

– Voyons, Eunice, ce n'est pas une façon de parler de ton papa », gronda Babbitt, dans le meilleur style des « Hauteurs Fleuries », mais il se sentait heureux pour la première fois depuis des semaines. Il se considéra comme le vétéran du libéralisme, soutenu par le loyalisme de la jeune génération. Ils sortirent pour dévaliser la glacière. Babbitt gloussa : « Si ta mère nous attrapait, qu'est-ce que nous prendrions ! » et Eunice se fit maternelle, leur prépara une quantité d'œufs, mit un baiser à Babbitt sur l'oreille, et avec la voix d'une abbesse en train de méditer, s'exclama : « C'est plus fort que tout qu'une féministe comme moi persiste à soigner ces hommes ! »

Ainsi stimulé, Babbitt fut plein de hardiesse quand il rencontra Sheldon Smeeth, directeur de l'éducation à l'Y. M. C. A. et chef du chœur à l'église de Chatham Road. Dans une de ses mains humides, Smeeth emprisonna la grosse patte de Babbitt tout en lui lançant :

« Cher frère Babbitt, nous ne vous avons pas vu bien souvent à l'église ces derniers temps. Je sais que vous êtes très pris par une foule de choses, mais il ne faut pourtant pas oublier vos amis de votre vieille église. »

Babbitt se dégagea de cette étreinte affectueuse – Sheldy aimait à tenir longuement les mains – et gronda :

« Vous pouvez vous passer de moi, j'imagine, pour donner vos représentations. Désolé, Smeeth, j'ai autre chose à faire. Bonjour. »

Mais ensuite il se lamenta : « Pour que cette larve ait eu le culot d'essayer de me ramener à sa vieille église, il faut que l'équipe sacrée, elle aussi, ait fait un tas de potins sur moi. »

Il les entendait toujours chuchoter, chuchoter, le docteur Jean Jennison Drew, Cholmondeley Frink, et même William Washington Eathorne. Il suintait l'indépendance et parcourait les rues tout seul, redoutant les regards cyniques et l'incessant bruissement des chuchotements.

CHAPITRE XXXIII

Il essaya d'expliquer à sa femme, comme ils se préparaient à se mettre au lit, tout ce qu'il y avait à dire contre Sheldon Smeeth, mais pour toute réponse, elle s'écria : « Il a une si belle voix, si immatérielle ! Je trouve que vous ne devriez pas parler de lui en de pareils termes, uniquement parce que vous n'appréciez pas la musique. » Alors il vit en elle une étrangère. Il considéra froidement cette femme replète, faiseuse d'embarras, avec ses gros bras nus, et se demanda comment elle avait jamais pu venir chez lui.

Dans son lit froid, en se retournant péniblement d'un côté sur l'autre, il réfléchissait à Tanis. « Quel imbécile il avait été de la perdre ! Il lui fallait quelqu'un avec qui pouvoir vraiment causer. Il allait... oh ! il allait éclater s'il continuait à cuire tout seul dans son jus. Quant à Myra, inutile de compter qu'elle comprendrait. Enfin, flûte ! pas la peine d'éluder la conséquence. C'était rudement honteux pour un ménage de se disloquer après tant d'années..., oui, une sacrée honte, mais rien ne pouvait les rapprocher maintenant, tant qu'il se refuserait à laisser Zénith lui imposer ses ordres, et, par Dieu, il n'allait pas permettre à qui que ce soit de le contraindre à quoi que ce soit, ou de l'amadouer et de l'enjôler non plus.

Il se réveilla à trois heures au bruit d'un moteur qui passait, et se leva pour boire de l'eau. En traversant la chambre à coucher, il entendit sa femme gémir. Son ressentiment était étouffé par la nuit, et il était inquiet en s'informant :

« Qu'est-ce qu'il y a, ma chère ?

– J'ai une telle douleur... là, dans le côté... oh ! c'est... ça me déchire.

– Une mauvaise digestion ? Voulez-vous du bicarbonate ?

– Je ne crois pas que cela me soulagerait. Je me suis sentie toute drôle hier soir, et déjà avant-hier, et puis... oh ! ça s'est passé et je me suis endormie... C'est cette auto qui m'a réveillée. »

Sa voix peinait, comme un vaisseau dans une tempête. Il fut inquiet.

« Je ferais bien d'appeler le docteur.

– Non, non ! Cela va passer. Mais vous pourriez peut-être aller me chercher un sac de glace. »

Il alla prendre le sac dans la salle de bains puis descendit l'emplir à la cuisine. Il avait une impression de drame en faisant cette expédition nocturne, mais en taillant le pain de glace avec un poinçon qui ressemblait à un poignard, il était calme, résolu, plein de sang-froid, et sa voix avait les inflexions de la vieille tendresse pour sa femme tandis qu'il lui installait le sac sur le ventre, en marmottant :

« Là, là, ça va aller mieux maintenant. »

Il se remit au lit, mais ne dormit pas. Il entendit Myra gémir encore. Immédiatement il fut debout, la caressa :

« Encore bien mal, pauvre chérie ?

– Oui, ça me tortille, et je ne peux pas m'endormir. »

Sa voix était languissante. Il savait à quel point elle redoutait les verdicts des docteurs ; aussi, sans la prévenir, descendit-il sur la pointe des pieds téléphoner au docteur Earl Patten, et attendit, en frissonnant, en essayant de parcourir un magazine de ses yeux gros de sommeil, l'arrivée de l'auto du médecin.

C'était un homme jeune, d'une vivacité toute professionnelle. Il entra comme si c'eût été par une belle journée ensoleillée.

« Eh bien, George, un petit ennui, hein ? Comment est-elle maintenant ? » dit-il d'un ton empressé, tout en jetant son manteau sur une chaise avec un entrain prodigieux et un peu agaçant, et en se chauffant les mains devant un radiateur. Il prenait possession de la maison. Babbitt se sentait évincé, sans importance, tandis qu'il montait à la chambre derrière le docteur, et ce fut celui-ci qui répondit en souriant : « Oh ! un simple malaise d'estomac », quand Verona entrouvrit sa porte pour demander : « Qu'est-ce qu'il y a, papa, qu'est-ce que c'est ? »

À madame Babbitt, le docteur dit, après examen, avec une amabilité d'adversaire :

« Un genre de douleur pénible, hein ? Je vais vous donner quelque chose pour vous faire dormir et je crois que vous vous sentirez mieux demain matin. Je reviendrai immédiatement après le premier déjeuner. »

Mais à Babbitt, qui attendait dans le vestibule du rez-de-chaussée, il déclara avec un soupir :

« Je ne suis pas content de ce que je sens dans le ventre : il y a de la rigidité et de l'inflammation. On ne lui a pas enlevé l'appendice, n'est-ce pas ? Hum ! Enfin, il n'y a pas à se tourmenter. Je serai ici demain à la première heure, et jusque-là elle va reposer : je lui ai fait une piqûre. Bonne nuit. »

Et alors Babbitt fut emporté dans la sombre tempête.

Instantanément, toutes les indignations qui l'avaient dominé et ces drames moraux dans lesquels il s'était débattu, pâlirent et parurent ridicules en présence des réalités anciennes et dominantes, des réalités types, traditionnelles de la maladie et de la mort menaçante, de la longue nuit et des mille et constantes complications de la vie conjugale. Il retourna près de My-

ra. Tandis qu'elle s'assoupissait dans la langueur accablante que procure la morphine, il s'assit sur le bord de son lit, et lui prit une main qui, pour la première fois depuis bien des semaines, s'abandonna avec confiance dans la sienne.

Il se drapa de façon grotesque dans son peignoir de bain et dans un couvre-pied rose et blanc, puis s'enfonça lourdement dans un fauteuil. La chambre paraissait sinistre dans une demi-lumière qui transformait les rideaux en voleurs aux aguets, la table à coiffer en forteresse garnie de tourelles. Elle sentait les pommades, le linge, le sommeil. Il s'assoupit et se réveilla, s'assoupit et se réveilla cent fois. Il entendit sa femme remuer et soupirer dans son sommeil, il chercha s'il ne pourrait pas de lui-même faire quelque chose pour elle et, avant d'avoir pu complètement préciser sa pensée, il dormait, courbaturé et douloureux. La nuit n'en finissait pas. Quand l'aube parut et que l'attente sembla être finie, il s'endormit profondément et fut vexé d'être surpris en défaut de vigilance et réveillé par l'entrée de Verona et son interrogation anxieuse :

« Oh ! papa, qu'est-ce qu'il y a ? »

Sa femme aussi était réveillée, la figure blême et sans vie dans la lumière matinale, mais maintenant il ne la comparait pas à Tanis ; ce n'était plus simplement « une femme » qu'on peut opposer à d'autres, c'était une partie de lui-même ; il pouvait bien la critiquer et crier après elle, mais uniquement comme il eût fait pour lui-même, par intérêt, sans rien d'autoritaire, sans compter changer – et sans véritable désir de changer – l'essence éternelle.

Avec Verona, il retrouva un ton paternel et ferme. Il consola Tinka, qui se donna la satisfaction de souligner l'émotion de cette heure en pleurnichant. Il ordonna de servir le petit déjeuner de bonne heure, voulut regarder le journal, et se crut en quelque sorte héroïque et utile en n'y jetant pas les yeux. Mais il y eut encore des heures lentes et totalement dépourvues d'héroïsme jusqu'au retour du docteur Patten.

« Je ne vois pas grand changement, dit-il. Je repasserai vers onze heures, et, si vous le voulez bien, j'amènerai en consultation un autre fameux marchand de pilules, pour plus de sécurité. Quant à vous, George, vous ne pouvez rien faire. Je compte sur Verona pour tenir toujours garni le sac à glace, – autant le laisser en place, je crois, – et vous, vous feriez pas mal de vous sauver au bureau au lieu de rester à tourner autour d'elle, avec un air… comme si c'était vous le malade. Ah ! les nerfs des maris ! Ils sont bien plus névrosés que leurs femmes. Il faut toujours qu'ils fourrent leur nez partout et se fassent plaindre quand leurs femmes sont souffrantes. Allons, encore une bonne tasse de café et puis filez. »

Sous ces brocards, Babbitt redevint plus prosaïque. Il descendit à son bureau, essaya de dicter des lettres, de téléphoner et, avant qu'on eût répondu à son appel, oublia à qui il voulait parler. À dix heures et quart, il rentra chez lui. Quand il fut sorti des embarras de l'intérieur de la ville et qu'il put faire de la vitesse, il avait le visage aussi farouchement contracté qu'un masque de tragédie.

Sa femme l'accueillit avec surprise.

« Pourquoi êtes-vous revenu, mon chéri ? Je me sens un peu mieux, il me semble. J'ai dit à Verona de courir vite à son bureau. Vous ne m'en voulez pas trop d'être malade ? »

Il comprit qu'elle avait besoin d'être calmée, et elle le fut, et très heureuse de l'être. Ils goûtaient une étonnante félicité quand il entendit l'auto du docteur Patten s'arrêter devant la porte. Il regarda par la fenêtre, et fut troublé. Patten était accompagné d'un homme agité, avec des cheveux noirs indociles et une moustache de hussard, le docteur A. L. Dilling, le chirurgien. Babbitt bredouilla d'angoisse, chercha à la dissimuler, et se précipita vers la porte.

Le docteur Patten exagéra l'insouciance :

« Je ne veux pas vous inquiéter, cher ami, mais j'ai pensé que ce serait une bonne chose de faire examiner notre malade par le docteur Dilling. »

Et il s'inclinait devant celui-ci comme devant un maître.

Ce dernier fit un très bref salut de la tête et monta l'escalier. Babbitt parcourut le living-room en proie à une véritable agonie. En dehors des couches de sa femme, il n'y avait jamais eu d'opération sérieuse dans la famille, et pour lui, la chirurgie était à la fois un miracle et une abomination. Mais quand Dilling et Patten redescendirent, il pensa que tout allait bien et eut envie de rire, car les deux docteurs ressemblaient aux médecins barbus des comédies musicales, et se frottaient les mains d'un air follement sagace.

Le docteur Dilling prit la parole :

« Je suis désolé, cher ami, mais c'est une appendicite aiguë... Il faut opérer. Bien entendu, c'est à vous de décider, mais il n'y a aucun doute sur ce qu'il convient de faire. »

Babbitt ne sentit pas toute la force de ces mots. Il murmura :

« Eh bien, je pense que nous pouvons l'y préparer en deux jours. Il faudra sans doute faire revenir Ted de l'Université, pour le cas où il arriverait quelque chose...

– Non, grommela le docteur Dilling. Si vous ne voulez pas risquer la péritonite, il faut opérer immédiatement. Mon devoir est de vous le conseiller énergiquement. Si vous consentez, je vais téléphoner sur-le-champ pour avoir une ambulance de Sainte-Marie, et dans trois quarts d'heure, madame Babbitt sera sur la table d'opération.

– Je... Je... naturellement, je suppose que vous savez ce qu'il... Mais grand Dieu, docteur, je ne peux pas en deux se-

condes préparer ses vêtements et tout le reste ! Et dans l'état où elle est, si épuisée par la souffrance, si faible...

– Mettez juste dans un sac sa brosse et son peigne, une brosse à dents, c'est tout ce dont elle aura besoin d'ici un jour ou deux », – et le docteur Dilling se dirigea vers le téléphone.

Babbitt, désespéré, grimpa au galop à la chambre, d'où il fit sortir Tinka épouvantée, et dit gaiement à sa femme :

« Eh bien, ma vieille, le docteur est d'avis qu'il vaut mieux nous débarrasser de ça par une petite opération... oh ! l'affaire de quelques minutes... rien de comparable à un accouchement, et vous serez guérie en un clin d'œil. »

Elle lui serra la main à lui faire mal et dit doucement, comme un enfant intimidé :

« J'ai peur... de m'en aller dans le noir... toute seule. »

Ses yeux n'étaient plus ceux d'une femme mûre : ils imploraient, terrifiés. « Voulez-vous rester près de moi ? Chéri, vous n'êtes pas obligé d'aller au bureau maintenant, n'est-ce pas ? Pourriez-vous au moins venir avec moi jusqu'à l'hôpital ? Et puis revenir me voir ce soir, si tout va bien ? Vous n'aurez pas à sortir ce soir, n'est-ce pas ? »

Il était à genoux, à côté du lit. « Pendant qu'elle lui caressait doucement les cheveux, il sanglotait, il baisait la batiste de sa manche, et il jura :

« Cher trésor, je t'aime plus que tout au monde. J'ai été un peu tracassé par les affaires et un tas de choses, mais c'est bien fini et je suis redevenu moi-même.

– Tout de bon ? Je pensais, George, étendue là, que ce serait peut-être une bonne chose si je *m'en allais.* Je me demandais si quelqu'un avait vraiment besoin de moi, ou me désirait, et à quoi ma vie était utile. Je suis devenue si bête, si laide...

– Allons, vieille blagueuse ! Vous cherchez des compliments au moment où je devrais faire votre sac. Et moi, pour sûr, je suis jeune et beau, un vrai coq de village, et je… »

Il ne put continuer, repris de sanglots, et en balbutiant des paroles incohérentes, ils se retrouvèrent.

Tout en emballant les objets de toilette, son cerveau fonctionnait, étonnamment clair et prompt. Il ne passerait plus de ces folles soirées, se disait-il, et il reconnaissait qu'il les regretterait. Il se rendait compte, non sans chagrin, que ç'aurait été sa dernière période, désespérée, de vie mouvementée, avant les satisfactions engourdies de l'âge mûr. Eh bien – et il faisait une grimace espiègle – « il s'en était rudement donné, tant que ça avait pu durer ! » Et puis… combien cette opération allait-elle coûter ? « J'aurais dû discuter le prix avec Dilling. Mais non, que diable, peu m'importe ce que ça coûtera ! »

L'ambulance automobile était à la porte. Malgré sa douleur, le Babbitt qui admirait toutes les perfections techniques fut intéressé par l'adresse pleine d'égards avec laquelle les infirmiers glissaient madame Babbitt sur une civière puis la descendaient. La voiture était une chose suave, énorme, vernie, blanche.

Madame Babbitt gémit :

« J'ai peur : ça ressemble tout à fait à un corbillard, on a exactement l'impression d'être mise sur un char funèbre. Je veux que vous restiez avec moi.

– Je serai devant, promit Babbitt, à côté du chauffeur.

– Non, je veux que vous soyez dans l'intérieur, avec moi. – Et aux infirmiers : Est-ce que ce n'est pas possible ?

– Certainement si, madame, dit le plus âgé, ajoutant, avec une fierté professionnelle : il y a un joli petit pliant dans la voiture. »

Il s'assit à côté d'elle dans cette cabine ambulante, avec sa couchette, son pliant, son ardent petit radiateur électrique et son inexplicable calendrier sur lequel une jeune fille mangeait des cerises, et qui portait le nom d'un épicier entreprenant. Mais comme il agitait ses mains avec un enjouement inespéré, l'une d'elles toucha le radiateur et il poussa un cri :

« Ouch ! Nom de D...

– Comment, George Babbitt, je ne veux pas vous entendre jurer et blasphémer.

– Je sais, et je vous demande pardon, mais... Par tous les saints du paradis, regardez comme je me suis brûlé la main ! Oh ! bigre, ça fait mal, un mal de tous les diables ! Ce sacré radiateur est chaud comme... chaud comme... plus chaud que les fournaises de l'enfer. Regardez : on voit la marque. »

Ainsi, tandis qu'ils roulaient vers l'hôpital de Sainte-Marie, où les assistantes disposaient déjà les instruments nécessaires à l'opération qui devait lui sauver la vie, c'était elle qui le consolait, qui baisait la brûlure pour la guérir, et, malgré ses efforts pour se montrer énergique et viril, il s'abandonna à elle, heureux d'être dorloté comme un bébé.

L'ambulance roula sous le porche voûté de l'hôpital, et Babbitt instantanément fut réduit à zéro, au milieu de la succession, comme en un cauchemar, de vestibules au sol de liège, de portes s'ouvrant indéfiniment sur de vieilles femmes assises dans leur lit, d'un ascenseur, de la salle d'anesthésie, et d'un jeune interne qui méprisait les maris. On lui permit d'embrasser sa femme, il vit une infirmière mince et brune ajuster le cornet sur la bouche et le nez de celle-ci, il se raidit en sentant une odeur sucrée et traîtresse ; alors on le mit dehors et il resta assis, étourdi, sur un haut tabouret, dans un laboratoire, mourant du désir de la revoir encore, de lui affirmer avec insistance qu'il l'avait toujours aimée, qu'il n'avait pas une seconde aimé quelqu'un d'autre ou regardé une autre femme. Dans ce labora-

toire, il ne voyait qu'un objet en décomposition, conservé dans un alcool jaunâtre. Cela le dégoûtait mais il ne pouvait en détacher ses yeux : il y était plus sensible qu'à l'attente. Son esprit flottait dans le vide et revenait sans cesse à cet affreux bocal. Pour y échapper, il ouvrit une porte à sa droite, espérant trouver une salle convenable, une sorte de bureau. Il s'aperçut qu'il voyait la salle d'opération : d'un coup d'œil, il embrassa tout le spectacle : le docteur Dilling, étrange dans une longue blouse blanche, la tête enveloppée, penché sur la table d'acier aux roues et écrous innombrables ; des infirmières tenant des cuvettes et des paquets d'ouate ; puis une masse emmaillotée, où l'on distinguait juste un menton sans vie et un amas de blanc au milieu duquel paraissait un carré de chair blême avec une entaille un peu sanglante sur les bords, d'où émergeait toute une série de pinces, comme autant de parasites qui s'y seraient collés.

Il referma vivement la porte. Peut-être son repentir épouvanté de la nuit et de la matinée n'était-il pas bien profond, mais cet enveloppement qui faisait perdre toute apparence humaine à celle qui avait été d'une humanité si émouvante le remua jusqu'aux moelles, et, en regrimpant sur son haut tabouret du laboratoire, il jura fidélité à sa femme... à Zénith... aux affaires... au club des Boosters... à toutes les croyances du clan des Honnêtes Gens.

Mais déjà une infirmière venait le rassurer.

« C'est fini ! succès complet. Elle se remettra très bien. Elle ne sera bientôt plus sous l'influence de l'anesthésique et vous pourrez la voir. »

Il la trouva sur un lit étrangement incliné, la figure d'un jaune malsain, mais ses lèvres rouges remuaient légèrement. Alors seulement, il crut qu'elle était encore en vie. Elle murmurait quelque chose. Il se pencha et l'entendit soupirer :

« C’est difficile de se procurer du vrai sirop d’érable pour les crêpes. »

Il se mit à rire sans pouvoir s’arrêter, et, rayonnant, il confia avec fierté à la garde :

« Croiriez-vous qu’elle parle de sirop d’érable ! Par Dieu, je vais aller en commander cent gallons, à faire venir directement du Vermont. »

Elle sortit de l’hôpital au bout de dix-sept jours. Il était allé la voir tous les après-midi et dans leurs longues causeries, ils en étaient revenus à l’ancienne intimité. Une fois, il fit allusion à ses relations avec Tanis et avec le Bouquet, et elle éprouva une certaine fierté à l’idée qu’une mauvaise femme avait séduit son pauvre George.

Si jamais il avait douté de ses voisins et du charme suprême des « Honnêtes Gens », il fut dès lors convaincu. « On ne voyait pas, remarqua-t-il, Seneca Doane arriver avec des fleurs ou entrer pour bavarder un moment avec madame », mais madame Howard Littlefield apporta à l’hôpital de son inestimable gelée au vin – parfumée avec du vrai vin ; Orville Jones passa des heures à choisir des romans du genre préféré de madame Babbitt : de jolies histoires d’amour sur les millionnaires de New York et les cow-boys du Wyoming ; Louetta Swanson lui tricota un manteau de lit rose ! Sidney Finkelstein et son joyeux boute-en-train de femme aux yeux bruns choisirent chez Parcher et Stein la chemise de nuit la plus élégante de tout le rayon.

Tous ses amis cessèrent de chuchoter à son sujet, de le soupçonner. Au Club Athlétique, on s’informait tous les jours des nouvelles. Des membres, dont il ne savait même pas le nom, l’arrêtaient pour lui demander : « Comment va madame ? » Babbitt eut l’impression de redescendre de sommets glacés dans l’air tiède et bienfaisant d’une vallée agréable et peuplée de villas.

Un jour, vers midi, Vergil Gunch lui demanda :

« Vous comptez être à l'hôpital sur les six heures ? Ma femme et moi nous avons l'intention d'y passer. »

Ils y vinrent en effet. Gunch fut si amusant que madame Babbitî déclara « qu'il ne fallait plus la faire rire parce que, sérieusement, c'était mauvais pour sa cicatrice ». Comme ils traversaient le vestibule en s'en allant, Gunch dit aimablement :

« George, vieux frère, vous n'avez pas été dans votre assiette dernièrement, pendant quelque temps ; je ne sais pas pourquoi et ce n'est pas mon affaire. Mais vous paraissez avoir retrouvé votre aplomb : pourquoi ne venez-vous pas avec nous, mon vieux, à la Ligue des Bons Citoyens ? Nous y passons des moments épatants, et nous avons besoin de vos avis. »

Alors Babbitt, pleurant presque de joie de se voir flatté et non plus malmené, d'avoir la permission de ne plus lutter, de pouvoir déserter, sans dommage pour l'opinion qu'il avait de lui-même, cessa complètement d'être un révolutionnaire en chambre. Il caressa l'épaule de Gunch, et le lendemain il devenait membre de la Ligue des Bons Citoyens.

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées que personne à la Ligue n'était plus acharné que George F. Babbitt contre la perversité de Seneca Doane, les crimes des syndicats, les dangers de l'immigration, et plus convaincu des charmes du golf, des bonnes mœurs et des comptes en banque.

CHAPITRE XXXIV

La Ligue des Bons Citoyens s'était répandue dans le pays, mais nulle part elle n'était aussi effective et aussi estimée que dans les villes du type de Zénith, villes commerçantes, comptant quelques centaines de milliers d'habitants, dont la plupart – pas tous pourtant – demeuraient au centre de la contrée, avec un arrière-fond de champs de blé et de mines, de petites villes, qui dépendaient d'eux pour les prêts sur hypothèques, les bonnes manières à table, l'art, la philosophie sociale et les modistes.

La plupart des citoyens à leur aise de Zénith faisaient partie de la Ligue. Ils n'appartenaient pas tous à la catégorie de ceux qui se qualifiaient eux-mêmes de « vrais hommes d'affaires ». Outre ces braves gens, ces marchands de prospérité, il y avait les aristocrates, c'est-à-dire ceux qui étaient plus riches que les autres ou qui l'étaient depuis de plus nombreuses générations : les présidents de banques ou de fabriques, les propriétaires, les avocats de corporations, les docteurs à la mode et les quelques jeunes vieillards qui ne travaillaient pas du tout, mais, tout en restant obstinément à Zénith, collectionnaient les bibelots et les premières éditions, comme s'ils étaient toujours à Paris. Tous étaient d'accord sur ce point qu'il faut maintenir la classe ouvrière à sa place, et tous se rendaient compte que la « Démocratie américaine » n'implique aucune égalité des fortunes, mais exige une identité salutaire de pensée, de costume, de maquillage, de morale et de vocabulaire.

En cela ils ressemblaient à la classe dirigeante de n'importe quel autre pays, et surtout à celle de la Grande-Bretagne, mais ils en différaient en montrant plus d'énergie et en essayant de produire les modèles que toutes les classes désirent partout mais désespèrent généralement de réaliser.

La plus longue lutte qu'eut à soutenir la Ligue des Bons Citoyens fut contre la « Boutique ouverte » – elle était en secret dirigée contre toutes les associations travaillistes. Elle se complétait par un « Mouvement d'américanisation », avec classes du soir pour l'anglais, l'histoire, les sciences économiques, et des articles quotidiens dans les journaux, afin que les étrangers nouvellement débarqués pussent apprendre que la façon loyale et universelle des Américains de régler les conflits du travail était, pour les ouvriers, d'aimer leurs employeurs et de se fier à eux.

La Ligue se montrait plus que généreuse pour soutenir les autres organisations qui poursuivaient les mêmes buts. Elle aida l'Y. M. C. A. à réunir une somme de deux cent mille dollars pour construire un nouvel édifice. Babbitt, Vergil Gunch, Sidney Finkelstein, et même Charles Mac Kelvey expliquèrent aux spectateurs dans les salles de cinéma quelle influence cette « bonne vieille Y avait eue dans leur vie au point de vue d'un christianisme viril », et le vénérable et puissant colonel Rutherford Snow, propriétaire de l'*Advocate Times,* fut photographié serrant la main à Sheldon Smeeth de l'Y. M. C. A. Il est vrai que plus tard, quand Smeeth risqua timidement : « Il faudra venir à une de nos réunions de prières », le féroce colonel aboya : « Du diable, pour quoi faire ? J'ai mon bar à moi », mais cela ne parut pas dans les journaux.

La Ligue fut d'un grand secours à la Légion américaine, à un moment où quelques-uns des journaux de second ordre, les plus effrontés, critiquaient cette société des vétérans de la Grande Guerre. Un soir, une bande de jeunes gens fit une descente au quartier général socialiste de Zénith, brûla les registres et les archives, rossa les employés et jeta gentiment les tables par les fenêtres. Tous les journaux, sauf l'*Advocate Times* et *L'Avocat du soir,* attribuèrent cette estimable, mais peut-être un peu vive action directe, à la Légion américaine. Alors un escadron volant de la Ligue des Bons Citoyens se rendit dans les bureaux des journaux déloyaux et leur expliqua que pas un ancien

soldat ne serait capable de faire pareille chose : les directeurs virent clair et ne perdirent pas leur publicité. Quand l'unique « opposant consciencieux » de Zénith sortit de prison et fut, avec justice, chassé de la ville, les journaux firent allusion aux exécuteurs comme à une « cohue anonyme ».

À toutes ces interventions, à ces triomphes de la Ligue des Bons Citoyens Babbitt participa, et il regagna complètement son estime de soi, son équilibre et l'affection de ses amis. Mais il se mit à protester :

« J'ai, parbleu, bien fait ma tâche dans le nettoyage de la ville, je veux désormais me consacrer aux affaires. Je crois que je vais maintenant me modérer en ce qui concerne la L. B. C. »

Il était retourné à l'église comme il avait reparu au club des Boosters. Il avait même eu à supporter l'accueil enthousiaste jusqu'à l'excès que lui fit Sheldon Smeeth. Il craignait d'avoir, dans cette période de malaise, compromis son salut. Il n'était pas très sûr qu'il y eût un ciel à gagner, mais le docteur Jean Jennison Drew l'affirmait, et Babbitt n'avait pas envie de courir des risques.

Un soir qu'il passait devant le presbytère du docteur Drew, il obéit à une impulsion, entra et trouva le pasteur dans son bureau.

« Une seconde, je vous prie, le temps d'obtenir une réponse au téléphone », dit celui-ci sur un ton d'homme d'affaires, puis, dans l'appareil, d'une voix agressive : « Allô !... Allô !... Est-ce Berkey et Haunis ? Ici le Révérend Drew. Où diable est l'épreuve des annonces de dimanche prochain ?... Hein ?... Je devrais l'avoir ici... Je n'y peux rien, moi, s'ils sont tous malades. Il me la faut ce soir. Envoyez-la-moi vite ici par un cycliste. »

Puis se retournant, et du même ton vif :

« Eh bien, frère Babbitt, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Je voulais simplement vous demander… Je vais vous dire ce qu'il en est, maître : il y a quelque temps j'ai été un peu… détraqué. Je me suis mis à boire parfois, et ainsi de suite. Et voici ce que je voulais vous demander : comment cela se passe-t-il, si un homme renonce à tout cela et revient à la raison ? Est-ce que… enfin, on pourrait dire… est-ce que cela compte contre lui, à la longue ? »

Le Révérend docteur Drew manifesta brusquement un vif intérêt :

« Et puis, hum, cher frère, le reste aussi… des femmes ?

– Non, en somme, on peut dire en fait, pas du tout.

– N'hésitez pas à me l'avouer, mon cher frère. C'est pour cela que je suis ici. Vous avez été à des parties fines ? Vous avez serré de près des femmes, dans les voitures ? »

Les yeux du révérend s'allumaient.

« Non… non.

– Eh bien, je vais vous dire. Je reçois, dans un quart d'heure, une délégation de l'Association « Ne prenez pas la prohibition à la légère » et à dix heures moins le quart une autre de l'« Union contre le contrôle des naissances ». – Il jeta un coup d'œil rapide sur sa montre. – Mais je peux prendre cinq minutes pour prier avec vous. Agenouillez-vous devant votre chaise, mon cher frère. N'ayez pas honte de chercher la direction de Dieu. »

Babbitt éprouva des démangeaisons dans la tête et eut envie de fuir, mais le docteur Drew s'était déjà prosterné devant son fauteuil de bureau, et sa voix était passée d'une âpre énergie à un ton de familiarité onctueuse avec le péché et le Tout-Puissant. Babbitt s'agenouilla à son tour pendant que Drew éjaculait :

« Ô Seigneur, Tu vois ici notre frère qui a été égaré par mainte tentation. Ô Père Céleste, rends son cœur pur, aussi pur

que celui d'un petit enfant. Oh ! fais-lui connaître de nouveau la joie d'avoir le courage viril de s'abstenir du péché... »

Sheldon Smeeth pénétra, l'air folâtre, dans le cabinet. À la vue des deux hommes, il sourit en faisant des mines, mit la main en signe de pardon sur l'épaule de Babbitt, s'agenouilla à côté de lui en l'entourant de son bras, et sanctionna les imprécations du pasteur avec des : « Oui, Seigneur ! Aide notre frère, Seigneur ! »

Babbitt s'appliquait à garder les yeux clos ; pourtant, en louchant à travers ses doigts, il vit le révérend jeter un coup d'œil sur sa montre au moment où il concluait par un triomphant : « Et apprends-lui à ne jamais craindre de venir Nous demander un conseil et une tendre assistance, enseigne-lui que l'Église peut le conduire comme un petit agneau. »

Le docteur Drew sauta sur ses pieds, roula des yeux dans la direction du ciel, remit sa montre dans sa poche et demanda :

« La délégation est-elle arrivée, Sheldy ?

– Oui, elle attend là dehors, répondit-il avec non moins de vivacité ; puis à Babbitt, d'un ton caressant : Cher frère, si cela pouvait vous rendre service, je serais ravi d'aller prier avec vous dans la pièce à côté, pendant que le docteur Drew reçoit nos frères de l'Association « Ne prenez pas la prohibition à la légère ».

– Non, non, merci, je n'ai pas le temps », s'écria Babbitt en se précipitant vers la porte.

Par la suite, on le vit souvent à l'église presbytérienne de Chatham Road, mais on prétend qu'il évitait de serrer la main du pasteur à la porte.

Si la rébellion avait affaibli sa fibre morale au point qu'on ne pouvait pas absolument compter sur lui dans les campagnes les plus rigoureuses de la Ligue des Bons Citoyens, et qu'il

n'estimait pas tout à fait l'Église à sa valeur, une chose en tout cas ne faisait aucun doute : la joie qu'il ressentait à revenir aux plaisirs du foyer, du Club Athlétique, des Boosters et des Élans.

Verona et Kenneth Escott, après bien des hésitations, avaient fini par se marier. Pour la cérémonie, Babbitt s'était habillé avec autant de soin que Verona : il était sanglé dans la jaquette qu'il portait trois fois par an, pour aller à des thés, et avec un certain soulagement, quand les mariés furent partis en auto, il rentra chez lui, ôta sa jaquette, s'assit, les pieds endoloris, sur le divan, et réfléchit que sa femme et lui auraient désormais le living-room à eux tout seuls et ne seraient plus tenus d'entendre Verona et Kenneth se préoccuper, dans un langage cultivé de collège, des salaires minimum et de la « Ligue dramatique ».

Mais ce renouveau de paix lui-même n'était pas aussi consolant que le fait d'être redevenu un des membres les plus aimés du club des Boosters.

Le président Willis Ijams, au début de ce déjeuner du club des Boosters, resta d'abord debout, immobile, à les regarder d'un air si malheureux qu'ils redoutèrent qu'il ne leur annonçât la mort d'un camarade Booster. Puis il parla avec lenteur et gravité :

« Amis, j'ai à vous révéler quelque chose de scandaleux, quelque chose de terrible au sujet d'un de nos membres... »

Plusieurs Boosters, dont Babbitt, parurent troublés.

« Un chevalier de l'étreinte, un ami à moi, en qui j'ai toute confiance, a récemment fait un voyage dans notre État, et, dans une certaine ville, où un certain Booster a passé son enfance, il a trouvé quelque chose qui ne peut plus rester caché. En fait, il a découvert la nature intime d'un homme que nous avons pris pour « Homme sérieux », pour l'un de nous. Messieurs, ma voix se refuserait à le dire, aussi l'ai-je écrit. »

Et il dévoila un grand tableau noir qui portait, en énormes majuscules, cette inscription :

George Follansbee Babbitt… Oh ! Folie !

Les Boosters poussèrent des acclamations, éclatèrent de rire, à en pleurer, lancèrent des petits pains à la tête de Babbitt, et crièrent :

« Discours ! Discours ! Oh ! Folie ! »

Le président Ijams continua :

« Voilà, Messieurs, la chose affreuse que Georgie Babbitt nous a cachée pendant tant d'années, alors que nous le prenions simplement pour George F. Maintenant, je vous prie de nous dire, en parlant chacun à votre tour, ce que vous avez cru que signifiait cet F.

– Farceur », lança l'un, puis un autre « froussard », et ce furent fricoteur, finassier, fumiste, forban, faiseur, fainéant, etc. À la jovialité de ces injures, Babbitt reconnut qu'ils avaient tous rouvert leur cœur et, tout heureux, il se leva :

« Camarades, je suis forcé de le reconnaître. Je n'ai jamais porté de montre-bracelet ou séparé mon nom en deux avec trait d'union, mais j'avoue « Follansbee ». Ma seule excuse est que mon vieux papa – plein de bon sens en dehors de cela, et qui flanquait une pile magistrale à ses concitoyens quand ils le provoquaient au jeu de dames – m'a baptisé ainsi d'après le docteur de la famille, le vieil Ambroise Follansbee ! Je vous fais mes excuses, camarades. Dans mon prochain… état civil, je veillerai à ce qu'on me donne un nom vraiment pratique, quelque chose qui sonne bien et qui soit en même temps bon et viril, quelque chose, en somme, comme ce noble vieux nom, si familier dans

tous les ménages, ce nom hardi et presque écrasant : Willis Jimjams Ijams[21] !

Les acclamations lui prouvèrent qu'il était redevenu populaire et n'avait rien à craindre : il n'exposerait plus sa sécurité et sa renommée, il le sentit, en s'écartant du clan des « Honnêtes Gens ».

Henry Thompson se précipita dans le bureau en criant :

« George, grande nouvelle ! Jake Offutt dit que les administrateurs des Transports sont mécontents de la façon dont Sanders, Torrey et Wing ont mené leurs dernières négociations et sont disposés à s'aboucher avec nous ! »

Babbitt fut heureux de constater par là que la dernière trace de sa rébellion avait disparu, et pourtant, en rentrant chez lui dans son auto, il était ennuyé par des arrière-pensées qui ne l'avaient jamais troublé à l'époque où il se révoltait contre les usages. Il découvrait qu'il ne considérait pas le groupe des Transports comme parfaitement honnête. « Eh bien, il ferait encore cette transaction-là pour eux, mais, aussitôt que ce serait possible, dès la mort du vieil Henry Thompson, par exemple, il romprait toute relation avec eux. Il avait quarante-huit ans, dans douze ans, il en aurait soixante, il voulait laisser à ses petits-enfants une affaire propre. Bien entendu, il y avait gros à gagner en négociant pour ces gens-là, et il fallait bien considérer les choses du point de vue pratique ; seulement... », et il s'agitait avec un certain malaise. Il voulait dire au groupe des Transports ce qu'il pensait d'eux. « Oh ! il ne pouvait pas le faire, pas en ce

---

[21] Il y a là un jeu de mots intraduisible sur le nom « Ijam » et le mot « Jam » (confiture).

moment ; s’il les offensait cette seconde fois, ils le perdraient, mais… »

Il avait conscience que sa ligne de conduite n’était pas nette, et se demandait ce qu’il allait faire de son avenir. Il était encore jeune, en avait-il fini avec les aventures ? Il sentait qu’il avait été repris dans le filet même dont il s’était si furieusement évadé et que, suprême dérision, on l’avait amené à se réjouir de tomber dans le piège.

« Ils m’ont eu, gémit-il, ils m’ont eu jusqu’au bout. »

La maison était paisible, ce soir-là, et il prit plaisir à faire une partie de « pinochle » (jeu de cartes) avec sa femme. Il dit avec indignation au Tentateur qu’il était satisfait de faire les choses à la bonne vieille mode.

Le lendemain il alla voir l’agent commercial de la Société des Transports en commun et ils combinèrent l’acquisition secrète de lots de terrains sur la route d’Evanston. Mais en regagnant son bureau il se débattait : « Je vais mener les affaires et les combiner de façon à me satisfaire… quand je me retirerai. »

Ted était venu de l’Université pour passer le week-end. Il ne parlait plus de mécanique ni de la profession d’ingénieur, il n’exprimait plus d’opinion sur ses professeurs, mais il ne paraissait pas plus réconcilié qu’avant avec le collège, et ce qui l’intéressait le plus, c’était son appareil de téléphonie sans fil.

Le samedi soir, il emmena Eunice Littlefield à une soirée dansante à Devon Woods. Babbitt aperçut la jeune fille bondissant dans l’auto, brillante dans un manteau rouge sur une robe de soie crème. Ils n’étaient pas rentrés quand, à onze heures et demie, les Babbitt montèrent se coucher. À une heure indéfinie de la nuit, Babbitt fut réveillé par la sonnerie du téléphone et descendit avec mauvaise humeur. C’était Howard Littlefield qui l’appelait :

« George, Euny n'est pas encore rentrée. Et Ted ?

– Non... du moins sa porte est ouverte.

– Ils devraient être de retour. Eunice avait dit que la soirée serait finie à minuit. Comment s'appellent les gens chez lesquels ils ont été ?

– Ma foi, pour dire la vérité, Howard, je n'en sais rien. C'est chez un camarade de classe de Ted, à Devon Woods. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire. Attendez, je monte au galop demander à Myra si elle sait le nom. »

Babbitt tourna le commutateur dans la chambre de Ted. Une chambre brune, qui était bien celle d'un garçon : armoire en désordre, livres en mauvais état, une bannière d'école supérieure, des photographies d'équipes de basket-ball et de base-ball. Ted n'était décidément pas là.

Madame Babbitt, réveillée, fit observer avec irritation qu'elle ne savait absolument pas le nom de ces gens, qu'il était tard, qu'Horace Littlefield ne valait guère mieux qu'un âne bâté, et qu'elle avait sommeil. Mais elle resta éveillée, à se tourmenter, pendant que Babbitt, sur sa véranda, travaillait à se rendormir et se croyait toujours sous l'averse tiède des propos de sa femme. Le jour était levé quand elle le tira de son sommeil en le secouant et en l'appelant :

« George ! George ! – avec une sorte d'horreur.

– Qu... quoi... qu'est-ce qu'il y a ?

– Venez vite voir... ne faites pas de bruit. »

Elle le conduisit à travers le palier jusqu'à la chambre de Ted, dont elle ouvrit doucement la porte. Sur le tapis râpé, il vit une mousse de lingerie rose, sur le fauteuil Morris, un petit soulier d'argent. Et sur l'oreiller, deux têtes endormies, celle de Ted et celle d'Eunice.

Ted se réveilla, en faisant une grimace, pour marmotter d'un air de défi peu convaincant :

« Bonjour ! Permettez-moi de vous présenter ma femme, madame Théodore Roosevelt Eunice Littlefield Babbitt.

– Bon Dieu de Dieu ! lâcha Babbitt, pendant que sa femme poussait un long gémissement. Vous êtes allés vous...

– Nous nous sommes mariés hier soir. Ma petite femme ! Redressez-vous et dites un joli bonjour à votre belle-maman. »

Mais Eunice cacha ses épaules et ses charmants cheveux fous sous l'oreiller.

Vers neuf heures, le groupe qui était réuni autour de Ted et d'Eunice dans le living-room comprenait Monsieur et Madame George Babbitt, le Docteur et Madame Howard Littlefield, Monsieur et Madame Kenneth Escott, Monsieur et Madame Henry T. Thompson et Tinka Babbitt, le seul membre de ce tribunal qui fût satisfait.

Une pétillante grêle de phrases emplissait la pièce :

« À leur âge... Ça devrait être annulé... Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille... Ils sont coupables tous les deux et... Surtout cachons cela à la presse... On devrait la reconduire à son école... Il faut faire immédiatement quelque chose, et mon avis est de... Une rudement bonne blague, à l'ancienne mode... »

La pire de toutes était Verona :

« Ted ! Il faut qu'on trouve le moyen de te faire comprendre à quel point ceci est terriblement sérieux, au lieu de te laisser planté là avec ce sourire stupide et imbécile sur les lèvres ! »

Il commença à se révolter :

« Bon Dieu de bois, Rone, tu t'es mariée toi aussi, il me semble ?

– C'est tout à fait différent.

– Je te crois. On n'a pas eu à travailler avec une chaîne et un palan pour qu'Euny et moi nous nous prenions la main.

– Maintenant, ordonna le vieil Henry Thompson, assez d'impertinences, mon garçon, et écoute-moi.

– Écoute grand-père, dit Verona.

– Oui, écoute ton grand-père, dit madame Babbitt.

– Ted, écoutez monsieur Thompson, dit Howard Littlefield.

– Oh ! pour l'amour de Dieu, j'écoute, hurla Ted. Mais à votre tour, écoutez un peu, vous tous ! J'en ai plein le dos d'être le cadavre dans cette fête funèbre. Si vous tenez à tuer quelqu'un, allez tuer le curé qui nous a mariés ! Comment ! il m'a soutiré cinq dollars, et j'en possédais en tout et pour tout six, avec un peu de monnaie. Je commence à en avoir assez d'être eng... uirlandé ! »

Une voix nouvelle, tonnante, autoritaire, domina le vacarme. C'était celle de Babbitt :

« Sapristi, il y a vraiment trop de pilotes qui veulent gouverner le navire. Rone, ferme ton bec. Howard et moi, nous sommes encore de taille à maudire nous-mêmes. Ted, viens dans la salle à manger et nous allons examiner la situation. »

Dans la salle à manger, la porte une fois bien fermée, Babbitt marcha sur son fils, lui posa les deux mains sur les épaules :

« Tu as plus ou moins raison. Ils parlent tous trop. Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire, mon petit ?

– Bon Dieu, papa, allez-vous vraiment vous montrer raisonnable ?

– Mon Dieu, je... Te rappelles-tu qu'un jour tu nous as appelés les « Babbitt mâles » en ajoutant que nous devrions nous tenir ferme ? C'est ce que je veux faire. Je n'ai pas l'intention de ne pas prendre ceci au sérieux... Étant donné le peu d'atouts que la jeunesse d'aujourd'hui a dans son jeu, je ne peux pas dire que j'approuve les mariages prématurés. Mais tu n'aurais pas pu épouser une plus charmante fille qu'Eunice, et, à mon sens, Littlefield a une fameuse chance d'avoir un Babbitt pour gendre. Mais qu'as-tu l'intention de faire ? Naturellement, tu pourrais continuer tes études à l'Université, et quand tu aurais fini...

– Papa, je ne peux plus y tenir. C'est peut-être très bien pour certains garçons, et il est possible que j'aie envie un jour d'y retourner. Mais moi, je veux me lancer dans la mécanique : je crois que j'arriverai à quelque bonne invention. Je connais quelqu'un qui, dès à présent, me donnerait vingt dollars par semaine dans son usine.

– Eh bien... »

Babbitt traversa la pièce lentement, pesamment, d'une allure un peu vieille.

« J'ai toujours ambitionné de te voir gradué d'un collège... – Et d'un air méditatif, il marcha encore de long en large. – Mais je n'ai jamais – au nom du Ciel, ne répète pas cela à ta mère, ou elle m'arracherait le peu de cheveux qui me reste – mais je n'ai jamais dans toute ma vie, fait une seule chose que je désirais. Je ne crois pas avoir réussi quoi que ce soit, sinon à suivre mon petit bonhomme de chemin. Je me figure que j'ai peut-être avancé d'un quart de pouce sur une centaine de milles possible. Eh bien, peut-être iras-tu plus loin... je ne sais pas. Mais j'éprouve une sorte de satisfaction furtive à voir que tu savais ce que tu voulais et que tu l'as fait. Tous ces gens qui sont là, à côté, vont essayer de t'en imposer, de te dompter. Envoie-

les promener, je te soutiendrai. Accepte ce poste dans cette usine, si tu veux. Ne te laisse pas effrayer par la famille, non, ni par toute la ville de Zénith…, ni par toi-même, comme je l'ai fait. En avant, mon petit ! Le monde est à toi ! »

Et se tenant mutuellement par les épaules, les « Babbitt mâles » s'avancèrent dans le living-room pour y affronter la famille qui allait fondre sur eux.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2013

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, ArnaudD, PatriceC, Coolmicro.